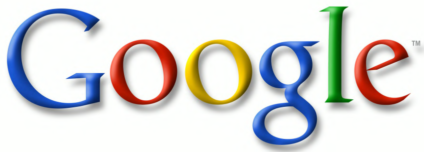
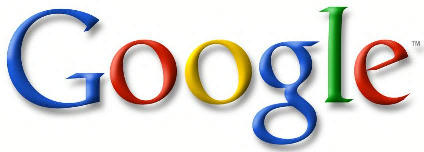

Google



BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire,
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

De la décadence des Lettres & des Mœurs, depuis les Grecs & les Romains, jusqu'à nos jours; par M. Rigoley de Juvigny, *Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon. A Paris, chez* Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue pavée.*

Ce ne sont donc pas les seuls Auteurs de l'Année Littéraire qui s'élèvent contre la corruption des

tance que les sots attachent à cette espèce de farce, ne la rendoit très-sérieuse. Philosophes, si vous êtes vraiment enflammés de l'amour de l'humanité, si vous êtes citoyens, cessez donc de porter de grands coups qui ne frappent que l'air ; que votre éloquence extermine des monstres réels, qui exercent sous vos yeux & autour de vous les plus affreux ravages ; foudroyez ce luxe destructeur de toutes les vertus, qui, pour assouvir les fantaisies d'un petit nombre d'hommes, dévore la substance de tout un peuple, tonnez contre la corruption des mœurs, le plus terrible fléau des Empires ; essayez de rappeller & de raffermir les grands principes de morale qui sont la base de toute société ; & sur-tout défendez la Religion, sans laquelle il n'y a plus de morale ; arrêtez les progrès du mauvais goût ; dirigez les jugemens du public ; n'ayez aucun respect pour les sottises qu'on applaudit ; le succès d'une comédie ou d'un discours, ne sont point des objets aussi frivoles qu'on se l'imagine. Le mauvais goût suppose toujours la

dégradation des esprits & la perte du ce bon sens national, si nécessaire pour le maintien de l'ordre : pourquoi laisser cette fonction honorable à ceux que vous décriez, que vous injuriez sans cesse, à ceux que vous affectez de mépriser, quoique votre conscience vous dise qu'ils ont raison : pourquoi, tandis que vous êtes sérieusement occupés à vous moquer de quelques vieilles légendes, tandis que vous nous rabâchez pésamment les *Croisades*, la *St. Barthelemy*, les *Cevennes*, &c. vos adversaires s'efforcent-ils de guérir les maux présens, auxquels l'Etat est en proie ? pourquoi ceux à qui vous prodiguez les épithètes les plus grossières & les plus indécentes, sont-ils, en dépit de vous & de votre verbiage, les vrais amis de l'humanité, les vrais citoyens, les vrais Philosophes.

Je m'imagine qu'*Horace*, *Séneque*, *Petrone*, tous trois courtisans, tous trois d'un esprit agréable & poli, tous trois hommes de bonne compagnie & d'un bon ton, se seroient donné à Rome, un ridicule complet, si au lieu

de s'élever comme ils ont fait, contre le luxe, la corruption & le mauvais goût de leur siècle, ils s'étoient avisés de se répandre en déclamations & en invectives contre la rudesse & la grossièreté des premiers temps de la République; s'ils avoient déploré avec amertume, la férocité parricide des *Brutus* & des *Manlius*, l'exil de *Coriolan*, le meurtre *des Gracques*, les séditions des Tribuns, les querelles des Plébéïens & des Patriciens, &c. Et voilà ce que font nos graves penseurs, qui cependant s'imaginent être du meilleur ton, & qui ne doivent assûrément qu'à la déraison générale; qu'à l'esprit de vertige répandu dans la Nation, l'avantage de n'être pas universellement sifflés. J'excepte de cette foule de prétendus Philosophes, le seul *Jean-Jacques Rousseau*, qui du moins a seu le bon esprit d'exercer son éloquence sur les vices qui frappoient ses regards; ses invectives contre les mœurs de son siècle, sont la meilleure & la plus saine partie de son ouvrage, & le placeroient au rang des meilleurs moralistes, s'il n'en eût

pas détruit l'effet par ses rêveries, ses chimères & ses dangereux paradoxes.

Dans le très-petit nombre d'Ecrivains qui sont restés constamment attachés aux bonnes mœurs & au bon goût, & qui ont fait un noble usage de leurs talens, on distingue M. *Rigoley de Juvigny*. Ses divers écrits, & sur-tout celui qu'il vient de publier, annoncent un riche fonds de connoissances solides, un esprit juste & délicat, un style exercé, & cette éloquence si précieuse, quand elle n'est employée qu'à parer la raison. Ce coup-d'œil rapide sur la littérature ancienne & moderne dont il expose les commencemens, les progrès & la décadence, prouve que les Ecrivains grecs & romains, lui sont aussi familiers que ceux de sa nation : les portraits qu'il en trace, quelque frappans qu'ils soient, n'auroient pas le mérite de la nouveauté, s'il n'eût trouvé l'art de les rajeunir, en opposant habilement les qualités de ces grands hommes, aux défauts aujourd'hui à la mode. Par exemple, après avoir loué & justifié *Hérodote*, il ajoute : » Lui a-t-on

» jamais reproché d'avoit fait un
» roman de l'Histoire, & de ne l'avoir
» écrite que dans l'intention formelle
» de fronder les loix & les usages
» de son pays ou des peuples qu'il
» avoit visités? De se moquer des
» Dieux qu'ils adoroient? D'avoir
» essayé d'anéantir leur Culte? De
» s'être attaché à combattre, à dé-
» truire tous les préjugés utiles? A
» souffler l'esprit d'indépendance &
» d'orgueil sous le masque hypocrite
» de la Philosophie? L'a-t-on accusé
» d'avoir, comme quelques-uns de nos
» Historiens récens, insulté à l'auto-
» rité légitime des Puissances, & sou-
» levé contr'elles tous les peuples,
» sous le prétexte absurde d'une iné-
» galité, d'une liberté absolue, dont
» l'homme, de quelque état, de
» quelque condition qu'il soit, quelque
» pays qu'il habite, n'est pas même sus-
» ceptible? A-t-on jamais pu lui repro-
» cher encore d'avoir, en style lâche,
» rampant, diffus & boursoufflé, rai-
» sonné l'Histoire, c'est-à-dire, de
» l'avoir noyée dans un fatras de ré-
» flexions inutiles, triviales, dange-

» reuses, prétendues philosophiques;
» ou dans de froides & assommantes
» digressions capables de rebuter ou
» de faire mourir d'ennui le lecteur
» le plus intrépide ? Cette manière
» d'écrire l'Histoire, loin de mériter
» à *Hérodote* les honneurs qu'il reçut,
» ne lui eût attiré que de justes mé-
» pris ».

L'éloge de *Xenophon* amène des réflexions critiques dont l'application est facile. « Quand on pense en sage,
» on écrit en sage. *Xenophon*, l'un
» des plus illustres disciples de *Socrate*,
» ne fit usage de la Philosophie que
» pour inspirer la crainte des Dieux,
» & faire briller davantage l'honneur
» & la vertu que son pinceau reli-
» gieux & pur sçait encore embellir
» de nouveaux charmes. On voit que
» c'est là son seul but. Il n'écrit point
» l'Histoire pour s'ériger en réforma-
» teur : il n'affecte point d'y donner des
» leçons aux Rois, ni des préceptes
» au genre humain : c'est plus par les
» choses, que par le coloris enchan-
» teur de son style, qu'il veut nous
» attacher : en un mot, fidèle & sé-

» vère observateur des devoirs im-
» posés à tout Historien, il ne cherche
» pas à flatter la malignité des lecteurs
» ignorans & superficiels, par un cy-
» nisme révoltant, mais à contenter
» & à nourrir les bons esprits, qui
» préfèrent au clinquant du mensonge,
» le solide éclat de la vérité ».

En traçant le caractère de *Sénèque* le tragique, il ne perd pas de vue nos modernes Auteurs de tragédies, & leur donne indirectement une grande leçon.
« Quoique *Sénèque*, dit-il, ait affecté
» de faire dominer dans ses Tragédies,
» le ton philosophique, il n'en abuse
» jamais, pour y jetter à dessein ces
» maximes audacieuses, dont le but
» est d'opérer une révolution subite
» ou insensible dans les esprits. Ci-
» toyen autant que Philosophe, on
» voit qu'il chérit sa patrie, qu'il en suit
» les loix, & qu'il respecte les Dieux
» qu'elle révère; par-tout il montre à
» quel point il déteste le vice; par-
» tout il en inspire l'horreur; & lors-
» qu'il parle de la vertu, il en fait
» l'éloge avec un enthousiasme si vrai,
» que l'on voit qu'il exprime les sen-

» timens de son cœur. Si ces admira-
» bles qualités ne peuvent excuser les
» défauts du Poëte, elles doivent du
» moins faire estimer le Philosophe.

Nous ne dissimulerons pas que *Sénéque* ne mérite pas toujours les louanges que M. *de Juvigny* lui donne ici, & qu'il y a dans une de ses Tragédies, un chœur très-impie, qui commence par ce vers :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.

Il n'y a rien après la mort, & la mort elle-même n'est rien ;

L'Auteur ne s'est pas contenté d'apprécier de la manière la plus juste, le mérite de *la Pharsale de Lucain*, mise de nos jours presqu'au-dessus de l'*Enéide* ; il joint à ce jugement, un parallèle aussi solide que brillant, entre le bel esprit & le génie ; c'est un des plus beaux morceaux de l'ouvrage.

« Le bel-esprit incapable d'em-
» brasser son sujet d'un coup-d'œil,
» ne le conçoit que d'une manière
» vague, indécise, confuse : comme

» ses idées sont fugitives, il est forcé
» de les saisir à l'instant qu'elles naissent ; ennemi de cette noble simplicité & de ce beau coloris de la
» nature, qui se répand par une lumière uniforme, il ne veut que
» semer des brillans ; il n'emploie que
» des couleurs vives, dures & tranchantes, qui étonnent, éblouissent
» & fatiguent : toujours incertain dans
» sa marche, il abandonne brusquement un objet, pour en tracer un
» autre, & revenir négligemment à
» un autre : le sentiment lui est presque
» toujours étranger, parce que, jaloux de faire étalage d'un vain sçavoir, il discute & raisonne quand
» il faut sentir. Rien n'est plus froid
» que son délire ; il prend l'équerre
» & le compas lorsqu'il s'agit d'un
» beau désordre : le feu, ou plutôt la
» lueur de son imagination, n'a ni
» foyer ni chaleur ; il s'éteint comme
» il s'allume. En un mot, le bel-esprit n'a que de la superficie, &
» point de profondeur. Delà cette
» facilité de revenir sur son ouvrage,
» sans que les changemens qu'il peut

» y faire, nuisent en rien à l'ensemble, » puisqu'il n'y en a point, & que » l'ouvrage, en général, n'est qu'une » espèce de placage (qu'on nous passe » cette expression), qui se pose, s'en« lève, s'ajuste à la volonté de l'ou» vrier. Il n'en est pas ainsi du génie : » enfant chéri de la nature, créateur » comme elle, il produit sans effort. » Concevoir un sujet, le voir, quel» que vaste qu'il soit, dans toute son » étendue, en tracer le plan, déter» miner ses justes proportions, varier » les ornemens qui doivent l'embellir, » former, par un accord harmonieux » de toutes les parties, un ensemble » parfait, n'est pour le génie que la » conception d'un instant. Supérieur » à sa matière, il la voit & la traite » dans tous ses rapports, il lui donne » la forme & les couleurs : tout ce » qu'il touche porte son empreinte ; » la toile s'anime, le marbre respire ; » sa marche est celle de la nature : » toujours en activité, le feu dont il » est animé, hâte sa fécondité, & re» nouvelle sans cesse ses idées gran» des, fortes & profondes : s'il s'élève, » c'est avec majesté qu'il est sublime ;

» s'il s'abaiſſe, c'eſt avec nobleſſe,
» qu'il eſt ſimple & naturel : enfin,
» rien ne ſort imparfait de ſa main ;
» tout ce qu'il enfante eſt neuf, &
» porte, en naiſſant, le ſceau de l'im-
» mortalité ».

M. *de Juvigny* me paroît beaucoup trop favorable à *Pline l'ancien*, lorſqu'il dit qu'*il n'eut rien de commun avec le ſiècle de décadence* où il a écrit. Quoique ce grand interpréte de la nature, ſoit aſſûrément très-digne des éloges que M. *de Buffon* lui a donnés : quoique ſon immenſe érudition, la vivacité & la force de ſon imagination, la préciſion & l'énergie ſingulière de ſon ſtyle, ſon indignation contre les excès du luxe & de la corruption lui aſſûrent une place diſtinguée entre les plus grands hommes de l'antiquité ; il n'eſt pas moins vrai qu'il a payé le tribut au mauvais goût de ſon ſiècle : que ſon ſtyle eſt obſcur, âpre & ferré ; qu'il court après les anthithèſes & les rapprochemens puérils ; qu'il affoiblit ſouvent ſes plus vigoureuſes penſées par des ſubtilités miſérables & des raffinemens ridicules.

En achevant le tableau du ſiècle de

Louis XIV, l'Auteur se livre à la juste indignation dont tout homme sensé ne peut se défendre, en voyant l'injuste mépris qu'affectent la plûpart de nos Philosophes pour ce siècle à jamais mémorable dans les fastes de l'esprit humain. N'est-on pas révolté, quand on entend reprocher à *Bossuet*, de n'avoir pas *mêlé à ses discours autant de philosophie, autant de morale publique, autant de grandes leçons pour ceux qui gouvernent les hommes* ou dirigent leurs opinions, que nos Ecrivains modernes.

» Il est vrai que les grands Ecrivains » du siècle de *Louis XIV* n'employoient » pas le ton arrogant & emphatique » de notre siècle : ils n'embouchoient » pas la trompette pour annoncer à » l'univers qu'ils étoient les sages de » la terre, & que les Rois & les peu» ples eussent à les écouter ; ils n'at» taquoient pas dans un délire si » commun de nos jours, & l'Autel » & le Trône : mais la vérité éclairoit » leur génie, la raison guidoit leur » plume, le goût faisoit le charme » de leurs écrits. Ils manquoient heu» reusement *de ce genre d'esprit*, dont

» notre siècle est si fier : ils n'étoient
» pas Philosophes, suivant l'idée que
» nous attachons aujourd'hui à ce
» vain nom.

Mais quelles plus grandes leçons ! quelle philosophie plus mâle & plus noble ! quelles vues plus étendues & plus sublimes ! quelles pensées plus grandes & plus vraies que celles qu'on trouve dans le discours sur l'Histoire universelle & les Oraisons funèbres de *Bossuet*, dans le Télémaque de *Fénélon*, dans les Caractères de *la Bruyere*, dans les Maximes de *la Rohefoucaut*, dans les Pensées de *Pascal*, dans les Essais de *Nicole*, dans les Discours de *Bourdaloue* & de *Massillon*. Opposez à ces chef-d'œuvres de la véritable éloquence, les amplifications de *Thomas*, le Bélisaire de *Marmontel*, les Considérations sur les Mœurs de *Duclos*, les Délamations frénétiques de l'Abbé *Raynal*, la plûpart de nos Discours académiques, & vous sentirez combien ces productions sont petites, froides, mesquines ou extravagantes.

Les Ecrivains du siècle de *Louis XIV*, ose-t-on dire aujourd'hui, *ne*

pouvoient pas avoir d'essor, puisque leur siècle n'en avoit pas. Et quel *essor* plus vigoureux que celui d'un siècle qui a perfectionné la langue, la poësie, l'éloquence, la philosophie morale, la seule qui influe sur les mœurs publiques & sur le bonheur de l'Etat; car la physique & les mathématiques qui se perfectionnent nécessairement avec le temps, exigent plus de patience que d'*essor*, & n'agissent point sur l'esprit national. Mais peut-être n'expliquons-nous pas bien la pensée des modernes Philosophes, qui prétendent que le siècle de *Louis XIV* n'avoit point d'essor, peut être ont-ils raison; car les Ecrivains de ce siècle étoient sages & circonspects; ils n'avoient point l'audace d'attaquer le Trône & l'Autel; ils ne fouloient pas aux pieds ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes; ils ne confondoient pas tous les genres, ne renversoient pas tous les principes; ils ne débitoient pas avec enthousiasme des mensonges & des absurdités; ils n'étaloient pas avec une arrogance fastueuse, des systêmes extravagans, des maximes fausses &

dangereuses ; ils n'outrageoient pas avec impudence, le bon sens, la Religion & les Mœurs ; & j'avoue qu'en cela, ils étoient bien éloignés du sublime *essor* qu'ont pris les puissans génies de notre siècle.

La partie la plus curieuse, la plus intéressante & la plus utile de cet ouvrage, est celle qui contient les jugemens de l'Auteur sur les *virtuoses* littéraires de notre siècle. *Fontenelle* est à la tête, & avec raison, quoiqu'il appartienne autant au siècle de *Louis XIV* qu'à celui-ci, puisque c'est lui qui le premier a monté la littérature sur le ton où elle est aujourd'hui. « Bel Esprit auquel le manège philosophique a décerné les honneurs qui ne sont dus qu'aux grands hommes ; que les partisans du mauvais goût ont intérêt de soutenir & de préconiser, parce qu'ils plaident leur propre cause, en défendant la sienne ; que ses panégyristes enthousiastes sont embarrassés de définir ; qu'ils présentent à l'admiration du monde littéraire, comme une énigme, dont eux-mêmes ne peuvent trouver le

» mot ; qu'ils regardent comme un
» génie créateur, quoiqu'il n'ait rien
» inventé ; qu'ils élèvent jusqu'aux
» nues, puis sont forcés, après lui
» avoir prodigué les louanges les plus
» outrées, d'avouer qu'il est foible
» par tout, & n'a pleinement réussi
» dans aucun genre ».

On a cependant osé dire qu'un pareil Ecrivain *ne pouvoit être apprécié que par de nouveaux principes & un nouveau siècle de lumières*. Le siècle de *Louis XIV*, qui l'a jugé & méprisé, étoit sans doute un siècle de ténèbres, l'on ne connoissoit point alors le vrai beau, & les principes du goût étoient inconnus. Mais peut-être (car les pensées de nos Ecrivains modernes sont toujours équivoques) peut-être cela veut-il dire seulement ; que dans le siècle du génie & du goût, un homme sans goût & sans génie, n'a dû faire aucune sensation, mais que dans le siècle du bel-esprit & du mauvais goût, il a dû tenir un rang distingué.

Voltaire a eu sans doute plus de talens & plus d'éclat que *Fontenelle*, mais il n'a fait qu'achever la révolu-

tion commencée par son précurseur. Personne n'ignore que l'estime pour *Voltaire* s'est changée en une véritable idolâtrie ; qu'il a des Autels, des Prêtres, des dévôts fanatiques ; cette superstition n'annonce pas un esprit philosophique ; l'objet de ce culte extravagant étoit lui-même le moins philosophe des hommes, le plus esclave des passions vulgaires, le moins conséquent, le moins exact, le moins décent ; & pour le ton & les mœurs, bien inférieur au Philosophe *Sénéque*, qui de son temps a joui de la même célébrité & produit la même illusion. Lorsque *Quintilien* commença d'enseigner la rhétorique, il trouva que les jeunes gens n'avoient presque entre les mains que *Sénéque* : aujourd'hui les jeunes gens font leurs études dans *Voltaire* ; c'est lui qui leur donne ce ton tranchant, cette présomption, ce persiflage, cette frivolité, & ces idées fausses qui affoiblissent & dégradent leurs talens naturels. Sa vie n'a été qu'une farce continuelle ; & jamais réformateur & chef de secte n'a mieux joué le rôle de *Tabarin*. Il connoissoit

bien le peuple qu'il vouloit endoctriner. Il a beaucoup de traits de ressemblance avec *Luther* : le Moine allemand disoit que ses ennemis étoient *l'Antechrist*, *la bête de l'Apocalypse* ; le Poëte Parisien les appelloit *Cuistres* & *Sodomites*.

Le plus fameux après *Voltaire*, est *J. J. Rousseau* ; celui-ci est un fou triste & mélancolique ; l'autre est un fou enjoué & badin : le premier a perdu la religion par ses sarcasmes ; le second a perdu l'éducation par ses sophismes : en cela seul il a été vivement secondé par la foule des philosophes, qui d'ailleurs le détestoit & le persécutoit, parce qu'il se croyoit assez grand pour être chef de parti. C'eût été en vain que ces zélés réformateurs auroient infecté du poison de leurs maximes la génération présente ; la génération future bien instruite & bien élevée, eût détruit promptement leur ouvrage, en rapportant des écoles publiques dans le monde, le respect pour la religion & les principes du bon goût : il a donc fallu crier contre ces écoles publiques, où l'on puisoit des idées contraires à la nou-

velle doctrine; injures, calomnies, railleries, rien n'a été épargné pour dégoûter les parens d'envoyer leurs enfans dans les Colléges, où l'on n'apprend, disent-il, que du latin: les charlatans & les aventuriers ont profité du stratagême des philosophes & de la sottise du public, pour faire de l'éducation une branche considérable de commerce: les fauxbourgs de Paris sont remplis de maisons soi-disant d'éducation, de Pensions Académiques, » où tout est enseigné, hors ce qu'il » faut sçavoir, où toutes les Sciences » sont affichées, étalées sur la porte, » mais où l'ignorance professe dans » l'intérieur. Nous en avons été » témoins nous-mêmes plus d'une fois. » Ce n'est pas que le prix des Pensions » des Elèves ne soit excessif; ce » qui prouve, il est vrai, l'opulence » & non le discernement des Parens. » Cette fastueuse éducation se réduit » cependant à donner aux Enfans une » espèce d'uniforme militaire, à les » mettre sous les armes, à faire faire » à tous ces mirmidons, indistinctement, l'exercice, comme si les en-
» fans

» fans d'un Bourgeois, ou d'un homme
» qui n'a d'autres titres que ses ri-
» chesses, étoient destinés à comman-
» der les armées ? C'est pourtant ce
» qu'on enseigne avec le plus de soin
» & d'exactitude ».

Tout ce que dit l'Auteur sur les abus de l'éducation, est aussi solide qu'éloquent. Il n'est ni moins intéressant ni moins énergique, quand il passe en revue nos travers, nos folies, & toutes les sottises où nous entraînent un stupide engouement & un enthousiasme aveugle; les Musées, les Ballons, le Magnétisme sont présentés dans tout leur ridicule: c'est particulièrement la décadence des mœurs, l'horrible corruption qui a gagné toutes les classes de la société, que l'Auteur déplore avec le plus d'indignation & d'amertume; & je ne puis mieux terminer l'extrait de cet ouvrage, qu'en vous citant ses réflexions judicieuses & frappantes sur la Comédie lyrique de la *Folle par amour*, qui depuis long-temps attire la foule aux Italiens.

» C'est pour la première fois, dit-il,
» qu'une *maladie* a été choisie comme

» un ſujet propre à amuſer & à divertir » les Spectateurs, qui pourtant ne » s'amuſent, ni ne ſe divertiſſent, mais » au contraire, pleurent & ſanglotent » comme des fous, ſans ſavoir de quoi » & pourquoi. Ce qui fait encore plus » de pitié, c'eſt de voir les femmes » ſuffoquer, étouffer, jetter de dou- » loureux & profonds ſoupirs, comme » ſi elles étoient attaquées de la même » maladie que *Nina*. Cherchez le but » moral de ce Drame, & vous trou- » verez que *ſi Nina avoit eu un père*, » *il l'eût unie à ſon amant*, c'eſt-à dire, » qu'un père n'eſt plus qu'un tyran, » dès qu'il s'oppoſe à la folle paſſion » de ſa fille, de ſon fils, & qu'il uſe » de ſon autorité paternelle pour les » empêcher de contracter des alliances » ſouvent dangereuſes, inégales, quel- » quefois deshonorantes. Ce Drame » annonce donc aux enfans, qu'ils peu- » vent forcer leurs parens à les unir » à l'objet de leurs déſirs, quel qu'il » ſoit, honnête ou non. Belle leçon, » & digne de ce ſiècle, où le philo- » ſophiſme n'a déjà que trop réuſſi à » anéantir l'obéiſſance & le reſpect que

» les enfans doivent à leurs parens !
» Ce sont pourtant des pères, des
» mères qui courent à ce spectacle, &
» qui n'en sentent pas le danger? »

L'érudition réunie avec le goût, la plus saine critique, un style riche, élégant & varié, une éloquence noble & franche connue aujourd'hui des seuls amateurs des anciens; tout, dans cet ouvrage, nous paroît digne de l'importance du sujet & de la cause qu'il défend. Il doit être accueilli des bons citoyens, des honnêtes gens, des vrais littérateurs; on doit sur-tout s'empresser de le mettre entre les mains de la jeunesse, pour l'éclairer sur le choix de ses modèles. Si le mérite réel & incontestable de ce livre, n'exigeoit pas de nous un pareil témoignage, peut-être soupçonneroit-on que l'amour-propre a quelque part à nos éloges; car nous retrouvons avec une sorte de complaisance dans cette nouvelle production, la même manière de penser que nous consignons tous les jours dans nos Feuilles, & nous pouvons-nous enorgueillir de voir nos idées embellies par le style de M. *de*

Juvigny, & nos jugemens confirmés par le sien.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Almanach Littéraire, ou Etrennes d'Appollon pour 1787, *avec une notice des Ouvrages nouveaux, remplie d'Anecdotes intéressantes; par M.* Daquin de Château-Lyon : *prix*, 24 sols, *chez tous les Libraires.*

Tout louer est d'un sot, tout blâmer d'un caustique ;

A dit quelqu'un : on n'accusera pas M. *Daquin* d'être caustique ; il est toujours dans l'extase de l'admiration & de la louange ; il trouve tout beau, tout bon, tout excellent : si l'optimisme n'eût pas été réduit en systême avant lui, il en auroit été l'inventeur, l'apôtre & le martyr,

comme le docteur *Pangloff*. Une humeur si débonnaire ne le rend pas très-difficile sur le choix des Pièces qu'il insère dans son *Almanach* ; mais il paroît que les Auteurs qui lui envoyent de la prose ou des vers, s'en accommodent assez : il y en a même un qui lui a adressé sur ce sujet, les vers suivans :

On te reproche avec aigreur,
Dans tes *extraits*, que la raison approuve,
D'avoir un peu trop de douceur ;
Et l'épigrammatiste trouve
Que tu ferois bien mieux de draper chaque Auteur.
Poursuis ta paisible carrière,
Sans briller aux dépens d'autrui ;
Sois indulgent par caractère :
Du jeune Auteur deviens l'appui ;
Retarde son vol téméraire,
Sois son conseil & son ami.
Si ton Almanach débonnaire
Depuis dix ans est accueilli,
C'est qu'il est vraiment fait pour plaire.
On le prend & reprend toujours avec plaisir,

Sa variété nous amuse ;
Et dans ses momens de loisir,
Daquin y fait jaser son agréable Muse.
Puisse cet estimable & doux Littérateur,
Couler des jours purs & tranquilles,
Loin du jaloux, du calomniateur,
Et sur-tout bien loin des Zoïles!
Puisse-t-il, entouré des graces & des ris,
Voir un jour ce charmant ouvrage,
Recueil de nos meilleurs écrits,
Lui rapporter autant, & même davantage
Que le *Journal de Paris*!

Droit au solide alloit Bartolomée. Ce dernier vœu est bien touchant; mais la bénignité de M. *Daquin* trouve sa récompense en elle-même; elle n'a pas besoin d'être encouragée par des motifs d'intérêt. Au reste, ces *extraits que la raison approuve*, sont de petites *notices* innocentes, où l'on trouve pour toute raison *pulchrum*, *benè*, *rectè*; & si la raison ne les approuve pas, ceux qui les approuvent ont du moins leurs raisons.

Ce ne sont pas les notices de *l'Almanach Littéraire* qu'il faut louer; ce

ſont les peines & les ſoins que ſe donne M. *Daquin*, pour recueillir des anecdotes peu connues, & quelquefois intéreſſantes. En voici une, par exemple, qui doit faire plaiſir, parce qu'elle peint dans un beau jour la bonhommie exquiſe, qui faiſoit le fond du caractère du Poëte le plus cauſtique que nous ayons eu dans ce ſiècle; c'eſt de *Piron*, on le voit bien, que nous voulons parler.

« Un Aveugle mendioit dans le paſſage des Feuillans qui mène aux Tuileries. Dans l'eſpérance de ranimer en ſa faveur, la charité du public, ce bonhomme avoit affiché ſur ſa loge d'aſſez mauvais vers de ſa façon. Un jour qu'il ſe plaignoit à un de ſes bons amis du peu d'argent que lui rapportoit ſa verve poëtique: *eh! que ne t'adreſſes-tu à M. Piron? Il paſſe ici tous les jours; il eſt aveugle comme toi, & fait mieux des vers.* Le pauvre diable profitant de l'avis, ſe fait avertir du moment où paſſeroit l'Auteur de la *Métromanie*, & lui préſenta humblement ſa requête. *Très-volontiers, Confrère*, lui dit Piron;

j'y ferai de mon mieux, sois-en bien sûr. Effectivement, au retour de sa promenade, & en repassant devant l'Aveugle, il lui remit les vers suivans :

Chrétiens, au nom du Tout-Puissant,
Faites-moi l'aumône en passant !
L'Aveugle qui vous la demande
Ignore qui la lui fera ;
Mais Dieu, qui voit tout, le sçaura :
Il le priera qu'il vous la rende.

Cette aventure singulière, jointe au mérite des vers que tout le monde voulut avoir, fit gagner une grosse somme à l'Aveugle des Feuillans ».

Les deux anecdotes qu'on va lire paroîtront peut-être plus piquantes, en les rapprochant l'une de l'autre.

Le Duc de *Vendôme* chérissoit les lettres, & aimoit *Campistron* : cet Auteur tragique n'étoit pas de la force d'*Eschyle*, mais il étoit brave comme lui ; il suivoit le Duc à la guerre, & ne restoit jamais dans les quartiers de réserve. A Steinkerque, où le Prince chercha & brava tant de dangers, au plus fort de la mêlée, il apperçoit *Campistron* près de lui : « *Que diable*

ſçaitez-vous ici, lui dit le Général ? *Hé! bien, Monſeigneur*, répondit le Poëte ; *ſi vous vous y trouvez mal ; allons-nous-en* ».

Voltaire n'étoit curieux des combats que de loin : cette curioſité l'avoit conduit au ſiège de Philisbourg. « *M. de Voltaire*, lui dit le Maréchal de *Barwich*, *vous viendrez ſans doute avec nous voir la tranchée ? -- non, non, M. le Maréchal, je me charge du ſoin de chanter vos exploits, ſans avoir l'ambition de les partager* ».

Nos ſavans qui ne doutent de rien, & nos ſuffiſans beaux-eſprits auront peine à croire le trait ſuivant, trait d'une modeſtie ſimple & rare, qui accompagne toujours le vrai mérite.

Le fameux *Duval*, Bibliothécaire de l'Empereur François, répondit ſouvent aux queſtions qu'on lui faiſoit : *je n'en ſçais rien*. « Un ignorant, lui dit un jour : *l'Empereur vous paye pour le ſçavoir* ; *l'Empereur*, répliqua Duval, *me paye pour ce que je ſçais ; s'il me payoit pour ce que j'ignore, tous les tréſors de l'Empire ne ſuffiroient pas.*

Les bons mots des courtisans sont devenus rares en France ; on ne trouve plus guères parmi eux, cette gaieté franche, cette liberté de saillies à laquelle le plus superbe de nos Rois, *Louis XIV*, laissoit pourtant prendre l'essor ; car s'il sçavoit régner, il sçavoit aussi s'amuser ; & comment un Roi s'amusera-t-il, si tout le monde est gêné, & s'ennuye autour de lui? « Le fameux Comte *de Grammont*, dont *Hamilton* a écrit les *Mémoires*, cachoit soigneusement son âge dans les dernières années de sa vie. Ce Seigneur étant un jour au dîner de *Louis XIV*, le Monarque demanda à l'Evêque de Senlis, qui étoit aussi fort vieux, quel âge pouvoit avoir le Comte *de Grammont*. Le Prélat répondit au Roi ; *Sire, j'ai quatre-vingt-trois ans. Le Comte en a pour le moins autant ; car nous avons fait nos études ensemble. M. de Senlis se trompe*, s'écria le Comte ; *ni lui ni moi n'avons jamais étudié* ».

On sçait que Mademoiselle *de Lenclos* logeoit rue des Tournelles au Marais. Les hommes aimables qui composoient la société de cette fille

célèbre, s'appelloient les oiseaux des Tournelles. Peu de personnes connoissent les vers que fit *Charleval* à ce sujet :

Je ne suis plus oiseau des champs,
Mais de ces oiseaux des Tournelles,
Qui, sans choix des saisons nouvelles,
Se parlent d'amour en tout temps,
Et qui plaignent les tourterelles
De ne se baiser qu'au printemps.

Au milieu de ces gentillesses françoises, on est bien-aise de rencontrer de temps en temps quelques traits plus relevés & d'un grand caractère. Quelle grandeur, par exemple, & quelle fierté dans la réponse suivante de l'hypocrite *Cromwel* ! Lorsqu'il eut préparé la Flotte qui prit la Jamaïque à l'Espagne, l'Ambassadeur de cette Couronne lui demanda s'il avoit à se plaindre du Roi son Maître, & quelle réparation il vouloit. Le Protecteur lui répondit : « *Je veux que les Mers soient libres, & que l'Inquisition soit abolie sur la terre* ».

L'action que l'on va lire de *Frédéric-le-Grand*, est au-dessus de tout éloge.

Un Lieutenant-Colonel Ruſſien, reformé à la fin de la guerre de 1756, ne ceſſoit de ſolliciter le Roi pour ſon remplacement. Cet Officier devint ſi importun, que Sa Majeſté défendit abſolument qu'on le laiſsât approcher d'elle. Il parut un libelle violent contre ce Monarque. Quoique *Frédéric* fût très-indulgent à cet égard, l'audace de l'Ecrivain l'offenſa à un tel point, qu'il promit 50 Frédéric d'or à celui qui le dénonceroit. Le Lieutenant-Colonel ſe fait annoncer à ſon Souverain; il avoit, diſoit-il, un rapport intéreſſant à faire au Roi. Cet Officier eſt admis. « Sire, vous avez promis 50 Frédéric d'or à celui qui déclareroit l'Auteur de telle Satyre; c'eſt moi; j'apporte ma tête à vos pieds; mais tenez votre parole royale; & pendant que vous punirez le coupable, envoyez à ma pauvre femme & à mes malheureux enfans, la récompenſe promiſe au dénonciateur. *Frédéric-le-Grand* connoiſſoit déjà l'Auteur du libelle. Le Prince intrépide fut frappé de la fâcheuſe extrêmité à laquelle le beſoin

portoit un Officier estimable d'ailleurs. « Rendez-vous sur le champ à Spandau, lui dit le Roi, & attendez sous les verroux de cette forteresse, les effets du juste courroux de votre Maître ».--- Sire, j'obéis ; mais les 50 Frédéric d'or ?----- Dans deux heures, votre femme les recevra : attendez-moi un moment. » Le Monarque entre dans un cabinet ; quelques minutes après, il en sort. « Prenez, dit-il au Lieutenant-Colonel ; prenez cette lettre, & remettez-là au Gouverneur de Spandau, qui ne doit l'ouvrir qu'après le dîner ». L'Officier arrive au terrible Château qui lui étoit assigné pour demeure, & s'y déclare prisonnier. Au dessert, le Commandant ouvre la lettre. Elle contenoit ces mots : « Je donne le commandement de Spandau au porteur de cet ordre ; il verra bientôt arriver sa femme & ses enfans, avec les 50 Frédéric d'or. Le Commandant actuel de Spandau ira à B..... en la même qualité. Je lui accorde cet avancement, en récompense de ses services. *Frédéric* ».

Parmi plusieurs pièces de vers que contient cet *Almanach*, & qui sont moins agréables à lire que les anecdotes précédentes, nous avons distingué la Fable de M. *le Bailli*, & une Épître de M. *le Brun*. Commençons par la Fable :

LE CHAMEAU ET LE BOSSU.

Au son de l'aigre fifre, au bruit sourd du tambour,
Dans les murs de Paris, on promenoit un jour
Un Chameau du plus haut parage,
Et mille curieux, en cercle ramassés,
Pour le voir de plus près, lui fermoient le passage,
Et ne le voyoient pas assez.
L'un admiroit sa taille, une autre sa souplesse,
Celui-ci sa vigueur, celui-là sa noblesse:
Un riche, moins jaloux de compter des amis,
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le Chameau louoit un air soumis.
Un Magistrat aimoit son maintien grave,

Tandis qu'un avare enchanté,
Ne cessoit d'applaudir à sa sobriété.
Un Bossu vint, qui dit ensuite :
« Hé, Messieurs, pourquoi ces propos.
Vous ne prenez point garde à son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence !
Qu'il paroît léger sous ce poids,
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse & d'élégance ! »
En riant du Bossu, nous faisons comme lui.
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge
Enfin, dans l'éloge d'autrui,
L'homme fait toujours son éloge.

Cette Fable est très-naturellement contée ; la morale qui est juste, sans être commune, y est, on ne peut pas mieux, adaptée ; ou plutôt, elle se fait sentir à chaque discours des spectateurs. Cette morale est d'autant plus piquante, qu'on en peut faire tous les jours l'application à la plûpart des éloges qu'on entend dans le monde. Dès-lors on devine le motif qui excite M. *Condorcet* à louer d'*Alembert* ; M.

Garat à louer *Thomas*, &c. &c. Venons à M. *le Brun* & à son Epître adressée à *Thémire*, pour lui prouver *que les vers sont plus nuisibles qu'utiles en amour*.

Imprudente ! eh ! pourquoi demander que ma lyre
Soit confidente de nos feux ?
Dérobons aux jaloux un folâtre délire ;
Le bel-esprit est dangereux.
Apollon, par un sort funeste,
Vit toujours Cythérée indocile à ses vœux ;
Il vit Daphné farouche à ses tendres aveux ;
Fugitive, elle échappe à l'amour qu'il atteste ;
Il la suit, il la presse, il baise ses cheveux ;
Le myrte disparoît, un vain laurier lui reste.
Amour, volage amour ! ces revers sont tes jeux.
Qui chante le bonheur, perd l'instant d'être heureux.
Peu sçavent allier les graces & la rime
Corneille avoit peu l'art d'être aimable & sublime.

Racine l'eut en vain, Racine eut un rival :
Un mortel éclipſa cet immortel génie ;
Il ſe vit enlever ſa tendre Iphigénie.
Peut-être qu'en amour l'eſprit même eſt
fatal.
Ah ! le cœur eſt ſi loin d'aimer ce qu'il
admire !
Le caprice eſt toujours ſi près dela beauté !
Une belle à nos vers ſourit par vanité ;
Dans ce miroir flatteur la coquette ſe mire,
Et préfère, en ſecret, au talent reſpecté,
Un ſtupide élégant de parfums infecté.
Le Dieu des vers, tu le ſçais, ma Thémire,
Eſt le Dieu qui répand le jour :
Cent fois il a trahi les myſtères d'amour.
Les vers ſont indiſcrets, ils aiment à pa-
roître ;
Un ſecret mis en vers ceſſe bientôt de
l'être.
Mais on dit qu'Apollon rend l'amour plus
charmant.
Vante moins de ſon art le frivole agrément.
L'ame ne s'écrit point : les rimes cadencées
Voilent d'un faux éclat ſes naïves penſées.
Orner l'amour, c'eſt le trahir ;
Lui-même eſt ſa parure ; on ne peut l'em-
bellir.

La candeur n'eſt qu'un fard du moment qu'elle eſt peinte :
L'ame perd de ſes feux, même en les exprimant.
L'amour s'évapore en aimant :
L'eſprit n'eſt pas ſans art, & nul art n'eſt ſans feinte.
Ma Thémire, fuyons ce perfide ornement.
Tout l'art du tendre amour eſt de n'en point connoître.
Un ſoupir dit aſſez les flammes qu'il fait naître.
Oui, de nos cœurs émus le doux ſaiſiſſement,
Nos regards attendris, nos mains entrelacées,
Mille baiſers de feu ſur nos lèvres preſſées,
Peignent mieux que les vers un tendre égarement.
Que les eaux d'Hélicon ne mêlent point leurs glaces
Avec le feu du ſentiment !
Le ſein de Thémire ou des graces
Eſt le parnaſſe d'un amant.

Cette pièce ne doit être regardée que

comme un jeu d'esprit. Sans cela, presque toutes les pensées en paroitroient fausses. De tout temps, l'amour inspira des vers, & la Poësie prêta à l'amour bien des charmes qu'il n'avoit pas. Qu'il y ait eu des Poëtes malheureux en amour, cela même a servi à ranimer leur verve, & à varier leur ton ; mais combien d'autres ont dû les bonnes fortunes les plus brillantes au talent des vers, & même à un talent très-médiocre ! les graces ont plus souvent favorisé les Poëtes que les Héros ; mais les graces ont leurs favoris, & *Vénus* a les siens. *Racine* fut préféré avant d'être sacrifié. *Chaulieu*, *la Fare*, *Hamilton*, *Bernard*, & d'autres encore étoient plus fêtés que des petits maîtres.

Qui chante le bonheur perd l'instant d'être heureux.

Qui chante le bonheur est heureux encore. Il y a plus de délices pour l'imagination que pour les sens, & c'est par l'esprit qu'on double ses jouissances. *L'Ame ne s'écrit point.* Je n'entends pas

cela. L'Ame d'un Poëte & d'un amant passe dans leurs écrits. Les bons vers d'amour sont ceux que l'ame a inspirés. C'est ce qui met tant de différence entre les vers de *Tibulle*, & ceux de nos petits rimeurs de boudoir qui osent se comparer à lui,

> Orner l'amour, c'est le trahir.

Peindre un amour qu'on ne sent pas, c'est une trahison sans doute; mais on ne peint bien qu'un amour bien senti; & comment seroit-ce *trahir* l'amour que d'en développer les véritables sentimens?

> Lui-même est sa parure, on ne peut l'embellir.

Le sentiment bien exprimé embellit l'amour qu'il rend plus délicat.

> La candeur n'est qu'un fard du moment qu'elle est peinte.

Subtilité énigmatique. La candeur se peint dans les discours; & pourquoi seroit-elle *un fard*, du moment qu'elle s'exprime! la candeur est-elle

un fard dans les vers de *la Fontaine*?

L'ame perd de ses feux, même en les exprimant.

L'ame épanche ses feux dans ses expressions; mais elle s'échauffe encore par la peinture de ses sentimens; sa chaleur & ses feux agissent sur elle-même.

L'amour s'évapore en rimant.

C'est un amant bien froid que celui qui perd son amour en cherchant une rime.

L'esprit n'est pas sans art, & nul art n'est sans feinte.

Aussi n'est-ce point l'esprit qui doit dicter les vers de l'amour. Toutes ces maximes ingénieuses & subtiles que M. *le Brun* prodigue à sa *Thémire*, sans une seule expression de sentiment, ne prouveroient-elles pas qu'il n'en étoit que foiblement épris? Et n'est-ce point par une feinte d'esprit, que, n'ayant rien à lui dire de tendre & de

passionné, il a voulu lui persuader que le talent de peindre l'amour en beaux vers, n'étoit qu'une *feinte* ? En effet, on ne trouve que de l'esprit dans cette Epître; le ton en est froidement élégant & un peu maniéré ; les anthithèses y reviennent trop fréquemment pour ne présenter que la même idée. La plus mauvaise de toutes est celle-ci :

Que les eaux d'Hélicon ne mêlent point
    leurs glaces
Avec le feu du sentiment.

On demandera peut-être pourquoi M. *le Brun* n'a trouvé que des *glaces* dans *les eaux d'Hélicon* ? Ces eaux n'ont point glacé les vers des *Anacréon*, des *Horace*, des *Tibulle*, des *Virgile*, ni des *Racine*. Les deux derniers vers de son Epître ne sont qu'une pointe de jeune homme. *Le sein de Thémire qui est le parnasse d'un amant*, est dans le goût du cavalier *Marin*. Remarquez que ces pensées en pointe sont rarement vraies ; car si *le sein de Themire est le parnasse d'un*

amant, il doit lui inſpirer des vers; & l'Auteur a voulu dire le contraire.

On trouve auſſi dans cet *Almanach*, une Épître de *Voltaire* au Grand Prieur de *Vendoſme*, datée de 1717, & qui eſt peu connue. Elle eſt pleine d'eſprit, d'étourderie, de jolis vers, & d'une familiarité quelquefois très-indécente; le Poëte fait apparoître l'ombre de *François I*, qui le félicite ſur ſes liaiſons avec *Vendoſme*, & qui lui apprend que le Grand Prieur a, ſans le ſçavoir, ce que lui *François I*, ſçavoit très-bien avoir reçu de la belle *Ferroniere*. *Voltaire* n'y met pas tant de façon, & nomme en toutes lettres, ce que nous ne voulons pas nommer.

Une des pièces les plus ſingulières de ce Recueil, eſt un extrait du teſtament de M. *Groſley*, ſçavant d'un caractère original, mort à Troye en Champagne. Nous en rapporterons deux articles, qui doivent faire un honneur infini à ſa mémoire.

« Je lègue une ſomme de ſix cens livres pour contribution de ma part, au monument à ériger au célèbre *Antoine Arnauld*, ſoit à Paris, ſoit à

Bruxelles. L'étude ſuivie que j'ai faite de ſes écrits, m'a offert un homme, au milieu d'une perſécution conſtante, ſupérieur aux deux grands mobiles des déterminations humaines, la crainte & l'eſpérance; un homme détaché de toutes vues d'intérêt, d'ambition, de bien-être & de ſenſualité qui, dans tous les temps, ont formé les recrues de tous les partis, &c. »

« Edifié de la manière dont M. *de Guigne*, mon confrère à l'Académie des Inſcriptions, cultive les lettres ſans forfanterie, ſans intrigue, ſans prétention à la fortune, je lègue à lui, & à ſes enfans, s'il me prédécédoit, la ſomme de trois mille livres ».

Un millionnaire peut faire un teſtament plus faſtueux; mais un particulier, d'une fortune modeſte & honnête, n'en peut faire un d'une générosité plus ſage & plus éclairée.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE III.

Histoire d'Elisabeth, Reine d'Angleterre, tirée des écrits originaux anglois, d'actes, titres, lettres & autres pièces manuscrites qui n'ont pas encore paru ; par Mademoiselle de Keralio. *Première livraison*, 2 *vol.* in-8°. *A Paris : on peut souscrire chez l'Auteur, rue de Grammont,* N°. 17 ; & Lagrange, *Libraire, au Palais Royal*, N°. 123, *côté de la rue des Bons Enfans.*

DANS un temps où presque tout le monde est persuadé, ou du moins

paroît l'être, que les femmes ne sont point inférieures aux hommes, en esprit, en génie, en talens, & sont capables de produire, comme eux, des chef-d'œuvres en tout genre ; je n'oserai dire qu'en tremblant, & avec la crainte d'être accusé du crime de lèze-galanterie, qu'on n'a jamais vu, & qu'on ne verra jamais, ni un bon Poëme épique, ni une bonne Tragédie, ni une bonne Histoire sortir des mains d'une femme. En accordant à ce sexe une imagination vive & mobile, de la délicatesse, de la noblesse même dans les sentimens, de la finesse dans les idées, & une ingénieuse sagacité ; on peut dire que la nature ne l'a pas doué d'une organisation assez forte & assez nerveuse pour exécuter les vigoureuses opérations du génie, pour saisir un grand ensemble, pour embrasser un plan dans toute son étendue, en ordonner les diverses parties, les distribuer dans cette juste proportion qu'elles doivent avoir avec le tout; en un mot, pour approfondir un sujet avec cette pénétration de vue & d'entendement qui

aggrandit la sphère de l'esprit humain. Non, le coup-d'œil de l'aigle n'a pas été donné aux femmes.

Après avoir lu les deux premiers volumes de l'*Histoire d'Elisabeth*, j'ai été émerveillé des recherches, des connoissances, de l'érudition, quelquefois du style de Mademoiselle de *Keralio*; mais je n'ai point changé d'opinion, & j'ai dit : si une femme étoit capable de bien écrire l'histoire, c'est à Mlle. *de Keralio* que cet honneur seroit réservé.

Cet ouvrage, selon les promesses de l'Auteur, doit avoir quatre volumes : le quatrième ne contiendra que les Pièces justificatives & la table des matières. Que sera-ce donc que cette histoire *d'Elisabeth* en trois volumes, puisqu'*Elisabeth* ne joue pas encore le principal rôle dans les deux premiers, & qu'à peine y est-il question d'elle ? Le règne de *Henri VIII* occupe d'abord plus de trois cens pages ; les règnes *d'Edouard VI*, & de *Marie* remplissent le reste du premier tome. Au commencement du second, *Elisabeth* monte sur le Trône : mais presque

aussi-tôt *Marie Stuart*, Reine d'Ecosse, paroît sur la scène. Son histoire, qui même n'est pas encore finie dans le tome second, & qui tiendra sans doute une bonne place dans le troisième, attire tout l'intérêt. On n'y voit *Elisabeth* que comme un personnage secondaire qui a eu beaucoup d'influence sur le sort de la Reine d'Ecosse; mais qui jusqu'à présent est éclipsée par sa rivale. L'histoire d'*Elisabeth* n'est qu'un épisode dans celle de *Marie*. Si *Vertot* eut traité ce sujet, il eût peint d'abord à grands traits & rapidement l'état politique & religieux de l'Angleterre à l'avènement d'*Elisabeth*; il n'auroit raconté que les faits antérieurs les plus nécessaires pour l'intelligence des premiers événemens de son règne; & cette introduction auroit été un chef-d'œuvre de précision & de clarté, comme celle des Révolutions de Suède. Du moment qu'il auroit présenté son Héroïne sur le théâtre de l'histoire, il en auroit fait son personnage dominant; il ne l'auroit pas négligée pour une autre, & la tragique aventure de

Marie n'auroit été qu'un épisode touchant, qui n'eût point absorbé son véritable sujet, & n'auroit point rompu l'unité de son tableau. Il n'auroit pas fait en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, des incursions assez longues pour faire oublier ni l'Angleterre, ni sa Reine. Il auroit évité sur-tout l'étalage érudit des citations & des preuves, qui embarrasse & appésantit la marche de la narration. L'Historien doit être instruit; il doit avoir fait toutes les recherches nécessaires qui servent d'échafaud à son édifice; mais l'édifice achevé, il enlève tout cet échafaudage qui en offusqueroit la vue, & balaye avec soin les décombres qui dépareroient & souilleroient son monument. Ainsi *Vertot* n'auroit jamais étouffé son récit sous un amas de notes qui détournent l'attention, & annoncent plutôt l'ouvrage du compilateur, que de l'homme de génie.

Après avoir rémarqué les défauts du plan de l'*Histoire d'Elisabeth*, avec une sincérité qui sera plus utile à son Auteur que des adulations perfides, occupons-nous maintenant à faire

ſentir ce qu'il y a d'intéreſſant & d'eſtimable dans les détails, en nous bornant toutefois à ce qui concerne la véritable Héroïne de notre Hiſtorienne ; car nous ſommes circonſcrits dans les limites d'un extrait, beaucoup trop court ſans doute, pour faire connoître tout le mérite extrinsèque de cette production.

Eliſabeth, fille de *Henri VIII*, & d'*Anne de Boulen*, fut déclarée illégitime, après le ſupplice de ſa mère ; mais avant de mourir, ſon père lui rendit ſes droits à la ſucceſſion, après le Prince *Edouard*, s'il mouroit ſans enfans. *Eliſabeth* avoit alors douze ans accomplis ; ſa taille & ſa figure ſe développoient avec avantage, mais plus encore ſes talens & ſon génie. Elle avoit au-deſſus de ſon âge & de ſon ſexe, une prudence & une diſcrétion qui préſageoient ce qu'elle devoit être. Preſqu'entièrement maîtreſſe d'elle-même, après la mort de *Henri*, elle vécut retirée, ſolitaire, appliquée à des études ſérieuſes, toutes relatives aux devoirs & aux obligations du rang ſuprême, comme

si elle eût prévu que ce dégré de gloire l'attendoit. Si quelquefois l'amitié du jeune Roi, dont l'âge étoit voisin du sien, l'appelloit à sa Cour, pour en partager avec elle tous les plaisirs, elle y demeuroit peu, sembloit n'y chercher que la douceur de le voir, & retournoit à sa vie privée.

Sous le règne de *Marie*, qui succéda à *Edouard*, *Elisabeth* eut de terribles épreuves à essuyer. Dès l'instant où *Marie* étoit montée sur le trône, elle avoit paru déterminée à se marier, & la Nation le désiroit. Le premier qu'elle sembla favoriser de son choix, fut le jeune *Courtenay*, qu'elle avoit fait Comte de Devonshire. Le Comte se refusa aux intentions de la Reine, plus sensible aux charmes d'*Elisabeth*, dont l'âge de vingt ans étoit plus conforme au sien, que celui de *Marie*, âgée de trente-neuf ans. Il parut l'aimer dès qu'il la vit. Cette préférence fut remarquée; on crut voir que la Princesse ne recevoit pas avec indifférence, les premières marques d'une passion respectueuse. *Marie* en fut instruite, &

ſon averſion pour ſa Sœur devint exceſſive, lorſqu'elle lui vit ajouter aux actes d'illégitimité & d'héréſie qu'elle lui reprochoit ſans ceſſe, le crime odieux d'être ſa rivale, & rivale préférée. Depuis ce moment, elle traita *Eliſabeth* avec une dureté extrême: comme fille illégitime de *Henri VIII*, elle n'eut aucun rang à la Cour; comblée de dégoûts, elle ſe retira dans une maiſon de campagne; & là, les obſervations continuelles, l'eſpionnage, & d'autres marques d'une haine jalouſe, la pourſuivoient encore.

Le règne tyrannique de *Marie* ſouleva beaucoup de mécontens, qui firent un parti; *Wiat*, à la tête des rebelles, oſa entrer dans Londres, où il fut pris, les armes à la main. Dans ſes interrogatoires, il avoit chargé le Comte *de Devonshire* & la Princeſſe *Eliſabeth*; il eſpéroit qu'à l'appui de ces grands noms, ou peut-être pour les avoir dénoncés, il pourroit obtenir ſa grace. *Marie* fit arrêter ſa Sœur & le Comte. *Eliſabeth* étoit malade lorſqu'on lui ſignifia l'ordre de la Reine; elle fut menée à Londres

comme prisonnière d'Etat; on l'interrogea comme telle : elle nia les crimes dont elle étoit accusée, & protesta qu'elle avoit ignoré la conspiration. On voulut la surprendre, en lui disant que le Comte de *Devonshire* avoit tout avoué, même son intelligence avec elle ; mais elle pénétra la perfidie de ce discours ; & sans soupçonner le Comte, ni le défendre, elle continua d'affirmer sa propre innocence : après l'interrogatoire, elle fut conduite à la Tour. Pour l'effrayer davantage, on la fit entrer par la porte destinée aux criminels de lèze-majesté; on lui ôta les personnes de sa suite, on ne mit auprès d'elle que des Catholiques dévoués aux volontés de la Reine. Cependant *Wiat* ayant perdu l'espoir d'obtenir sa grace, déclara dans sa prison, qu'il avoit calomnieusement impliqué la Princesse & le Comte *de Devonshire* ; qu'il les déchargeoit devant Dieu, de toute accusation ; & afin qu'on ne tînt point secrette cette déclaration, il la réitéra sur l'échafaud, devant tout le peuple. Son discours renversa les projets de la

Reine ; elle se permit seulement de retenir sa Sœur en prison, contre toute justice, sous le prétexte d'ôter aux mécontens les moyens d'agir & de se rallier sous son nom.

Elisabeth attendoit dans le silence & l'obscurité, sa grandeur future. Lorsqu'après la rebellion de *Wiat*, on lui avoit proposé d'épouser le Duc de Savoie, elle avoit refusé ce parti, & son refus l'avoit fait enfermer au Château de Woodstock. La dureté de *Bennefield*, chargé de sa conduite, ses manières brutales firent soupçonner qu'il avoit un ordre secret de se défaire d'elle ; mais bientôt la mort de *Marie* vint la tirer de ces périls & de sa captivité, pour la mettre sur le Trône. Les Chambres du Parlement étoient assemblées, lorsque *Marie* expira. A peine la simple décence arracha aux grands une marque de regret. L'Archevêque d'Yorck fut chargé d'annoncer à la Chambre des Communes, la mort de la Reine, & en même temps de déclarer la Princesse *Elisabeth*, légitime & incontestable héritière du trône d'Angle-

terre. La Chambre retentit aussi-tôt de ces acclamations accoutumées : *Vive la Reine Elisabeth ! que son règne soit long & heureux !* A l'instant elle fut proclamée Reine d'Angleterre, de France & d'Irlande, au son des trompettes, interrompu souvent par les clameurs de la joie populaire. Elle apprit à la fois, la mort de *Marie* & les transports de ses sujets : aussi-tôt elle se rendit à Londres, où elle fut reçue avec les mêmes acclamations. Au moment où, selon l'usage, elle entra dans la Tour, saisie d'un sentiment profond, au souvenir du jour où *Marie* l'y avoit fait conduire comme criminelle d'Etat, elle versa des larmes, se prosterna, & rendit graces à l'Etre suprême de la différence des temps. Elle accueillit avec bonté ceux qui avoient exercé contre elle le plus de rigueur, & parut oublier leurs torts.

Dès la première année de son règne, elle s'occupa sérieusement des soins de la Couronne & du bien de son Royaume. L'année suivante, les Députés de la Chambre des Communes

lui présentèrent une requête pour la supplier de choisir un Mari. La Reine répondit à-peu-près en ces termes :

« Le respect & l'attachement qui » ont dicté votre demande, me sont » agréables, quoique le sujet ne m'en » plaise nullement. Je suis persuadée » que le Ciel m'a fait naître pour ne » songer en toute chose qu'à sa gloire, » & j'ai fait choix de l'état le plus » dégagé des choses humaines. Si les » alliances qui m'ont été proposées, » & les dangers que jai courus, » avoient pu me déterminer à prendre » le titre de femme, j'aurois fait un » choix, & j'y ai pensé dans les temps » que j'étois simple citoyenne. Mais » aujourd'hui que le soin du Royaume » m'est confié, il seroit imprudent à » moi d'y joindre les embarras qui » sont la suite nécessaire du mariage. » J'ai fait choix d'un mari ; c'est le » Royaume de l'Angleterre, & voilà » le gage de cette alliance ». A ces mots, elle leur montra l'anneau qu'elle avoit reçu à son couronnement. Ensuite, après un court intervalle : « Ci» toyens, reprit-elle, ne dites point

» que je ſuis ſans enfans ; vous tous,
» & tous les Anglois, êtes les miens.
» Je ne puis qu'applaudir à votre
» généroſité, lorſque vous n'avez pas
» prétendu diriger mon choix ; je
» n'aurois pas trouvé cette action digne
» de votre prudence, vous qui êtes
» nès mes ſujets, ni de moi, comme
» Princeſſe abſolue. Si je prends un
» engagement, je promets que ce ne
» ſera point au déſavantage de la
» Nation, & que je donnerai un père
» à mes ſujets. Mais ſi je perſiſte dans
» la réſolution de demeurer libre,
» ſans doute la providence, vos con-
» ſeils & mes propres vues me choi-
» ſiront un ſucceſſeur plus digne peut-
» être de vous gouverner qu'un héri-
» tier direct. Souvent la poſtérité des
» bons Rois dégénère. Quant à moi,
» je déſire, pour ma mémoire & pour
» la gloire de mon nom, qu'on puiſſe
» graver ſur mon tombeau : *Ci gît*
» *Eliſabeth, qui vécut & mourut vierge,*
» *Reine d'Angleterre* ».

La Réformation, perſécutée par *Marie*, monta ſur le Trône avec *Eliſabeth*. La nouvelle Reine s'attribua,

par un écrit qu'elle rendit public, le titre de Chef suprême de l'Eglise Anglicane, disant qu'elle ne vouloit pas être privée plus long-temps de ce qui appartenoit justement à sa Couronne; qu'après Dieu, elle avoit l'autorité suprême sur tous les sujets de son Royaume, & sur tous les biens temporels & spirituels, sans que nulle Puissance étrangère eût le droit & l'autorité de s'y opposer, & d'exercer dans ses Etats quelque jurisdiction que ce fût. Telles furent les opérations d'une Reine de vingt cinq ans; avant l'année révolue, elle avoit affranchi ses Etats du joug Espagnol, rétabli les Loix promulguées par *Henri VIII* & son fils, fait la paix avec la France & l'Ecosse, soumis l'ambition & fixé les opinions. Une profonde prudence avoit créé ce grand ouvrage; une fermeté inébranlable ne permit jamais qu'on y apportât la plus légère atteinte.

L'Empereur & les Princes Chrétiens lui écrivirent en faveur des Evêques, des Prêtres & autres citoyens volontairement bannis de son Royaume,

Ils demandoient que les Catholiques Romains y eussent des Temples particuliers. Telle fut en substance, la réponse d'*Elisabeth*. « Bien que ces » Prélats & autres se fussent opposés » publiquement au repos de l'Etat; » qu'ils eussent obstinément rejetté » à ses yeux la même doctrine, que » la plûpart avoient embrassée sous le » règne de *Henri VIII*, & d'*Edouard* » *VI*; quoique ce fût une offense » envers son peuple, elle vouloit bien » les traiter encore comme ses sujets; » mais le salut de l'Etat, son honneur » & sa conscience ne lui permettoient » pas de souffrir que les Catholiques » Romains eussent des Temples. L'Angleterre n'adoptoit point une Religion nouvelle, mais une doctrine » conforme aux règles de la primitive » Eglise; & *permettre la diversité des* » *cultes*, ce seroit exposer les gens de » bien à prendre un dangereux esprit » de parti, à entretenir les desseins » des factieux, capables de troubler » l'Etat, & de confondre sans cesse » l'esprit des choses divines, avec » celui des intérêts humains; projet

» pernicieux par l'effet & par l'exem-
» ple, dangereux à ceux même à
» qui elle auroit accordé cette fa-
» veur. Elle ajouta qu'à la prière de
» ces grands Princes, elle daignoit
» encore offrir aux bannis volontai-
» res, le retour dans ses Etats, la
» restitution de leur rang & de leurs
» biens, sous la condition qu'ils obéi-
» roient aux Loix. »

Elisabeth ne voyoit-elle pas que son raisonnement contre la diversité des cultes justifioit le parti qu'on prenoit ailleurs, d'extirper la Réformation, & condamnoit la foiblesse qu'on avoit eue de la laisser établir en Angleterre? Comment pouvoit-elle se plaindre des rigueurs qu'on exerçoit contre les Protestans, puisqu'elle faisoit gloire de les exercer contre les Catholiques? Comment enfin osoit-elle demander aux autres Puissances, le libre exercice de la Religion Protestante, elle qui refusoit des Temples au Catholicisme?

Tandis que *Philippe*, Roi d'Espagne, cherchoit à répandre dans l'Europe les semences des divisions & des

guerres qui éclatèrent depuis ; la politique d'*Elisabeth* oppoſoit une barrière inſurmontable aux artifices de ce Prince. Tranquille au ſein de ſes Etats, elle commençoit à eſſayer cet art, qu'elle poſſéda ſi parfaitement, de nuire aux intérêts des Cours étrangères, d'entretenir les diviſions, & d'en profiter pour la gloire ou l'aggrandiſſement de ſon Royaume. Elle vouloit conſerver la paix, parce qu'elle avoit formé le projet de rendre ſa Nation commerçante. En effet, après quelques années, elle ouvrit aux Anglois le paſſage vers des climats qui leur étoient inconnus ; & à l'exemple de l'Eſpagne, du Portugal & de la France, ils y portèrent les productions de leur patrie, & reçurent en échange les richeſſes qui lui manquoient.

Eliſabeth fit un établiſſement qui porte l'empreinte de ſon génie. Le Monaſtère ou plutôt l'Egliſe paroiſſiale de Weſtminſter, deſtinée juſqu'alors au couronnement des Rois & à la garde des archives royales, fut conſacrée à l'éducation de la jeuneſſe & à

celle de douze pauvres citoyens, pour lesquels elle fonda des places de ses propres deniers : on les appella les Ecoliers de la Reine. « Je ne veux pas, disoit-elle, que l'Etat perde le fruit des lumières que la nature place quelquefois, & peut-être plus souvent chez l'enfant obscur d'un artisan ou d'un laboureur, que chez l'enfant d'un citoyen riche & puissant ». Elle plaça dans ce Collège, des Professeurs & des Maîtres habiles, & leur recommanda de lui élever des sujets utiles à la Nation, à l'Eglise, & fidèles à leur Reine.

Un soin très-important l'occupa bientôt, celui de remédier à l'altération des Monnoies. Elle fit substituer aux espèces altérées, celles d'or & d'argent au plus haut titre; elle prévint le renouvellement de la fraude qui avoit introduit cette mauvaise Monnoie, transporté chez l'étranger l'or & l'argent pur, en défendant d'en faire fondre ou transporter d'aucune espèce; elle réduisit à leur juste valeur les espèces de bas alloi, & les racheta avec les espèces de juste titre;

ce qu'elle ne put faire sans y perdre. Lorsque tout ce qu'il y en avoit d'altérées fut rentré dans ses coffres, elle en fit frapper de nouvelles; & durant tout son règne, le titre de la Monnoie a été plus franc en Angleterre qu'il ne l'avoit été depuis deux cens ans : c'est le meilleur qui ait eu cours alors dans toute l'Europe. *Edouard VI* & *Marie* n'avoient osé entreprendre ce grand ouvrage. *Elisabeth* sentit combien il étoit important de rétablir l'honneur de l'administration angloise, & la confiance générale, soutien des sociétés politiques. Elle diminua le prix de quelques denrées de première nécessité, sur-tout dans les lieux habités par des gens pauvres, & dont l'industrie étoit la seule ressource. Ce ne put être que par une diminution de droits sur ces mêmes denrées, & cette diminution ne pouvoit être supportée que par elle; mais elle vouloit que ses sujets fussent heureux; elle désiroit avec passion d'en être aimée; & le soin qu'elle prenoit de leur bonheur, fut le seul moyen qu'elle employoit

pour retenir dans l'obéissance, ceux que la différence de Religion éloignoit d'elle.

Cette Reine, qui avoit des qualités si grandes & si rares, payoit néanmoins le tribut aux foiblesses de son sexe : on connoît sa jalousie puérile contre *Marie Stuart* ; elle ne pouvoit dissimuler sa haine au seul nom de cette Princesse, la plus belle femme de son temps. La fière *Elisabeth*, dominée par le désir de plaire, toujours occupée de l'étude des mouvemens les plus gracieux, du soin d'augmenter ses charmes, de toucher par la douceur de sa voix & de ses regards, donnoit tout-à-coup des marques de colère, & répondoit avec aigreur, dès qu'un seul mot échappé à ses courtisans, lui retraçoit l'idée de la Reine d'Ecosse & de quelque comparaison entr'elle & cette Princesse. Elle s'appliquoit avec tout le soin dont elle étoit capable, aux arts dans lesquels elle sçavoit que *Marie* étoit exercée ; & si les louanges qu'on lui donnoit, ne renfermoient pas une idée de supériorité sur sa ri-

vale, elle contenoit à peine le dépit qui la dévoroit.

La Reine d'Ecosse ayant envoyé *Melvil* en ambassade à la Cour d'Angleterre, *Elisabeth*, flattée par les discours adroits de cet Ambassadeur, lui laissa voir toute la déraison d'une excessive jalousie. Elle lui fit plusieurs questions sur les voyages qu'il avoit faits en différens pays; il en parla avec grace; & passant des observations politiques aux détails curieux & agréables, il fit valoir ce que les différens habillemens des femmes avoient de plus favorable à la taille & à la figure. Depuis ce moment, *Elisabeth* ne parut plus à ses yeux, que vêtue des différens habits en usage dans les pays qu'il avoit parcourus. Quoiqu'elle eût les cheveux d'un blond ardent, elle croyoit les avoir très-beaux; & *Melvil* fut obligé de lui dire que l'habit qui la paroit le plus, étoit l'habit italien, parce que les femmes italiennes laissoient alors flotter leurs cheveux. A chaque avantage que l'Ambassadeur louoit en elle, son premier mouvement la portoit à

demander si la Reine d'Ecosse le possédoit aussi, & à quel dégré ; & son dépit éclatoit, lorsque la réponse ne lui étoit pas favorable. Enfin, elle demanda positivement qui des deux étoit la plus belle. *Melvil*, moins embarrassé qu'il ne paroissoit devoir l'être, lui répondit que *Marie* étoit la plus belle femme de l'Ecosse, & *Elisabeth* la plus belle de l'Angleterre. La comparaison de leurs tailles fut un autre objet de curiosité. *Melvil* ayant avoué que *Marie* avoit l'avantage sur *Elisabeth* : *elle est donc trop grande*, répondit vivement celle-ci ; *car ma taille est dans les plus justes proportions*. La rivalité des talens trouva sa place dans ces entretiens. La Reine d'Angleterre prétendit chanter, danser, toucher du clavecin, avec plus de grace & de goût que *Marie Stuart*; & *Melvil* eut lieu de se convaincre qu'une femme animée d'une passion si violente, ne seroit jamais que l'implacable ennemie de sa rivale ; & c'est là ce qui occupoit, ce qui tourmentoit cette *Elisabeth*, si grande dans son administration, si puissante dans l'Eu-

rope, si fastueuse & si magnifique dans sa Cour; cette Souveraine, toujours environnée de l'éclat & de la majesté de son rang, qui avoit rétabli le calme dans ses États, l'ordre dans ses Finances, augmenté sa Marine, soutenu le Commerce, & qui devoit un jour l'accroître d'une manière si glorieuse! Le monde ne sçait pas combien est petite la sagesse qui le gouverne!

Elisabeth ne vouloit point d'époux, mais elle avoit des favoris; entr'autres *Robert Dudley*, qu'elle éleva au rang de Comte *de Leicester* & *de Dembigh*. La réception du Comte se fit à Westminster avec beaucoup de solemnité. La Reine interrompit quelquefois la gravité de la cérémonie par les bontés familières dont elle ne pouvoit s'empêcher de donner des marques à son favori, en présence des Grands du Royaume, des Ambassadeurs des Cours étrangères, & même de *Melvil*. Cette conduite & son choix prouvoient assez toutes ses foiblesses. *Elisabeth*, si habile dans le choix de ses Ministres, de ses Généraux, de ceux

à qui elle confioit ſes intérêts dans les Cours étrangères, étoit peu délicate ſur le mérite de ſes favoris. *Leiceſter* n'avoit en ſa faveur qu'une figure agréable, les manières libres & empreſſées d'un courtiſan, l'art facile de captiver un eſprit ſenſible à la flatterie. Uniquement occupé de ſa beauté, de ſes graces, de ſes talens, de ſes charmes, il eſtimoit peu les qualités ſolides du cœur & de l'eſprit, qui ſemblent en effet aſſez inutiles pour plaire aux femmes. Si jamais les bontés d'une Souveraine furent aſſez grandes pour enflammer l'ambition d'un ſujet, il faut convenir que c'étoient celles d'*Eliſabeth* pour *Leiceſter*, & qu'il a dû ſe flatter d'obtenir ſa main. Il en étoit ſi peu digne, que pluſieurs Ecrivains du temps, imbus des préjugés qui régnoient alors, expliquoient l'attachement d'*Eliſabeth* par l'aſtrologie judiciaire & l'influence des aſtres.

Tandis qu'*Eliſabeth* s'abbaiſſoit à ces indignes foibleſſes, elle veilloit en Reine à la paix & à la ſûreté de ſon Royaume. L'Angleterre étoit alors la

la première puissance de l'Europe, la plus florissante & la plus paisible. Notre Auteur, en faisant, comme à son ordinaire, une digression sur les troubles de la France, trouve un rapprochement très-heureux entre la destinée de *Henri IV* & celle d'*Elisabeth*. « Le jeune *Henri de Bourbon* accom» pagnoit *Charles IX*; il étoit alors » dans la position où l'on avoit vu » *Elisabeth* à la Cour d'*Edouard VI*, » & l'on ne prévoyoit pas, qu'ainsi » que cette Princesse, il verroit périr » ses enfans, les deux Princes qui » avoient les premiers droits à la Cou» ronne. Il fut, comme elle, exposé » aux soupçons & aux dangers, il » vit expirer dans les Camps & dans » les Villes ceux qui lui étoient chers; » mais il eut de plus grands travaux » à supporter, de plus grands périls » à vaincre pour monter sur le Trône, » & faire le bonheur de la France. ».

Cependant le Parlement d'Angleterre résolut de présenter de nouveau, une *Adresse* à la Reine, afin d'obtenir d'elle, qu'elle fît choix d'un mari, de tel rang qu'il lui plairoit, & qu'elle

voulût enfin établir les droits de succession à la Couronne. Cette résolution fut prise malgré les conseils de *Cécill*, principal Ministre d'*Elisabeth*, & des autres membres du Conseil privé ; ils représentèrent qu'on lui avoit entendu dire que, pour le bien de ses sujets, elle étoit déterminée à se marier. La Chambre haute invita la Chambre basse à se joindre à elle ; elle en avoit d'autant plus de raison, que dans la dernière session, cette même demande s'étoit faite au nom des Communes. On crut que les Comtes *de Leicester* & *de Pembrock*, & le Duc *de Norfolck*, dont on connoissoit l'opinion à l'égard des droits de la Reine d'Ecosse, conduisoient cette affaire. Ils éprouvèrent, pendant quelque temps, des froideurs de la part de la Reine, & *Leicester* lui-même n'en fut pas exempt. Cependant, à en juger par les débats de la Chambre des Communes, on n'étoit pas d'accord sur le choix du successeur d'*Elisabeth*. Quelques-uns maintenoient les droits de *Catherine Gray*, Comtesse d'*Hartford* ; d'autres, ceux de sa plus jeune

sœur, *Eléonore*, Comtesse *de Cumberland* : mais le plus grand nombre & les plus importans des suffrages étoient pour *Marie Stuart*, & la Reine elle-même étoit convaincue de ses droits.

Le public se donna de très-grandes libertés pour un temps où les bornes du pouvoir suprême & les droits du peuple n'étoient point encore déterminées. On répandoit de tous côtés, des libelles, dans lesquels on accusoit *Cécill* de faire un usage pernicieux de son crédit, en s'opposant à la motion; on y prodiguoit des malédictions au Docteur *Huic*, Médecin de la Reine; il la détournoit, disoit-on, de l'état du mariage, sous prétexte d'un défaut de conformation. On tenoit dans le Parlement des discours véhémens, où l'on accusoit la Reine d'oublier le soin de son pays & de sa postérité. L'*Adresse* qui lui fut présentée, lui rappelloit les alarmes que sa dernière maladie (la petite vérole), avoit répandues dans tous les ordres de l'Etat, l'exemple des autres Nations, ceux qu'offroit l'Histoire du Royaume, les dangers & les calamités, effets ordi-

maires d'une succession incertaine, à l'effusion du sang, les ravages de la guerre, & la ruine inévitable du Royaume. Les deux Chambres ne voyoient d'autres remèdes à ces maux, que l'établissement de la succession ; c'étoit leur unique objet : elles ne proposoient celui du mariage, que comme un moyen d'obliger la Reine à s'expliquer sur l'autre. *Elisabeth* avoit observé, en lisant l'Histoire, qu'en France, par exemple, l'usage n'avoit jamais été de désigner les successeurs des Rois, dont les Etats sont héréditaires en ligne directe, ou à son défaut, dans les branches collatérales les plus proches, & que jamais la succession n'avoit causé de troubles, ni fait couler de sang ; qu'en Angleterre, au contraire, cette désignation avoit causé de grands maux dans le temps d'*Arthur*, Duc de Bretagne, de *Roger Mortimer*, & de *John Pole* : elle n'avoit donc que peu d'inquiétude sur les malheurs qu'elle pouvoit causer, en différant encore de donner des héritiers à l'Etat, ou de lui donner un successeur. Ré-

solue depuis long-temps, pour ses propres intérêts, de règner seule & sans rival, les demandes & les remontrances de ses sujets, l'aigrirent. Elle répondit que son intention n'étoit pas de ne se point marier, qu'elle y songeoit sincèrement. Quant à la déclaration d'un successeur, elle ajouta que le temps n'y étoit nullement propre, & qu'elle ne pourroit le faire sans danger pour sa personne; qu'elle n'ignoroit point combien les hommes étoient capables de sacrifier leurs devoirs & leurs intérêts présens à des espérances futures; qu'elle-même en avoit fait l'expérience sous le règne de *Marie* sa sœur; & qu'elle étoit dans le dessein de différer la décision de cette affaire jusqu'à un moment plus favorable.

La Chambre des Communes, peu satisfaite de cette réponse, redoubla ses instances, & n'irrita que plus fortement une Princesse altière, peu accoutumée aux contrariétés. Elle envoya un premier ordre aux membres des Communes, de ne point s'occuper de cette motion; ensuite, par

un ſecond meſſage, elle accorda ſeulement à quelques particuliers, la permiſſion d'en conférer avec les Conſeillers du Conſeil privé. Cette violation des Loix & des Privilèges de la Chambre des Communes, excita une violente fermentation dans tous les eſprits. *Paul Went-Wort*, membre du Parlement, & l'un des hommes du Royaume qui parloit avec le plus de liberté, oſa dire que c'étoit porter atteinte aux libertés de l'Etat : d'autres plus emportés, perdirent de vue le reſpect qu'ils devoient à *Eliſabeth*, & obſervant qu'il n'étoit pas moins du devoir d'un grand Roi, de s'occuper de la tranquillité future de ſon peuple, que de ſon bonheur préſent, ajoutèrent qu'il n'y avoit que des hommes foibles, des tyrans, ou des femmes timides, qui puſſent craindre leurs ſucceſſeurs, & ne pas confier aveuglément leur propre ſûreté à une défenſe plus ſûre que les gardes & les Loix, à l'amour de leur peuple. *Eliſabeth* apprenant ces oppoſitions & l'inutilité des ordres qu'elle avoit haſardés, jugea qu'il falloit, par reſpect

pour son autorité, révoquer ces ordres, & rendre aux deux Chambres la liberté des Délibérations. Elle leur remit en même temps le tiers du subside que le Parlement lui avoit accordé pour trois ans, avec les deux quinzièmes, dans la vue de l'engager à établir le droit de succession. Les Communes furent si satisfaites de cette conduite adroite, qu'elles remercièrent la Reine, non seulement de la permission qu'elle leur accordoit, mais de sa première réponse, qu'ils avoient auparavant désapprouvée. Les témoignages de leur gratitude n'empêchèrent point *Elisabeth* de leur parler avec aigreur, lorsqu'elle fit son dernier discours aux Chambres assemblées :

« Si les paroles des Princes, dit-» elle, font ordinairement une forte » impression sur l'esprit de leurs su-» jets, je puis en dire autant des dis-» cours des sujets sur le cœur des » Princes. Toujours amie de la vérité, » j'ai vu avec plaisir toutes les pensées » que vous avez librement exprimées ; » mais il me semble que je suis trom-

» pée dans mon attente ; j'ai eu l'occa-
» sion d'observer, que l'hypocrisie a
» pris, dans cette session, le masque
» de la liberté à l'égard de la succes-
» sion ; & parmi vous, il ne manque
» pas de gens qui se sont portés avec
» la plus grande chaleur, soit pour
» obtenir la permission, ou s'attirer
» le refus positif de discuter le point de
» la succession & son établissement. La
» permission a été accordée ; & ceux
» qui la désiroient se sont vus aussi
» loin que jamais de leur triomphe.
» Si elle eut été refusée, ils auroient
» eu un prétexte pour attirer sur nous
» la haine de notre peuple ; ce que
» nos plus grands ennemis n'ont pas
» été capables de faire. Mais leur
» politique a été mal concertée, leurs
» conseils précipités, & leurs vues mal
» assurées, n'ont pu les conduire jus-
» qu'à l'événement. Cependant leurs
» intrigues nous ont procuré l'avan-
» tage de distinguer nos amis de nos
» ennemis. Il est facile de voir que cette
» Assemblée est composée de quatre
» personnes différentes. Quelques-uns
» ont été fauteurs & instigateurs dans

» cette affaire ; d'autres, acteurs & » conseillers ; une troisième partie, » corrompus & entraînés par des » discours spécieux, tandis que les » autres n'ont rien dit, & se sont » tenus loin de ces témérités : ce » sont les plus prudens sans doute. » Pouvez-vous croire, Gentilshom- » mes, que dans l'affaire de la suc- » cession, vos intérêts & votre tran- » quillité future ne soient pas consul- » tés ? Pensez-vous que nous songions » à empiéter sur vos libertés ? Puisse- » t-elle cette pensée, être toujours » aussi loin de nous qu'elle l'est actuel- » lement ! Nous ne pouvons nier » cependant qu'il n'ait été nécessaire » de vous avertir que vous étiez sur » le bord d'un précipice. Il y a un » temps pour chaque chose. Il est » possible que vous ayez un Prince » plus sage que moi ; mais vous n'en » aurez jamais un qui vous soit plus » réellement affectionné. Enfin, soit » que je rencontre encore un Parle- » ment tel que celui-ci, ou non, je » vous conseille d'apprendre à ne pas » mettre la patience de votre Prince

» à une épreuve trop forte. Nous vous » laissons cependant cette assurance, » que nous avons une bonne opinion » de la plûpart d'entre vous, & que » nous continuerons à chacun la même » place dans notre affection & dans » notre souvenir ».

Voilà ce que nous avons trouvé dans ces deux volumes, de plus remarquable & de plus particulier sur le caractère & la conduite d'*Elisabeth*, avant qu'elle montât sur le Trône, & durant les premières années de son règne. Le reste, comme nous l'avons dit, est entièrement consacré à l'Histoire de *Marie Stuart*, dont les aventures tragiques sont racontées dans le plus grand détail, & qui joue un personnage bien plus intéressant qu'*Elisabeth*; il y a plus : la Reine d'Angleterre ne se montre de temps en temps, dans cette grande intrigue, que sous un aspect un peu odieux, & même lâche, par ses tracasseries & son acharnement contre une femme plus aimable qu'elle, & dont elle envioit les graces & la beauté.

On peut juger de la narration & du

ſtyle de Mademoiſelle *de Keralio*, par les différens morceaux dont nous avons composé cette notice ſur *Eliſabeth*. On n'y trouve pas cette grande manière de peindre, ces traits fiers & éloquens, cette force d'idées, & la marche rapide & ſoutenue des Hiſtoriens du premier mérite; mais dans ceux du ſecond ordre, il y en a peu qui lui ſoient préférables. En général, ſa manière de concevoir & d'écrire l'Hiſtoire conviendroit mieux à des Mémoires qu'à l'Hiſtoire même; & cet ouvrage ſur-tout, ſe verroit à l'abri de la cenſure du côté du plan & de l'enſemble, s'il étoit intitulé: *Mémoires ſur le ſiècle d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre.*

N'oublions pas de dire que l'Auteur a mis à la tête de cette production hiſtorique, un Diſcours préliminaire, qui eſt un tableau fort bien fait, du Gouvernement d'Angleterre, & de ſa légiſlation, depuis ſon origine juſqu'au ſiècle d'*Eliſabeth*. Ce morceau, quelquefois un peu ſec, eſt néanmoins très-curieux; il ſuppoſe beaucoup de

connoiſſances, & un eſprit d'analyſe, très-rare parmi les femmes.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Lettres ſur l'Hiſtoire primitive de la Grèce; par M. Rabaut de Saint-Etienne, in-8°. *A Paris, chez* Debure *l'aîné.*

» *Le premier pas à faire pour arri-* « *ver à la vérité, eſt de détruire l'er-* » *reur.* ». L'Auteur de ces lettres entreprend, ſinon de reſtituer l'hiſtoire des premiers temps, au moins de détruire l'hiſtoire fabuleuſe qui les compoſe. Son but eſt de prouver, & il démontre en effet, *que l'hiſtoire primitive des Grecs eſt abſolument fauſſe, & que les premiers Rois de chacun de ſes Royaumes, ou Républiques n'ont point exiſté.*

L'Auteur n'a pas ſuivi la marche

ordinaire qui est d'annoncer la vérité d'abord & les preuves ensuite : il commence par donner les preuves en forme de récit, de manière que la vérité devient la conséquence nécessaire de tout ce qu'on a lu.

Le langage figuré dont l'antiquité est remplie, ne pouvant pas être contesté, M. *R de St. Etienne* commence par en faire voir l'universalité. L'existence de ce langage est suffisamment démontrée par l'habitude des premiers Grecs, de personnifier précisément tout ce qui existe, ensorte que l'on pourroit peut-être prouver qu'il n'y eût pas un seul astre, une seule planete, une seule rivière, une seule montagne, &c. qui n'ait été personnifié ; c'est un fait.

Il falloit examiner d'où cela venoit ; car ce n'étoit pas là de pures imaginations poëtiques, comme on l'a cru, l'Auteur en indique la raison ; & c'est un fait encore que l'écriture primitive fut *pittoresque*, ou figurative. Pour surcroît il prouve encore dans sa première lettre, que c'est ainsi que les hommes ont dû commencer. Car

ces premiers hommes, semblables aux enfants, durent pour ainsi dire, voir & juger par leurs organes. Leurs idées étoient plutôt des images que des jugements. Or la parole n'étant jamais que l'expression de nos sensations, *ces robustes enfants*, dûrent peindre & parler par tableaux.

Un troisième fait, c'est que l'alphabet a *été inventé*; l'Auteur s'attache à faire voir dans sa première lettre, & sur-tout dans la seconde, p. 110, quel changement cette invention occasionna chez les hommes, & que sur-tout ce fut la raison, pour laquelle on n'allégorisa plus.—Je crois cette observation neuve, toujours me paroît-elle très-importante, & elle explique merveilleusement ce qui va suivre.

C'est une conséquence en effet, de la cessation de l'allégorie, que l'on ne dut plus entendre ces figures dont l'Univers étoit plein. Ces figures du premier âge étoient de l'écriture; elle fut oubliée; on ne sut plus la lire, & le secret en resta dans les Temples égyptiens.

Cependant, si l'on observe ces deux faits prouvés par M. *de S. Etienne*;

l'un que les Anciens-très-Anciens personnifioient tous les êtres de la nature ; l'autre que les Anciens-moins-anciens ne furent plus lire cette écriture ; & si ensuite l'on rapproche ces deux observations, l'on comprendra comment les Anciens purent croire que ces êtres figurés avoient existés en effet.

Comme ceci pourroit ne paroître qu'une présomption, & qu'en effet, ce n'est pas une conséquence *exacte*, il falloit prouver que cette erreur *probable* a existé.

L'Auteur tire ses preuves des deux physiques, terrestre & céleste.

En commençant par la physique terrestre, il montre d'abord tout ce que les Anciens en avoient personifié ; il fait voir ensuite que l'histoire offroit dans ses tableaux des personnages identiques à ceux que la physique terrestre offroit dans les siens. Or, si ces deux choses si disparates, offrent pourtant les mêmes personnages, il s'ensuit évidemment que ces deux choses n'en sont qu'une ; il suit de ceci précisément ce que l'Auteur vouloit prouver, *que les Anciens-moins-*

Anciens prirent & donnèrent pour de l'histoire, ce qui n'étoit que de la physique. Ici l'Auteur donne dans l'histoire de *Niobé*, un exemple de la manière dont la physique étoit devenue de l'histoire.

Dans la lettre troisième, l'Auteur répond aux difficultés qui lui avoient été faites d'abord, & qui se trouvoient affoiblies par les fortes présomptions qu'il a établies dans les esprits; & il trace avec plus d'aisance les changements progressifs de la physique céleste en histoire.

On pouvoit lui dire qu'il avoit choisi ses exemples à son gré, il s'est donc borné à un seul pays, à l'Arcadie, & il a fait voir que ses Rois, ses Princes, ses Princesses, étoient des pays, des villes, des rivières, des montagnes & des fontaines.

On pourroit crier à l'audace sur ce qu'il osoit attaquer une histoire consacrée par le temps, il répond par des faits & des arguments. » Je sçais » dit M. *de S. Etienne*, qu'il y a quel» ques dangers d'annoncer des idées » nouvelles, & que plus les opinions

« qu'on attaque sont anciennes, plus « il faut de preuves pour les détruire; » mais il ne suit pas delà que la nou» veauté d'une idée soit une marque » de sa fausseté; il en résulte seule» ment qu'on ne doit rien avancer » sans preuves ». C'est, il faut l'avouer, avec de fortes preuves, que l'Auteur démontre d'abord qu'il étoit impossible que les personnages de l'histoire primitive eussent existé; parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'histoire; & ensuite que les Grecs eux-mêmes n'y croyoient pas. C'est là fin de la troisième lettre: il suit de tout cela que le corps de la Mythologie n'offre rien que de la Physique contée historiquement, & non pas de l'Histoire.

Comme c'est dans cette première partie de l'Ouvrage qu'en réside toute la force, l'on doit se rendre aisément à ce que l'Auteur établit ensuite:

Que l'on fit de l'astronomie, comme de la physique terrestre;

Qu'on l'écrivit en figures & non pas alphabétiquement, puisque l'alphabet n'existoit pas;

Que ces figures ont tellement été

faites, que nous les avons encore;

Qu'on parloit de ces figures, comme si elles eussent existé, tout comme on le disoit de *Progné*, de *Philomèle*, de *Daphné;*

Que les phénomènes qu'offrent les astres, furent contés comme des histoires, & il en accumule les preuves;

Que l'on prit ces personnages pour des êtres réels, erreur qui prit sa source dans l'invention de l'alphabet & dans l'oubli de l'écriture figurée; & que ce fut-là un corps d'Histoire, purement illusoire & chimérique;

Que du reste ces figures ayant été la représentation des astres & de leurs phénomènes, & les astres ayant été adorés, cette Histoire fut religieuse; & que l'on en vint à adorer ses emblêmes, & tous les Dieux & Héros chimériques *qui étoient dans le planisphère;*

Que de ces deux choses, *l'adoration des astres & la vie figurée des astres*, il en résulte, *de l'adoration*, des hymnes; & *de leur vie figurée*, que l'objet de ces hymnes étoit relatif à leurs phénomènes.

Il en résulte encore des preuves plus étendues où ces phénomènes étoient l'objet des louanges du héros astronomique, c'est-à-dire, de la constellation dont on avoit versifié l'histoire allégorique. Il falloit *prouver* tout ceci d'une manière forte & frappante ; c'est ce que l'Auteur me paroît faire victorieusement, en racontant & expliquant, d'après son ingénieux systême, toute l'histoire de *Jason*, qui passe pour avoir fait sur la terre, ce que le serpentaire fait dans le ciel.

Enfin, comme notre Philosophe vouloit ramener les choses au point où il les avoit prises, & completter ses démonstrations, il fait voir sur cette histoire de *Jason*, qu'il y en a une partie tirée de la physique terrestre, & où des fleurs, des isles, des villes, des pays, étoient devenus des Princes & des Princesses ; à-peu-près (pardon pour la trivialité de l'exemple), comme si l'on disoit que la France dût son nom au demi Dieu *Francus* ; que ce Prince eut 32 fils, *Normandus*, *Picardus*, *Flandrus*, &c. que *Normandus* eût pour fils *Rovanus*,

qui fonda *Rouen*; *Alençon*, qui fonda Alençon, &c. &c.; & la belle *Coutancé*, qui donna son nom à Coutance.

Telle est cependant la manière dont, d'après les mille preuves qu'en donne M. de *St. Etienne*, il paroît que s'est formée l'Histoire *primitive* de la Grèce.

Il suit donc en dernier résultat, que toute la Mythologie grecque n'est que de la physique.

Mais cette Mythologie a passé pour l'histoire *primitive* des Grecs; cette histoire *primitive* est donc absolument fausse.

Je crois, Monsieur, cet ouvrage neuf & intéressant. L'Auteur l'a plus fait avec son jugement qu'avec son imagination. Il modère avec une sagesse rare, l'essor de celle-ci, pour écouter & suivre la voix de la raison la plus saine & la plus orthodoxe. Il règne dans tout ce livre une facilité de style, une suavité de coloris, une chaleur douce & animée qui pique le lecteur, le charme, l'instruit & le persuade. Du moins tel est l'effet qu'il a fait sur moi; tel est le Jugement qu'en ont

porté des hommes du premier mérite, qui lui assignent une place distinguée parmi les livres où l'Auteur pensant d'après soi, féconde ses principes, & ajoute à la masse des découvertes qui honorent notre siècle & sa parfaite impartialité,

Je suis, &c.

BERENGER.



COMÉDIE ITALIENNE.

ENCORE une nouveauté aux Italiens, Monsieur, c'est une arène où les Auteurs tombent à chaque pas, & en tombant embarrassent la marche des autres. Mardi 2 Janvier, on a donné *le Mariage singulier*, Comédie en un Acte en Vaudeville. Mariage bien singulier, en effet; car c'est un homme qui, las du celibat, a fait annoncer dans les petites Affiches, son dessein d'épouser sans dot, une jeune personne, de seize à vingt ans, honnête, douce, enfin parfaite. Cette folie me rappelle *le Mariage par lettre-de-change de Poisson*. Mais cette anecdote qui amuse un instant dans une feuille publique, ne peut guère fournir de base à une Comédie. Quoiqu'il en soit, trois personnes se présentent; une jeune orpheline, une villageoise innocente amenée par sa mère, & une bourgeoise honnête, présentée par la sœur de notre célibataire. La scène

de la mère qui amène & loue sa fille, est fort plaisante, & fort bien rendue par Mme. *Gonthier* & Mlle. *Carline* : notre épouseur préfère la protégée de sa sœur, & le public a été de son avis ; car cette protégée est Mlle *Regnaud*, que je ne m'attendois pas à voir ce jour-là, & qui pour donner un échantillon de ses talens, chante...! comme elle chante par-tout. Je ne vous dirai pas si l'ariette est jolie ou non ; car Mlle. *Regnaud* a un petit défaut, c'est de ne pas se faire entendre, c'est un rossignol qui tire de son gosier les plus jolis sons, & cela nous suffit. Voilà donc l'intrigue, Monsieur, elle est légère & mince comme vous le voyez. Mais ce qui est presque aussi *singulier* que le *Mariage* même, ce sont les Vaudevilles dont la Pièce est semée : on se prêtoit volontiers à ce langage dans les pièces naïves *des Vadé, des Pannard, des Piron, des le Sage, des Favart* ; & même dans les *Vendangeurs* & les *Amours d'Eté* de M. *Piis* ; mais dans un beau sallon de compagnie, qu'un homme du monde parle en vaudevilles, que sa sœur lui réponde de la

même manière, cela paroît peu naturel. Les vaudevilles sont tous sur des airs connus & rebattus, tels que le *Barbier de Séville*, avec *les Jeux*, *le petit Mot pour rire*, & autres semblables. De plus ces vaudevilles sont très-simples, très-communs, à l'exception de deux ou trois & de celui qui termine la Pièce. Le fond de la Pièce est gai, elle est courte; ce sont des Etrennes que l'on donnoit au public. Il les a reçues avec bonté, & a appellé l'Auteur. L'Auteur ne s'est pas fait prier, & a paru: c'étoit M. *Favart* fils, qui ne laisse échapper aucune occasion de témoigner au public son zèle & le désir qu'il a de lui plaire.

Je suis, &c.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE V.

Lettres philosophiques & politiques sur l'Histoire d'Angleterre, depuis son origine jusqu'à nos jours, traduite de l'Anglois, avec cette Epigraphe, tirée de Tacite :

Ut non modo casus eventusque rerum qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causæque noscantur ;

2 vol. in-8°. *A Londres ; & se trouve à Paris, chez* Regnault, *Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre.*

Le traducteur de ces *Lettres* n'hésite pas de prononcer que la lecture de

l'Histoire d'Angleterre est beaucoup plus intéressante que celle de toutes les autres Histoires modernes; & cela, dit-il, parce que *les scènes terribles où les grands talens se reproduisent pour l'amour de la liberté, s'y présentent souvent.* En ce cas, l'intérêt de cette Histoire ne remonte pas à une époque bien reculée; car il n'y a guère plus d'un siècle que les Anglois se sont occupés sérieusement à établir la constitution politique dont ils se glorifient. Jusqu'à cette époque, on ne voit dans les Révolutions de l'Angleterre, que les convulsions d'un peuple sombre & féroce, qui se débat dans les chaînes de la servitude, & le combat perpétuel de l'anarchie contre la tyrannie. Dans cette longue suite de temps d'ignorance & de barbarie, l'Histoire Angloise ne présente point des tableaux aussi intéressans que notre Histoire de France. On peut dire que l'Anglois manquoit alors des deux stimulans les plus propres à échauffer les ames, & à former de grands caractères : l'amour de la liberté, ou l'amour de ses Rois; ou il obéissoit

aux siens en esclave, ou il suivoit en traître le parti des factieux & des usurpateurs. Jamais il n'eut pour ses Souverains cet attachement vrai & non servile, cette affection courageuse & sincère qui inspirent aux Souverains de l'amour pour leurs sujets. Aussi l'Angleterre a-t-elle compté bien peu de bons Rois, bien peu de grands hommes sur le Trône & autour du Trône. S'ils opposent *Alfred* à *Charlemagne*, qu'opposeront-ils à *Saint-Louis*, à *Charles V*, à *Louis XII*, à *François I*, à *Henri IV*, à *Louis XIV*? Un *Edouard* peut-être, & une *Elisabeth*; encore le parallèle seroit-il difficile à soutenir. Les Monarques Anglois ont-ils eu des Ministres qu'on puisse comparer à d'*Amboise*, à l'*Hôpital*, à *Sully*, à *Colbert*? Et cette foule de Héros aussi généreux, aussi aimables que vaillans, qui se montrent à chaque siècle sur la scène de notre Histoire; ont-ils eu beaucoup de rivaux parmi les Anglois? Le vrai patriotisme du François a toujours été l'amour pour ses Rois; peut-être n'étoit-il pas dans son ca-

ractère d'en connoître un autre; ses fautes & ses malheurs sont venus de s'être laissé écarter de ce patriotisme par l'impulsion des ambitieux & des novateurs ; les fautes de ceux qui l'ont mal gouverné, sont venues aussi d'avoir mal connu, ou d'avoir peu ménagé un sentiment qui devoit leur être précieux, puisqu'il n'y a point de pouvoir plus absolu que celui qui est donné par l'amour. Le François n'a jamais été si malheureux, si cruel, que dans ces temps de crise, où l'on a voulu lui inspirer l'esprit d'indépendance, & lui faire perdre son affection pour ses Souverains : il ne fut jamais si grand, si florissant & si heureux, qu'en suivant cette inclination naturelle qui lui fait un plaisir d'une douce sujétion, & un honneur de l'obéissance à des maîtres dignes de lui commander en l'aimant. Quand cette affection a été réciproque entre le peuple & le Monarque, la Nation a toujours été puissante & glorieuse ; elle a fait éclater des traits de grandeur, de générosité & d'héroïsme, dont aucun autre peuple moderne ne

peut fournir d'exemples ; l'enthousiasme de l'honneur l'a élevé plusieurs fois aussi haut que l'humanité puisse atteindre, même avec la vertu républicaine. Voilà ce qui répand sur certaines époques de notre Histoire, un intérêt touchant & sublime, qu'on ne trouve nulle part dans les Annales de l'Angleterre. Non, depuis plus de dix siècles, il n'y a rien eu sur la terre de plus brillant, de plus aimable & de plus grand que le caractère du François, quand il fut gouverné par l'honneur & par l'amour. Heureuse Nation, qui se voit même aujourd'hui sollicitée par son Souverain, de reprendre son ancien éclat, & de partager avec lui le prix de ses vertus !

Le Traducteur nous apprend que ces *Lettres* sont d'un Pair d'Angleterre, le Lord *Lyttleton* ; ce Lord les a adressées à son fils, dont il soignoit beaucoup l'éducation, & qu'il voulut instruire lui-même dans la partie la plus importante ; l'Histoire politique de son pays. Cet ouvrage est donc un exposé rapide des faits les

plus importans, des événemens qui ont eu le plus d'influence sur la constitution Angloise, & des causes qui ont produit des grands effets. Cet excellent abrégé est enrichi de réflexions dignes d'un homme d'Etat & d'un ami de l'humanité, deux qualités qui semblent depuis long-temps difficiles à concilier, & qui se trouvent peut-être plus rarement unies chez un peuple commerçant que dans toute autre Nation.

L'Auteur remonte, dans les premières *Lettres*, jusqu'à la conquête de la Grande-Bretagne par les Romains. Elle fut conquise plusieurs fois; la première par *César*; la seconde, par *Plautius* & *Ostorius*, sous l'Empereur *Claudius*. *Caractacus*, Général & Roi des Bretons du Nord, opposa aux Romains une brave défense; il succomba enfin, fut fait prisonnier, & conduit en triomphe à Rome. Frappé de l'opulence, de la splendeur, du luxe de cette grande Ville: *Hélas*, s'écria-t-il, *comment est-il possible que ce peuple, si magnifique chez lui, m'envie une humble chaumière dans mon pays?*

Les Bretons tentèrent encore plusieurs fois de secouer le joug des Romains, qui abandonnèrent enfin leurs conquêtes, quand ils furent obligés de défendre leurs propres foyers contre des nuées de Goths & de Vandales. Après les Romains, ce furent les Saxons qui envahirent la Grande-Bretagne, & qui y régnèrent aux cinquième, sixième, septième & huitième siècles. Ils la divisèrent en sept Royaumes ; ce qui fit donner à ce Gouvernement le nom d'*Heptarchie Saxone*.

Au neuvième siècle, les Danois vinrent inonder l'Angleterre, & se soumirent aux Loix & aux Rois du pays, qu'ils avoient en partie subjugués. Ce fut pourtant au milieu de ces invasions de Barbares, que parut le plus grand Roi qui ait jamais gouverné l'Angleterre ; je veux dire *Alfred*, de race Saxone. Aussi habile négociateur que vaillant guerrier, quand il eut affermi sa domination & établi les meilleures Loix qu'il étoit possible de donner alors, il se livra à son goût pour les Arts ; il fonda,

dit-on, l'Université d'Oxford, & lui fit présent de livres qu'il avoit apportés de Rome. Ce grand Prince se plaignoit un jour de ce qu'il n'avoit pas dans ses Etats un seul Prêtre qui entendît le latin : il possédoit cette langue, & étoit aussi versé dans la Géométrie. Il étoit bon Historien; il fit même quelques traductions d'ouvrages latins, lesquelles subsistent encore : on prétend qu'il composa quelques Poëmes en langue saxone. Il donnoit à l'étude toutes les heures qu'il pouvoit dérober à l'administration du Royaume. L'économie étoit une de ses vertus; il n'en fut que plus libéral. Ce grand homme mourut l'an 900, dans la cinquante - deuxième année de son âge, après un règne de plus de vingt-huit ans.

Après *Alfred*, l'Angleterre retomba dans la barbarie & dans l'ignorance. Un de ses plus brillans successeurs, *Edgar*, ne fut célèbre que par ses galanteries. On a conservé le récit de ses amours avec la belle *Elfride*. Il entendoit depuis long-temps vanter la beauté de cette jeune personne, fille du Comte de *Devonshire*; il ne

voulut pas croire entièrement tous les bruits du public ; il chargea son favori *Ethevolse*, de voir, d'examiner cette incomparable beauté. *Ethevolse* se rend chez le Comte ; son premier coup-d'œil sur la belle décida de son sort ; il en devint éperdument amoureux : telle fut la violence de sa passion, qu'oubliant les intérêts de son maître, il demanda la belle *Elfride* en mariage. Le favori d'un Roi ne pouvoit essuyer un refus. Ses désirs furent remplis ; il fut marié secrètement. De retour à la Cour, il assûra le Roi que la beauté d'*Elfride* étoit bien inférieure aux portraits qu'on en faisoit ; qu'il étoit étonnant que ses charmes eussent autant de célébrité. Le Roi fut satisfait de son récit, & ne poussa pas plus loin sa curiosité. *Ethevolse* croyant *Elfride* entièrement bannie de sa mémoire, lui représenta un jour que la fortune du Comte de *Devonshire*, qui n'étoit rien pour un Monarque, pouvoit exciter les désirs de son favori, & lui demanda la permission de présenter ses hommages à *Elfride*, & d'aspirer à sa possession.

Edgar accorda tout. Le favori vole vers sa femme, & fait célèbrer en public, son mariage, ayant néanmoins la précaution d'éloigner son épouse de la Cour. Les favoris ont toujours des ennemis qui ne cherchent que l'occasion de s'élever sur leurs ruines. *Edgar* fut informé de tout ce qui s'étoit passé ; mais dissimulant adroitement ses vues, il prétexta un voyage dans le canton qui renfermoit ce prodige de beauté. Son favori l'accompagna ; & lorsqu'il fut près du Château où elle étoit renfermée, le Roi lui dit qu'il désiroit de voir sa femme, dont la beauté avoit été si vantée. Ce fut un coup de foudre pour *Ethevolse* ; il voulut détourner le Monarque de son projet : ce fut en vain, il ne put obtenir que la permission de le précéder, sous prétexte de préparer tout à sa réception. A son arrivée il se jette aux pieds de sa femme, lui avoue la supercherie qu'il avoit commise pour s'assurer la possession de ses charmes, la conjure de cacher, autant qu'il seroit possible, sa beauté devant le Roi, trop prompt à s'enflammer. *Elfride* promet tout ; mais

ſoit vanité, ſoit eſprit de vengeance, elle employa l'art le plus recherché pour relever l'éclat de ſes charmes, & pour ſéduire le Monarque. L'évènement répondit à ſes eſpérances. Le Roi la vit, l'aima, & conçut auſſi-tôt le deſſein de la poſſéder. Mais, pour mieux exécuter ſon projet, il joua l'indifférence aux yeux du mari. Quelques jours après, *Ethevolſe* fut envoyé dans le Northumberland pour quelques affaires urgentes; il fut aſſaſſiné en route par ordre du Roi, qui bientôt après épouſa *Elfride*.

Au onzième ſiècle, *Guillaume le Conquérant* ſe rend maître de l'Angleterre. Les Anglois, juſqu'alors preſqu'ignorés du reſte de l'univers, commencent à jouer un rôle dans l'Europe, & à ſe meſurer avec les François. *Robert*, fils aîné de *Guillaume*, ſe diſtingua dans la première Croiſade; à ſon retour de la Terre-Sainte, où il avoit refuſé d'être couronné Roi de Jéruſalem, il ſe trouva dépouillé d'un Royaume qui lui appartenoit par droit de naiſſance, & dont ſon frère *Henri* s'étoit emparé.

On sçait comment, après de vains efforts pour faire valoir ses droits, il fut arrêté prisonnier, renfermé dans Cardiff, Château du pays de Galles, où il languit pendant vingt-six ans, dans une misérable captivité.

Henri eut à repousser les incursions des François en Normandie, dont le Duché lui appartenoit. Sa valeur lui procura la victoire, & il retournoit en Angleterre, accompagné d'une Noblesse nombreuse. Sur un des vaisseaux de la Flotte, étoit son fils, qui s'étoit embarqué avec différens jeunes Seigneurs. Le Prince désirant d'être le premier à terre, promit une récompense aux matelots, s'ils remplissoient son désir. Leur ardeur fut fatale à tous. Le vaisseau donne sur un écueil caché, & se rompt en pièces. Le Prince cependant se sauvoit dans un bateau, & auroit échappé à la mort, s'il n'eût prêté l'oreille aux cris de sa sœur : il étoit hors de danger ; mais il ne voulut pas la laisser périr : il engage les matelots à retourner pour la sauver. L'approche du bateau présente une occasion aux autres d'échapper à la mort ; tous s'y accrochent, &

le bateau trop ſurchargé de monde, coula bientôt à fond ; il n'y eut qu'une ſeule perſonne de ſauvée. Lorſque *Henri* apprit ſa nouvelle de cette funeſte cataſtrophe, *il ſe couvrit la face*, & ne goûta plus de plaiſir depuis ce moment.

Le règne de *Henri II* ne fut remarquable que par la conquête de l'Irlande, & par le meurtre de *Thomas Becket*, meurtre que le Roi expia par une extrême humiliation ; il ſe rendit à Cantorbery, marcha pieds nuds juſqu'au tombeau de *Becket*, fut fouetté par les Moines, & paſſa la nuit entière en pénitence.

Richard Cœur de Lion, qui lui ſuccéda, s'acquit une grande réputation de bravoure par ſes exploits dans la Terre-Sainte. On ſçait qu'en revenant de cette expédition, il fut arrêté par le Duc d'*Autriche*, qui le retint priſonnier par la plus noire des perfidies, & ne conſentit à le relâcher que moyennant une énorme rançon. On raconte qu'un Moine obſcur avertiſſoit un jour ce Roi de répudier trois de ſes filles, par leſquelles il enten-

doit l'orgueil, l'avarice & la débauche. *Richard* se contenta de répondre à ce Moine insolent, qu'il avoit déjà jetté les yeux sur les maris qu'il leur destinoit ; qu'il donnoit son orgueil aux Templiers, son avarice aux Moines, & son goût pour la débauche au Clergé.

Jean sans Terre, fameux par sa lâcheté & par sa foiblesse, pour se mettre à l'abri de l'invasion des François, se couvrit d'ignominie aux yeux de son peuple, en prononçant en sa présence ; le serment le plus absurde, aux genoux & dans les mains du Légat du Pape ; en voici la formule. « Moi, *Jean*, par la grace de Dieu, » Roi d'Angleterre & Seigneur d'Irlande, dans le dessein d'expier » tous mes péchés, de ma volonté » libre & de l'avis de tous mes Barons, donne à l'Eglise de Rome, » au Pape *Innocent* & à ses successeurs, » le Royaume d'Angleterre & toutes » les prérogatives de ma Couronne. » Je les tiendrai dorénavant comme » vassal du Pape ; je serai fidèle à » Dieu à l'Eglise de Rome, au Pape

» mon maître, & à ses successeurs légi-
» timement élus. Je promets lui payer
» un tribut annuel de mille marcs ;
» sçavoir, 700 pour l'Angleterre, &
» 300 pour l'Irlande ».

Le règne de *Henri III* ne fut qu'une suite de troubles & de guerres civiles entre le Roi & les Barons, qui ne se disputoient autre chose que le pouvoir d'opprimer le peuple.

Edouard premier signala son règne par ses guerres contre les Ecossois ; conquit trois fois l'Ecosse, & trois fois la perdit. Il se fit livrer par trahison, *Wallace*, le plus brave défenseur de l'Ecosse, & le fit pendre ; il commit d'ailleurs, une foule de cruautés ; & cependant les Historiens le louent. Le P. *Daniel*, en parlant de ses conquêtes, dit : tant de *belles* actions lui avoient attiré l'estime.

Le règne d'*Edouard II* fut celui de ses favoris ; mais le Roi & ses favoris furent cruellement punis : ceux-ci furent pendus ; le Roi fut enfermé dans le Château de *Berkeler*, pour y terminer ses jours. Là, on le sépara de toute espèce de compagnie ; on

lui refusa même le nécessaire. Ce misérable état ne dura pas long-temps. Deux de ses Gardes entrant une nuit dans son appartement, lui jettèrent un oreiller sur le visage pour étouffer ses cris ; & avec une barbarie qui n'a pas d'exemple, lui enfoncèrent dans le corps un tuyau de corne, au travers duquel ils coulèrent un fer rouge, & lui brûlèrent les entrailles. Les cris horribles que lui arracha ce supplice, furent entendus loin du Château ; & quoiqu'on eût pris toutes les précautions pour cacher ce forfait, il fut bientôt découvert, par l'un de ces meurtriers même.

Edouard III s'est rendu célèbre par ses victoires sur la France, & surtout par celle de Créci, que tout Anglois cite encore avec complaisance. La bataille de Poitiers, qui suivit, ressemble beaucoup à celle de Créci. La discipline supérieure de l'Armée Angloise, l'emporta. La fleur de l'Armée Françoise périt, & le Roi *Jean* blessé au visage, fut fait prisonnier. Cette victoire, ainsi que la précédente, fut en grande partie le fruit

de la valeur du fils d'*Edouard*, surnommé *le Prince noir*, à cause de la couleur de ses armes. Sa modestie fut encore plus remarquable. Son prisonnier royal se plaignant de son infortune, il le consoloit en faisant des éloges de sa bravoure, en lui disant que s'il n'avoit pas gagné la victoire, au moins il la méritoit. *Edouard III* fit fleurir la Chevalerie, qui adoucit un peu la férocité angloise; mais ensuite il se plongea dans l'indolence, & ne songea qu'à satisfaire son penchant pour la volupté, dans les bras de sa favorite *Alix Perrers*. Le *Prince noir*, si digne du Trône, mourut de consomption avant son père; & ce fut *Richard II*, fils du *Prince noir*, qui succèda à *Edouard*.

Le règne de *Richard II* fut continuellement troublé par des révoltes ou des insurrections populaires, qui finirent par déposer ce Roi; & le Duc de *Lancastre* fut unanimement élu en sa place, sous le nom de *Henri IV*. C'est à cette époque que remonte la fameuse querelle des maisons de *Lancastre* & d'*Yorck*, qui, quelques an-

nées après, inondèrent le Royaume de sang.

Henri IV eut à vaincre beaucoup d'ennemis secrets, qui formèrent des conspirations contre lui. La première année de son règne, le Parlement passa un acte, qui porte qu'un Juge, convaincu d'avoir prévariqué dans ses fonctions, ne seroit point excusé sur l'allégation d'un ordre ou d'une menace du Roi, quand même il y auroit été de sa vie, à résister : loi admirable, qui doit être accueillie par-tout. Tandis que le Roi travailloit avec succès à honorer son règne, le Prince *de Galles* son fils, ne s'occupoit que du soin d'encourir l'indignation publique. Plongé dans toutes sortes de débauches, sans cesse entouré d'une foule de libertins, il se faisoit un jeu de violer tout ce que les loix avoient de plus sacré. Cependant au milieu de ces excès, la noblesse naturelle de son cœur perçoit quelquefois, & il sembloit, par intervalle, vouloir sortir du gouffre où il étoit plongé. Un de ses compagnons de débauche, ayant été accusé d'un forfait, fut condamné

malgré la protection du Prince. Irrité de ce jugement, il s'emporta jusqu'à frapper le Juge sur son siège. Ce Magistrat, qui s'appelloit *Guillaume Gascoigne*, se conduisit avec la dignité qui convenoit à sa place. Il ordonna sur le champ que le Prince fût conduit en prison, & le Prince obéit. Lorsque cette nouvelle parvint au Roi, il ne put s'empêcher de s'écrier dans un transport de joie : *Heureux le Roi qui a un Magistrat assez courageux pour faire exécuter les loix contre un coupable de ce rang ! Plus heureux encore le Roi qui a un fils assez docile pour se soumettre à un pareil traitement !*

Sous ce règne parut *Wiclef*, le premier qui osa publiquement attaquer des opinions tenues jusqu'alors universellement pour sacrées ; il prépara la voie à *Luther*, qui emprunta de lui plusieurs projets de réforme & d'hérésie.

Henri V, ce Prince *de Galles*, si débauché dans sa jeunesse, changea de mœurs sur le Trône ; ce qui suppose un grand courage de vertu ; il se rendit cher aux Anglois, sur-tout

par ſa valeur ; il gagna ſur les François la fameuſe bataille d'Aſincourt ; mais il ſouilla ſa victoire par une atrocité : il fit maſſacrer tous ſes priſonniers de guerre ; il entra dans Paris , jouit quelques momens de l'humiliation de *Charles VI*, & mourut de la fiſtule au Château de Vincennes.

Les Anglois continuent de ravager la France , ſous le règne de *Henri VI*, ou plutôt du Duc de *Bedford* , nommé Régent. Enfin , ils ſont vaincus & chaſſés par la fameuſe *Pucelle*. *Henri VI* eſt détrôné , & la maiſon d'*Yorck* remonte ſur le Trône d'Angleterre, en la perſonne d'*Edouard IV*. Le règne de ce Prince fut ſouillé par mille horreurs , par l'aſſaſſinat de *Henri VI* & de ſon jeune fils , qui avoient voulu remonter ſur le Trône. Le règne ſuivant fut encore plus affreux. Un monſtre , qui avoit à peine la figure d'homme, le Duc *de Glocester* , fait étouffer les deux fils d'*Edouard IV* , s'empare de la Couronne , & règne quelque temps , ſous le nom de *Richard III*. *Henri* de *Ri-*

chmond, ſeul rejetton de la maiſon de *Lancaſtre*, exilé en Bretagne, eſt rappellé en Angleterre par les ennemis de *Richard*, qui périt les armes à la main, en déſendant ſon uſurpation; & *Richmond* prend ſa place avec le nom de *Henri VII*. Quoique ce Prince fût très-modéré, ſon règne ne fut qu'un enchaînement de révoltes & d'exécutions; mais il répara ces maux par une adminiſtration ſage & économe, & par une politique plus éclairée que celle de ſes prédéceſſeurs; tous ſes efforts tendirent à perfectionner les Arts méchaniques, & à augmenter le commerce.

Il ſuffit de nommer *Henri VIII*, pour rappeller l'idée d'un de plus méchans Rois de l'Angleterre. La débauche qui amollit les autres Princes, ſembloit l'avoir rendu cruel; ſa fureur pour les femmes achevoit de s'aſſouvir dans leur ſang, & la plûpart de celles qu'il épouſa, périrent ſur l'échafaud. Il ſe ſépara de la Cour de Rome, & n'en perſécuta pas moins la Réforme, qui s'établit au milieu des ſupplices & des bûchers.

Le règne d'*Edouard VI* ne dura qu'un moment. *Marie*, qui lui succéda, recommença les persécutions, & se rendit exécrable en voulant détruire les Hérétiques, auxquels sa cruauté même faisoit de nouveaux sectateurs.

Elisabeth signala le commencement de son règne par le rétablissement de la Réforme. Quoique les Historiens Anglois se soient attachés à exalter cette Princesse, elle a terni ses qualités estimables par des taches bien profondes de jalousie, d'ambition, de despotisme & de cruauté; elle persécuta à son tour, les Catholiques, & fit mourir *Marie Stuart* sur l'échafaud: elle eut quelques-uns des vices des tyrans, & presque toutes les petitesses des femmes. La sagesse de ses Ministres contribua plus à sa grandeur que ses talens personnels. Elle eut le bonheur de voir l'aurore des Lettres & de les encourager. *Bacon*, *Shakespéar*, *Spenser* parurent sous son règne.

Les Historiens ont peint *Jacques I* de différentes manières, & sous des couleurs bien opposées. Les uns, par-

tiſans des prérogatives royales, lui ont donné les plus grands éloges. Les autres, amis de la liberté, n'ont vu en lui qu'un deſpote, ſouvent imbécille. On ſçait comment il échappa, ainſi que le Parlement, à la *conſpiration des poudres*. Les conteſtations perpétuelles, qui diviſèrent le Roi & le Parlement, donnèrent lieu à examiner une foule de queſtions politiques, ſur-tout ſur les bornes de l'autorité royale & les droits du peuple : cet examen prépara les deux révolutions qui ſignalèrent ce ſiècle. *Jacques I* mourut en 1625.

Tout le monde connoît les fautes & les malheurs de *Charles I*; il paya de ſa tête ſes injuſtices & ſes foibleſſes ; il montra plus de fermeté ſur l'échafaud que ſur le Trône. L'intention des bons patriotes qui étoient dans le Parlement, n'étoit point d'uſurper l'autorité royale ; mais de former une conſtitution républicaine, dont le Parlement auroit été un membre ſubordonné au peuple. Ce deſſein échoua par les artifices de *Cromwel*. Après la priſe du Roi, le Parlement

voulut licencier les troupes : *Cromwel*, dont elles étoient l'appui, s'y opposa, & tout fut perdu. Il faut blâmer *Cromwel*, & ne pas accuser le Parlement, quoique tous les Ecrivains se soient copiés à cet égard.

L'usurpateur *Cromwel* résolut d'amuser les Anglois avec la forme d'une république, & de les familiariser par degrés avec un Gouvernement arbitraire. Il ordonna donc que cent quarante-quatre personnes seroient revêtues du pouvoir souverain, sous la dénomination de Parlement, & il en fit le choix parmi les personnes de la plus basse extraction, qui joignoient à une foible conception, la plus grande ignorance; il fut bientôt maître de toute l'autorité. Il eut l'adresse d'engager son Parlement à lui offrir la Couronne, afin de se donner un air de modération & de grandeur en la refusant. Cet usurpateur fit beaucoup plus pour la gloire de l'Angleterre que la plûpart de ses Rois légitimes. Il parvint même à se faire respecter des Cours étrangères, & à traiter d'égal à égal avec les têtes couronnés. Il mena

une vie simple & obscure dans son Palais, sans faste & sans luxe. Ses mœurs étoient naturellement austères. Il fut cruel par politique, juste & modéré par inclination; laborieux, constant dans tous ses projets; sans éloquence, il avoit le talent de persuader; & sans sincérité, l'art de se faire de fidèles partisans; il avoit le secret de plaire également à toutes les sectes: presbytérien avec les presbytériens; déiste avec les déistes, il étoit indépendant dans ses principes. Ce fut par ces moyens qu'il conserva son pouvoir, d'abord cimenté par le sang, & soutenu ensuite par l'hypocrisie.

Le mouvement donné par le génie de *Cromwel* cessa avec lui, & après sa mort, *Charles II* remontant au Trône de son père, fit régner les passions, le luxe & la débauche: il avoit pourtant été assez instruit par le malheur. La Nation Angloise tomba subitement d'une liberté absolue dans une aveugle soumission. Cependant la politesse françoise, qui passa à la Cour d'Angleterre, aida à perfectionner les Beaux-Arts qui avoient commencé à

briller dès le temps d'*Elisabeth*, & qui s'étoient presque éclipsés durant les guerres civiles.

Au règne de la volupté succéda le règne de la bigotterie, sous *Jacques II*, frère de *Charles II*; *Jacques* se laissa diriger par les Jésuites, & visa au despotisme; il voulut rétablir le Catholicisme par toutes les voies de l'autorité, & même en catéchisant, non seulement les Grands de sa Cour, mais jusqu'aux derniers de ses sujets. Comme il pressoit un jour un de ses soldats de se convertir, celui-ci lui répondit qu'il avoit engagé sa parole d'honneur au Roi de Maroc, de se faire Mahométan, si l'envie lui prenoit de changer de Religion. On sçait comment ses persécutions soulevèrent enfin contre lui les Anglois, qui appellèrent au Trône son gendre *Guillaume*, Prince d'*Orange*. *Jacques II*, craignant sans doute le sort de son père, se sauva en France, & laissa sa Couronne, pour conserver sa tête. Il fut reçu généreusement par *Louis XIV*, & mourut à Saint-Germain.

Guillaume III avoit plus de goût

pour la guerre que pour le Gouvernement ; il fut toute sa vie jaloux de la gloire de *Louis XIV*, qu'il ne pouvoit égaler : quoique bon Général, il fut rarement vainqueur ; il ouvrit dans le Parlement Anglois, la carrière de la corruption ; il achetoit ouvertement les voix. Il créa le premier cette dette nationale, qui pèse si fort sur l'Angleterre, & qui sera une des causes de sa servitude.

Anne, qui lui succéda, étoit fille de *Jacques*, par sa première femme. Le fameux *Marlboroug* illustra son règne, par les victoires qu'il remporta sur les François. Cette Princesse, plus agréable que belle, plus aimable que grande, sans vertus éclatantes, sans capacité distinguée, paroissoit plutôt faite pour les devoirs de la vie privée, que pour le Trône. On la citoit comme un modèle de l'affection conjugale, de la tendresse maternelle, de l'amitié vive, & de l'indulgence pour ses domestiques. Pendant son règne, l'échafaud ne fut point teint de sang. En elle finit sur le Trône d'Angleterre, la ligne

des *Stuard*, famille dont l'infortune n'a point d'égale dans l'Histoire.

Georges I, fils d'*Auguste I*, Electeur de Brunswick, & de *Sophie*, petite-fille de *Jacques I*, avoit 45 ans, quand il obtint la Couronne : il mourut à 68 ans, en visitant ses Etats d'Allemagne, entre les bras de M. *Fabrice*, ce serviteur fidèle de *Charles XII*. Le règne de *Georges* ne fut rempli que par des négociations au dehors; la cruauté le ternit au dedans. Il y fut presque toujours le prête-nom d'une aristocratie presbytériene. C'est de son temps que prit naissance la fureur de l'agiotage, poussé depuis à de plus grands excès, ce délire de la cupidité qui renverse des milliers de fortunes, pour en élever quelques-unes de monstrueuses, qui change les hommes en automates calculans, & qui se réunit au luxe pour abrutir une Nation. De ce moment, les Beaux-Arts, qui se soutenoient encore avec éclat, pâlissent & s'éteignent. *Pope* a dit quelque part, qu'il étoit la dernière Muse de l'Angleterre, & il a dit vrai.

Georges II, qui commença à régner en 1727, fut encore inférieur en talens, à son père. Sous lui, *Robert Walpole* s'éleva d'un état obscur, jusqu'à la place de Ministre. Dévoué à la Couronne, il voulut arrêter le déclin de sa prérogative, & il employa la corruption, soit pour l'étendre, soit pour son intérêt personnel. Non seulement il employoit la corruption, mais il l'avouoit publiquement. C'est à dater de cette époque, que presque toutes les vertus publiques disparurent de l'Angleterre. On ridiculisoit l'intégrité ; le patriotisme n'étoit plus qu'un mot. On se faisoit un jeu d'acheter des voix & d'en vendre. Cependant cette corruption avoit de vigoureux adversaires ; mais Sir *Robert* écoutoit avec un sang-froid étonnant, toutes les invectives, tous les reproches qu'il méritoit. Il alloit à son but sans s'écarter, sans s'émouvoir. Son discours étoit coulant sans être éloquent; il cherchoit à convaincre ; mais jamais ses idées n'étoient élevées ni énergiques : & comment l'énergie auroit-elle pu se trouver

dans un tel homme ? Il semble qu'à cette époque, l'infame caractère du Ministre fût devenu celui de la Nation. Son exemple étoit suivi partout. Ce n'étoit par tout que rapacité, qu'avarice, que corruption, qu'infamie. Un luxe énorme enfantoit tous les crimes. Les asyles, les dépôts de la charité publique ne servoient qu'à enrichir des scélérats. Un évènement particulier, qui excita alors la pitié générale, mérite d'être rapporté. *Richard Smith*, Relieur, se voyoit, avec sa femme qu'il aimoit tendrement, réduit au plus grand besoin ; ils n'avoient, dans leur misère, d'autre consolation qu'un petit enfant. *Smith* & sa femme raisonnoient ; ils voyoient avec douleur, que l'indigence les poursuivoit, eux pleins de probité, de sentimens, d'amour du travail, tandis que des scélérats, à la tête des affaires, & dans les rangs subalternes, nageoient dans l'opulence ; ils réfléchissoient que leur enfant seroit pauvre comme eux, si, comme eux, il étoit honnête. Le monde ne leur paroissoit qu'un théâ-

tre de crimes, où il n'y avoit aucun asyle pour la vertu, & ils résolurent d'en sortir. Dans cette idée, ils prirent un jour la résolution désespérée d'égorger leur enfant, & l'on trouva le mari & la femme pendus dans la même chambre. Il y avoit à leurs pieds, une lettre, où ils exprimoient les motifs de ce suicide; ils y disoient qu'ils avoient cru rendre un service, & donner une marque de tendresse à leur enfant, en le délivrant d'un monde où ils n'avoient pas trouvé de compassion pour eux-mêmes.

Les guerres de ce règne, contre la France, sont trop connues, pour que nous en parlions. Les tentatives du *Prétendant*, pour remonter sur le Trône de ses pères, sont un épisode bien intéressant dans l'Histoire de *Georges II*. Après la bataille de Culloden, le malheureux *Charles Edouard* erroit de montagnes en montagnes, tandis qu'on massacroit de sang froid ses courageux défenseurs. Son asyle ordinaire étoit dans les caves, dans des chaumières. Sans suite, il étoit à la merci des paysans, qui pouvoient

le plaindre, & non le foutenir. Il fe cachoit dans les forêts, avec un ou deux compagnons de fes difgraces, continuellement pourfuivi par les troupes du vainqueur. Sa tête étoit mife à prix; celui qui l'apporteroit, devoit avoir 30000 liv. *Sheridan*, Irlandois, l'accompagnoit dans toutes fes courfes, & lui infpiroit du courage pour fupporter fes malheurs, & braver des périls incroyables. Il étoit fouvent obligé de confier fes jours à la fidélité de gens inconnus. Un jour, après avoir couru depuis le matin jufqu'à la nuit, preffé par la faim, accablé par la fatigue, il fe hafarda d'entrer dans une maifon, dont il fçavoit que le maître étoit attaché au parti oppofé. *Le Fils de votre Roi*, lui dit-il en entrant, *vient vous demander un morceau de pain & des habits. Je connois votre attachement pour mes adverfaires; mais je penfe que vous aurez affez d'honneur pour ne pas abufer de ma confiance & de l'état malheureux où je fuis réduit. Prenez ces drapeaux qui, pendant quelque temps, ont été mon unique vêtement; gardez-les. Vous*

pourrez peut-être me les rendre un jour, lorsque je serai assis sur le Trône de la Grande-Bretagne. Son hôte fut touché de son infortune, il le secourut, & jamais ne divulgua son secret. Ce fut ainsi qu'il erra pendant six mois, dans les déserts affreux de Glengary, toujours environné d'ennemis, toujours trouvant quelque expédient pour échapper à la captivité & à la mort. Enfin, un particulier de Saint-Malo, payé par ses partisans, arriva à Lochnanach, où il l'embarqua, & le conduisit en France. . . . .

Georges II règna long-temps; il vit encore plus d'une fois les Anglois en guerre avec les François, non seulement en Europe, mais dans l'Asie & dans l'Amérique. L'Auteur de ces *Lettres* convient des torts de sa Nation, qui, au milieu de la paix, & sans déclaration de guerre, commettoit les plus violentes hostilités, & se conduisoit à la manière des Pirates. L'Inde fut le théâtre de toutes sortes de perfidies, qui ont fait détester le nom Anglois. Ils se rendirent encore plus odieux en Amérique, & prépa-

rèrent par leurs vexations & leurs injustices, l'insurrection de leurs Colonies, qui se sont enfin affranchies de leur joug despotique. Le Lord *Litletton* dit expressément que les Anglois firent cette guerre, plutôt en bourreaux, en bouchers, qu'en vrais militaires. Ils avoient commis de pareilles horreurs à la Virginie, & étoient devenus l'exécration des Sauvages, qui les avoient traités d'abord en amis. L'Histoire doit conserver & rappeller avec soin le Discours éloquent, tenu en 1774, par *Logan*, un chef des Shavanèses, à Dunmore, Gouverneur de la Province.

« Je demande aujourd'hui à tout » homme blanc, si, pressé par la » faim, il est jamais entré dans la ca» bane de *Logan*, sans qu'il lui ait » donné à manger; si, venant nud » ou transi de froid, *Logan* ne lui a » pas donné de quoi se couvrir. Pen» dant le cours de la dernière guerre, » si longue & si sanglante, *Logan* est » resté tranquille sur sa natte, dési» rant d'être l'Avocat de la paix. Oui, » tel étoit mon attachement pour les

» blancs, que ceux même de ma Na-
» tion, lorsqu'ils passoient près de moi,
» me montroient au doigt, & disoient:
» *Logan est ami des blancs.* J'avois
» même pensé à vivre parmi vous,
» mais c'étoit avant l'injure que m'a
» faite l'un de vous. Le printemps
» dernier, le Colonel *Cressop*, de sang-
» froid, & sans être provoqué, a
» massacré tous les parens de *Logan*,
» sans épargner ni sa femme ni ses
» enfans. Il ne coule plus aucune
» goutte de mon sang dans les veines
» d'aucune créature. C'est ce qui a
» excité ma vengeance. Je l'ai cher-
» chée; j'ai tué beaucoup des vôtres.
» Ma haine est assouvie. Je me réjouis
» de voir luire les rayons de la paix
» sur mon pays. Mais n'allez point
» penser que ma joie soit la joie de
» la peur. *Logan* n'a jamais senti la
» crainte. Il ne tournera pas le dos
» pour sauver sa vie. Que reste-t-il
» pour pleurer *Logan*, quand il ne
» sera plus? Personne ».

Logan se trompoit. Toutes les ames sensibles qui liront son Discours, l'aimeront & pleureront. Quoi! ce

ſont des Européens, ſi fiers de leur civiliſation & de leur politeſſe, qui vont inſtruire au crime & à la corruption les hommes de la nature, & qui rendent cruels ceux qu'ils nomment Barbares ! Non, dans toute l'Hiſtoire d'Angleterre, je ne vois pas un ſeul caractère d'homme, auſſi beau que celui de *Logan*.

Je ſuis, &c.



LETTRE VI.

Bibliothèque choisie de Contes, de Facéties & de bons Mots.

Nouvelles Folies sentimentales, ou Folies par amour, précédées de la Folle par haine, avec la Bague d'Hébé, Conte érotique, pour faire suite à la Bibliothèque choisie de Contes. A Paris, chez Royez, *Libraire, quai des Augustins, 1786.*

ENCORE un volume de *Folies sentimentales*, Monsieur ! Je crois qu'à force de vous en rendre compte, & par conséquent de les lire, je deviendrai fou moi-même. Ce qui me paroît très-singulier, c'est que l'on ait trouvé le secret de faire entrer ces *Folies sentimentales* dans *la Bibliothèque choisie de Contes, Facéties & bons Mots.* Je ne trouve pourtant pas le plus petit mot pour rire dans ces monumens déplorables de la foiblesse humaine, si ce n'est dans la *Folle en pélerinage*, qui chante une romance assez plaisante.

C'eſt une choſe aſſez commode qu'une *Folle* : on peut lui prêter toutes les extravagances qui paſſent par la tête. A ſon reveil, on peut écrire ſon rêve, l'intituler.... comme on voudra, pourvu que le mot de *Folle* ou *Folie* s'y trouve, l'envoyer à l'Imprimeur : cela ſera excellent ; & dès-lors, un troiſième volume : peut-être au moment où je vous parle, Monſieur, il eſt ſous preſſe.

Paſſons en revue toutes ces *Folies ſentimentales*.

1°. *La Folle par haine*. Il n'y a point d'amour là-dedans. Mais il y a de la folie ; cela ſuffit. C'eſt une jeune Grecque, vendue à un renégat Turc, victime de ſa brutalité, & folle depuis ce moment, déteſtant ſon indigne maître, & prenant pour un Ange, un jeune Indien qui la délivre, & la ramène en France, mais toujours folle.

2° *La Folle Pithagoriciene* : voilà un titre impoſant. La folie de celle-ci eſt de voir ſon amant dans un lièvre, de ſuivre les chaſſeurs de l'œil, & de craindre que chaque coup de fuſil ne tue celui qu'elle aime.

3°. *La Folle de Beaune*; par M. le C. *Raimond de Narbonne-Pelet*. Celle-ci est plus naturelle, & racontée avec grace & avec intérêt. Notre Historien voyageoit, suivi d'un épagneul dont un ami lui avoit fait présent. Il se détourne, & voit son chien entre les bras d'une jeune personne : il descend, redemande son épagneul ; mais cet épagneul a pour maître l'amant de la jeune demoiselle, amant infidèle, dont l'inconstance l'a réduite au désespoir, & l'a rendue folle. Le Voyageur la reconduit à son Château, retourne à son régiment, ramène son ami aux pieds de sa maîtresse. Celle-ci recouvre sa raison, mais refuse d'épouser son amant, & meurt de chagrin.

4°. *La Folle de Paris*. Celle-ci ne voit pas son amant dans un lièvre ; mais dans une poupée : le véritable amant reparoît, mais avec un bras de moins & la machoire emportée ; elle l'en aime davantage, & recouvre la raison & le bonheur.

5°. *La Folle en pélerinage*, folle indéfinissable, qui erre de Château en

Château, se fait admirer & plaindre tout-à-la-fois.

6°. *L'Histoire de Juliette.* C'est l'épisode délicieux de *Marie*, dans le *Voyage sentimental* de *Sterne*. C'est bien l'anecdote la plus intéressante de ce Recueil. Seulement, je ne sçais pourquoi, le Traducteur défigure les noms de *Marie* & d'*Elise*, & leur substitue ceux de *Juliette* & de *Lisette*. Le changement n'est pas heureux.

7°. *La Folle de St. Joseph* & *la Folle du Pont-Neuf*, étoient dans le volume précédent ; & je suis étonné qu'on les ait remises dans celui-ci.

8°. *Aimée du Maisse* fait frémir d'horreur ; & c'est moins l'histoire d'une folle que celle d'un scélérat.

9°. *La Bague d'Hébé*, ou *la nouvelle Cithère*, *Histoire de nos jours*, n'a rien de commun avec les *Folies sentimentales*. Mais en fait de Recueil, on n'y regarde pas de si près : l'Héroïne de cette Histoire est *Hébé* : *Hébé* avoit succédé à *Psyché* : Abandonnée par l'Amour, elle le cherche par-tout. Elle croit le trouver à *Cithère* ; mais

Cythère n'est qu'un désert : elle y trouve *Mercure*, mais sans le reconnoître. Celui-ci l'interroge ; & elle lui raconte naïvement ses amours : ces détails sont agréables.

« *Durant les ardeurs du jour, assis » sous les ombrages*, nous tressions » l'un pour l'autre, des guirlandes ; » ou nous enlacions de tendres osiers, » destinés à servir de prisons à des » oiseaux que nous allions inviter à » leur perte avec des appeaux perfides. » Ce n'étoit pas pour nous plaire à » voir des compagnons de notre es- » clavage ; nous étions pris. Mais » nos liens étoient tels, que nous » ne nous appercevions pas de la » perte de notre liberté ».

« Au soir, lorsque l'aimable mère de » mon amant faisoit luire au haut des » cieux, l'étoile des amours, nous re- » tournions aux hameaux de Tempé : » nous nous mêlions dans les veillées » des bergers. Les jeunes filles cordon- » noient des lacets, filoient la dépouille » des brebis, ou recousoient les panne- » tieres, ou teignoient les rubans des » houlettes : les vieilles bergères fil-

dèle, Monsieur, aux paraboles que je vous annonce : il est touchant de voir un Auteur célèbre par sa profonde érudition, & par de savants écrits, descendre au simple apologue, & par des histoires simples & quelquefois enfantines, consacrer les loisirs de ses dernières années à l'instruction & à l'amusement de la jeunesse. Le *Tableau* & *les Oranges* reunissent sur-tout ce mérite, mais rien ne m'a fait autant de plaisir que cet entretien d'un Prieur avec le Jardinier du Couvent.

LE PRIEUR.

Il y a long temps que je suis & que j'observe avec intérêt toutes vos opérations dans votre jardin. Sçavez-vous pourquoi ?

LE JARDINIER.

C'est apparemment que cela vous amuse.

LE PRIEUR.

J'y trouve mieux que de l'amusement. J'y trouve des instructions.

LE JARDINIER.

Est-ce que vous avez envie d'apprendre le jardinage ?

LE PRIEUR.

Ce n'est pas cela. Mais il me semble que la culture d'un jardin nous offre une image parfaite de la culture de notre ame.

LE JARDINIER.

Je ne vous entends pas.

. . . .

LE PRIEUR.

Je suppose qu'on vous donne un terrein en friche, pour y former un jardin. Avant que d'y rien semer ou planter, vous commencerez sans doute par en arracher les ronces, le épines & toutes les mauvaises herbes dont il est couvert.

LE JARDINIER.

Assûrément, c'est la première chose qu'on fait; sans cela, on semeroit & on planteroit inutilement

LE PRIEUR.

Hé bien, mon enfant, c'est ainsi que lorsqu'un homme entreprend de devenir vertueux, après avoir croupi dans le vice; il faut qu'il commence par arracher de son ame toutes les mauvaises habitudes qui s'y sont enracinées, & qui empêcheroient

les ſemences de vertu d'y germer & d'y fructifier.

. . . .

LE PRIEUR.

Dites-moi, mon enfant, lorſque vous ſemez vos graines, vous contentez-vous de les répandre ſur la ſurface de votre terrein.

LE JARDINIER.

Non, vraiment, j'ai grand ſoin de les recouvrir de terre. Cela empêche que les oiſeaux ne viennent ſe jetter deſſus & les manger ; & cela leur aide à germer & à prendre.

LE PRIEUR.

C'eſt l'image de ce que l'on doit faire à l'égard de la parole de Dieu. Si vous vous contentez de l'écouter dans le moment où l'on pèche, cette divine ſemence reſte pour ainſi dire à découvert ſur la ſurface de votre amè ; & les diſtractions auxquelles vous vous livrez auſſi-tôt, ſont comme autant d'oiſeaux qui l'enlèvent.

Cette converſation, moins agréable ſans doute, eſt un peu plus inſtructive que l'Epitre de *Boileau* à ſon Jardinier d'Auteuil ; cet entretien eſt fait

pour l'enfant, il est fait pour le peuple; & c'est la portion la plus intéressante, peut-être, à coup sûr, la plus nombreuse : on a fait bien des Livres pour la jeunesse, peut-être trop; mais on n'en a pas fait assez pour le peuple. Il peut lire celui-ci sans peine & sans danger; le pieux Auteur aura les bénédictions du peuple, les applaudissemens du public.

Je suis, &c.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.

Verdun le 4 Janvier 1787.

IL vient d'arriver un évènement aux environs de cette Ville, dont les suites font regretter que le Gouvernement n'ait point encore jetté son attention si vigilante sur les Provinces éloignées.

Hier mercredy 3, à six heures du matin, 45 personnes, dont 42 femmes ou filles, étant dans une barque sur la Meuse au Village de Sacey, entre Stenay & Dun-le-Roy, ont été sub-

mergées. Le *Pontonnier* & ſon fils ſe ſont ſauvés à l'aide de la corde. Les ſecours n'ont pu être portés promptement à ces infortunés ; on ignore l'uſage des machines fumigatoires. Un étranger, paſſant en poſte, en ayant demandé une, perſonne n'a pu lui répondre. Il eſt remonté dans ſa voiture, les larmes aux yeux, en diſant que les corps relevés n'étoient qu'aſphixiés, & qu'avec la fumée de tabac on les retireroit de cet état.

Cet évènement plonge dans la douleur des Villages entiers. Votre Journal, MONSIEUR, a toujours été le dépôt des ſentimens des bons citoyens. Rendez ma Lettre publique ; & plût à Dieu qu'elle puiſſe attirer en notre Province, le regard bienfaiſant du Monarque, & qu'il ordonne que la Boëte de M. *Pia* ſoit dépoſée dans tous les Villages, avec le Livre qui contient le procédé de M. *Gardanne.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, C....., Avocat au Parlement de Paris.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE VIII.

Zelie dans le désert; par Madame D.... 2 *vol.* in-8°. *A Londres; & se trouve à Paris, chez* Belin, *rue Saint-Jacques;* Desenne, *au Palais Royal;* & Royez, *quai des Augustins.*

Nous avons, Monsieur, un Roman célèbre, dont le Héros, jetté par la tempête dans un isle déserte, pourvoit lui-même à tous ses besoins par sa seule industrie, & parvient, à force de travail & de patience, à répandre quelques agrémens sur cette affreuse solitude, si contraire à la nature de l'homme. Le tableau de *Robinson*

Crusoë dans son isle, est un des plus intéressans, un des plus moraux que le génie philosophique ait jamais tracés. Il fait sentir vivement aux individus rassemblés, les avantages infinis qu'ils retirent de leur union & de leur dépendance réciproque; par combien de peines & de fatigues incroyables, l'être solitaire n'est-il pas obligé d'acheter la moindre des commodités que la société fournit abondamment & à peu de frais: *Robinson*, qui sue & se tourmente pendant des années entières pour tourner une table, pour façonner un panier, pour faire une chaise, avertit l'homme social du bonheur de sa situation, bonheur dont il jouit comme de la santé, sans y penser & sans en connoître le prix. L'homme qui pense, ne se suffit donc pas à lui-même; il n'y a que le sauvage réduit à l'instinct de la brute, qui n'ait pas besoin de communiquer avec les êtres de son espèce; & comme l'a dit d'une manière sublime un des plus célèbres Philosophes de l'antiquité, il n'appartient qu'à un Dieu ou à une bête féroce de vivre

seul. Quoiqu'en disent de vains déclamateurs, & des sophistes frénétiques, la société est donc l'état le plus convenable à l'humanité, l'état le plus noble & le plus heureux; & le plus méchant, comme le plus infortuné des hommes, est celui qui, même au milieu d'une nombreuse société, cherche à s'affranchir de tous ses liens, celui qui, jetté dans cette grande famille, n'y tient par aucun sentiment, par aucun devoir, & qui, environné de la foule de ses semblables, est parfaitement seul.

Mais revenons au livre de Madame *D*..... Le titre auroit pu faire soupçonner quelque rapport entre *Zélie dans le désert* & *Robinson dans son isle*. On auroit pu s'imaginer que l'Auteur françois avoit voulu appliquer à une femme, ce que l'Auteur anglois attribue à un homme; on se tromperoit. Les deux ouvrages n'ont absolument rien de commun, ni pour les situations, ni pour le but moral, comme vous pourrez en juger, Monsieur, par l'esquisse que je vais vous tracer du plan & des principaux incidens que

présente le Roman de *Zelie dans le désert.*

Zelie née à Londres, d'un père anglois & d'un mère françoise, envoyée à Paris par ses parens, chez son ayeule maternelle, & bientôt après ayant perdu sa mère, éprouve beaucoup de tracasseries & de contrariétés très-cruelles pour son cœur, mais assez communes dans les Romans, & peu intéressantes pour le lecteur : enfin, elle quitte la France, & s'embarque avec le Chevalier *de Marsfeld* son père, & le Comte *d'Ermancour* son amant, pour aller se marier aux Indes. Elle est accompagnée dans ce voyage, pár une tendre & malheureuse amie, appellée *Nina de Lizadie*, fille d'un Gentilhomme Normand, forcée d'aller cacher sa honte & sa douleur dans une terre étrangère, parce qu'elle porte dans son sein le gage de l'amour de *Sir George*, Baronet anglois, à qui sa famille n'avoit pas permis de l'épouser. Le vaisseau battu d'une violente tempête à la hauteur de Sumatra, se brise sur la pointe d'un rocher : *Zelie* revenue de son évanouissement, se

trouve ſeule ſur ce rocher ; bientôt après elle rencontre *Nina* ſa compagne ; mais ſon père & ſon amant ne paroiſſent point : ces deux femmes abandonnées de toute la nature, paſſent la nuit dans des tranſes mortelles, expoſées à la voracité des bêtes ſauvages. Mais le lendemain, le hazard leur offre un aſyle qu'elles n'avoient pas lieu d'attendre. Un amant déſeſpéré de la mort de ſa maîtreſſe, avoit fait embaumer ſon corps, & lui avoit élevé un monument dans cette forêt ; pour ne point quitter après ſa mort, celle qu'il avoit tant aimée pendant ſa vie, il avoit fait conſtruire auprès du monument, un logement commode, & l'avoit abondamment pourvu de tout ce qui peut contribuer aux beſoins & aux agrémens de la vie ; il avoit fait cultiver à l'entour une portion conſidérable de terre, & vivoit enſeveli dans cette retraite, inconnu au reſte du monde, & tout entier à ſa douleur. Le ſolitaire, qui étoit alors un homme âgé de plus de 50 ans, reçut fort bien nos deux infortunées : *Nina* accoucha chez lui d'une

petite fille, qu'elle nomma *Ninette*, & mourut bientôt après. *Zelie* resta seule avec *Ninette* & le solitaire, qui ne cessa de la traiter avec beaucoup de respect. Mais cet homme disposé à la tendresse par la mélancolie & la douleur profonde dont son cœur étoit accablé, éprouva l'effet presqu'infaillible de la vue continuelle du même objet : il oublia insensiblement un cadavre inanimé, pour s'occuper d'une femme charmante, qui frappoit sans cesse ses regards. Il devint amoureux de *Zelie*; mais la mort la délivra bientôt de cet amant suranné, qui lui seroit devenu fort incommode. Voilà donc *Zelie* absolument seule dans ce désert, occupée de l'éducation de la petite *Ninette*; & pleurant continuellement le sort de son père & de son amant : le tableau de son petit ménage, de ses soins domestiques, de ses amusemens champêtres, est très-agréable & très-intéressant ; on aime sur-tout les détails de l'éducation de *Ninette*, & les naïvetés de cette petite fille, qui demande si les hommes sont aussi jolis que son petit chat, & qui

apporte à *Zelie* un lapin, croyant que c'est M. *d'Ermancourt*.

Enfin, *Zelie* retrouve son amant qui, depuis tant d'années, s'épuisoit en recherches inutiles : mais la douceur de ce premier moment est empoisonnée par la jalousie. *Ninette*, qui appelle *Zelie* sa maman, fait croire à M. *d'Ermancourt* que sa maîtresse lui a été infidelle ; il s'éloigne d'elle sans vouloir s'éclaircir ; l'amour & le repentir le ramènent bientôt à ses pieds ; il apprend la vérité, obtient son pardon ; & dès-lors, les deux amans se livrent aux transports mutuels de la joie la plus vive. *Zelie* cependant sentoit combien sa situation étoit critique & délicate ; elle n'étoit point mariée, & se trouvoit seule, dans une forêt, avec son amant : quelque respectueux, quelque honnête que fut M. *d'Ermancourt*, il étoit homme, il étoit amoureux ; & vivant continuellement avec une femme qu'il adoroit, il réprimoit avec peine l'impétuosité de ses désirs ; sa vie n'étoit qu'une suite d'efforts & de combats pénibles dont *Zelie* s'appercevoit elle-même, & qui la fai-

ſoient cruellement ſouffrir. Pour abréger leurs tourmens, les deux amans prennent le parti de ſe marier à la face du ciel, ſans autre témoin que le fidèle *Jerôme*, domeſtique de M. *d'Ermancour*, & la petite *Ninette* : cette cérémonie rétablit le calme dans la ſociété ; mais il n'eſt point de déſert qui mette à l'abri des peines & des chagrins : & qui pourra eſpérer des jours ſereins & paiſibles, puiſque quatre perſonnes réunies au fond d'une forêt ſolitaire, éprouvent les plus cruelles contradictions ! Il ſembloit que rien ne pouvoit altérer le bonheur des deux époux ; mais la charmante *Ninette*, cette chère élève de *Zelie*, commençoit à ſe dégoûter de la ſolitude ; elle avoit entendu parler des mœurs & des plaiſirs des pays habités ; elle avoit vu des ajuſtemens & des parures qui venoient de ces pays là, & ſon jeune cœur s'ouvroit à des paſſions très-naturelles à ſon âge.

« Mon cher *Jérôme*, diſoit-elle au » domeſtique de M. *d'Ermancour*, » vous qui avez vécu ſi long-temps » dans ce monde, vous devez en

» connoître les usages. Apprenez-moi
» comment les personnes de mon âge
» sont traitées dans ces grandes
» villes où les maisons sont en si
» grand nombre, qu'on peut à peine
» les compter, & où les rues sont tou-
» jours remplies d'un peuple innom-
» brable qui va & vient. Vous les
» avez tous connus sans doute; vous
» leur parliez, quand vous les ren-
» contriez. Je m'imagine que cela
» doit être drôle, de courir çà & là
» dans les rues ».

» Mais, Mademoiselle, vous n'iriez
» pas courir dans les rues, si vous
» étiez dans le pays de votre maman
» Les personnes de votre condition
» & de votre âge sur-tout, ne sortent
» qu'en voiture, avec leur mère ou
» leur gouvernante.— Ah! je connois
» ces voitures, j'en ai entendu parler
» à maman; c'est comme une petite
» chambre où l'on est assis près d'une
» fenêtre, n'est-ce pas, M. *Jérôme*?
» Je comprends bien cela: mais je ne
» vois pas si bien, comment cette
» petite chambre est portée dans les
» rues, par des animaux assez forts

» & en même temps assez doux pour » se laisser conduire tranquillement » par un seul homme, sans faire au» cun effort pour se débarrasser d'un » si lourd fardeau. Mais ce n'est pas » ce qui m'intéresse le plus de toutes » ces merveilles que j'entends conter » à M. *d'Ermancour*, quand il cause » avec maman. Ce sont ces assemblées » brillantes que je voudrois voir. C'est » tout ce beau monde bien paré, qui » danse au son de plusieurs instru» mens, dans de grandes chambres » bien ornées, où l'on trouve tous » les plaisirs rassemblés; où chacun » choisit celui qui convient le mieux » à son âge & à son caractère..... Moi, » par exemple, je danserois, pendant » que maman causeroit avec M. » *d'Ermancour*; & nous serions tous » contens ».

Un jour *Zelie* trouva *Ninette* seule & rêveuse, qui venoit de donner la liberté à plusieurs petits oiseaux qu'elle élevoit avec grand soin: elle croyoit leur avoir rendu service; mais *Zelie* la détrompa. « Comment, je n'ai pas » rendu ces petits êtres heureux?

» Non, ma fille, vous les avez livrés
» à leurs ennemis. Vous les avez
» abandonnés à eux-mêmes, après
» leur avoir donné une éducation qui
» va les faire périr misérablement. Ils
» ne sçauront pas chercher leur nour-
» riture, étant accoutumés à la trou-
» ver à leur portée, toutes les fois
» qu'ils en ont besoin. Ils ne sçauront
» pas se garantir des embûches de leurs
» ennemis, parce qu'ils ont vécu ici
» sans aucun danger. Enfin, ils ne sont
» plus faits pour vivre avec leurs sem-
» blables ; & voilà, ma fille, ce que
» vous n'avez pas prévu, lorsque vous
» avez suivi avec précipitation les
» mouvemens de votre cœur. Au
» reste, le motif en est si bon, que
» je ne puis vous le reprocher, --- Je
» ne me reproche rien non plus,
» dit-elle. J'espère qu'ils reprendront
» l'habitude de vivre en liberté. D'ail-
» leurs, les jeunes n'ont-ils pas avec
» eux leur père & leur mère ? »

Zélie remarquant dans les ré-
ponses de *Ninette* de l'humeur & de
défiance, en est vivement affectée
jusqu'à répandre des larmes. « Vo

» pleurez, maman, me dit-elle : hélas !
» c'eſt moi qui vous chagrine. Vous
» ſeriez heureuſe ſans moi.---Le crois-
» tu, ma chère amie? ---Oui, maman,
» je le crois. Vous êtes ſi bien ici.
» Vous y avez tout ce que vous déſirez.
» M. *d'Ermancour* fait votre bonheur,
» & vous faites le ſien. Moi, je ne
» fais celui de perſonne. Je ſuis ſeule
» à préſent, ſeule dans un déſert,
» répéta-t-elle, en regardant le côté
» de la forêt. Si j'étois dans le monde,
» je chercherois une amie; j'aurois
» des compagnes de mon âge, qui
» cauſeroient avec moi ».

Enfin, à force d'égards & d'attentions, on parvient à réconcilier *Ninette* avec la ſolitude; mais une autre paſſion non moins dangereuſe, ſuccéde au goût de la diſſipation & du monde; elle devient amoureuſe de M. *d'Ermancour*, le ſeul homme aimable qu'elle eût jamais vu; le ſeul que ſon cœur tourmenté du beſoin d'aimer, pût choiſir pour objet de ſes affections. Rien ne diſpoſe plus à l'amour que la retraite : les femmes diſſipées ne connoiſſent point cette paſſion : le

tourbillon des plaiſirs où elles vivent, ne permet pas à un ſentiment profond, de germer dans leur ame ; la multitude des objets agréables qui frappent continuellement leurs regards, empêche qu'aucun ne laiſſe une impreſſion durable. Dans les capitales, habitées par un peuple immenſe, on ne connoît que le luxe, la vanité & la debauche; l'amour eſt abſolument ignoré & même ridicule; c'eſt dans quelque hameau ſolitaire, c'eſt au fond d'une petite ville preſque déſerte, qu'il exerce encore ſon empire. Les femmes de Paris, entourées de très humbles eſclaves, corrompues par la flatterie & par la molleſſe, eſſentiellement frivoles, lors même qu'elles affectent le plus d'enthouſiaſme pour des connoiſſances ſolides & importantes, dégoûtées de l'intrigue par l'extrême facilité qu'elles y trouvent, & de tous les amuſemens, par l'abus continuel qu'elles en font; les femmes de Paris ſçavent plaire, & ne ſçavent point aimer : elles ont des goûts, des idées, des caprices, mais point de paſſion : elles en ſont preſque réduites aux ſeules jouiſſances de l'amour

propre ; & si elles prennent un amant, c'est par air, par orgueil, pour le plaisir de l'enlever à une autre femme, ou pour suivre la mode ; l'amour n'entre pour rien dans de pareils arrangemens, presqu'aussi-tôt rompus que formés :

Amour est mort : le pauvre compagnon
Est enterré sur les bords du Lignon ;
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.

La Bruyere a fort bien dit : « pour » la femme du monde, un jardinier » est un jardinier, un maçon est un » maçon. Pour quelques autres plus » retirées, un jardinier est un homme, » un maçon est un homme.

On conçoit combien *Zelie* est affligée de trouver une rivale dans son élève chérie : M. *d'Ermancour* est encore plus désespéré, parce que sa juste tendresse pour son épouse, ne l'empêche pas d'être extrêmement sensible au trouble que sa présence excite dans un jeune cœur. La naïveté de *Ninette* ajoute à l'intérêt qu'elle inspire, mais ne la rend que plus em-

barrassante encore : elle n'a point d'art, elle ne sçait point cacher ses sentimens, elle ne distingue point l'amour de l'amitié, elle ignore ce que c'est que la fidélité conjugale ; elle découvre ingénuement son amour ; elle devient pressante, & fait des avances qu'une femme, avec un peu d'usage, ne se permet jamais, & qui mettent M. *d'Ermancour* dans une situation très-pénible : mais il faut entendre parler elle-même cette charmante enfant. Un soir elle se trouve seule au jardin avec son ami, qui veut se retirer. « Mais mon bon ami, lui dit-» elle, pourquoi voulez-vous que » nous rentrions ? Restons ici. Il fait » si beau. Vous n'aimez donc pas à » être seul avec moi. Je le vois bien. » Je vous ennuie apparemment....... » Mais comment cela se peut-il, si » vous m'aimez comme vous le dites ? » Je n'y comprends rien. Expliquez-» le-moi : nous avons du temps ; » maman ne reviendra pas si-tôt. En-» tre nous, mon bon ami, elle me » gêne quelquefois. Je ne suis pas si » libre avec vous, quand elle est pré-

» sente. D'ailleurs, vous êtes toujours
» occupé à la regarder, à l'applaudir
» dans tout ce qu'elle fait. Comme
» vous l'embrassez de bon cœur ! Il
» me semble que vous ne m'embrassez
» pas avec autant de tendresse.... Oh !
» non, vous ne m'aimez pas comme
» je vous aime. Vous ne sçavez pas
» comme je suis malheureuse, depuis
» que vous m'avez repoussée si dure-
» rement dans le bois. Je n'ai pas eu
» un instant de gaieté. Eh ! m'avez-
» vous demandé une seule fois ce qui
» m'attristoit ? Non, vous ne vous
» inquiétez pas de moi. Vous êtes
» peut-être fâché que je vous aime.
» Ah ! si cela est, ne me le dites pas,
» ne me le dites jamais.--- Charmante
» enfant, dit M. *d'Ermancour*, en la
» prenant dans ses bras, ne m'accusez
» pas d'indifférence ». Et après l'avoir
pressée sur son sein, il s'éloigne de
quelques pas pour cacher son trouble,
& les larmes que l'amour & le repentir
faisoient couler. *Ninette* au désespoir
de l'avoir affligé, se précipita à ses
pieds pour lui demander pardon.....
« Laisse-moi, ma bonne & tendre

» amie, lui disoit-il, en la repoussant
» doucement avec la main; laisse-
» moi; je ne t'aime que trop.——Que
» trop!.... Ah! je suis donc bien
» méprisable, puisque tu crains de
» m'aimer. Quoi! tu te reproches la
» tendresse ou plutôt la pitié que je
» t'inspire. ——Oui, trop aimable
» enfant, oui, je me reproche les
» sentimens que tu m'inspires. Ah! si tu
» sçavois ce qu'il m'en coûte... Hélas!
» plains-moi de t'aimer trop, ma
» bonne amie; plains-moi, au lieu
» de m'accuser d'indifférence...——O
» Dieu, mon cher ami, que tu mets de
» trouble & d'inquiétude dans mon
» ame! »

Voilà donc l'harmonie de la petite société rompue par une passion qui ne s'accorde point avec celle des autres: ce sont aussi les passions de cette espèce, qui troublent l'ordre de la grande société, & produisent tous les maux du monde moral. Voilà M. *d'Ermancour* qui, pour éviter la vue & les tête-à-tête de *Ninette*, passe tous les jours à la chasse. Voilà *Ninette* qui s'égare de son côté, dans le plus

épais de la forêt, seule & rêveuse, toute entière à son amant, tandis que *Zelie* privée de la société de son époux & de son amie, charme sa douleur en s'occupant de l'éducation de ses enfans.

Heureusement que M. *d'Ermancour* s'étant égaré à la chasse avec son fidèle *Jérôme*, parvient au sommet d'une montagne, d'où il découvre un pays habité ; *Ninette* écoute avidement le récit qu'il fait de cette découverte, & forme aussi-tôt le projet d'aller chercher ce monde nouveau ; elle l'exécute avec une intrépidité peu ordinaire à son sexe & à son âge ; elle part, avec un petit paquet sous le bras, une tourterelle chérie sur la main ; & après bien des fatigues, arrive dans un canton du Royaume d'Achem. Sa beauté surprend tous ceux qui la rencontrent : le Roi d'Achem, sur le rapport qu'on lui en fait, veut l'avoir dans son serrail ; mais un bon Négociant hollandois la soustrait à ce danger, en lui donnant un asyle honnête au sein de sa famille.

Ninette, en s'éloignant du *désert*, emporte avec elle les voeux & l'inté-

rêt du lecteur ; on oublie les deux époux dans leur solitude, pour s'occuper uniquement des aventures de cette charmante fugitive. *Zelie* & M. *d'Ermancour* ne sont plus les Héros du Roman ; c'est *Ninette* qui fixe toute l'attention ; l'épisode fait perdre de vue la fable principable, ce qui est un défaut essentiel.

M. *Sping* (c'est le nom du bon hollandois) a un fils très-aimable qui devient éperdument amoureux de *Ninette*, & qui parvient à s'en faire aimer ; mais comment se flatter que ses parens consentent à l'unir à une étrangère, à une inconnue, sans famille, & dont la naissance même est une tache aux yeux de la société. *Ninette* déjà assez instruite de tous les préjugés qui s'opposent à son bonheur, cherche à étouffer sa passion naissante ; mais la famille du bon Hollandois, enchantée des graces, de l'esprit & des nobles sentimens de *Ninette*, passe par-dessus toutes ces difficultés ; & son mariage avec le jeune *Sping* est résolu. La générosité de ces honnêtes gens est bientôt récompensée ; *Ninette*

trouve ſon père dans le *Lord Harture*, autrefois Baronnet de *Konisberg* : le jeune Hollandois, qui, auparavant faiſoit ſa fortune, devient un parti fort au-deſſous d'elle : le *Lord* ne rompt cependant point le mariage, mais il veut le différer juſqu'à ce que l'amant de ſa fille, par ſes travaux & ſes ſervices, ait acquis l'illuſtration qui lui manque. M. *de Marsfeld*, père de *Zélie* qu'on croyoit mort, ſe rencontre auſſi dans le même endroit : celui-ci eſt fort mécontent, quand il apprend que ſa fille vit dans un déſert avec ſon amant qui, ſuivant les uſages de la ſociété, n'eſt pas ſon époux légitime : *Ninette* vient à bout de l'appaiſer. On va au déſert. Les deux époux ſe jettent aux pieds de M. *de Marsfeld*, lui préſentent ſes petits enfans, & obtiennent leur pardon ; *Zélie* parvient auſſi à perſuader au *Lord Harture* de ne pas ſacrifier plus long temps à un vain préjugé, le bonheur d'une fille chérie. Voilà tout le monde heureux. L'Auteur pouvoit s'en tenir là : mais il a voulu ramener ſon Héros dans ſa patrie,

M. *d'Ermançour* arrive en Normandie avec ſon épouſe; il y retrouve ſon père & ſa mère accablés de vieilleſſe, & qui depuis long-temps n'eſpéroient plus le revoir ; l'accueil qu'il reçoit de ſes chers parens n'eſt pas l'endroit le moins touchant de cet ouvrage.

Il y a dans ce Roman un aſſez grand nombre de ſituations intéreſſantes; mais il n'offre pas un intérêt général, bien ſuivi, & bien ſoutenu. Du moment que les deux amans ſe retrouvent dans le déſert & ſe marient, n'importe comment, on eſt tranquille ſur leur ſort. Le mariage eſt la fin naturelle de tout Roman d'amour : quoiqu'on déſire de ſçavoir s'ils ſortiront de ce déſert, on ne les trouveroit point malheureux, quand ils ſeroient forcés d'y reſter enſemble; l'eſſentiel étoit qu'ils fuſſent unis, & ils le ſont. Il a donc fallu remplir les deux tiers du Roman des aventures de *Ninette*, qui n'eſt qu'un perſonnage ſubalterne : cette duplicité, jointe à la prolixité de la narration & à la multitude des diſcours dont elle eſt compoſée, eſt le ſeul reproche que la critique puiſſe

faire à cette production. On sent que l'Auteur a voulu imiter la manière de *Richardson* ; mais il n'offre pas toujours cette force, cette vérité, cette justesse de dialogue, cette peinture des mœurs & des caractères qui fait du Roman de *Clarisse* un véritable Drame. Ces défauts sont couverts par une prodigieuse abondance de sentimens tendres, honnêtes & délicats, par une foule de traits touchans pris dans la nature, par la douceur, l'élégance & le bon goût du style : si l'ensemble est défectueux, on en est dédommagé par le charme des détails. Les gens de l'art ne seront pas toujours satisfaits du plan & de la marche de l'ouvrage ; mais tous les cœurs sensibles ne le liront point sans être attendris, & sans aimer l'Auteur.

Je suis, &c.



LETTRE IX.

*Nouveaux Synonymes François, ouvrage dédié à l'Académie Françoise; par M. l'*Abbé Roubaud, 4 *vol.* in-8°. *A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la* REINE, *rue des Mathurins, hôtel de Cluny.*

SECOND EXTRAIT.

DANS cette seconde partie de nos observations sur un ouvrage qui en demanderoit de très-étendues, nous nous bornerons aux mots nouveaux que l'Auteur voudroit introduire dans notre langue, & à relever quelques fautes contre cette même langue; car les inadvertences en fait de style & de langage, deviennent des fautes dans un Livre de Grammaire.

Ce qui a égaré M. l'Abbé *Roubaud*, comme beaucoup d'autres Grammairiens, dans la formation de quelques

nouveaux mots, c'eſt l'erreur de tout rapporter à des règles métaphyſiques, une ſorte d'obſtination à ne ſe départir jamais de l'analogie, & une forte prévention contre l'autorité de l'uſage. Pour s'en convaincre, il ſuffit d'entendre comment il s'explique ſur ce ſujet.

« Je ne le diſſimulerai pas, dit-il,
» il me ſemble que c'eſt une timidité
» puérile que de s'abſtenir d'un mot
» clair, expreſſif & néceſſaire, par
» la ſeule raiſon qu'on ne le dit pas.
» Ne confondons pas l'uſage avec
» la langue même : la langue a un
» fonds de richeſſes ; & l'uſage puiſe
» dans ce fonds, avec plus ou moins
» d'abondance. Le meilleur uſage n'eſt
» pas celui qui n'en tire qu'une cer-
» taine quantité déterminée de mots ;
» c'eſt celui qui en tire la plus grande
» quantité poſſible de mots propres
» & convenables, pour exprimer
» la plus grande quantité poſſible
» d'idées diſtinctes.... C'eſt ſur-tout
» la timidité des eſprits qui fait la ti-
» midité de la langue ; c'eſt ſur-tout
» l'ignorance des valeurs & des reſ-
» ſources

» sources de la langue, qui produit » cette timidité des esprits. Le génie » d'une langue se fixe, & il devient » invariable; l'usage n'est jamais inva- » riablement fixé, & il faut s'élever » au-dessus de l'usage pour enrichir » & perfectionner la langue ».

M. l'Abbé *Roubaud* insiste souvent sur ces idées, & dans sa Préface, & dans tout le cours de son Livre. Il ne seroit peut-être pas difficile de le désabuser de son opinion, en lui faisant envisager l'*usage* sous un autre point de vue. L'usage, en fait de langue, ne peut être que l'accord des meilleurs Ecrivains & des hommes les plus polis d'une Nation, pour adopter ou rejetter certains mots. C'est une oreille fine & délicate; c'est un goût exercé qui les guident en cela, & qui les rendent les arbitres du langage. Il est facile de forger de nouveaux termes, & ce ne sont pas les mauvais Ecrivains, ni les gens du monde le plus mal élevés, qui sont les plus timides pour introduire ces innovations. Comme il y a beaucoup de gens, même parmi les sçavans,

qui ont l'oreille dure & un goût fantasque ; si chacun d'eux étoit le maître de faire recevoir les mots qu'ils fabriquent, ou par orgueil, ou par impuissance de mettre en œuvre les véritables richesses de la langue ; cette langue, qui n'a été épurée & fixée qu'avec tant de peine, retomberoit bientôt dans la barbarie d'où on l'a tirée. Les gens de goût & de génie ne sont pas les plus hardis à innover, parce qu'ils ont l'oreille plus difficile, parce qu'ils sçavent que l'euphonie est la maîtresse du langage, & que dans un idiome déjà manié & fixé par tant de gens habiles, il y a très-peu de ces termes qu'on croit nouveaux, qui n'ayent été proposés & rejettés. Si par hasard ils en découvrent qui peignent une idée ou un sentiment, & qui plaisent à l'oreille, l'usage les a bientôt adoptés : tel est le mot *bienfaisance* & quelques autres semblables, qui ont été si bien accueillis, sitôt qu'ils ont paru. Nous ne parlons pas des termes de Sciences ; il est certain qu'une découverte, une invention, une expérience, une ma-

chime nouvelle exigent des mots nouveaux ; à cet égard, les Sçavans ont toujours été les maîtres d'en composer, & de convenir entr'eux de la signification qu'ils y vouloient appliquer. L'usage alors en est borné au langage scientifique ; & c'est l'affectation de les transporter dans le langage du monde & des Belles-Lettres, qui rend le style pédantesque & précieux, affectation qui caractérise particulièrement notre siècle, & dont M. l'Abbé *Roubaud* se plaint lui-même avec force, dans plusieurs endroits de ses *Synonymes*. Reprenons maintenant ses raisons l'une après l'autre, & voyons à quoi elles se réduisent.

« Il me semble que c'est une timi-
» dité puérile, que de s'abstenir d'un
» mot clair, expressif & nécessaire,
» par la seule raison qu'on ne le dit
» pas ».

Si ce mot ne se dit point, parce que les bons Ecrivains l'ont rejetté, & que l'usage ne l'a point admis, il faut bien qu'un tel mot ait choqué l'oreille des gens de goût, ou le génie de la langue ; & alors ce n'est pas hai-

dieſſe, c'eſt affectation, ou obſtination, de s'en ſervir.

« Ne confondons pas l'uſage avec » la langue même ».

La langue d'une Nation polie ne peut être autre choſe qu'une collection de mots adoptés par l'uſage.

« La langue a un fonds de richeſſes, » & l'uſage puiſe dans ce fonds avec » plus ou moins d'abondance ».

Cela veut-il dire que l'uſage reçoit de nouveaux mots, quand ils ſont conformes au génie de la langue & à l'euphonie? Alors c'eſt ce que nous diſons. Si l'Auteur entend autre choſe, je ne le comprens plus; car les richeſſes de la langue ne conſiſtent que dans les mots qui ont été & qui ſont en uſage.

« Le meilleur uſage n'eſt pas celui » qui n'en tire qu'une certaine quan» tité déterminée de mots; c'eſt celui » qui en tire la plus grande quantité » poſſible de mots propres & conve» nables, pour exprimer la plus grande » quantité poſſible d'idées diſtinctes ».

Y a-t-il deux uſages dans une langue? Il y a le bon uſage, & il n'y en

pas de meilleur ; tout ce qui en differe est abus & mauvais usage. Au reste, il faut entendre par l'usage, tous les mots d'une langue consacrés par les bons Ecrivains. Si les lettres dégénerent, & que des Ecrivains abbâtardis laissent perdre des termes excellens & usités avant eux, ce n'est plus ce siécle de décadence qui fait autorité ; il faut remonter plus haut pour retrouver le bon usage, & la véritable règle du langage à laquelle on doit se conformer : faites bien attention qu'une langue est beaucoup plus sujette à s'appauvrir par l'abandon des mots anciens, qu'à s'enrichir par la création de mots nouveaux ; & qu'il arrive presque toujours qu'en s'écartant de l'ancien usage, & en négligeant de très-bonnes locutions, on voit la langue se corrompre au milieu d'une foule d'expressions nouvelles. C'est ainsi que les langues grecque & latine s'étoient perdues, & ne se sont retrouvées que dans les meilleurs Ecrivains de la Grèce & de Rome ; le même sort attend la langue françoise.

« C'est sur-tout la timidité des es-

» prits qui fait la timidité de la lan-
» gue ».

Rien n'est plus vrai à certains égards. La langue d'un peuple libre est beaucoup plus hardie que celle d'un peuple esclave ; & c'est le génie hardi des Ecrivains qui forme le génie d'une langue ; mais ce n'est peut-être pas là ce qu'a voulu dire M. l'Abbé *Roubaud*.

« C'est sur-tout l'ignorance des va-
» leurs & des ressources de la langue,
» qui produit cette timidité des es-
» prits ».

Les excellens Ecrivains connoissent très-bien les ressources de leur langue ; il n'y a même qu'eux qui les connoissent ; & les excellens Ecrivains ne sont point des esprits timides : or, nous avons dit qu'il n'appartient qu'à eux de règler l'usage & d'en être les arbitres.

« Le génie d'une langue se fixe,
» & il devient invariable ; l'usage n'est
» jamais invariablement fixé ».

Le génie d'une langue n'est point invariable, puisqu'elle dépend du génie de la Nation qui l'a créée ; si cette Nation change absolument de

caractère & de génie, sa langue en changera de même. Le génie de la langue romaine étoit tout-à-fait altéré à la chûte de l'Empire ; & le génie de la langue grecque qui se parle actuellement, n'est plus ce qu'il a été. Notre langue elle-même a eu un génie & un caractère très différens de son génie & de son caractère actuels. Le bon usage d'une langue est nécessairement attaché à son génie ; il se fixe & change comme lui. Le bon usage du temps de *François I*, n'étoit pas celui du siècle de *Louis XIV*, parce que le génie de la langue n'étoit pas le même. Si la langue françoise a atteint sa perfection, l'usage en doit être invariable, sinon elle ne peut que s'altérer & se corrompre. Un petit nombre de bons Ecrivains conservera cet usage ; ce qui ne les empêchera pas d'y ajouter de nouveaux mots, quand ils en trouveront d'heureux ; mais en suivant toujours les principes & la règle de ceux qui ont enrichi & perfectionné la langue, & non pas la licence de ceux qui la détériorent par des ex-

pressions contraires à son goût & à son génie.

« Il faut s'élever au-dessus de l'usage, » pour enrichir & perfectionner la » langue ».

Cette assertion est réfutée par ce que nous venons de dire. Pour enrichir la langue, il faut suivre la même méthode & le même goût qui l'ont déjà perfectionnée. Or, ce n'est pas là *s'élever au-dessus de l'usage*, c'est se conformer aux maximes qui ont établi le bon usage. Tout se réduit donc à dire : n'inventez pas beaucoup de mots nouveaux, si vous n'avez pas beaucoup de génie & de goût. Cherchez plutôt à faire revivre des termes très-heureux que l'ignorance & le faux goût ont laissé oublier.

Examinons présentement quelles sont les richesses de langue que M. *Roubaud* a découvertes, d'après des principes aussi hazardeux.

« *Struere*, dit-il, signifie en latin, » dresser, élever, bâtir, arranger ; » *construire* : nous l'avons laissé, quoi- » que nous ayons pris son dérivé » très-sensible, *structura*, structure. De

» ses composés *construere*, *destruere*,
» nous avons fait *construire*, *détruire*.
» *Construire* nous a tenu lieu du simple;
» ce qui est très-fréquent dans notre
» langue...... Qu'on nous donne le
» mot *struire*, ou *truire*, nous enten-
» drons aussi tôt *détruire*. On a plus
» songé à parler à l'oreille qu'à l'es-
» prit, & la langue est devenue diffi-
» cile ».

Il y a des mots si durs & si désa-
gréables, quoique très-aisés à com-
prendre, qu'ils deviennent inin-
telligibles, parce qu'ils ne peuvent
entrer dans l'oreille; il y a même des
arrangemens de termes si discordans,
qu'ils forment des phrases entières
qui ne sont pas intelligibles à la pro-
nonciation : par exemple, ce vers d'un
Académicien :

Opéra sur roulette & qu'on porte à dos
d'homme.

Si vous n'aviez pas ces mots sous
les yeux pour les déchiffrer, & qu'on
ne fît que les réciter à votre oreille,
il vous seroit impossible de concevoir
ce qu'ils signifient. Voilà ce qui rend

le ſtyle barbare ; & ſi notre langue avoit beaucoup de mots auſſi durs à prononcer que *ſtruire*, elle ſeroit très barbare aſſurément. Dans toutes les langues du monde, on a négligé le ſimple ou le composé de certains verbes, quand ils choquent l'harmonie du langage. Plus une langue eſt harmonieuſe, moins elle eſt difficile. La nôtre ne ſe reſſent encore que trop des temps de barbarie où ſes éléments ont été formés ; auſſi demande-t-elle beaucoup de travail à ceux qui la veulent bien parler & bien écrire.

A l'article *anti-phraſe* & *contre-vérité*, l'Auteur s'exprime ainſi :

» Le grec ἀντι veut dire *contre*. Les » érudits ont fait ſçavamment *anti-* » *phraſe* ; le bon gaulois auroit dit » bonnement *contre-phraſe*, comme il » a dit *contre-vérité* ».

Anti-phraſe eſt certainement plus doux à prononcer que *contre-phraſe*. Eſt-ce auſſi par érudition qu'on a fait *anti-chambre* ? Dans ce mêlange de mots grecs & latins dont on a compoſé notre langue, on a choiſi, avec raiſon, ceux qui pouvoient s'allier de

la manière la moins discordante ; & se plaindre de l'érudition à cet égard c'est une injustice évidente. Dans la plûpart même de ces mots composés du grec ἀντι, on a souvent blessé l'analogie, pour ne pas blesser l'oreille. C'est ainsi qu'on a fait *antechrist*, au lieu d'*anti-christ* ; & *anti-chambre*, au lieu d'*antechambre*.

» *Eduquer* est dans les formes » & selon le génie de la langue. Il » est si peu étrange, que tout le monde » l'entend sans explication. Le mot » *éducation* le suppose & l'invoque ; » car l'*éducation* est littéralement l'ac- » tion d'*éduquer* ; & il est naturel & » raisonnable d'emprunter du latin, » le verbe d'où le substantif est tiré, » quand on en a emprunté le substantif » même tiré de ce verbe ».

Eduquer est si peu selon le génie de la langue, que je ne me rappelle pas de verbe adopté par l'usage, qui se termine en *uquer*. Les Théologiens & les Médecins se servent du terme de *manducation* pour l'action de manger ; mais ils n'ont jamais dit *manduquer* ou *manducare*. Nous avons

pris du latin plusieurs verbes, sans prendre le substantif qui en dérivoit; & de même, plusieurs substantifs sans le verbe. Nous disons *instituteur* & non *instituer* dans le sens d'*instruire* & d'*élever*. *Emulation*, & non pas *emuler* d'*æmulari*, &c. Au reste, le terme *éduquer* n'étoit pas fort difficile à trouver; & s'il eût paru bon aux Ecrivains du dernier siècle, ils ne l'auroient pas laissé faire à ceux de celui-ci. Il en est à-peu-près de même du verbe *égaliser*, que notre Auteur voudroit réhabiliter; celui-ci du moins a eu quelque cours autrefois; il est moins affecté & plus doux que l'autre; mais il a été proscrit, & je ne le crois pas assez nécessaire à la langue, pour mériter la résurrection.

» *Héroïsme* n'est point ancien dans » notre langue, puisque le Père *Rapin* » demandoit la permission d'en user; » mais il fut généralement reçu. L'Aca» démie enregistra ses lettres d'adop» tion. *Héroïcité* n'est encore que du » Dictionnaire Néologique; mais il a » tous les titres que la langue peut » exiger pour le reconnoître. Je le

» trouve dans le beau Discours de
» *Berruyer*, qui sert d'introduction à
» la seconde partie de l'Histoire du
» Peuple de Dieu ».

L'autorité de *Berruyer*, Ecrivain encore plus affecté qu'élégant, n'a pas été suffisante pour faire recevoir *héroïcité*. Quel besoin avons nous de ce terme, qui n'a point la vivacité ni la noblesse du mot *héroïsme*, & qui ne pourroit servir tout au plus qu'au style dogmatique ? *L'héroïcité*, dit notre Auteur, *est la qualité, la vertu, le caractère du héros*; mais on entend la même chose par l'*héroïsme*. *S'élever jusqu'à l'héroïsme*, signifie s'élever jusqu'à la vertu, jusqu'au caractère du héros; & quand on a un beau mot, pourquoi en prendre un autre qui est long, traînant, & qui n'entreroit qu'avec peine dans le style noble & soutenu, le seul où l'on puisse parler dignement de la vertu des Héros ?

» *Facile* signifie ce qui se fait sans peine ; *faisable*, ce qui peut se faire
» avec du travail : *nuisible* auroit de
» même distingué ce qui nuit, de la

» chose *nuisible*, ou qui peut & doit » nuire. *Invisile* auroit ainsi distingué » ce qu'on ne voit pas, de l'*invisible* » qu'on ne peut pas voir ».

Qui ne voit que l'euphonie a reçu ou rejetté ces distinctions, suivant qu'elles étoient favorables ou désagréables à la prononciation ? *Facile* se prononce aisément. La prononciation de *nuisile* & *d'invisile* expire dans la bouche, & n'a rien d'assez soutenu, ni d'assez sonore, pour parvenir jusqu'à l'oreille. Il ne faut point d'autre raison, en fait de langage, pour rejetter ces mots ; & les meilleurs raisonnemens métaphysiques ne les feront point admettre. Nous en disons autant d'*immune*, dont M. l'Abbé *Roubaud* approuve la moderne invention. La nasale *im*, les deux *mm*, & la terminaison muette qui suit immédiatement, rendent ce mot si sourd, qu'on a peine à l'entendre, de quelque manière qu'on le prononce. On a reçu *immunité*, qui se prononce & s'entend très-bien.

« On dit encore au Palais *insolite*, » & ce mot étoit bon ».

Ce mot avoit l'air trop pédantesque, & on l'a laissé au Palais.

Malgré la recommandation de M. l'Abbé *Roubaud*, je ne crois pas que le mot *éhonté* ait une meilleure fortune; il a l'air trop étrange, & sonne mal à l'oreille; il n'a pas assez de poids ni de force pour exprimer un homme qui a perdu toute honte. Il faudroit des syllabes sur lesquelles on pût appuyer fortement; *éhonté* semble se perdre dans la bouche, & se refuse à l'énergie de la prononciation. Ce pourroit bien être par la raison contraire, qu'on n'a pas encore admis *insidiateur*, dont notre Auteur réclame l'usage. Ne seroit-ce pas qu'il est trop pompeux & trop sonore, pour exprimer le caractère lâche & bas d'un homme *insidieux*? Ce sont de ces délicatesses de l'oreille, qui a aussi sa métaphysique, mais bien plus fine que celle des Philosophes.

Nous ne dirons rien des mots *luxueux*, *probe*, *improbe*, *apte*, *malhabileté*, *lacrymer*, *criminaire*, &c. toutes innovations qui pourroient faire tort aux nouveaux Synonymes, s'ils

ne contenoient d'ailleurs des choses excellentes & utiles. Passons vîte aux fautes de langage que nous avons promis de relever, pour finir notre tâche grammaticale & critique, tâche infiniment désagréable, si l'Auteur lui-même ne nous avoit invités à la remplir.

Nous lui demanderons, par exemple, ce qu'il entend par ces paroles : *un honneur en envie un autre*. A-t-il voulu dire qu'*un honneur* où l'on est parvenu, *fait aspirer à un autre*? Que signifie encore, en parlant d'un *antre*; *l'horreur du lieu convient à tout ce qui est fait pour inspirer une certaine horreur*? J'ai beau chercher quelque sens à cette phrase; il m'est impossible de lui en trouver aucun.

Voici une faute qui, dans le fond n'est qu'une négligence, mais que nous relevons, parce que les bons Ecrivains du dernier siècle ont recommandé avec soin de l'éviter, & que la plûpart des Auteurs de notre siècle ne l'ont pas évitée.

« Vous arrachez les mauvaises her-
» bes d'un champ ; vous dévasteriez

» la société, si vous *en agissiez* ainsi
» à l'égard des mauvais citoyens ».

Dans une lettre de *Racine* à son fils, vous verrez qu'il regardoit cette façon de parler *en agir*, comme très-vicieuse; qu'il ne faut jamais dire *en agir ainsi*, mais *en user ainsi* : on use d'une chose, mais on n'en *agit* pas.

« Les Thébains, dit l'Auteur,
» *remportèrent* dans les champs de
» Leuctres, l'*Empire* de la Grèce ».

Tout le monde dit qu'on *remporte* la victoire, & qu'on ne remporte pas l'*Empire*.

« L'Histoire du Bas-Empire n'est,
» pendant long-temps, qu'un tissu
» de complots qui *partagent le sort* de
» leurs victimes couronnées *entre* le
» fer & le poison ».

On *partage le sort* de quelqu'un, c'est-à-dire, qu'on y prend part; mais on ne *partage* point *un sort entre* deux choses. On dit fort bien : la vie de l'homme est *partagée entre* la peine & le plaisir. La vie se *partage*, elle a plusieurs parts; une *partie* de la vie est pour le travail, l'autre est pour le repos. Le *sort* ne se *partage* point. On

n'a jamais dit *une partie de son sort.* Ainsi, on ne *partage* point *le sort* de quelqu'un *entre le fer & le poison.*

« Serkick *déserté* dans l'isle inha» bitée de Fernandès ».

On *déserte* un lieu, on ne *déserte* point un homme; un lieu est *déserté* & *désert*; un homme n'est *déserté*, ni *désert*; il est délaissé, abandonné dans un lieu désert ou inhabité.

« Mérope, *dans* la douleur d'avoir perdu son fils, & l'*horreur* d'épouser » l'assassin de son époux, &c. »

On est *dans la douleur*; on n'est point *dans l'horreur*, sur-tout *dans l'horreur de faire* une chose : *on a horreur* d'épouser un assassin; on est *dans l'horreur des ténèbres.* Tel est l'usage.

» *Le respect* pour les anciens monu» mens *se passe* ».

L'amour s'use & *se passe*, parce qu'il y a différens dégrés dans l'amour; mais le respect ne *se passe* point, il *se perd*; car il n'y a point de gradation physique dans *le respect.*

« *Il y a de trop* dans la plûpart des » collections d'œuvres, ce que le

» terme semble sur-tout exiger, *d'être*
» *complettes* ».

Nous observerons que cette phrase n'est pas faite; l'Auteur a sans doute oublié quelque mot qui lui donne un sens plus déterminé.

« Ce sujet méritoit d'être traité par
» nos bons Grammairiens : je vais
» tâcher de suppléer à leur défaut ».

Un Grammairien bien exact diroit *d'y suppléer, à leur défaut*; ou bien, *de suppléer à leur omission.*

« Le crime est *avéré par le coupable* ». L'Auteur a voulu dire sans doute : *le crime est avéré par l'aveu du coupable.*

« *La prudence est* de s'abandonner
» au courage, *lorsqu'elle n'est pas de*
» *le contenir* ».

Cette phrase est grammaticalement exacte; mais je doute qu'elle soit bien françoise; elle a quelque chose de gêné & d'étrange. *Aliud latinè, aliud grammaticè loqui*, a dit *Quintilien*, qui a souvent réfuté en homme de goût, les fausses subtilités des Grammairiens de son temps.

Nous n'irons pas plus loin. Laissons à l'Auteur l'attention curieuse qu'il

doit avoir de rechercher exactement toutes ses fautes grammaticales, pour atteindre à cette correction qu'on est en droit d'exiger d'un homme qui aspire à donner plus de perfection à la langue françoise. Nous observerons, en finissant, que l'Académie, qui s'occupoit autrefois de ce genre de travail, a recompensé du moins M. l'Abbé *Roubaud*, qui s'en est occupé pour elle. C'est n'être pas inutile que d'avoir à donner un *prix d'utilité*.

Je suis, &c.



LETTRE X.

Almanach des Graces, Etrennes érotiques chantantes, dédiées & présentées à Madame Comtesse D'ARTOIS, *1787.*

Il n'appartient qu'aux Graces
De règner sur les cœurs.

A Paris, chez Cailleau, *Imprimeur, Libraire, rue Galande*, N°. 64: *avec approbation & privilège du Roi.*

SI nous n'avons pas entièrement perdu, Monsieur, cette gaieté charmante qui faisoit le caractère distinctif de la Nation; si nous n'avons point encore acquis toute la morosité de nos tristes voisins, ce n'est pas la faute de nos sombres dramaturges, ni de toutes les *Folles par amour*, qu'on ne cesse de nous offrir au théâtre & dans tous les Journaux.

Pour arrêter les progrès de cette noire mélancolie, nos Chansonniers inondent le public d'un déluge de couplets, tristement calqués les uns sur les autres, où l'on répète jusqu'à la satiété, ce qui a été dit mille fois avec plus d'esprit, de goût, de finesse; mais le remède semble accroître le mal, & l'ennui fait tomber le livre des mains.

Parmi cette multitude de Recueils que le renouvellement de l'année fait éclore, vous distinguerez cependant, Monsieur, *l'Almanach des Graces*; si l'Editeur qui préside à ce Recueil, ne s'est point montré plus sévère, ce n'est point faute de goût; mais, dans un champ vaste, où mille fleurs inodores étouffent les plus brillantes, il falloit faire un choix. Je vais vous citer quelques-uns des couplets qui m'ont paru les plus dignes d'être chantés par les Graces.

La Lettre brûlée, par M. le Chevalier *de Cubieres*, est de ce nombre; comme cette chanson n'a que trois couplets, je ne puis résister au plaisir de la copier ici:

AIR : *Je connois un Berger discret.*

Vous m'ordonnez de la brûler,
Cette Lettre charmante,
Seul bien qui put me consoler
De vous sçavoir absente :
Eh bien ! au gré de vos désirs,
Le feu l'a consumée,
Et j'ai vu mes plus doux plaisirs,
S'exhaler en fumée. *bis.*

Un spectacle si douloureux
Eût enchanté votre ame ;
Mais pour moi quel revers affreux
Que votre lettre en flâme !
Interprêtes de mes douleurs,
Et ne sçachant point feindre,
Mes yeux ont tant versé de pleurs,
Qu'ils ont failli l'éteindre. *bis.*

Quelque doive être mon destin,
Dont vous êtes l'arbitre,
Si je reçois de votre main
Une nouvelle Epître ;
A vos ordres plein de rigueur,
Empressé de me rendre,
Je la poserai sur mon cœur,
Pour la réduire en cendre. *bis.*

Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir vous faire connoître ici, une Chanson de M. *D. G. R. L.*, dans laquelle vous trouverez des vers de sentimens, joints à beaucoup de naïveté, de finesse & de grace.

Les couplets composés pour des Fêtes sont ordinairement assez insipides; ceux que M. *Jame de St. Leger* a faits pour Mdme. *Roeser*, ont une tournure originale & piquante.

Vous touverez aussi dans la Chanson de M. *Lesieur*, sur le bout de l'an du mariage de Mdme. *Blard*, de la finesse, de la gaieté & des refreins ingénieusement amenés.

Une critique fine & légère, anime les pinceaux de M. *Le Bastier de Douincourt*, dans le Bouquet à M. & Madame ***.

On regrette de ne trouver dans ce Recueil, que deux Chansons de M. *Hoffman*; ce Poëte aimable semble avoir puisé la finesse & la naïveté de ses écrits dans ceux du Chantre de *Théos*.

On distingue encore dans ce Recueil, la traduction d'une Epigramme latine, dont

dont l'Anonyme, des environs de Troye, a conservé tout le sel. Deux autres Chansons du même Auteur, peignent très-plaisamment les erreurs & les travers de la plûpart des hommes dans les différentes conditions de la vie.

Les bornes de cette Lettre ne me permettent point de copier la Chanson de M. *Prigent* à *Madame de B****. Vous y remarquerez, Monsieur, de la gaieté, de la grace, une tournure originale & piquante.

Les couplets de M. *Joly de St. Just*, & particulièrement ceux qu'il adresse à M. *Simon*, de Troye, sur sa traduction des *Baisers de Jean second*, offrent de la facilité, de la chaleur & de l'expression.

Il n'est guère possible de prêter à la raison, un langage plus intéressant que dans les *Conseils d'un Père à ses Filles*, par un Anonyme.

Je ne dois point omettre de vous citer encore les couplets très-gais de M. le Chevalier *des Bruyeres*, intitulés *Mes Insouciances*; ni ceux de M. *de Theis*, qui respirent le sentiment; &

quelques-uns de M. *Ducray*, jeune Poëte qui annonce des talens, & dont ses vers offrent souvent des pensées heureuses.

Il faut même en Chansons, de l'art & du bon sens :

a dit le Législateur du Parnasse François. Souvent on ne trouve ni l'un ni l'autre dans plusieurs de celles qui composent les *Etrennes érotiques* de cette année ; mais la critique, Monsieur, en seroit aussi ennuyeuse pour vous que pour moi ; j'aime mieux vous observer, en finissant, que l'Editeur de ce Recueil, est Auteur de plusieurs Apologues charmans, que nos meilleurs Fabulistes n'auroient pas désavoués (1).

(1) Ce qui est encore préférable au talent de bien faire des vers, M. *Cailleau* réunit aux qualités du cœur & de l'esprit, un désintéressement très-rare ; il en a donné des preuves à l'occasion de la fille *Salmon* ; non seulement par l'impression de ses Mémoires, mais en donnant gratuitement l'hospitalité à cette fille, depuis le moment où son innocence fut reconnue, jusqu'au jour de son mariage.

J'oubliois de vous faire remarquer l'Estampe qui sert de frontispice à l'*Almanach des Graces*; elle est gravée avec beaucoup de délicatesse, & ne peut qu'ajouter à la réputation de son Auteur.

Je suis, &c.



LETTRE X.

Recherches sur les prérogatives des Dames chez les Gaulois, sur les Cours d'Amour, ainsi que sur les priviléges qu'en France les Mères Nobles transmettoient autrefois à leurs descendans, quoiqu'issus de Pères roturiers ; où l'on expose les vestiges qui restent de ces mêmes usages ; le tout précédé de quelques réflexions sur l'influence & la part que les Femmes ont eues, non seulement dans tous les Gouvernemens, mais même dans toutes les révolutions, ainsi que dans les Sciences & les Arts ; par M. le Président Rolland, *de l'Académie d'Amiens : brochure* in-12. *d'environ* 200 *pages. A Paris, chez* Nyon *l'aîné.*

Le titre de cette dissertation en embrasse tout le plan. C'est le résultat

d'une lecture immense & bien digérée, dans lequel sans pesanteur & sans redites, l'Auteur respectable qui nous a déjà instruit par *son plan d'Education pour les Hommes*, établit aujourd'hui, d'après l'Histoire, l'influence des Femmes dans tous les Gouvernemens, & même dans les Sciences & dans les Arts; *constate* l'espèce de culte qui leur a été rendu chez presque toutes les Nations, & singulièrement chez nos ancêtres; & *réunit* quelques-uns des témoignages honorables aux Dames, que l'on trouve, soit dans les Statuts de l'ancienne Chevalerie, soit dans les ouvrages des *Troubadours*.

Les *Cours d'Amour* composées & présidées par les Dames, sont l'objet des plus intéressantes recherches de cet ouvrage. L'Auteur s'y décide pour l'antériorité des *Troubadours* sur les *Trouveres*; & il juge la question en homme qui a lu & balancé toute l'instruction de ce fameux procès littéraire. « J'avouerai, ajoute M. le Président *R.*, que malgré tout l'esprit » qu'employe M. *Legrand*, il ne m'a » pas persuadé; je crois de plus,

» qu'il est aisé de réfuter ou même de
» retorquer ses principaux argumens,
» & que ses adversaires l'ont fait. Il
» en est un cependant que M. *Berenger*
» me paroît avoir négligé (dans la
» Lettre à M. *Grosley*), & dont la
» solution me semble faire crouler
» tout le système de M. *Legrand*. Il
» prétend que les Troubadours étoient
» inconnus à la plus belle moitié de
» la France, à celle qu'habitent nos
» Rois. Cependant les Historiens du
» Théâtre François, attestent que
» *Louis-le-Jeune* amena avec lui des
» Troubadours Provençaux, quand il
» partit pour la Terre-Sainte, en
» 1174. » — Passons aux *Cours d'Amour*.

Les Romains trouvèrent dans cette partie des Gaules qui est auprès du rhône, & qu'on nommoit *Ibérie*, un Tribunal composé de Dames, qui jugeoient sur-tout des affaires qui regardoient le sexe : *ce Tribunal, en dégénérant, se réduisit à la pure galanterie.*

Il ne faut pas croire que dans le 12e siècle il n'y ait eu que des Femmes,

pour siéger à la *Cour d'Amour*. Ce Tribunal étoit mi-parti. On a oublié cette circonstance, & on a préféré en faire honneur aux Dames.

On y jugeoit les disputes qui naissoient des *Tensons*. On y connut rarement de la Chevalerie, parce que la Provence ne s'y adonna presque point. On y traitoit, en prose & en vers, toutes les questions que peuvent fournir les sentimens ou les aventures des Amans : *questions si ingénieuses*, dit Fontenelle, *que celles de nos Romans modernes ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas.*

Aussi lorsque les armées du Calife de Syrie eurent subjugué l'Espagne, les Arabes y portèrent la Poësie; mais quand ils vinrent en Provence, ils trouverent l'Art Poëtique plus avancé qu'ils ne croyoient, grace aux Troubadours & aux Cours d'Amour, qui se tenoient à *Signes*, à l'Abbaye de la *Celle*, & à *Pierrefeu*; mais *Signes* étoit la grande Cour, la Cour souveraine; & les recherches de M. l'Abbé *Papon* ont produit sur ce point les découvertes les plus certaines. Les

Femmes les plus célèbres de cette *Cour* étoient *Garsende de Sabran*, mère de *Raymond-Berenger*, Comte de Provence ; *Agnésine de Saluces*, la Comtesse *de Malespine*, la Vicomtesse de Marseille, la Comtesse *de Castellane* ; *Blanchefleur de Ponteves*, & *Mabile de Villeneuve*.

Ces *Tensons* étoient des demandes fines & délicates sur l'Amour & sur les Amans. En voici quelques-unes pour en donner une idée.

1°. » Un Amant a eu deux Maîtresses ; l'une ne lui a accordé son cœur, qu'après de longues poursuites ; l'autre ne l'a pas fait soupirer longtemps : on demandoit à laquelle des deux il avoit plus d'obligation «.

2°. » Un amant est si jaloux, qu'il s'alarme de la moindre chose : un autre est si prévenu de la fidélité de sa Maîtresse, qu'il ne s'apperçoit pas seulement qu'il a de justes sujets de jalousie : on demandoit lequel des deux marquoit plus d'amour. «.

Ces demandes donnoient lieu à mille ingénieuses réponses, & parce que les sentimens étoient toujours

partagés, il en naissoit d'agréables disputes, qu'on appelloit *Jeux mi-partis*, c'est-à-dire, plaidoyers pour & contre.

Les *Syrventes* des Troubadours étoient des espèces de Poëmes, mêlés de louanges & de satyres qui rendoient les Troubadours redoutables, & qui firent que les Grands se les attachérent pour en obtenir des éloges. Dans ces malheureux siècles, les peuples étoient si vexés par les grands vassaux & par quelques membres du haut Clergé, qu'il étoit heureux pour les François, qu'il s'élevât des Poëtes pour réfréner tant d'abus.

Enfin comme *tout finit à force de durer*, les Cours d'Amour suivirent le sort des Troubadours, soit que la langue Provençale détrônée par sa fille, la langue Italienne, ait été dédaignée; soit que le patois Picard, (aujourd'hui le Français) étant la langue de la Cour, ait dû nécessairement prévaloir; soit enfin, comme le dit *Nostradamus*, *que les Poëtes aient défailli, parce qu'à la mort de Jeanne, Reine de Naples, défaillirent tous les*

Mecènes; c'eſt toujours un fait, que le nom des Troubadours, leur langage & leurs Poëſies, diſparurent preſque entièrement aux yeux de l'Europe vers l'an 1400.

La troiſième partie de cette diſſertation traite : 1°. des coutumes, où, d'après l'ancien uſage des François, les deſcendans d'un père roturier ou ſerf, ſont nobles ou libres, *ſi leur mère l'étoit*. Cet uſage, par lequel le *ventre ennoblit*, & de plus *affranchit*, eſt une nouvelle preuve du reſpect que nos pères portoient à ce ſexe charmant, *l'appui de notre enfance, la ſource de nos plaiſirs, & la conſolation de notre vieilleſſe*.

2°. Traite des privilèges des filles *de la deſcendance de la Pucelle*, d'ennoblir leurs enfans nés d'un père roturier; & des différentes loix qui ont reſtreint ce privilège, privilège reconnu par pluſieurs de nos Rois.

3°. Et enfin, parle des atteintes ſucceſſives portées aux droits que les mères nobles avoient de tranſmettrer la nobleſſe à leurs enfans iſſus d'un père roturier, droit qui, peu-à-peu, s'eſt

anéanti, *excepté en Barrois & en Lorraine*.

Tels sont les sommaires des discussions qu'éclaircit rapidement M. le Président *Rolland*, & dans lesquels il joint la riche érudition du Président *Fauchet*, à la sagasse de l'*Hôpital* & de d'*Aguesseau*.

Voici la conclusion de ses recherches.

« Je finirai par observer que si notre *Religion* nous défend de regarder, à l'exemple des Gaulois, les Dames comme des espèces de divinités, nos *Mœurs* actuelles s'opposent à ce qu'elles se réunissent en parlement, & prononcent sur les contestations que l'Amour peut faire naître entre les deux sexes; si nos *Loix* les privent, presque partout le Royaume, du privilège d'ennoblir leurs descendans, notre *Religion*, nos *Mœurs* & nos *Loix* les appellent à une autre sorte de domination plus flatteuse & plus réelle. Quand elles voudront ne s'occuper que de leurs devoirs & les remplir, elles feront tourner à l'avantage de la Société les vœux dont elles seront toujours l'objet. »

leurs décisions seront regardées comme des loix ; & l'amour qu'elles sont faites pour inspirer, soumettra à leurs jugemens, toutes les ames sensibles ; enfin, elles développeront & même feront naître dans tous les cœurs, les sentimens nobles & généreux, qui sont le véritable attribut & le caractére propre de la noblesse ; car, suivant la remarque judicieuse d'un Auteur moderne, *la noblesse n'est que des avances que la patrie fait, sur la parole des ancêtres, en attendant que l'on soit en état de faire honneur à ses garans* ».

M. le Président *Rolland* paroît avoir d'abord rédigé cette dissertation pour l'insérer dans son plan d'éducation, à la suite du sommaire 52, où il insiste sur la nécessité d'établir des Ecoles pour les jeunes Demoiselles. Il a cru avec raison, qu'en rappellant aux Femmes leur ancienne grandeur, il leur donneroit envie d'égaler leurs ancêtres, & de mériter, comme elles, les respects & les honneurs des gens sensés. Le style de cet ouvrage est, comme dans tous ceux

de ce digne Magiſtrat, élégant ſans recherche, pur ſans affectation, précis ſans ſécherefſe; & il étoit impoſſible que ce ſujet, neuf & curieux par lui-même, fût traité avec plus de méthode, de ſageſſe & d'érudition.

Je ſuis, &c.

BERENGER.

LETTRE XI.

Œuvres badines complettes du Comte de Caylus, avec figures, tom I & II. Hiſtoire du vaillant Chevalier Tyran le blanc, traduite de l'Eſpagnol, avec figures. A Amſterdam; & ſe trouve à Paris, chez Viſſe, *Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente, 1787.*

CES *Œuvres badines*, Monſieur, ſont l'ouvrage d'un Sçavant, célèbre par des productions d'un genre bien

plus solide & plus relevé. L'amour des Sciences fit entreprendre au *Comte de Caylus*, de longs Voyages ; & ce courage, qu'il avoit déployé en Catalogne & au siège de Fribourg, & qui le rendoit digne de ses illustres ancêtres, il en eut besoin pour braver les dangers auxquels l'exposa son désir de s'instruire en voyageant. Ce qu'on donne aujourd'hui au public, ce n'est ni son *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques, Romaines & Gauloises*, en 7 vol. *in*-4°., ni *les Vies des Peintres & des Sculpteurs les plus fameux* ; en un mot, ce ne sont que ses *Œuvres badines*.

» Elles n'appartiennent pas en entier » au Comte *de Caylus*. Elles sont » l'ouvrage d'une société de gens de » lettres, du nombre desquels étoient » *Duclos*, de l'Académie Françoise, » *Crebillon* fils, l'Abbé de *Voisenon*, &c. Quoique chacun d'eux » puisse revendiquer quelques-unes » des plaisanteries répandues avec » profusion dans ces ouvrages, on » est convenu de les attribuer parti» culièrement au Comte *de Caylus*.

» On a généralement reconnu qu'il en
» étoit le principal Auteur, & qu'il
» y avoit la plus grande part. Et lors
» de leur première publication, toute
» cette aimable société s'est réunie
» pour lui en attribuer la gloire. «.

Les *Œuvres badines* du Comte *de Caylus* seront divisées en quatre parties. La première contiendra ses Romans de chevalerie, qui sont *Tyran le blanc*, que je vous annonce aujourd'hui, Monsieur, & le *Caloandre fidèle*, traduit de l'Italien de *Giovani Ambrosii Marini*: la seconde ses mélanges; sçavoir, *les Soirées du Bois de Boulogne*, *Recueil de ces Messieurs*, *Histoires, nouvelles & Mémoires ramassés*, *les Manteaux*, *le Pot-Pourri*; *ouvrage nouveau de ces Dames & de ces Messieurs*: le troisième, ses *Contes Orientaux & Féeries*, composés de *Contes orientaux*, *Féeries nouvelles*, *cinq Contes de Fées*, *Cadichon & Jeannette*, ou tout vient à point à qui peut *attendre*; & la quatrième, *ses Facéties*, sous les titres suivants: *Histoire de Guillaume, Cocher-fiacre*, *Aventures des Bals de bois*, *les Fêtes roulantes & les regrets des petites*

Rues, Mémoires de l'Académie des Colporteurs, Etrennes de la St. Jean; les Ecosseuses, ou les Œufs de Pâques.

Voilà des œuvres badines, complettes en effet; & cela nous promet plusieurs volumes : cette première livraison est de deux, qui contiennent *l'Histoire du vaillant Chevalier Tyran le blanc*, traduite de l'Espagnol. Le Traducteur commence, suivant l'usage, par faire l'apologie de l'original. Cette fois cependant le Traducteur pourroit avoir raison. Il justifie *Tyran le blanc* d'une critique que le Traducteur de *Dom-Quichotte* a prêtée, dit-il, gratuitement à *Cervantes*. Voici le passage en question; c'est au chap. 6. de la première partie de *Dom-Quichotte*.

» Le Curé, sans se fatiguer davan-
» tage à examiner le reste de ses livres,
» dit à sa gouvernante de prendre tous
» les grands & de les jetter dans la
» cour. Elle qui auroit brûlé tous les
» livres du monde pour une chemise
» neuve, ne se le fit pas dire deux
» fois, & en prit pour le moins sept
» ou huit qu'elle fit voler par la fenê-
» tre. Mais elle en avoit embrassé tant,

» qu'il en tomba un aux pieds du
» Barbier, qui lui donna de la curio-
» ſité; & en l'ouvrant, il vit au titre:
» *Hiſtoire du fameux Tyran le blanc.*
» Comment! s'écria le Curé, vous
» avez là le Chevalier *Tyran le blanc*!
» donnez-le moi, Maître *Nicolas*, je
» vous en prie; c'eſt un tréſor que
» vous avez trouvé; c'eſt le contre-
» poiſon du chagrin; c'eſt là que nous
» verrons le vaillant Chevalier *Dom*
» *Kyrie Eleyſon de Montauban* & *Tho-*
» *mas de Montauban* ſon frère avec
» le Chevalier *Fonſeque*, le combat
» du valeureux *de Triante*, contre le
» Dogue, les ruſes de la Demoiſelle
» *Plaiſirs de ma vie*, les amours & les
» tromperies de la veuve *Tranquille*,
» & *l'Impératrice* amoureuſe de ſon
» *Ecuyer*. Je ne vous ments pas, mon
» compère, voici le meilleur livre du
» monde pour le ſtyle & pour le natu-
» rel; ici les Chevaliers mangent &
» dorment; ils meurent dans leurs lits,
» & font leurs teſtamens avant de
» mourir, & mille autres choſes utiles
» & néceſſaires, dont les autres livres
» ne diſent pas le moindre mot; *mais*

» *avec cela, il n'y eut pas un grand mal*
» *d'envoyer l'Auteur passer le reste de*
» *ses jours aux galères, pour avoir dit*
» *tant de sottises de propos délibéré.* »

Le Traducteur, après avoir fait de grandes excuses au lecteur, pour sa longue glose, se croit fondé à supposer une faute d'impression dans le texte, & à lire ainsi :

» Et par là cet écrivain auroit bien
» mérité qu'on lui fit grace des galères
» perpétuelles, pour avoir sçu éviter
» tant de niaiseries, que les autres ont
» dites de propos délibéré. ». Et il ajoute qu'il a idée d'avoir lu quelque part que l'Auteur *du Roman de Tyran le blanc étoit mort aux Galères* : il cite le texte Espagnol ; il retablit la phrase en Espagnol, comme il croit qu'elle a été écrite par *Cervantes* : les sçavants peuvent juger. Pour moi, Monsieur, je me sens assez disposé à prononcer en faveur de M. *de Caylus* & de *Tyran le blanc*. Car ce Roman est vraiment plus naturel que tous ceux de ce genre ; & le Censeur de tous ces Romans a pu faire grace à celui-ci : les exploits de *Tyran le blanc* n'ont rien de gigan-

resque ni de trop merveilleux : il n'est point invulnérable ; s'il est blessé, une phiole d'onguent de fier-à-bras ne le guérit point tout-à-coup, il reste long-temps dans son lit, point de ces géans, point de ces enchanteurs, point de fée Urgande, ni Morgande, point de génie : l'amour y est tout naturel ; on aime tout uniment une jeune personne aimable, qui n'est point enchantée : enfin, j'ai été bien-aise de citer le passage de *Dom Quichotte*, pour vous donner une idée de l'esprit de ce Roman. J'ajouterai une chose dont *Cervantes* ne parle pas, c'est que *Tyran le blanc* contient beaucoup de détails très-libres. Les jeunes Princesses s'expriment avec trop peu de réserve, accordent légèrement des faveurs un peu indiscrettes : il y a sur-tout un *Plaisir de ma vie*, qui joue un petit rôle assez gaillard ; le graveur a secondé trop bien la liberté de l'Auteur & du Traducteur : & le second volume offre des estampes trop voluptueuses. Les gazes les plus légères sont à présent trop épaisses encore. On n'en veut plus du tout, les

Arts ſemblent s'être donné le mot ſur ce point : & bientôt le moëlleux des draperies ſera un talent inutile au peintre & au ſculpteur.

Je ſuis, &c.

Réponſe au reproche de Plagiat littéraire, & réclamation de M. Vernes, *par ſa Lettre à M. le Rédacteur de l'Année Littéraire, que l'on vient de lire dans le* N°. *de l'Année Littéraire que l'on a reçu à Boulogne-ſur-Mer, le 8 Décembre 1786.*

L'ON n'a eu nulle intention de s'approprier les deux vers françois qui terminent l'Epitaphe de Mrs. *Pilatre de Roſier* & *Romain* que l'on avoit lus dans l'un des couriers d'Avignon de l'année 1785.

L'on avoit trouvé la penſée de ces deux vers ſi belle & ſi ſublime, qu'y ayant eu des projets qui viennent de ſe

réaliser pour élever à ces deux Aréonautes un Monument au cimetiere de Wuimile, où ils sont enterrés, l'on a traduit ces deux vers françois en deux vers latins qui terminent une inscription en prose latine, gravée derrière le Monument en faveur de ceux qui n'entendroient pas la langue françoise.

L'on convient avec la même vérité que charmé de la beauté & de l'expression de ces deux vers françois, on les a encore fait graver sous l'une des deux urnes qui accompagnent le Monument & qui sont précédés de deux vers assez médiocres, pour faire juger que celui qui les a composés ne se pique pas d'être Poëte, il en avoit fait deux qu'il n'a abandonnés qu'à regret, que voici :

Le matin dans les airs, le soir dans le tombeau,
Voilà quelle est, mortels, la fin d'un jour si beau.
Montrant de l'homme au même instant
Et la grandeur & le néant.

Ces quatre vers étant masculins

l'on dit que c'étoit une faute grave en Poësie, ce qui obligea d'y substituer ces deux vers :

Le matin dans les airs comblés de gloire
Le soir, ne reste d'eux que la mémoire
Montrant de l'homme, &c.

L'on se flatte que Monsieur *Vernes* sera satisfait de cette explication, que l'on sera très-obligé à Monsieur le Rédacteur de l'Année Littéraire de vouloir bien placer dans un de ses N^os.

Je suis &c.

A Boulogne-sur-Mer.



L'AMOUR ET LES GRACES.

A l'ombre d'un myrte fleuri,
Echappé des bras de sa mère,
L'Amour reposoit endormi,
Quoique l'amour ne dorme guère.

Les Graces jouoient près de là,
Sans le soupçonner au bocage.
Par malheur l'Amour soupira...
Il n'en fallut pas davantage.

A l'aspect de ce jeune enfant,
C'est l'Amour! s'écrièrent-elles...
Fuir fut leur premier mouvement;
C'est celui de toutes les belles!

Cependant l'amour est si beau!...
Mais les Graces sont si craintives!
N'importe; un sentiment nouveau
Rassure les trois fugitives.

En effet quel air innocent
Se peint sur sa bouche vermeille!
Et puis, que craindre d'un enfant,
D'un enfant sur-tout qui sommeille?

Le perfide est donc endormi,
Dirent les Graces en alarmes;

» Peut-on réunir comme lui,
» Tant de malice à tant de charmes.

» Gardons-nous de lui pardonner....
» Saisissons ses fléches cruelles;
» Mais il faut d'abord l'enchaîner
» Car vous voyez qu'il a des aîles ».

Soudain les Graces tour-à-tour
S'approchent sans bruit, & pour cause...
Hélas! pour éveiller l'Amour,
Il faut souvent si peu de chose.

L'amour ne dormoit déjà plus....
Les effets suivent les menaces;
Il résiste... efforts superflus,
On ne résiste point aux Graces.

L'Amour leur dit: » point de courroux;
» Brisez mes traits, sechez vos larmes.
» Puisque l'Amour est avec vous,
» Il n'a plus besoin de ses armes ».

Par-tout, depuis cet heureux jour,
Des trois Sœurs ce Dieu suit les traces.
Elles embellissent l'Amour,
Et l'Amour embellit les Graces.

Par M. RAUQUIT LIEUTAUD.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



Lettre de M. Moreau, *Conseiller honoraire en la Cour des Comptes, Aides & Finances de Provence, premier Conseiller & Secrétaire des commandemens de* Monsieur, *& Historiographe de France.*

A Messieurs les Rédacteurs

de l'Année Littéraire,

Dans le petit nombre de Journalistes qui ont annoncé au public mes Discours sur l'*Histoire de France*, vous êtes, Messieurs, ceux qui m'avez donné le plus d'éloges ; mais vous n'êtes pas ceux à qui je dois le plus de reconnoissance. Je sçais gré aux estimables Auteurs & du *Journal de*

France, (1) & du petit *Journal de Paris*, d'une critique juste au fond, honnête dans la forme, & qui prouve qu'ils s'intéressent encore plus au livre qu'à l'Auteur.

Ils m'ont trouvé diffus, & ils ont raison. Mais comme je ne crois pas non plus avoir tort, & comme, trop vieux pour me corriger, j'aime mieux profiter, pour avancer l'ouvrage, du temps que j'employerois à le perfectionner, je voulois joindre aux remercimens que je dois à ces Messieurs, quelques explications que je dois au public. La forme & le volume de vos Feuilles se prêtent plus que les leurs à ma prolixité : souffrez donc que je dépose entre vos mains, non mon apologie, mais ma confession, modifiée cependant, comme l'est celle des incorrigibles. Je ne justifierai point les défauts qui peuvent encore se trouver dans mon livre, j'indiquerai avec franchise ce que l'on peut faire pour le rendre meilleur.

Mes Discours, par la nature même de l'entreprise, dont ils ne sont que

(1) No. 146 du premier, No. 294 du second.

l'exécution, devoient être sujets à des répétitions, & ramener souvent le smêmes idées. On sçait quelle fut ma mission. Mon travail fut destiné à tirer de notre Histoire, pour l'instruction des Princes, toutes les vérités de morale, de politique & de droit public nécessaires à leur éducation. Or, si dans cette longue carrière, les faits étoient multipliés & variés, il n'en étoit pas de même des grandes maximes, dont les faits n'étoient que la preuve. Les principes de l'ordre sont simples & invariables. Ils sont l'ouvrage du Créateur. Le désordre est l'ouvrage des hommes, & l'Histoire ne nous présente que des désordres. Je défrichois des landes, je parcourois des ruines, & si, dans ma course laborieuse, je m'arrêtois quelques momens, je me trouvois presque toujours aux pieds de la même vérité. J'aurois voulu la graver mille fois. Que pouvois-je faire de mieux que de lui essayer toutes les parures dont elle étoit susceptible, & sous lesquelles j'étois bien sûr qu'on la reconnoîtroit toujours? Voila la véri-

table cause de cette diffusion de style qui fatigue par l'uniformité des idées.

Il est un autre genre de diffusion, que l'on a pu également me reprocher. Je l'appellerai diffusion de choses; car elle n'est point, dans le style, l'effet de la monotonie des vérités répétées, elle est dans le fond de l'ouvrage même, l'effet de la multiplicité des détails que j'ai peut-être trop appesantis pour fortifier mes preuves ; & sur cela même, j'ai encore quelques éclaircissemens à donner au public.

Quand je commençai mon ouvrage, les partis qui, tout naturellement en France, nous ont rappellé les *Wigts* & les *Torys* d'Angleterre, étoient aux prises. Chez nos voisins, ces partis ne s'arment que de l'intérêt public. En France, nos *Torys* & nos *Wigts* s'armoient des monumens antiques, & consultoient l'Histoire. J'ai toujours cru que si dans l'édifice de la constitution & du droit public des Nations, les Loix naturelles sont la base, les faits sont nécessairement matériaux de construction. Toutes ces pierres de nos débris historiques que

l'on ſe jettoit à la tête, & à l'aide deſquels les partis croyoient ſe terraſſer mutuellement, j'imaginai que tout ſeroit dit, ſi je venois à bout de les remettre chacune à leur place; je crus, (je puis m'ètre trompé) que ſur ces matériaux ainſi raſſemblés & rangés, les partis viendroient ſe rapprocher, & que ſçais-je ? peut être jurer la paix, ou du moins une longue trêve. J'étudiois donc de la meilleure foi du monde, les rapports qu'avoient entr'eux tous ces monumens épars; & c'étoit en les confrontant les uns avec les autres, que je cherchois à deviner le plan & à calculer les reſſorts de cette vaſte machine politique, que nous nommons notre conſtitution monarchique. J'aurois ſans doute pu me borner à prouver que, dans chaque époque, les mêmes cauſes morales, c'eſt-à dire, le juſte & l'injuſte, avoient déterminé toutes les révolutions qui ont tantôt détruit, tantôt rétabli, tantôt déplacé le pouvoir. Je voulus de plus, déterminer les inſtrumens dont il s'étoit bien ou mal ſervi, les reſſorts qu'il avoit quelquefois utile-

ment employés, & quelquois maladroitement forcés. Ne trouvant dans chaque siècle, que les restes ou les débris de celui qui l'avoit précédé, je remuai, je ramassai, je relevai par la pensée tous ces décombres qui embarrassoient ma route. Je les fis peut-être trop remarquer à mes lecteurs ; mais ce fut pour leur montrer, sous ces ruines, les traces de ces loix indéfectibles qui condamnent au malheur, à l'opprobre, à la foiblesse, & les Rois, lorsqu'ils oppriment, & la multitude, lorsqu'elle s'agite sans règle & sans frein.

Mon projet étoit vaste : je ne me le dissimulai point. Feu M. *Tronchin* qui l'avoit lu dans ce petit volume qui contient les sommaires de tous mes Discours, me rencontra, & me dit : « mon ami, votre esquisse est magni» fique, mais vous ne vivrez pas » assez pour la remplir. » Je répondis : « vous avez raison ; je com» mence tard ; mais je commencerai » du moins : avec votre calcul on » n'auroit jamais bâti St. Pierre de » Rome, ni entrepris Ste. Gene-

» viève. » J'avois depuis 1764, une grande partie de mes matériaux. Je doublai de travail, & je ne me donnai le temps ni d'élaguer, ni de refondre. Je proteste que j'ai examiné, avec la plus scrupuleuse impartialité, tous les monumens qui m'ont passé par les mains, & que mes preuves & mes résultats ont à mes yeux, la clarté de l'évidence. J'ai négligé tout le reste; je me suis permis de longues digressions que j'ai crues nécessaires, quelques excursions que j'ai regardées comme très-intéressantes, & que peuvent passer ceux des lecteurs qui les trouveront déplacées : j'ai connu autrefois cette coquetterie d'un Auteur qui, sçachant se plier au goût de son siècle, ne part qu'au moment où il est sûr d'être porté par le torrent de la vogue. Obligé de remonter contre celui des préjugés, je n'ai point cherché à plaire, je n'ai voulu qu'instruire & convaincre.

Malgré les défauts de mon ouvrage, puisque j'ai vu disparoître quelques erreurs, je jouis des fruits qu'il a produits. Son succès au reste, m'a

paru ressembler à ceux d'un homme vertueux, qui joindroit à beaucoup de droiture & de bonté, quelques négligences & plusieurs mal-adresses. Un tel homme, s'il haïssoit fortement le vice, & s'il faisoit des choses manifestement utiles, n'auroit point de prôneurs. Il auroit même vraisemblablemenr des ennemis, mais il leur échapperoit; ils embarrasseroient sa marche, mais ils ne l'empêcheroient pas d'aller. Ils arrêteroient sa fortune, ils ne la ruineroient pas. Je n'ai jamais souhaité que mon livre fût à la mode; mais j'ai sérieusement travaillé pour qu'il fût utile, & sur-tout, pour qu'il le fût après moi.

Après moi! Mais, me dira t-on, il falloit donc le finir; & si vous ne pouvez aujourd'hui vous en flatter, n'aurez-vous pas un jour à vous reprocher la lenteur de votre marche? Voici ma réponse. Mon *St. Louis* est sous presse; & j'ose dire que si j'ai conduit depuis le berceau de la Monarchie Françoise jusqu'à cette précieuse époque, l'ordre graduel & des révolutions que notre constitution a

essuyées, & des progrès qu'a faits notre législation, mon ouvrage, quand je le finirois là, auroit déjà l'ensemble que je lui souhaitois.

Le regarderai-je en effet, comme une suite de leçons de morale & de politique ? Toute ma théorie est renfermée dans mon *Discours sur la Justice*; & après avoir prouvé mes principes par l'expérience de neuf siècles, & par l'exemple de trente Rois, j'aurai fini par mettre sous les yeux de nos Princes, celui de leurs ancêtres qui, le seul peut-être, ne fût le plus grand des Rois ses contemporains, que parce qu'il fut l'homme le plus juste de son siècle.

Envisagerai-je mes Discours comme l'histoire des progrès de notre droit public ? Le chemin est bien plus long & plus difficile de *Clovis* à *St. Louis*, qu'il ne l'est de *St. Louis* à *Louis XIV*. Deux fois, dans l'espace que j'ai parcouru, l'autorité est déplacée, & la Monarchie touche à sa ruine; l'une, par le despotisme de nos premiers Mérovingiens; l'autre, par la foiblesse de nos derniers Carlovingiens.

Lorſque St. *Louis* paroît, la Nation eſt ſortie de l'eſclavage; & les Rois, pour triompher de la licence des Grands, ont appellé la liberté des Peuples au ſecours du Trône. Sous ce Prince, l'Anarchie féodale n'eſt plus connue que par les débris qu'elle a laiſſés après elle; mais toutes les baſes d'un meilleur Gouvernement ſont déjà poſées; & notre droit public a eſſuyé moins de changemens depuis les établiſſemens de *St. Louis*, juſqu'aux derniers coups que *Richelieu* porta aux tyrannies intermédiaires, qu'il n'avoit éprouvé de révolutions, depuis les coutumes ſaliques & ripuaires, juſqu'à la naiſſance du Tiers-État, cette partie de la Nation, ſi intéreſſante, ſi active, ſi nombreuſe, & ſi longtemps négligée. De la Légiſlation de *St. Louis* à celle de *Louis XIV*, l'Hiſtorien marche environné de monumens auxquels il ne peut ſe méprendre. Toutes les routes ſont grandes & ouvertes. L'inſtruction eſt toujours la même, mais elle devient de plus en plus facile; car à des faits que tout le monde avoue, il ne s'agit

plus que d'appliquer des principes que qui que ce soit ne peut nier.

Si donc je m'arrête, croyez-moi, ce ne sera pas par paresse, ce sera par impuissance. J'irai, je marcherai autant que je le pourrai; mais combien j'aimerois alors à regarder derrière moi, & à me voir suivi d'un successeur qui pût me remplacer! Un successeur! ce mot sonne mal à l'oreille des vieillards. Pour moi, sans connoître le mien, je le regarde d'avance du même œil dont un père zélé pour sa maison, envisage le fils auquel il laisse sa charge & sa fortune. Je lui ai préparé les matériaux & les instrumens. Puisse-t-il faire mieux que moi; & montrant à mes lecteurs, sous de nouvelles faces, ces grandes vérités qui m'ont été si chères, conduire jusqu'à nous, cette chaîne que je viens d'attacher au Trône de *St. Louis!*

Si je pouvois découvrir l'homme de bien qui auroit conçu ce projet, j'oserois dès à-présent lui proposer un travail, auquel je me livrerois moi-même si je n'avois que 40 ans, ou si la providence m'en promettoit encore vingt

avec la force & l'activité qu'elle m'a conservées jusqu'ici. J'en employerois cinq à réduire, à abbréger une grande partie de mes productions. Il n'y a rien de trop dans mes *Devoirs du Prince.* Dans mes *Discours sur l'Histoire*, je ne crois pas non plus que l'on doive rien changer au récit des faits. Il est rapide, il est clair. Il présente des masses, & n'est point trop chargé de détails. Ce que l'on pourra resserrer, c'est l'exubérance des réflexions. Ce qu'on se permettra d'abbréger, c'est la longueur des dissertations, tantôt sur les évènemens défigurés par des Ecrivains de parti, tantôt sur des questions dont les résultats ne pouvoient être trop profondément gravés dans les esprits des Princes. En un mot, il faut s'accommoder au goût du plus grand nombre des lecteurs, qui n'aiment pas qu'on leur développe, mais qu'on leur laisse deviner ce que l'on veut leur dire. Ceux pour qui j'écrivois, n'en auroient peut-être pas pris la peine : je leur ai tout dit ; & c'est même parce que j'ai encore beaucoup à leur dire, que je

ſçaurois gré à un abbréviateur qui, ſe chargeant de réduire ce que j'ai déjà fait, me laiſſeroit le temps d'être encore diffus dans ce qui me reſte à faire.

Oui! d'être diffus; car cette prolixité que je ne juſtifierai point, aux yeux de ceux qui préfèrent le plaiſir ſi naturel de parcourir des vérités intéreſſantes, au profit que l'on trouve à s'en convaincre & à s'en pénétrer, cette prolixité même aura du moins préparé, & préparé en abondance les plus précieuſes matières, à ceux qui viendront après moi. J'ai été, mais j'ai dû être ſouvent diſſertateur. Que Dieu me donne des yeux & de la ſanté, je le ſerai juſqu'au bout. Je conſens que l'on ne me liſe point, ſi l'on ne veut que s'amuſer; mais je ſuis convaincu qu'après moi, ceux qui voudront étudier notre Hiſtoire à fond, reviendront à mon ouvrage. Ceux à qui il ne faut que des extraits & des apperçus, ne liront point l'Abbé *Dubos*. Cependant ce qui rebute dans ſes trois volumes ceux qui cherchent ſérieuſement à s'inſtruire, ce n'eſt pas

la multitude, ce n'est pas le détail de ses preuves, c'est leur mauvais choix; ce sont les efforts qu'il se permet pour faire dire aux textes, ce qu'il a pensé, & ce qu'ils ne disent pas toujours. Pardonnez-moi maintenant vous-mêmes, Messieurs, cettte longue lettre. Elle contient tout ce que j'avois à dire au public, sur un ouvrage qui au moins par sa nature & sa destination est fait pour exciter quelqu'intérêt, & qui, par la bonne foi & la droiture de l'Auteur, a droit d'espérer quelque indulgence.

Je suis, &c.



LETTRE XII.

Almanach des Muses, ou Choix des Poësies fugitives de 1787. A Paris, chez Delalain *l'aîné, rue St. Jacques,* N°. 240.

LORSQUE la Poësie est expirante, & que le secret des bons vers est presque perdu, c'est une rude tâche que d'avoir à donner chaque année un Recueil de dix mille vers. Quel supplice pour un Editeur, qui a du goût, d'être chargé de présenter aux Muses, comme un hommage annuel, des offrandes stériles, & l'impuissance de nos rimeurs! S'il s'y trouve quelque chose de passable, c'est tout au plus dans le genre badin; & souvent quel badinage! pas une seule pièce, d'un ton un peu relevé, où l'on trouve de l'ordre, de l'ensemble, quelque beau mouvement, ni même une versification coulante & soutenue. Quel sujet

plus capable d'enflammer la verve patriotique d'un Poëte, que le voyage de *Louis XVI* à Cherbourg, voyage ſignalé par les actions de bonté & de vertu, qui n'ont plus rien d'étonnant de la part de notre *Titus*, mais qui ſont toujours ſi touchantes ! eh bien ! ce voyage n'a inſpiré à M. *Câſtera* que la plus froide & la plus sèche des Odes. Jugez-en par ces ſtances.

Au devant du Héros, la douce bienfaiſance,
Aux Neuſtriens charmés annonçant ſa préſence,
Vers les bords de Cherbourg vient de ſe diriger :
Cherbourg ! vaſte rivage où la mer *découverte*,
Des Nochers préparant la per e,
Leur préſente, en grondant, un abri *menſonger*.
Mais Louis les protège & diſſipe leur crainte.
Il parle. *Un port ſoudain forme une large enceinte*.
De ſuperbes remparts vont embraſſer la mer.

Le bronze y tonne au loin par cent bouches
terribles ;
Et nos vaisseaux, vainqueurs paisibles,
Bravent & leurs rivaux & les tyrans de
l'air.
Ah ! si l'un des Bourbons, au pied des Pyrénées,
Vit se joindre, à sa voix, les deux mers,
étonnées
Qu'un mortel eût conçu cette étrange union ;
Louis fait plus ; il dompte une mer mugissante,
Et dans Cherbourg, sa main puissante
Renferme le dépôt des terreurs d'Albion.

Voulez-vous voir le parfait contraste de ce lyrique prosaïque & rempant? C'est M. *Roucher*, toujours guindé & ampoulé, dans son Ode intitulée *Le Génie de la Ville de Paris.* Il commence par faire *accourir les marbres en cadence*; ensuite il appelle Paris, *la Mère des Arts & la Fille des Rois.* Il lui dit :

Si j'avois le talent d'Orphée,
Les cèdres & l'albâtre, & le porphire &
l'or,

Des plus riches climats, des bords les plus sauvages,
D'eux-mêmes, dans les airs, vers toi prendroient l'essor.

Assûrément c'est un miracle bien au-dessus de tous les prodiges opérés par la lyre d'*Orphée*, que de faire voler *dans les airs, des cèdres, de l'albâtre, du porphire & de l'or.* Dans cet enthousiasme à perte de vue, il échappe à M. *Roucher* des fautes contre la langue; il n'est pas étonnant qu'au milieu de cette ivresse & de ces écarts, plus que pindariques, il ne s'en apperçoive pas. En parlant de M. le Prévôt des Marchands, qu'il appelle un *nouveau Typhis*, il dit :

Soissons, qui le perd sans retour,
Par des pleurs vainement le demande à son Prince.
C'est pour toi qu'on l'arrache aux vœux d'une Province
Qu'avoit *épousé* son amour.

L'expression est heureuse; c'est dommage que le vers ait demandé *épousé*, tandis que la langue vouloit

épousée. C'est assez parler de M. *Roucher*; il suffit de dire que son Ode entière n'est qu'un vertige continuel.

Je suis fâché que M. *Léonard*, à qui la nature avoit donné un talent si vrai & si aimable, se soit jetté dans ce sublime amphigourique; car on sçait que l'*emphase fut toujours le sublime des sots*. Il s'est laissé égarer par les mauvais modèles qu'on a applaudis quelque temps; & si le Poëme des *Saisons* qu'il nous promet, ressemble en beaucoup d'endroits, au fragment qu'il nous offre ici pour échantillon, il nous fera regretter la perte de son temps & de son talent. Cependant il a beau étouffer sous l'emphase descriptive, son génie naturel qui le porte vers les images simples & agréables, son génie perce de temps en temps malgré lui. Par exemple, dans ce fragment sur *la neige*, à travers tout le fatras des descriptions boursoufflées, on distingue ces vers, qui sont d'une vérité charmante :

Le troupeau languissant, & la tête penchée,

Cherche, à travers la neige, une herbe desséchée.
L'oiseau, près des vanneurs, accourt sans s'effrayer,
Et réclame sa part de leur grain nourricier.
Le rouge-gorge, ami des tranquilles chaumières:
Quitte ses compagnons tremblans sur les bruyères,
Pour confier son sort à l'homme hospitalier;
Autour de la fenêtre, il vole & bat de de l'aîle;
Bientôt apprivoisé par la saison cruelle,
Il vient en béquetant jusqu'auprès du foyer,
Regarde à ses côtés la troupe *souriante*,
S'éloigne, approche encore & rendu familier,
Il ose enfin paroître à leur table indigente.

La tâche de M. *Saint-Ange*, est connue; il vivra & mourra sur Ovide. sa manière est connue aussi; il n'a ni la facilité, ni les graces, ni l'esprit, ni la souplesse de son original; il croit y suppléer au moyen du *Labor im-*

probus; sa versification, tantôt pénible, tantôt négligée à l'excès, offre rarement des traits d'un heureux naturel. Parmi des vers bien tournés, on trouve des fautes si lourdes, qu'on seroit tenté de les attribuer à une absence totale d'esprit & de jugement. Le fragment de traduction qu'il a fait insérer dans *l'Almanach*, est tiré du quatrième livre des Métamorphoses. C'est une peinture du Styx & du Tartare.

Là les mânes nouveaux, hôtes muets & vains,
Se perdent au hasard dans les régions sombres,
Incertains où trouver la Cour du Roi des ombres.
La Ville a mille accès; mille chemins ouverts
Y mènent en tout temps mille peuples divers,
Et, *sans qu'on soit pressé*, toujours la foule abonde.
Telle *de cent climats* la mer engloutit *l'onde*.

L'ombre des Orateurs, dans ce monde nouveau,
Trouve près de Minos l'image du barreau.
Là, de la Cour encor cherchant la vaine image,
Les grands au noir Pluton vont porter leur hommage.

Les derniers vers sont heureux & bien faits. On est tout surpris de trouver une *Ville* dans les régions sombres. *La Ville de l'Enfer* est une étrange idée. Il falloit du moins la préparer par des nuances analogues. *Se perdent au hasard* est impropre. *On erre, on marche, on voltige au hasard. Sans qu'on soit pressé* est une idée ingénieuse, rendue trop séchement. *Sans jamais s'y presser, toujours la foule abonde*, seroit peut-être mieux. C'est une expression bien vague que *l'onde de cent climats*, pour dire que la mer engloutit tous les fleuves de la terre. Quelle inadvertence que l'*ombre des Orateurs!* Ne diroit-t-on pas qu'il n'y a qu'une *ombre* pour tous les Orateurs? C'est une image vraiment puérile. . . . . .

L'eau cherche & fuit Tantale, & *son avide main*
Voit le fruit qui s'échappe insulter à sa faim,
Et plus loin, *sans relâche*, on voit les Danaïdes
Remplir *incessamment* des tonneaux toujours vuides.

Il faut ne se pas donner la peine de relire ce qu'on écrit, pour ne point appercevoir qu'*une main qui voit* est ridicule, & que *sans relâche* avec *incessamment* est un pléonasme insoutenable. Si M. *Saint-Ange* a voulu dire *on voit sans relâche*, c'est encore pis.

Devinez, je vous prie, de qui peuvent être les vers suivans, adressés au Roi de Prusse, & datés de Bruxelles:

Les vers & les galans écrits
Ne sont pas de cette Province;
Et dans les lieux où tout est Prince,
Il est très-peu de beaux esprits.
Jean Rousseau, banni de Paris,
Vit émousser, dans ce pays,
Le tranchant aigu de sa pince;
Et sa Muse, qui toujours grince,

Et qui fuit les jeux & les ris,
Devint ici grossière & mince....
Comment vouliez-vous que je tinsse
Contre ces frimats épaissis ?
Vouliez-vous que je redevinsse
Ce que j'étois quand je suivis
Les traces du Pasteur du Mince (1) ;
Et que je chantai les Henris ?
Apollon la tête me rince ;
Il s'apperçoit que je vieillis,
Il voulut qu'en lisant Leibnitz,
De plus rimailler je m'abstinsse ;
Il le voulut, & j'obéis :
Auriez-vous cru que j'y parvinsse ?

Ne croiriez-vous pas que de pareils vers, à la réserve des quatre premiers, sont de quelque descendant d'un Vandale ou d'un héritier de *Chapelain*? Non : ils sont de *Voltaire*.

Par un contraste assez plaisant, vous trouverez des vers de feu M. *Thomas*, d'un goût ingénieux & fin, à la manière de *Fontenelle*. L'Auteur étoit chez un riche amateur des Arts & des

(1) Virgile, Pasteur du Mincio.

de plaiſirs ; & voici comment il a rendu les ſenſations qu'il éprouvoit à la vue de différens chef-d'œuvres du Sculpteur.

Marbres, vous me jettez dans un trouble enchanteur.
Qu'Atalante me plaît ! ſuſpendue avec grace,
Elle a l'air de courir, & toujours reſte en place.
Je ſoupçonne entre nous qu'elle attend ſon vainqueur.
O beautés, à quoi ſert de feindre ?
A fuir légèrement quand l'honneur veut contraindre,
On eſt retardé par ſon cœur :
Il faut paroître fuir, & ſe laiſſer atteindre.
Quelle intéreſſante langueur
De la Veſtale même attendrit le ſilence !
Que j'aime à voir ſes beaux yeux ſe baiſſer !
Sous ce voile touchant, rêveuſe avec décence,
S'il n'eſt pas vrai qu'à l'Amour elle penſe,
Ah ! du moins elle y fait penſer.
Vénus, (cela ſe doit) eſt à quelque diſtance.

Sans doute la Vestale est la tendre Pudeur,
Qui combat mollement une secrète ardeur.
Elle peint à nos yeux la douce résistance
Par qui la beauté s'embellit.
La Pudeur est en buste ; un buste lui suffit.
La Vénus est entière, & sous un toît plus
sombre
Cherche au fond du jardin, le demi-jour
des bois.
Tout est en règle, je le vois :
La Pudeur au sallon, la Volupté dans
l'ombre.

Ces vers seroient plus jolis, si la prétention à la finesse y perçoit un peu moins. En tout genre, l'affectation fut le grand défaut de M. *Thomas*.

Parmi différens petits opuscules de M. *le Brun*, vous rencontrerez des vers sur une pension qu'*il n'a point sollicitée*. On n'a pas de peine à le croire. Son nom est connu depuis si long temps, & ses ouvrages, quoique presque tous encore dans son porte-feuille, étoient néanmoins si célèbres, qu'il n'a pas eu besoin de solliciter en chef la juste récompense dont on l'a gratifié. Enfin, c'est pour lui

sur-tout que s'est accompli le vœu si raisonnable, exprimé un peu simplement dans cet ancien quatrain :

Veux-tu, grand Roi, faire vraiment le
bien ?
En n'accordant tes bienfaits qu'au mérite ?
Ne donne rien à qui les sollicite ;
Et donne à ceux qui ne demandent rien.

Le genre satyrique, si décrié depuis plusieurs années, paroît être celui dont on s'occupe le plus à présent, si nous en jugeons d'après un assez bon nombre de satyres envoyées à *l'Almanach* : mais ces différentes pièces ne prouvent pas que le genre satyrique soit aussi facile qu'on le disoit ; car elles sont en général de la dernière foiblesse. Nulle peinture de mœurs ; aucun trait énergique ou plaisant ; pas un seul vers qui puisse rester proverbe. C'est M. *Sorin* qui invoque *Apollon*, pour nous dire des choses aussi communes que celles-ci :

Que ne m'a-t-il armé de sa lyre immor-
telle,
Ce Dieu, depuis long-temps, à mes vœux
trop rebelle !

Ma Muse, en ses accords respirant l'équité,
Feroit, avec éclat, parler la vérité.
Vainement Floridor, enflé de sa naissance,
Etaleroit aux yeux son faste & sa naissance:
Le trait sur Floridor à l'instant décoché,
Iroit orner un vers du nom de son duché.
Quand l'ennuyeux Meryal, comptant sur sa mémoire,
Viendroit du fond d'un club colporter une histoire,
Dont le récit s'achève au murmure flatteur
Que répand chez Midas un cercle approbateur;
Laissons-le, m'écrierois-je; il est là dans sa sphère,
Et sans doute en ces lieux le bavard a dû plaire.
Un sot ailleurs, cent fois, se fût-il fait siffler,
Dans la maison d'un sot trouve encore à briller.

Ne voilà-t-il pas des *traits* bien vivement *décochés*, & bien piquans? quelle pésanteur, & quelle froideur

de style ! quelle longue circonlocution au bout de laquelle on ne trouve rien ! à quoi bon gâter en deux misérables vers, ce vers proverbe de *Despréaux* ?

Un sot trouve toujours un plus sot qui
l'admire.

Un ami de M. *Sorin* ne pourroit-il pas lui dire ?

Si tu n'es pas plaisant, pourquoi veux-tu
railler !
Tu veux nous faire rire, & tu nous fais
bailler.

L'Auteur de la satyre sur *la décadence des bonnes études*, a sûrement de très-bonnes intentions ; mais il auroit dû se persuader que le vers satyrique, tout simple & naturel qu'il veut être, demande pourtant un autre ton que celui de la prose ; & qu'il doit aussi éviter le fatras des lieux communs de Rhétorique. Or, l'Auteur de cette satyre est tombé dans ces deux défauts : il débute par le ton

familier, & finit par le ton emphatique.

L'Auteur de la satyre *sur la decadence du goût*, a fait pis encore ; car il affecte de la finesse en vers lâches, obscurs & rampans. Lisez, & jugez s'il ne vaudroit pas mieux écrire en prose non rimée.

Chapelain, ô pardon ! ta Muse fut barbare,
Je le sçais, mais jamais elle ne fut ignare ;
Le goût a manqué seul à ton rare sçavoir,
Et du moins ton bon sens te fit appercevoir
Le talent qui germoit dans l'aîné des Corneilles ;
Mais nos prôneurs sont tous dignes de nos merveilles.
Ecoutez-les : Mondar écrit mieux que Boileau,
Et Damon, plus heureux à monter son cerveau,
De Racine a le ton, & le tact de Moliere ;
Mais Moliere & Racine avoient plus de matière ;

Et n'atteignoient jamais à ces brillans écarts
Dont un génie heureux sçait courir les hazards.

Le style plat a communément l'avantage d'être clair ; mais notre Auteur a trouvé le secret de le rendre inintelligible.

Autre satyre ou épître, adressée à M. le Comte de. . . . . où l'on entend du moins ce que l'Auteur a voulu dire ; mais on n'y gagne pas beaucoup plus, tant sa manière est négligée ; c'est dommage ; car il annonce de l'esprit, & l'on voit qu'il pourroit mieux faire. Vous trouverez quelques vers heureux, & encore plus de vers prosaïques, dans le morceau que je vais vous citer :

J'arrive chez Valcourt ; vingt beautés rengorgées
Y sont pompeusement en Senateurs rangées :
Voyez dans cet essaim de jeunes étourdis,
Cet enfant de l'amour auprès d'un Duc assis ;

Il fascine les yeux par des marques trompeuses.
Et charge avec orgueil ses habits de pleureuses,
Pour faire croire aux sots qu'il avoit des parens.
Aveuglement étrange ! eh ! qu'importe les rangs ?
A tous ces titres vains le vrai sage renonce,
Et la vertu par-tout entre sans qu'on l'annonce.
Un trône enfin s'élève, où chaque amant discret
Vient à tout l'univers divulguer son secret,
Et, pour nous amuser, tristement psalmodie
Ces couplets innocens de bonne compagnie.
Tous ces caméléons ne se montrent jamais,
Qu'escortés de flatteurs, ou de quelques sujets,
Qui, gagés pour leur plaire, approuvent avec zèle
Le bon mot d'autrefois que Monsieur renouvelle.

On y lit de ces vers qui ne sont applaudis
Que pour ne pas fâcher la Dame du logis.
Damis, qui fut trente ans sans talent & sans
verve,
Au fond de l'Amérique a déterré Minerve;
Damis, de l'autre monde, *y porte* un manuscrit,
Et devient dans un jour jeune homme &
bel-esprit.

Ce n'est pas là l'arme franche & tranchante de la satyre; ce sont les coups d'épingle du persiflage.

La meilleure satyre de ce Recueil est certainement celle de M. *Ginguené*, sa manière est simple, vive, & peu commune; sa versification est aisée, quelquefois noble & soutenue, & en général d'un fort bon ton. Parmi plusieurs morceaux que je pourrois vous en rapporter, pour confirmer mes éloges, j'aime sur-tout celui-ci: l'Auteur suppose qu'un ami veut l'encourager à écrire:

« Qui peut donc t'arrêter? quelle crainte
» insensée

L v

» Tiens ta plume captive, & ta verve
» glacée ?
» Imite cet essaim d'intrépides rimeurs :
» Comme eux, de la critique affronte les
» clameurs ;
» Si l'on siffle tes vers, plein du même
» courage,
» De ce siècle ignorant récuse le suffrage,
» Et des âges futurs invoquant l'équité,
» Pars avec de Rosoi pour l'immortalité ».
Pour l'immortalité ! nos sottises nouvelles,
Grace à l'impression, sont sans doute immortelles :
Moline, du Coudray, Fardeau, Laus de
Boissy,
Grace à l'impression, sont immortels aussi.
Avant cet art fatal, au Temple de mémoire,
Il n'étoit qu'un seul Livre, où la main de
la gloire
Traçoit en lettres d'or, le nom de ces
Auteurs,
Qui, d'un peuple enchanté maîtres &
bienfaiteurs,
Eclairant l'avenir par de fécondes veilles,
Ont rempli l'univers d'éclatantes mer-
veilles.

Mais depuis que cet art, par Phébus inventé,
Pour dénoncer les sots à la postérité,
De leurs productions autrefois éphémères,
Fait éclorre en un jour des milliers d'exemplaires;
Aussi bien que l'honneur, l'opprobre est éternel;
Et sur un second Livre, au pied du même autel,
Leurs noms restent gravés en grossière écriture,
Pour servir de risée à la race future;
C'est là que sont inscrits tant de *braves rimeurs*,
Qui tous, *de la critique affrontant les clameurs* (1).
Je n'ai point leur courage; & sur ce grand registre,
Je craindrois, avec eux, d'occuper un chapitre.

Si M. Ginguené parvient à donner plus de caractère & de précision à

(1) Répétition heureuse.

ſon ſtyle, il aura beaucoup de ſuccès dans un genre qui n'eſt pas auſſi facile qu'on le prétendoit, puiſque *Regnard*, avec tout ſon eſprit & toute ſa gaieté, s'y eſt exercé ſouvent, & n'a pu y réuſſir.

La ſœur cadette de la ſatyre, c'eſt l'épigramme; l'*Almanach des Muſes* eſt aſſez bien fourni de vers, auxquels on donne ce titre, & qui ne ſont pour la plûpart, que de vieux bons mots réchauffés, ou des pointes ſi plattes, qu'elles ne piquent ni le goût ni la curioſité du lecteur. Le ſeul qui mette un peu d'invention, de naïveté & de tournure dans ce petit genre, eſt M. *Pons de Verdun*. Encore ſur une dixaine d'épigrammes de ſa façon, n'y en a-t-il que trois ou quatre qui réveillent l'attention; celle ci, par exemple: c'eſt un dialogue entre un débiteur & ſon créancier:

Puis-je eſpérer qu'après deux ans,
Enfin, je toucherai ma ſomme?
— Attendez encore quelque temps;
Je vous pairai, foi d'honnête-homme.
— Oh! parblau! c'eſt trop m'éprouver;

Dès demain, je vous le déclare....

—Mais je n'ai point d'argent. — Tarare:

Je vous en ferai bien trouver.

—Quoi! vous? — Oui, moi. — Destin propice!

Mon ami, mon cher créancier,

Rendez-moi vîte ce service,

Vous serez payé le premier.

Cette autre est assez plaisante, par le mot auquel on ne s'attend pas.

Dans le Livre nouveau dont vous êtes l'Auteur,

Ma foi, mon cher Damis, vous mentez sans pudeur:

Osez-vous le nier? Oh! je vais vous confondre.

Sur la première page, on lit ces mots: à Londre,

Et se vend à Paris, chez claude ou chez Thomas.

Il s'y trouve, d'accord; mais il ne s'y vend pas.

En voici encore une meilleure que les précédentes; l'idée en est très

originale, très-morale, & elle étoit très-difficile à rendre.

Sur une perche, auprès d'une guinguette,
Ces jours derniers, je vis un moulinet;
Du moulinet sortoit une baguette,
Qu'une bamboche à pleines mains tenoit:
Vous eussiez cru que ce moulin tournoit
Par les efforts de la marionette;
Point; le moulin dans son tour l'entraînoit.
Voilà maint homme en place, trait pour trait:
Qu'il a de mal! ah! sans doute il s'échine;
Il est souvent debout toute la nuit:
Comme il conduit, disons-nous, sa machine!
C'est sa machine, amis, qui le conduit.

Après les mauvais bons mots de nos fades plaisans, ce qu'il y a de plus fastidieux sans contredit, ce sont les complimens intéressés, les vers adulateurs. Il faut distinguer néanmoins une Epître à M. l'Abbé *de Crillon*, par M. *Roman*. On est toujours sûr de plaire aux hon-

nêtes-gens, quand on place aussi bien ses éloges. Qui ne connoît pas, en effet, le zèle patriotique de M. l'Abbé *de Crillon*, zèle héréditaire dans les illustres descendans du brave ami de *Henri IV*? Qui ne connoît pas son ardent enthousiasme pour la bienfaisance, qui le fait voler au secours des malheureux, & qui lui fait un devoir, un plaisir d'être utile? Que n'auroit-il pas fait pour la Religion & pour les Lettres, si ses nobles vues eussent été secondées? Ses *Mémoires Philosophiques* attesteront à jamais la vigueur de son courage contre une secte dangereuse, & l'aveuglement volontaire de notre siècle pour des charlatans corrupteurs, qu'il a si bien démasqués & confondus. C'est au sujet de ces *Mémoires*, que M. *Roman*, sous le voile de l'ironie, relève avec agrément le mérite & les vertus de leur Auteur, & les met en opposition avec l'orgueil, l'audace & l'intolérance impie de ses adversaires.

Leur sublime philosophie
Est l'unique Divinité

Qui sème des fleurs sur la vie,
Et qui montre la vérité.
C'est un soleil qui nous éclaire
Parmi les sentiers ténébreux,
Où s'égaroit la terre entière;
Mille phosphores radieux
En réfléchissent la lumière:
Ingrat, adore, & fais comme eux.
Mais par malheur, aveugle encore,
Tu crois, ainsi que tes ayeux,
Tu crois qu'il faut que l'on adore
Un Dieu vainqueur de tous les Dieux;
Un Dieu qui créa la matière,
Et qui veille du haut des cieux,
Pour venger & punir la terre.
Tu souscris à ce testament
Que laissa l'Homme-Dieu lui-même,
Et tu respectes bonnement
La tiare & le diadême;
Tu fais consister le bonheur
Dans la vertu, la bienfaisance;
De l'orphelin, de l'innocence
On te nomme le protecteur;
Tu caresses le jeune Auteur
Qui, dans le sein de l'indigence,
Garde sa foi, connoît l'honneur;

Et sans crime amuse la France ;
Hélas ! & pour comble d'erreur,
Les traits de ta mâle éloquence
Ne sont qu'un élan de ton cœur. . .

. . . .

Jette les yeux sur l'univers :
Examine les biens divers
Qu'a produits la philosophie.
Les préjugés sont abattus ;
Plus de crimes, plus de vertus ;
Plus de culte, plus de patrie.
L'égoïsme, la liberté,
Et la science universelle
Sont les prodiges qu'avec elle
Amène cette Déité.
Range-toi donc sous la bannière
De ces Philosophes nouveaux,
Et rampe au sein de la poussière,
En attendant que leurs échos
Te fassent connoître à la terre :
Mais si Socrate vertueux
Ose mutiler la statue
De ces terribles demi-Dieux,
Socrate boira la ciguë.

Parmi les autres poësies légères, je vous conseille de lire particulièrement la

Haut-bois de Minerve, dont l'invention est ingénieuse ; & la pièce qui a pour titre *le Cours, ou la Promenade*, où vous trouverez quelques détails agréables & des portraits assez piquans. Vous chercheriez en vain, dans l'*Almanack* de cette année, quelque morceau d'un genre gracieux & délicat ; les Graces & M. *de Parny* ont abandonné ce Recueil.

Il ne faut accuser que la disette des talens & la décadence du goût, de la médiocrité de la plupart des pièces qui composent l'*Almanach des Muses* ; on ne doit peut-être que plus d'éloges au discernement, au goût sûr & délicat de l'Editeur qui, dans les champs de la poësie, peut encore glaner avec tant de succès après la moisson ; qui sçait choisir & présenter au public chaque année, ce que les plus beaux-esprits du siècle produisent de plus agréable & de plus piquant : son Recueil est toujours le mieux rédigé, le plus amusant qu'on connoisse en ce genre, & le plus digne d'être présenté aux Amateurs des Muses Françoises.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Traduction du Plutarque Anglois, contenant la vie des Homme les plus illustres de l'Angleterre & de l'Irlande, Ministres, Guerriers, Hommes d'Etat & d'Eglise, Citoyens, Philosophes, Poëtes, & des plus célèbres Navigateurs & Artistes, depuis le règne d'Henri VIII, jusqu'à nos jours; dédiée à Sa Majesté le Roi de Suède. Tomes XI & XIIe. A Paris, de l'Imprimerie de Couturier*, quai des Augustins; & chez* Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins;* Belin*, Libraire, rue St. Jacques; & chez le* Traducteur*, rue Ste. Apolline, N°. 6; 1786. Avec approbation & privilège du Roi.*

Voici, Monsieur, la dernière livraison du *Plutarque Anglois*: on

ne peut qu'applaudir au zèle & à l'activité avec laquelle cette entreprise importante a été exécutée. Il est vrai que les Traducteurs nous devoient cette célérité ; car, plus ils nous donnoient des volumes intéressants, plus ils nous en faisoient désirer la suite : maintenant, nous regrettons presque qu'il n'ait pas encore quelque volume. Pour moi, Monsieur, qui, vous le sçavez, redoute les éditions volumineuses, & qui vous ai, plus d'une fois, dit mon avis là-dessus, en vous rendant compte de tels & tels ouvrages ; cette fois, je l'avoue, je trouve que douze volumes ne sont pas trop pour une collection de vies des grands hommes en tout genre que l'Angletrre a produits depuis *Henri VIII*. Mais n'en parlons pas davantage; car, si ma lettre tomboit entre les mains d'un tiers, il s'en prévaudroit peut-être pour donner au public un supplément. Et je crains fort les supplémens, qui souvent sont aussi considérables que les ouvrages mêmes. Les volumes XI & XII[e] que je vous annonce, Monsieur, & qui terminent

la collection, sont bien propres surtout à inspirer le regret dont je parlois tout-à-l'heure. Ils sont, on ne peut plus intéressans. Le XI[e] contient entr'autres vies très-intéressantes, celle de *Sir Walpole*, ce politique si profond; du Comte *de Stain*, cet excellent patriote. La vie de *Pope* offre un exemple de ces contradictions dont l'homme est plein. On y voit un grand Poëte & un homme petit; un bon cœur & un esprit quelquefois caustique; enfin, l'Auteur admiré & l'homme souvent malheureux. On pourroit le comparer, sous plusieurs rapports, avec *Voltaire*, tous deux célèbres, admirés & critiqués tous deux, ayant tous deux plus d'admirateurs que d'amis. La vie du Doyen *Swift* est encore plus originale: son caractère l'étoit bien aussi. Il l'étoit plus que ses ouvrages, & ce n'est pas dire peu. Ce récit de *Pope*, en donnera une idée.

» Nous le trouvames assis devant » une table, la tête appuyée sur sa » main; en nous voyant, il s'écria: » quoi! c'est vous? que signifie cette

» visite? Comment avez-vous eu le
» courage de déserter la société des
» grands Seigneurs, pour venir chez
» un pauvre Doyen? — Parce que
» nous préférons la votre à celle des
» plus grands Seigneurs de l'Angle-
» terre. —— Si je ne vous connois-
» sois pas, j'aurois été la dupe de ce
» compliment; mais puisque vous
» êtes ici, je dois vous donner à
» souper. — Nous avons soupé. —
» Quoi! déjà? cela me paroît fort
» étrange; à peine est-il huit heures.
» Si vous n'aviez pas eu cette pré-
» caution, j'aurois été obligé de vous
» donner quelque chose à manger.
» Voyons: quel souper vous aurois-je
» donné? Deux écrevisses de mer,
» deux shellings: une tourte, un
» shelling. Quoique vous ayez soupé
» de bonne heure, pour m'épargner la
» dépense de vous nourrir, vous ne
» refuserez pas de boire un verre de
» vin avec moi? — Nous préférons
» de causer avec vous. — Sans doute
» vous auriez bu, si vous aviez mangé?
» — Oui — Par conséquent, une
» bouteille de vin, deux shellings.

» Deux & deux font quatre, & un
» font cinq. Tenez, *Pope*, voilà une
» demi-couronne pour vous, & une
» autre pour *Gai*. Je ne veux pas qu'on
» vienne s'ennuyer chez moi, *gratis* ».

Le XIIe & dernier tome est, je crois, le plus piquant de tous : il rassemble une foule de Héros dans tous les genres. On y voit le brave & généreux *Wolf*, conquérant du Canada à trente-trois ans, mort au sein de la victoire ; le fameux *Anson*, cet intrépide Navigateur, qui valut tant de richesses à sa patrie ; le Baron *de Littleton*, si digne de protéger les Gens de Lettres, qu'il encourageoit par ses exemples, bon ami, citoyen bienfaisant, Philosophe aimable ; & l'infortuné *Savage*, enfant d'une mère coupable, haï jusqu'à la mort par sa mère, tour-à-tour brillant & abandonné, & mort en prison. Quatre Hommes de lettres distingués, remplissent la fin de ce volume ; *Thomson*, *Richardson*, *Fiedling*, *Young*. Leurs ouvrages étoient connus ; les *Saisons*, *Clarisse*, *Tom-Jones*, & les *Nuits*, nous font aussi familiers que si la

France les eût produits. Mais on apprend ici à connoître la personne des Ecrivains. *Thomson* & *Fiedling* vécurent tous deux assiégés de créanciers ; il est plus aisé de concilier la conduite & le caractère de *Richardson* avec ses ouvrages & avec la qualité d'Homme de lettres. On prétend en Angleterre, qu'en faisant *Grandisson*, l'Auteur s'est peint lui-même. C'est tout dire en un mot ; & l'on doit pardonner à *Richardson* d'avoir cru dans la nature, un personnage qu'il trouvoit presque en lui même. *Garrick* couronne cette collection ; car, en Angleterre, un grand Acteur figure à côté du Philosophe, de l'homme d'Etat & du Guerrier. Jamais Acteur ne mérita mieux cette distinction. Au titre de Comédien, il joignoit celui d'Homme de lettres ; & aux talens de l'esprit, la qualité du cœur. Ses adieux au public furent bien touchans.

» Au moment où la pièce finissoit, » il fit suspendre le rideau prét à être » baissé, & *s'avança sur l'avant-scène*, » Son maintien annonçoit les regrets » dont il étoit pénétré. Il essaya plu-

sieurs

» sieurs fois de parler ; mais ses lar-
» mes l'en empêchèrent. A la fin,
» cependant, il dit d'une voix trem-
» blante : il est d'usage, Messieurs &
» Mesdames, à la clôture du Théâ-
» tre, de vous remercier dans un
» Epilogue écrit en vers... Mais je
» n'ai pas eu la force de le composer,
» & j'aurois encore moins celle de
» le prononcer aujourd'hui... . Ce
» moment-ci est cruel pour moi !..
» C'est celui d'une séparation éter-
» nelle, avec ceux qui, pendant
» trente-cinq ans, m'ont honoré de
» leurs bontés.... & dans quel lieu
» faut-il que je leur en témoigne ma
» reconnoissance ! sur ce même Théâ-
» tre, où j'ai joui si long-temps....
» Les sanglots l'empêchèrent de
» continuer ; tous les spectateurs
» mêlèrent leurs larmes aux siennes.
» Après quelques minutes d'une
» scène aussi attendrissante, il s'ef-
» força d'achever son discours, &
» dit avec une voix à moitié étouffée
» par la douleur : le souvenir de vo
» bontés ne s'effacera jamais d'ici,
» (mettant sa main sur son cœur), »

» pouvant poursuivre, il se retira au
» milieu des cris, des sanglots & des
» applaudissemens. .... Un morne
» silence succéda aux vives émotions
» qu'avoit fait éprouver ce spectacle
» touchant, & chacun se retira en
» déplorant la perte du plus grand
» Acteur de l'Angleterre ».

Les illustres Sœurs qui ont consacré leurs loisirs à enrichir la France d'une excellente production de leur pays, nous ont rendu un véritable service, & je les en remercie au nom du public.

Je suis, &c.



LE FRIPIER, LE CHAPEAU, LA CALOTTE, ET LE BONNET,

FABLE,

Lue à la séance publique du Musée de Paris, le 14 Janvier 1787.

Grand chapeau, rétapé, tels qu'ils sont à
présent,
Calotte du plus beau luisant,
A s'y mirer comme dans une glace,
Avoient chez un Fripier côte à-côte une
place.
Un jour que l'on jetta près d'eux
Un vieux bonnet de grosse laine,
Les voilà contre lui révoltés tous les deux.
« Vois, lui crièrent-ils, vois donc où l'on
» t'amène;
« Retire-toi, vas te cacher.
» D'un gueux la dépouille crasseuse
» Ose-t-elle nous approcher ?
» D'où te viendroit cette idée orgueil-
» leuse ? »

L'apostrophe frappa l'oreille du Fripier,
Homme d'honneur, en dépit du métier.
« Fussiez-vous couronnes, ou mitres,
» Dit-il aux compagnons, pourquoi l'in-
» jurier?
» Si des vertus du maître on recevoit ses
» titres,
» Ce bonnet en auroit pour vous humilier.
» Depuis dix ans je connois vos trois
» têtes.
» Sur l'arrogance & sur l'oisiveté,
» Je vous ai vus, superbes que vous êtes,
» Et lui couvroit la probité. »

Par M. le Marquis DE FULVY.



LETTRE XIV.

*Nouvelles Histoires & Paraboles, par l'Auteur du Catéchisme-Pratique : prix, 1 liv. 16 ſ. relié. A Paris, chez l'*Auteur, *rue de Sève, vis-à-vis la grande rue du Bac ; & chez* Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins.*

Je reviens avec plaiſir, Monſieur, ſur cette production utile & intéreſſante, qu'on ne peut trop faire connoître ; & je m'empreſſe de réformer une erreur qui s'étoit gliſſée dans l'extrait qu'on vous en a déjà donné. Les *nouvelles Hiſtoires & Paraboles*, ainſi que le *Catéchiſme-Pratique*, ne ſont point du P. *Bonaventure Giraudeau.* Nous en ſommes redevables au zèle & aux talens de M. l'Abbé *Champion de Nilon.*

On doit regarder ces *Paraboles* comme un cours de morale chré-

tienne, où l'Auteur ſçait faire goûter les grandes vérités & les maximes ſévères de l'Evangile, à l'aide des ingénieuſes fictions dont il les enveloppe. Son ſtyle, toujours pur & correct, eſt tantôt grave, tantôt léger, tantôt ſérieux, tantôt enjoué, ſelon que le ſujet l'exige ; & les ſujets ſont extrêmement variés. J'ai lu avec une ſatisfaction particulière, les *Paraboles* où l'Auteur attaque la doctrine impie & abſurde de nos ſoi-diſans Philoſophes. Les traits dont il la peint, en feront peut-être mieux ſentir le faux, que les raiſonnemens les plus démonſtratifs.

Voyez l'*Aéroſtat*, la *Montre*, le *Singe*, les *Volans*, l'*Ingrat*, &c. La morale que l'Auteur tire de ſes fictions, embraſſe tous les états, depuis les Philoſophes juſqu'aux dévotes. Le *rêve d'un Solitaire*, où une dévote joue le principal rôle, vous amuſera beaucoup.

Outre les *Paraboles* qui font la partie la plus conſidérable de l'ouvrage, on y trouve quelques hiſtoires fort intéreſſantes, & dont quelques-

unes n'étoient pas connues. Telle est en particulier celle qui termine le volume. Vous y lirez aussi avec plaisir, quelques dialogues très-piquans. Faites une attention particulière à celui *d'un Curé & d'un Homme du monde*, c'est une excellente réponse à ces prétendus sages, qui ne cessent de crier que les Ordres Religieux sont inutiles à la société, & qu'il faut les supprimer tous. Vous trouverez que le Curé raisonne très-bien, qu'il réfute victorieusement son adversaire, & que le zèle qui l'anime, le rend quelquefois éloquent. Mais, pour justifier l'idée avantageuse que je vous donne de ces *nouvelles Paraboles*, je vais vous en mettre une sous les yeux. Je choisis une des plus courtes.

L'ANNÉE DE RETRAIT.

Un homme avoit acheté une terre; à peine en eut il pris possession, qu'il assembla des ouvriers de toute espèce pour y faire des réparations & des embellissemens; il changea la distribution des appartemens, il leur donna

des formes plus élégantes, il les orna de ſculptures & des peintures. Il bouleverſa tous les jardins pour les deſſiner dans un autre goût : il fit de nouvelles plantations, il perça dans les anciennes, de nouvelles allées : il forma des baſſins & caſcades, où il amena l'eau à grands frais ; il établit des ſerres-chaudes ; il fit venir de bien loin, des arbres, des légumes, des fleurs extraordinaires. Il contemploit avec complaiſance, les heureux changemens dont il étoit l'Auteur. Il rouloit encore dans ſon eſprit, bien d'autres projets qu'il ſe diſpoſoit à exécuter, lorſqu'un beau jour un proche parent de celui dont il avoit acheté la terre, lui fit ſignifier un retrait. Le retrayant avoit toutes les qualités requiſes, & l'année fixée pour retraire, n'étoit pas encore révolue : ainſi, le retrait étoit légitime. Ce fut donc une néceſſité pour le nouveau poſſeſſeur, d'abandonner cette terre, à laquelle il s'étoit déjà ſingulièrement attaché : & tout ce qu'il lui en avoit coûté en embelliſſemens de toute eſpèce, fut perdu pour lui. Il comprit

alors, mais trop tard, qu'il n'est pas prudent de faire des dépenses considérables pour une terre dont on n'est pas sûr de conserver la possession; & que pendant qu'elle est en retrait, il faut se borner à l'entretien & aux réparations absolument nécessaires.

Nous devons regarder notre vie comme une terre dont nous avons pris possession, mais qui est sujette à retrait; puisqu'en effet elle peut à tout moment nous être retirée. Il seroit donc de la prudence de ne pas trop vous y attacher & de ne pas faire des frais considérables pour l'embellir par les richesses, les dignités, les plaisirs; il faudroit nous contenter de ce qui est nécessaire à son entretien; une nourriture frugale, un vêtement simple & quelques délassemens innocens. Mais nous agissons tous comme l'Imprudent de notre *Parabole*. A peine commençons-nous à jouir de cette vie dont la possession ne nous est pas assurée pour un seul jour, que nous travaillons, que nous mettons tout en œuvre pour la rendre commode, voluptueuse, délicieuse.

Mais tandis que nous en goûtons les douceurs, & que nous formons de vastes projets pour en augmenter & en multiplier encore les agrémens, tout-à-coup elle nous est enlevée : & toutes les dépenses que nous avons faites dans l'espoir d'une longue jouissance, sont perdues pour nous.

Il faut que je vous donne aussi un échantillon de la manière dont l'Auteur traite nos Philosophes.

Dans la *Parabole* intitulée le *Singe*, il raconte d'abord fort plaisamment, l'avantage d'un certain *Singe* qui, ayant vû le peintre *Bufalmaco* travailler à une grande *Fresque* dans l'Eglise Cathédrale d'Arezzo, avoit pris du goût pour la Peinture, & venoit le matin exercer son talent naissant sur les tableaux de son maître ; il entroit dans l'Eglise par une fenêtre qu'on laissoit ordinairement ouverte, montoit sur l'échafaud du Peintre, prenoit ses pinceaux, les trempoit à l'aventure dans les couleurs, & s'en escrimoit à tour de bras. Jugez en quel état *Bufalmaco* trouvoit son ouvrage, lorsqu'il venoit pour le conti-

nuer. Je n'entre point dans tous les détails de la narration qui est très-agréable, & j'en viens à l'application que l'Auteur fait de cette aventure aux Coryphées de la Philosophie moderne.

» Ce singe, *dit-il*, représente au naturel nos prétendus Philosophes, vrais singes de la Divinité. Après avoir bien examiné ce monde qu'ils habitent, ils ont essayé d'en faire un semblable : après tout, ont-ils dit, il ne faut que de la matière & du mouvement. Ils ont donc pris la matière & le mouvement, comme le singe prit les pinceaux & les couleurs du Peintre ; & distribuant cette matière & ce mouvement au gré de leur imagination, comme le singe promenoit les pinceaux & appliquoit les couleurs à son caprice, ils ont construit un monde qui ressemble au véritable, comme l'ouvrage du singe ressembloit au tableau du Peintre.

Heureusement ces habiles ouvriers ne travaillent qu'en idée, & ne peuvent pas exercer leurs talens sur le monde réel, comme le singe faisoit

sur l'ouvrage de *Busalmaco*. Dieu sçait comme ils l'arrangeroient avec leurs atomes crochus, leurs molécules organisées, leur verre fondu, leurs digestions d'huîtres, &c. &c.

Quel chaos ils nous offriroient à la place de cet ouvrage admirable, dont toutes les parties sont combinées avec tant de sagesse, où règne un si bel ordre, une harmonie si parfaite! Pour punir de leur témérité ces ignorans Architectes, il ne faudroit que les condamner à habiter un monde de leur façon ».

Je me borne à ces citations, qui vous feront naître le désir de lire l'ouvrage entier.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

Le Somnambule, Œuvres posthumes, en prose & en vers, où l'on trouve l'Histoire générale d'une Isle très-singulière, découverte aux grandes Indes en 1784 : prix, 4 liv. 4 s. broché. A l'Isle-de-France ; & se trouve à Paris, chez P. Fr. Didot *le jeune, Imprimeur de* MONSIEUR, *quai des Augustins*, 1786.

Le titre de *Somnambule* est, Monsieur, un de ces titres piquants faits pour éveiller la curiosité & fixer l'attention, mais qui ne conviennent qu'à sa préface ou aux premières pages. Cela passé, ici du *Somnambule* pas un mot, ce sont des Chapitres détachés, des Contes, une Comédie, des Pièces fugitives. Ainsi, laissons le titre de côté, & passons légèrement en revue ces *Œuvres posthumas*, qui

m'ont bien l'air d'être l'ouvrage d'un homme vivant : j'ai lu avec plaisir *les reflexions morales de M. Pouf, Marchand des six corps* : l'ambition est de tous les états, c'est la morale de ce chapitre : en voici le dernier trait, qui est piquant. Après avoir fait l'énumération des divers ambitieux, l'Historien poursuit en ces termes :

» En revenant chez moi, la tête
» remplie de tout ce que je venois
» d'entendre, j'apperçois au coin de
» la rue de l'Echelle, une femme de
» notre marché des Quinze-Vingts,
» chargée d'une hotte pleine de
» choux & de navets, & qui gron-
» doit une fille de dix à douze ans,
» laquelle fille, plus rouge qu'un
» coq, & toute en sueur, se reposoit
» sur une borne.—Ne te l'avois-je pas
» bien dit, chienne d'entêtée. Voyez
» comme la voilà rouge, disoit-elle,
» en essuyant le front de sa fille avec
» son tablier. Moi qui aime la paix,
» & qui suis connu dans le quartier,
» je pris aussitôt la parole. Ecoutez,
» la mère *Bobé*, il n'y a pas là de
» quoi vous tant fâcher, cela prouve

» que votre petite *Javotte* aimera le « travail; pardon, mon cher Monsieur » *Ponf*, j'savons ben qu'faut travail- » ler, mais n'faut pas vouloir l'im- » possible; ç'a s'roit un bon enfant, » si ç'a n'avoit pas l'ambition de por- « ter la hotte. ».

Le Curé Champenois contient la plus solide instruction. *Le Curé de Francheville* a de l'intérêt. On y voit un intrigant devenir, de simple Commis à six cent francs, Intendant d'un Seigneur prodigue, puis lui succéder sans être son fils, & acquérir la terre & le nom de Francheville; on croyoit le fils mort à la guerre, il reparoît, reprend tous ses droits à la terre substituée & les met aux pieds de la charmanae fille de l'usurpateur.

La Veuve & le Célibataire, Dialogue, qui n'a rien de très-neuf: la Comédie des *Illuminés*, en un acte en prose, n'est pas très-comique, mais peut plaire à une certaine classe de lecteurs; le volume est terminé par des Contes & des Fables en vers: le plus piquant de tous ces opuscules, est

celui qui a pour titre l'*Enfant de Paris*. Mais il est trop long, & je ne puis que vous l'indiquer: il en est de même de la *Fauvette*, églogue. Je puis vous citer *la Fille à marier*.

Un homme étoit veuf, riche, & n'avoit
qu'une fille.
Belle, sage: en un mot, l'espoir de sa
famille.
Deux amants *haut huppés*, aspiroient à sa
main.
L'un grave, sage & sans réplique,
Ignorant comme un fils unique;
L'autre, aimable, galant, tant soit peu
libertin,
Connoissant le plaisir comme Horace &
Catulle,
Vif & léger, mais avec sentiment,
Et dans ses mœurs fuyant également
L'ennuyeux pédantisme & la basse crapule.
Ce n'étoit pas celui que les parens vou-
loient.
Au père irrésolu sans cesse ils répétoient:
Choisissez le plus sage, il a son innocence,
Jamais cela ne songe à mal.
Il n'est pas comme son rival.

Le père cependant, par un trait de prudence,
Voulut avant consulter un ami:
Non pas de ceux qui le sont à demi;
Celui-ci conservoit le rare privilége
Qu'on proscrit à la Cour, l'antique loyauté;
Et sa devise étoit, silence ou vérité.
C'étoit de ces amis que l'on fait au collège.
Je sais que vos parens, dit-il, ont préféré
Celui des deux amants qui paroît le plus sage:
C'est un Caton. L'autre a les défauts de son âge;
Mais il est plein d'honneur, bienfaisant, éclairé.
Aimez-vous mieux un sot qui jamais ne s'enflamme?
Ami, n'esperez rien de qui n'a rien dans l'ame.
La vertu n'est point sœur de l'imbécillité.
Tout bien considéré, l'esprit est nécessaire.
Prenez l'amant instruit, & craignez au contraire
D'un ignorant Caton l'exacte nullité.

Vous connoissez, Monsieur, la

prose & les vers *posthumes* de notre somnambule ; vous vous doutez bien qu'il est très-éveillé, & la Préface annonce qu'heureusement l'Auteur de ces *Œuvres* est très-vivant.

Je suis, &c.

LETTRE XVI.

Discours sur l'Histoire universelle par M. Bossuet, depuis le commencement du Monde jusqu'à l'Empire de Charlemagne, imprimé par ordre du Roi, pour l'éducation de Monseigneur le Dauphin, deux volumes in-8°. *Prix 30 liv. brochés. A Paris de l'Imprimerie de* Didot *l'aîné*, 1786.

Si jamais les talens durent se réunir, Monsieur, c'est lorsqu'il s'agit de l'instruction de l'héritier d'un grand Royaume, de Monseigneur le Dauphin. Il avoit été à peine accordé aux vœux de la France entière, &

son auguste père s'occupoit déjà de son éducation. Déjà il avoit fait un choix des meilleurs Auteurs latins & nationaux, & *Télémaque* étoit à la tête, préférence bien due au Précepteur du Duc de Bourgogne; l'Histoire universelle de *Bossuet* étoit bien digne de le suivre de près : & c'est un spectacle touchant que de voir ces deux rares Instituteurs revivre en quelque sorte pour travailler de concert à l'instruction d'un petit fils de leurs illustres Elèves. A la tête de l'ouvrage que je vous annonce, est un brevet bien honorable pour M. *Didot*, qui lui impose la loi de se servir de caractères & de papiers fabriqués dans le Royaume : les caractères sont de *Didot* lui-même, & le papier velin fort de la manufacture de MM. *Mathieu Johannot* père & fils d'Annonai. Tels ont déjà paru, sous le même format, *Télémaque*, *Racine*, & la *Version Vulgate de la Bible*. (1) Telle paroît

(1) Les Ouvrages, *in*-8°. se vendent; sçavoir, *Télémaque*, 2 volumes brochés en carton, 30 liv. *Racine* 3 vol. 45 liv. & la *Bible*, 8 vol. 80 liv.

l'*Histoire universelle*, dont il a été tiré 350 exemplaires seulement. Ainsi papier, caiactères, imprimeurs, tout concourt avec d'excellents Auteurs à l'instruction d'un jeune Prince qui au surplus n'aura jamais de plus utile leçon que l'exemple du bon Roi qui nous gouverne.

Ces mêmes ouvrages ont été, ainsi que *l'Histoire universelle*, imprimés dans les formats *in*-4°. & *in*-18.



LE SONGE DU PAUVRE RÉALISÉ.

VERS adressés à M. COLOMBEAU, Conseiller d'Etat, Inspecteur général des Hôpitaux de France, par deux Enfans de l'Hôpital général d'Amiens, le 12 Janvier 1787.

ANONYME & ORPHANO.

D'où te vient, *Anonyme*, un tel empresse-
ment ?
Du bonheur, *Orphano*, c'est le pressenti-
ment.
Dieu du pauvre est le père ; il s'offre à
l'innocence,
En songe cette nuit, j'ai vu sa bienfaisance,
Au Conseil d'un Roi sage, elle dictoit ses
Loix,
Un Ange de sa Cour y réclamoit nos droits ;
Vas, ils sont dans mon cœur, dit LOUIS
qui l'admire,
Le malheur peut-il être où s'étend mon
empire !
Puise dans mes trésors, & dis à mes sujets
Que tous également ont droit à mes bien-
faits.
A ces mots je m'éveille, & crois encore
entendre
D'autres secrets divins que je ne puis
comprendre ;
Je vole sur les pas de l'envoyé des Dieux,
Il m'échappe... que dis-je ? il est devant mes
yeux.

Par le Père BELLECUEULE, Capucin.

AFFICHES DE TOULOUSE.

23 Janvier 1787.

La ville de Toulouse a toujours été distinguée par son goût pour les Sciences. Une Académie fondée dans son enceinte, lorsque les ténèbres de l'ignorance couvroient le reste de l'Europe ; le grand nombre d'hommes illustres qu'elle a produits ; leur mémoire immortalisée par les statues ; tels sont les monumens qui justifient sa réputation. Le mérite d'éclairer les hommes lui suffiroit bien pour assurer ses droits à la vénération publique ; mais il est un titre plus certain & plus sacré, c'est le privilège qu'elle a de rendre la liberté aux esclaves, dès cela seul qu'ils entrent dans sa banlieue. Grace au ciel, les temps sont passés où elle a pu montrer son attachement à ce privilège sublime : mais la manière dont elle l'a fait valoir, lorsqu'il s'est trouvé des gens assez vils pour vouloir l'enfreindre, prouve combien elle est digne d'en jouir. En 1403,

quatre esclaves s'étant sauvés de Perpignan, se refugièrent dans Toulouse. Leurs maîtres présentèrent requête aux Capitouls pour les réclamer. Ces Magistrats rejetèrent leur demande, qui auroit porté atteinte à une prérogative sacrée. Quatre ans après, il se présenta une affaire à peu-près pareille. Une jeune esclave y vint chercher un asyle, elle fut également réclamée; même refus de la part des Capitouls; ils brisèrent les fers de cette infortunée. Leur résistance fut dénoncée au Roi d'Arpajon, alors maître du Roussillon. Ce Prince leur écrivit une lettre, dans laquelle il n'épargna ni prières, ni menaces; ces deux ressources furent inutiles. Il eut alors recours à un autre moyen, qui ne réussit pas mieux. Il leur offrit 50000 florins d'or, pour les faire renoncer à ce privilège auguste; mais cette proposition fut reçue avec le mépris qu'elle méritoit; ils répondirent que rien ne pouvoit entrer en compensation avec l'honneur d'assûrer la liberté des hommes.

Avec quel enthousiasme l'ancienne

Rome eût-elle consacré ce vertueux désintéressement ?... Par quelle fatalité est-il demeuré dans l'oubli ?... N'avons-nous pas cette énergie, qui sçait apprécier les belles actions ? Nos concitoyens nous sçauront gré sans doute, d'avoir tiré ces deux traits de l'obscurité, pour laquelle ils n'étoient pas faits. Ils apprendront que si Toulouse a été la patrie des Arts, elle a été aussi le sanctuaire de l'humanité.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE XVII.

Les Françoises, ou 34 Exemples choisis dans les Mœurs actuelles, propres à diriger les Filles, les Femmes, les Epouses & les Mères. A Neufchâtel; & se trouve à Paris, chez Guillot, *Libraire de* MONSIEUR, *rue St. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, 4 volumes* in-12. *avec figures.*

Le Roman cesse d'être frivole ou dangereux, lorsqu'on l'emploie à la réforme des Mœurs & à l'instruction publique : les Moralistes s'élèvent

avec raiſon, contre les fictions qui n'offrent qu'un merveilleux abſurde, qui ne peuvent que remplir des têtes foibles d'idées extravagantes & chimériques, & dont le moindre mal eſt la perte de temps qu'elles cauſent; ils proſcrivent plus ſévèrement encore ces tableaux ſéduiſans d'une paſſion qui n'eſt que trop naturelle, & qui n'a pas beſoin d'être excitée. Ces peintures toujours trop touchantes d'un amour déſapprouvé par les parens; ces aventures de deux Amans perſécutés, qui finiſſent par triompher de tous les obſtacles. Ces livres qui ſemblent ne renfermer que des ſentimens honnêtes & délicats, ſont très-funeſtes, ſur-tout pour les femmes, dont elles amolliſſent le cœur, renverſent la tête, & qu'elles diſpoſent à donner dans tous les pièges d'un agréable ſéducteur. Mais des hiſtoires ſimples & courtes priſes dans les Mœurs de la ſociété, qui préſentent à toutes les perſonnes du ſexe, des leçons appropriées à leur état & à la ſituation où elles ſe trouvent, ne peuvent être qu'infiniment utiles,

& remplissent le but que doit se proposer tout Ecrivain, d'instruire en amusant : c'est ce que ne sont pas toujours ces contes prétendus *moraux*, dont la morale est souvent très-fausse & très-dangereuse. Il faut convenir, à la gloire des modernes, qu'ils ont mieux saisi que les anciens la nature & le vrai caractère du Roman ; ce genre d'ouvrage étoit autrefois regardé comme essentiellement consacré au merveilleux : on a reconnu depuis, qu'il étoit fait pour peindre la Nature & les Moeurs, & qu'il étoit astreint à-peu-près aux mêmes regles que le Poëme dramatique : le plus parfait Roman qui soit jamais sorti de l'imagination des hommes, le chef-d'oeuvre & le modele de ce genre, *Clarisse*, est un véritable [illegible] l'unité d'action [illegible] ment ob[illegible] peints [illegible] rare, [illegible] un art admirable [illegible] toujours [illegible] tions [illegible] toutes [illegible]

le dialogue est fort supérieur à celui de tous les Drames connus : un bon Roman n'est donc autre chose qu'un Drame en prose, qui n'est astreint ni à l'unité de lieu ni à l'unité de temps. Mais le Roman, en se perfectionnant, s'est en quelque sorte, corrompu ; car nos Auteurs ont peint des Mœurs si licentieuses, des scènes si indécentes, qu'il vaudroit beaucoup mieux lire les incroyables aventures des *Cirus* & des *Clelie*, que de jetter un coup-d'œil sur des tableaux aussi révoltans : dévoiler les vices & les intrigues de quelques femmes du grand monde, qui ont perdu toute pudeur ; les désordres de quolque libertins titrés, qui s'imaginent que la fortune & la naissance les affranchissent de tous les devoirs, ce n'est pas peindre les Mœurs de la société ; & s'il étoit possible que la société fût jamais assez dépravée pour avoir de pareilles Mœurs, il ne faudroit pas les peindre.

Dans les histoires que je vous annonce, le vice est toujours odieux & puni, la vertu toujours aimable & récompensée. Une femme, en croyant

ne faire qu'une lecture agréable, s'instruira de ses devoirs les plus essentiels, apprendra à les aimer & à les pratiquer comme le véritable & unique moyen d'être heureuse. C'est sur-tout à ce livre qu'on peut appliquer le vers de la *Métromanie* :

La Mère en prescrira la lecture à sa Fille.

La mère le lira elle-même avec beaucoup de fruit ; & il y en aura plusieurs qui, peu disposées par leur caractère, aux lectures pieuses, trouveront dans un Roman, l'instruction qu'elles n'auroient jamais été chercher dans un sermon.

L'Auteur a fort bien fait d'adresser sur-tout ses leçons aux femmes, non pas précisément parce qu'elles sont moins instruites que les hommes, mais parce que, d'après nos institutions, notre esprit & notre caractère, les Mœurs des hommes en France, dépendent absolument des Mœurs des femmes : quand elles seront sensées, vertueuses & respectables, les hommes seront solides, honnêtes & décens.

Il faut donc que les Moralistes donnent aux femmes leur principale attention, parce que l'exemple & la conduite des femmes est la seule leçon dont les hommes puissent profiter.

Le premier volume, destiné aux filles, présente huit exemples : le premier, intitulé ; *La bonne Fille à la bonne Mère*, est un des plus étendus. C'est presqu'un plan d'éducation pour les filles, où il y a d'excellentes vues ; mais l'Auteur n'auroit pas dû y faire le Théologien, ni chercher une autre définition de Dieu, que celle qu'on trouve dans le Catéchisme : en disant à un enfant que Dieu *est tout*, on ne lui en donnera pas une idée aussi claire & aussi juste que celle qui résulte de la définition connue. C'est à tort qu'il accuse l'imperfection de notre langue qui, selon lui, met obstacle à l'instruction, en nous donnant que des idées arbitraires des choses. « Il » faut, dit il, une attention extrême à » définir les noms, à montrer leurs » rapports avec les verbes (quand il y » en a). Ces deux mots, par exemple, » Dieu, ame, ne présentent aucune » idée en françois, que par la définition;

» mais dans l'admirable langue des
» Grecs, *theos* a son thême dans *theô*
» (je fais) *Dieu* signifie donc le *faiseur* :
» si l'enfant demande, de quoi ; vous
» répondrez *de l'Univers*, de tout.
» Ame, du mot latin *anima*, *animus*,
» signifie *principe de vie*, & présentoit
» aux Latins une idée claire : mais
» chez nous, ce mot ne dit rien,
» qu'autant qu'on nous montre son
» rapport avec le verbe animer, dont
» il est une contraction ».

L'Auteur s'égare ici mal-à-propos dans un détail d'érudition grammaticale, tout-à-fait inutile, & même fausse : un enfant né à Paris, entend tout aussi bien ce que signifient les mots *Dieu* & *ame*, qu'un enfant né à Athenes ou à Rome, entendoit les mots *theos* & *anima*. *Theos* est lui-même une racine en grec ; si on veut lui donner encore *theô* pour thême, on est le maître ; mais cette étymologie n'étoit d'aucune utilité pour l'enfant, ni même pour les hommes, parce que *faire* n'est pas la signification propre & usitée de *theô*, parce que *theo* est lui-même un thême très-inusité de

sithêmi, qui seul étoit en usage, & qui n'a plus le même rapport avec *theos*. L'usage attache à chaque mot d'une langue, un sens & une idée absolument indépendans de l'étymologie de ce mot; & les personnes qui n'ont aucune teinture du grec, sçavent ce que c'est qu'un Chirurgien, tout aussi-bien que ceux qui sont en état de dire que *Chirurgien* est formé de deux mots grecs, dont l'un signifie *main*, & l'autre, *ouvrage*.

L'Auteur, dans le cours de ses Histoires, montre un grand respect pour la Religion; il la recommande par-tout avec beaucoup de zèle, comme le frein le plus sûr des passions & la meilleure sauve-garde des Mœurs: je suis d'autant plus surpris, que dans ces détails d'éducation, il établisse un Dialogue entre un père & sa fille (tout-à-fait dans le même goût du Dialogue entre une petite fille & sa gouvernante, qu'on trouve dans l'*Emile*) dont le but paroît être d'ébranler un des dogmes les plus essentiels de la Religion Chrétienne: l'éternité des peines. Voici le passage.

» — Pouvons-nous infiniment aimer? —— Non : car vous m'avez dit il y a long-temps que nous étions bornés. —— Pouvons-nous être infiniment bons? —— Nous ne le pouvons pas. —— Et pouvons-nous être infiniment méchans? —— Pas davantage. —— Pouvons-nous être infiniment punis? —— Mais, mon papa, vous me faites, ce me semble, toujours la même question en d'autres termes. Je vous ferai toujours la même réponse : *un être fini ne peut être infiniment puni. Il me semble aussi qu'un être infiniment bon ne peut infiniment punir; car, quand exerçeroit-il sa bonté?* »

C'est bien là la réponse d'une petite fille qui ne sçait pas raisonner : rien n'est plus aisé à détruire qu'un pareil sophisme, & les enfans même qui sçavent bien leur catéchisme, pourroient le réfuter : il me semble que les Auteurs qui n'ont ni mission ni caractère pour parler des dogmes de la Religion, devroient par prudence, & par respect, s'imposer sur cet article délicat, le plus profond silence : la

morale n'offre-t-elle pas à leur éloquence un champ assez vaste !

Dans un autre endroit de la même dissertation, l'Auteur voudroit qu'aucun Prêtre ne fût admis à confesser, qu'il n'eût cinquante ans ; il voudroit aussi que tous les Confesseurs eussent été mariés & eussent des enfans, persuadé, dit-il, qu'il n'est point d'ame plus pure que celle de l'homme qui est père de famille. C'est contredire ouvertement les conseils évangéliques, qui nous font regarder le célibat comme un état plus parfait que celui du mariage. Selon lui, l'emploi de Confesseur devroit être *la couronne de la vieillesse de l'intègre Magistrat pour la haute Eglise, & du bon citoyen de tous les états pour le second ordre. Ainsi, un Conseiller* au Parlement, un Fermier Général, un Marchand, un Procureur, un Notaire, &c. qui, fatigués des travaux de leur état voudroient se retirer & vivre en repos, deviendroient confesseurs sur la fin de leurs jours, & auroient pour retraite le confessionnal.

La Fille à la mauvaise Mère offre un

exemple rare & touchant de douceur, de patience, de résignation : ces vertus se trouvent récompensées par un heureux mariage ; tandis que ses sœurs, gâtées par leur mère, ne trouvent point d'époux.

Le portrait de la fille naïve est très-intéressant ; mais il ne peut-être utile ni aux filles qui sont naïves, ni à celles qui ne le sont pas ; car la naïveté est un don de la nature, qui ne peut s'acquérir : voici un trait de naïveté assez plaisant, que je cite pour faire connoître la manière de l'Auteur.

» Elle se promenoit dans le jardin, » regardant le Jardinier & sa femme, » qui arrosoient. Avec son ton naïf, en» fantin, elle leur demanda, pourquoi » ils versoient tant d'eau sur les cou» ches au pied des laitues, &c. — » Ma'm'selle, quand vou' avez soif, » n'buvez vous pas? — Il est vrai, » Jérôme! Hében, mes herbes ont « soif, & je llieû' donne à boire. — A » quoi voyez-vous ça? — à leûs feuiles, » qui ont l'air fanée : voyez à ç't'heure: » com'a' r'verdissons! — C'est bon, » dit *Julie*, j'aurai bien soin de donner

» à boire à mes fleurs : hô ! je vous
» réponds que je ne les laisserai pas
» avoir soif. Elle avoit un petit carré,
» garni de fleurs les plus agréables
» de la saison ; elle courut les arroser.
» En revenant auprès du Jardinier,
» elle entendit, qu'il disoit. — Femme,
» j'ai soif ; arrose moi l'gosier. —— Sa
» femme lui versa un grand verre de
» vin, qu'il avala. —— J'sens qu'ça
» me ravigote : Ça vaut mieux que
» d'lieau ; mais c'est qu'c'est pus cher.
» —— *Jérôme* (dit *Julie*), si l'on arro-
» soit avec du vin, les plantes seroient-
» elles plus belles ? —— Hâ ! je l'crois
» (dit *Jérôme* en riant), pourvu qu'i'
» passit pa' l'cou du Jardinier. . . . Et
» meilleur i' s'ra mieux à viendront. –
» C'en fut assés pour que *Julie* de-
» mandât tous les jours une bouteille
« de vin, qu'elle portoit ensuite en
» cachette à *Jérôme*, en le priant de
» la passer par son cou. Il la lui rendoit
» remplie de l'eau de la cîterne, ex-
» posée au soleil, & très-favorable
» à ses plantes : —— Versez à présent
» cette liqueur sur vos œillets, &
» vous verrez, Mademoiselle ! Quel-

» ques jours après, M. *Lebon* mit dans
» le carré de sa fille, qui aimoit pas-
» sionnement les fleurs, & qui avoit
» tous les goûts innocents fort vifs,
» une plante rare, qu'il lui recom-
» manda. *Julie* demanda du meilleur
» vin : on lui en donna, croyant que
» la personne qu'elle soulageoit, étoit
» malade : mais on la suivit enfin, &
» on la vit donner la bouteille à
» *Jérôme*, qui l'avala en trois gorgées.
» Mad. *Lebon* aborda sa fille, & lui
» demanda pourquoi elle donnoit du
» vin à *Jérôme*, qui se portoit bien, &
» qui avoit sa ration. *Julie* répondit :
» —— C'est afin qu'elle passe par son
» cou, pour faire du bien à mes fleurs.
» —— Et pourquoi en as-tu demandé
» du meilleur aujourd'ui? —— C'est à
» cause de cette nouvelle plante rare.
» La mère sçut alors adroitement com-
» ment tout étoit arrivé; elle fit une
» petite reprimande à *Jérôme*, comme
» étant gourmand, & ne dit rien à sa
» fille; sinon : —— Apprends, mon
» enfant, qu'il ne faut aux fleurs que
» de l'eau. Elle n'insista pas davan-
» tage, & défendit à la femme de

» *Jérôme*, de rien expliquer ».

On trouve dans la *Fille d'esprit*, à-peu-près le même ridicule & le même but moral que dans les *Femmes sçavantes* de *Moliere*. La manie scientifique est plus commune dans les femmes que dans les jeunes filles, & ce travers aujourd'hui est bien plus répandu que du temps de *Moliere*. Voilà pourquoi il est plus difficile de l'attaquer avec succès. Les *Femmes sçavantes* de *Moliere*, quoiqu'elles soient un véritable chef-d'œuvre de comique, tomberoient aujourd'hui infailliblement, par une raison bien simple : les femmes n'iroient point à une pareille pièce.

La Fille recherchée par un Amant honnête; & *la Fille recherchée par un Fat*, sont deux histoires très morales & très-instructives. On y voit que l'amant propre à faire un bon époux, est celui qui ne flatte point sa maîtresse; qui respecte ses mœurs & son innocence; qui évite même de lui peindre trop vivement sa passion, pour ne lui montrer que de la tendresse & de l'estime. Mais l'amant qui fait le galant & le passionné, sur-tout

à l'insçu des parens ; qui cherche à gâter le cœur de sa maîtresse par une adulation perfide ; qui annonce qu'après le mariage, il la laissera vivre à sa fantaisie ; qui ne parle jamais raison, est un séducteur dont il faut se défaire.

La Fille sans Amant nous montre que c'est en fuyant les hommes, qu'on trouve plus facilement un mari. Les hommes aiment à déterrer dans les filles, le mérite qui se cache ; & les partis honnêtes sont presque toujours effrayés par les galans : c'est ce qu'on voit dans *la Fille courue*, qui, après avoir long-temps brillé aux promenades publiques, fixé les regards des amateurs, refusé par orgueil, plusieurs partis honnêtes, finit par ne plus trouver personne, & se marie de dépit & de rage, à un vieux monstre.

Le second volume destiné aux femmes, offre neuf exemples de leurs bonnes comme de leurs mauvaises qualités. L'Auteur caractérise & met en action, *la Femme impérieuse*, *la Femme paresseuse*, *la Femme esprit fort*, *la Femme dépensière*, *la Femme jalouse* ;

ce ne sont pas là à beaucoup près, tous les défauts des femmes. La satyre de *Boileau* en offre un plus grand nombre, tracés du pinceau le plus vigoureux. Notre Auteur restreint encore davantage les qualités des femmes ; il ne considère ici que *la dévote* tendre & sensible ; encore donne-t-il à cette dévote, un goût pour les minuties & une simplicité puérile qui fait dégénérer sa dévotion en enfantillage : elle a dans son appartement une petite chapelle, qu'elle s'amuse à parer, dont elle change les ornemens suivant les fêtes, où elle dit l'office aux heures prescrites : cette chapelle est pour elle, ce qu'une poupée est pour une petite fille : une dévote de cette nature, n'est pas un modèle à proposer aux femmes. L'exemple de la *Femme entendue* renferme une instruction plus solide : mais on ne s'attendoit pas à trouver ici la *Femme parfaite* ; car ce n'est que dans ce livre qu'elle existe. On jugera de ce que c'est que cette *Femme parfaite*, par le plan de conduite qu'elle se trace. Le voici rédigé par articles.

» 1°. Je ferai attention sur ma
» personne, pour ne jamais être sur-
» prise à manquer de ce qu'il faut
» pour plaire à mon Mari, & plus
» encore à ne pas avoir ce qui lui
» deplaît. 2, Dans ma conduite, je
» prendrai bien garde à ne rien faire
» & à ne rien ometre, qui puisse
» blesser l'exactitude de sa raison;
» c'est un soin qui m'occupera tou-
» jours agréablement, parce que le
» succès m'en payera au centuple.
» 3, Mon Mari n'est pas un Homme
» avec lequel on puisse avoir la
» moindre humeur, sans danger de
» tout perdre : on encourroit son
» mépris, & il seroit presqu'impossi-
» ble de l'en faire revenir : Je serai
» toujours égale; ou si je me permets
» quelques épanchemens de tendresse
» avec mes sœurs, ils auront la gra-
» vité qui convient, non à *Charlotte*
» *De-Scransse*, mais à Mad. *De-Matras*.
» 4, Dans les remercimens que je
» ferai à mon Mari, de ce qu'il fait
» pour mes Sœurs, je contraindrai
» l'attendrissement de ma reconnois-
» sance, je pourrois l'attendrir aussi;

» mais cela n'arriveroit qu'une fois ;
» il se défieroit ensuite de moi, &
» affecteroit plus d'impassibilité. 5,
» Dans tout ce que je ferai pour lui
» journellement, je cacherai l'affecta-
» tion, soit de l'ostentation, soit du
» secret ; j'agirai simplement, comme
» faisant mon devoir. J'ai vu chez
» Maman une Femme qui avoit perdu
» le cœur de son Mari, en vantant
» trop ce qu'elle faisoit pour lui,
» quoiqu'elle parût le faire de bon
» cœur. 6, Je réglerai ma gaîté, ma
» gravité ; mon air sera gai ou triste,
» suivant les dispositions de mon
» Mari, mais sans aucune affectation.
» 7, S'il est gai à table, je le serai,
» sans jamais faire remarquer ni à lui,
» ni à d'autres qu'il est plus gai qu'à
» l'ordinaire. 8, Lorsqu'il s'agira de
» partager ses peines, je tâcherai de
» le faire noblement, & non en
» femmelette : si j'entreprenois jamais
» de le consoler, il faudroit bien
» prendre garde à blesser la dignité
» maritale, en paroissant lui présenter
» des motifs de consolation qu'il ne
» connaissoit pas ; à moins que ces

» motifs ne viennent de mes senti-
» mens pour lui, ou de quelque
» ressource qui m'est particulière. 9,
» Si j'ai des Enfans, leur Père en
» sera le maître absolu ; tous mes
» principes d'éducation seront sacri-
» fiés aux siens, quels qu'ils soient,
» parce qu'en cette matière, l'unani-
» mité est la première qualité de
» l'institution. 10, Je ne crois pas
» que jamais mon Mari me porte à
» la dissipation, ou du moins ce seroit
» momentanément : dans ce cas, je
» ne me dissiperois que dans l'instant
» où cela lui seroit plaisir, & je me
» recueillerois aussitôt après ; je crois
» que c'est un excellent moyen de
» conserver l'estime de son Mari. 11,
» Si un époux a peu de religion, il
» ne faut pas que la Femme en soit
» moins pieuse ; mais elle doit alors
» s'observer avec un soin extrême,
» pour rendre aimable sa piété, res-
» pectable, grande, touchante, abso-
» lument puisée dans l'écriture sainte,
» & non dans les livres ascetiques des
» Moines, aussi faux, que ridicules :
» je ne condamne point les pratiques

» minucieuses, mais elle me seroient
» très-nuisibles dans ma position. 12°.
» Avec les Maris comme le mien, il
» faut une vertu que j'aime beaucoup,
» c'est l'économie, ou l'ordre : si j'y
» manquais, seulement en apparence,
» la plaie que je ferois au cœur de
» mon Epoux, seroit incurable. 13°.
» Je ne dis rien de la chasteté ; c'est le
» plus sacré de mes devoirs ; j'espère
» que jamais l'apparence la plus légère
» ne se trouvera contre moi ».

N'en déplaise à la *Femme parfaite*, elle ne doit pas sacrifier tous ses principes d'éducation à ceux de son mari *quels qu'ils soient* : ce *quels qu'ils soient* est trop fort ; car si les principes d'éducation de son mari, sont dangereux & corrupteurs ; ce seroit de sa part, une prévarication & une lâcheté bien criminelle, si elle n'employoit pas tout ce qui est en son pouvoir pour lui en faire adopter d'autres.

J'ignore s'il faut ranger dans la classe des qualités ou des défauts, la *Femme veuve*, c'est-à dire, la Veuve qui se remarie ; mais l'Auteur lui-

même m'apprend que c'est une bonne qualité qu'il a voulu peindre, & que la morale qui résulte de son histoire de *la Femme veuve*, est celle-ci : *la nature & la décence veulent qu'une Veuve, jeune & jolie, rentre dans le mariage* : c'est peut-être de tout l'ouvrage, l'histoire la plus inutile ; car toute Veuve, jeune & jolie, est assez portée d'elle-même à suivre en cela la nature & la décence.

Ce volume est terminé par un Drame en cinq actes & en prose, intitulé, *la Mère impérieuse* ou *la Fille naturelle*.

On examine plus particulièrement dans le troisième volume, la conduite des Femmes à l'égard de leurs Maris : on y trouve les portraits de la *Femme insensible*, espèce d'automate qui ne s'affecte de rien, & à qui le bien & le mal sont indifférens ; de la femme d'un homme hideux & brutal, qui, sans cesser de lui être fidelle, ne peut cependant défendre son cœur d'un tendre penchant pour un homme doux & aimable : l'Auteur y a peint des couleurs les plus naturelles, la situation d'une femme unie à un ivrogne,

à un joueur, à un débauché, à un jaloux, à un ſot, à un homme d'eſprit, à un homme veuf; & ſes exemples apprennent comment il faut ſe conduire dans ces différentes poſitions.

Le quatrième & dernier volume eſt conſacré aux Mères. L'Auteur nous y montre dans une ſuite de tableaux intéreſſans, *la Mère qui nourrit*; *la Mère d'une famille nombreuſe*; *la Mère ſévère*; *la Mère GATEAU* (expreſſion triviale & populaire que l'Auteur n'a pas dédaignée); la *Mère aux méchans Enfans*; *la Mere aux bons Enfans*; *la Belle-Mère & la Grand'Mère*; le tout eſt terminé par une Fable dramatique, intitulée *la Cigale & la Fourmi* ou *l'Enfant gâté.*

Les trente-quatre exemples dont j'ai cité les titres forment la partie de l'Ouvrage la plus ſolide, la plus inſtructive, & à tous égards, la plus agréable; c'eſt dommage que l'Auteur ait jugé à propos d'y inſérer trente un morceaux ſous le titre de *Lectures*, dont les vues ne ſont pas toujours auſſi ſaines, ni la morale auſſi

pure : parmi ces morceaux, les meilleurs ſont ceux qui renferment des hiſtoires du même genre que celles qu'il nous a données ſous le titre d'*Exemples*; mais ces hiſtoires ſont en petit nombre; la plupart de ces morceaux ſont des diſſertations emphatiques, ſur différents points de morale, de politique & même de littérature. Le moindre défaut de ces diſſertations eſt la déclamation & l'enflure; l'Auteur s'y livre trop à ſon goût pour les paradoxes; il y expoſe avec trop peu de ménagement des idées biſarres & même dangereuſes: la ſimplicité de ſes *Exemples* ne lui a pas paru ſans doute donner une idée aſſez avantageuſe de ſon génie; il a voulu montrer dans ſes *Lectures*, qu'il étoit toujours un penſeur vigoureux, profond & ſur-tout extraordinaire; mais en voulant embellir ſon ouvrage il l'a vraiment déparé, & il en vaudroit beaucoup mieux, s'il étoit réduit & borné aux ſeuls *Exemples* dont la morale douce, commune, familière, expoſée d'une manière aſſez intéreſſante, offre réellement une lecture

tout-à la-fois utile & agréable pour les filles & les femmes bourgeoises.

L'Editeur des *Françoises* avoit composé autrefois un Ouvrage intitulé le *Hibou-Spectateur*. Ce Hibou est probablement resté dans une nuit profonde; c'est ce qui a engagé l'Auteur à tirer des ténébres & à mettre au jour dans cette nouvelle production, plusieurs des morceaux les plus saillants de cette feuille nocturne, sous le titre de *Lectures*. Le plus important & le meilleur de ces morceaux est l'*Education d'un Prince*. Mais reste-t-il quelque chose à dire, sur cette matière, après *Télémaque*. Voici quelques exemples des opinions singulières répandues dans ces *Lectures*.

Dans celle qui est intitulée *le Chagrin*, il conseille à l'époux d'une femme infidèle, d'imiter son infidélité, ce qui est contraire à la pureté de la morale chrétienne, voici ses termes: » Des loix injustes & barbares t'empêchent de rompre ton lien; des fous, des forcenés, d'infâmes cagots, les plus dangereux des hommes, les ont promulguées; tu es forcé de subir le

supplice

ſupplice dont Mezence le féroce tourmentoit ſes victimes ; tu languis attaché à un cadavre infect ; ſépare-t-en, ſans rompre le lien, puiſqu'il eſt indiſſoluble ; remplis en dépit d'une loi injuſte, ton cœur d'un ſentiment doux, naturel, conſtant, pour un objet eſtimable ; ou ſi tu n'en trouves pas à ta portée, jette-toi dans les bras de l'amitié ». . . . .

Les loix ſociales qui ne permettent pas à l'époux d'une femme infidelle de ſe remarier, exiſtent ; cela ſuffit pour qu'on reſpecte ceux qui les ont portées, & qui ſans doute avoient leurs motifs ; il eſt contraire à la raiſon & à la décence de donner publiquement à nos Légiſlateurs, les noms de *fous*, de *forcenés*, d'*infames cagots*. Ce n'eſt là ni de l'éloquence ni du zèle.

Dans l'*Éducation d'Anaſtaſie*, on lit : *quant aux Spectacles, ne prends jamais ces amuſements dangereux* ; & dans la lecture intitulée *le Spectacle*, on trouve préciſément le contraire. « *Ce n'eſt point une raiſon contre le* » *Théâtre François de ce que les paſ-* » *ſions y ſont délicieuſement émues, de ce*

» *qu'il s'y trouve des situations qui laissent des traces profondes dans l'ame des* » *jeunes gens* ». La doctrine de ce dernier passage est également fausse & dangereuse. Il faut voir ce que dit à ce sujet *Jean-Jacques*, dans sa lettre sur les Spectacles ; il y démontre que les peintures de l'amour, même les plus honnêtes, ne peuvent qu'amollir le cœur & le disposer à l'amour illégitime.

L'Auteur voudroit que les Auteurs ne missent jamais leur nom à leurs Ouvrages, supposant qu'ils n'ont jamais en écrivant d'autres motifs que celui d'être utiles. C'est vouloir détruire absolument les arts & les lettres qui ne se soutiennent que par l'amour de la gloire : *honor alit artes*. Celui même qui déclame avec tant de force contre l'orgueil des Auteurs qui mettent leurs noms à leurs Ouvrages, a pris grand soin de placer à la tête de la plupart des siens la liste de ses noms & surnoms : il ne s'est pas même contenté de se nommer ; il a voulu que le public eût une connoissance exacte de son village, de sa famille, de ses père,

mère, frères, sœurs, cousins, &c. Il a rempli quelques-uns de ses livres de cette généalogie qui ne finit pas. Ce qui prouve encore que la modestie n'est pas la vertu favorite de l'Auteur; c'est que dans les *Françoises*, il parle par-tout de ses propres ouvrages avec l'enthousiasme de l'admiration ; il *s'extasie* devant le *mimographe*, le *pornographe*, le *Paysan Perverti*, il s'écrie. « *Ah tu peux ô Ni-*
» *colas Edme, tu peux avoir des cha-*
» *grins après tes chefs-d'œuvres ; mais*
» *la seule idée de les avoir produits doit*
» *tenir lieu de tout à leur sublime Au-*
» *teur* ».

Ailleurs l'Auteur prétend que la langue Françoise n'est *qu'un jargon informe dégénéré du latin, plus mobile que le sable, parce qu'il n'est pas fait, qu'il n'est pas une langue & peut-être ne le deviendra jamais* : ainsi la langue dans laquelle ont écrit les *Bossuet*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Moliere*, les *Boileau*, les *Fénélon*, les *la Bruyere*, n'est pas une langue ; & on doit s'occuper à réformer le plutôt qu'il sera possible cet idiôme barbare ;

notre Auteur y travaille avec plus de zèle que personne ; car son style est par-tout infecté de néologisme & farci d'expressions forgées, telles que *favorabilité*, *agréabilité*, *mignonesse*, *inrespectueux*, *préjugistes*, *annoseux*, pour dire qui a duré un *grand nombre d'années*, &c. Si tous les Ecrivains s'accordent à suivre cet exemple, il est certain qu'en moins d'un siècle, les chefs-d'œuvres de nos grands hommes seront inintelligibles, & par conséquent perdus pour nous ; mais nous en serons dédommagés par le plaisir d'avoir une belle langue, une langue faite, & non plus un informe jargon.

L'Auteur affiche par-tout la haine & le mépris de la critique : bien-loin de la regarder comme utile à la littérature, il *pose en fait* que si *Corneille* dans sa jeunesse, eût été en butte aux traits de la critique, nous n'aurions ni le *Cid*, ni *les Horaces*, ni *Cinna*, encore moins *Rodogune*, *Polyeucte*, *la mort de Pompée* : le fait ne paroît pas exactement posé ; car personne n'a été plus vivement critiqué que *Corneille* ; on sçait les persécu-

tions qu'essuya le premier de ses chef-d'œuvres. *Racine* & *Moliere* n'ont pas été plus épargnés, & cependant n'ont pas perdu courage : il ne faut donc pas soutenir que *la critique fût-elle impartiale, ne fait qu'intimider & donner au génie des entraves qui l'étouffent* : croyons-en *Boileau*, qui dit si judicieusement dans son Epître à *Racine* :

Au Cid persécuté, Cinna doit sa naissance,
Et ta plume peut-être aux censeurs de
Pirrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis
Burrhus.

Malgré son aversion pour la critique, notre Auteur décoche de temps en temps quelques traits satyriques contre divers Ecrivains, & parle en termes injurieux de quelques critiques célèbres, dont les ouvrages périodiques sont un peu plus connus & plus estimés que *le Hibou spectateur*. Sa pitié pour les gens de lettres maltraités par les Journalistes, va jusqu'à leur offrir un asyle dans une espèce de journal dont il propose le plan sous le

titre du contradicteur. Il aura fort à faire s'il prétend réhabiliter la mémoire de tous les Auteurs dont la critique aura fait justice. Il est vrai qu'il a de rares talens pour la contradiction, & que son goût est très-particulier; car il regarde comme *une sottise*, le sublime, *qu'il mourut*, *des Horaces*; & le vers suivant que la rime amène, universellement blâmé comme une cheville, lui paroît beaucoup meilleur & plus naturel: quand on juge ainsi, on est fait assûrément pour contredire tous les critiques. Cependant le contradicteur n'aura pas autant de besogne qu'on pourroit se l'imaginer d'abord; car il déclare qu'il respecte beaucoup les jugements consignés dans les grands Journaux de la Capitale, tels que *le Journal Général de France*, *le Mercure*, *le Journal de Paris*, & *les Affiches de Province*: ainsi ce seront de petits folliculaires obscurs qui seront l'objet de ces contradictions: assûrément en les contredisant il leur feroit trop d'honneur, & ils n'en valent pas la peine.

Je finis par un trait qui montre

avec quelle aſſurance l'Auteur tranche les queſtions les plus importantes. Ce trait n'eſt cependant pas tiré d'une *Lecture*, mais d'un *exemple*. Il décide que notre ſiècle eſt très-ſupérieur à celui de *Louis XIV*, uniquement parce qu'autrefois l'ivrognerie étoit un vice à la mode, & qu'on en rougit aujourd'hui : cette déciſion ne paroîtra peut être pas bien philoſophique.

Au reſte, ces ſingularités & pluſieurs autres, ne détruiſent pas le grand fond d'utilité & d'agrément qu'on remarque dans *les Françoiſes*, & ce mérite doit rendre l'ouvrage recommandable à tous ceux qui cherchent dans leurs lectures l'inſtruction réunie à l'amuſement.

Je ſuis, &c



LETTRE XVIII.

Discours sur l'esclavage des Negres, & sur l'idée de leur affranchissement dans les Colonies; par un Colon *de St. Domingue, avec cette Epigraphe, tirée de Térence :*

Homo sum : humani nihil à me alienum puto.

A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Hardouin & Gattey, *Libraires de S. A. S. Madame la Duchesse d'ORLÉANS, au Palais Royal,* Nos. 13 & 14.

ON a souvent remarqué les contradictions qui règnent en ce bas monde: l'esclavage des *Negres* en offre plusieurs très-frappantes. La charité fraternelle, qui fait l'esprit du Christianisme, est sans doute ce qu'il y a de plus contraire à l'idée même de l'es-

clavage ; & ce sont des Chrétiens qui font la traite des *Negres*, sans que les Chefs de cette Religion ayent réclamé fortement contre les violations authentiques de la loi la plus divine & la plus humaine. Il n'y a eu jusqu'ici que les *Quakers* de Philadelphie, qui en abolissant chez eux cette indigne servitude, ayent été conséquens avec leur Religion fraternelle & avec eux-mêmes. Mais voulez-vous voir la contradiction la plus aveugle & la plus insensée ? L'Evêque de *Chiapa*, le fameux *Las Casas*, ce patron si zélé, si véhément des Américains, c'est lui qui donna la première idée d'enlever des Africains, pour les condamner aux fers & aux tourmens dont il s'efforçoit de délivrer ses chers Indiens. Croyoit-il donc que les *Noirs* n'étoient pas hommes, aussi bien que les peuples *Jaunes* ?

Autre contradiction non moins ridicule de la part de nos Philosophes, qui déclament avec tant d'emphase contre la servitude des *Negres*, & qui déclament en même temps avec enthousiasme, en faveur du Commerce

& du luxe. Ne voyent-ils donc pas quelle est la base & le ciment de ce Commerce immense établi entre les deux mondes, & du luxe énorme qui en est la suite ? Ce luxe & ce Commerce sont cimentés de la sueur & du sang des *Noirs*. On peut, diront-ils, concilier les intérêts du luxe & ceux de l'humanité : affranchissez les *Negres*; & que de mains libres travaillent à nous procurer des voluptés & des richesses. Il y a bien de l'inconséquence encore, à s'imaginer que des hommes libres & aussi amoureux de l'oisiveté que le sont les *Negres*, s'épuiseroient de travail pour fournir à nos délices; mais laissons l'Auteur du *Discours*, répondre à ce projet d'affrancissement.

« Deux manières de l'opérer, dit-il : l'une, de renvoyer les *Negres*, ne peut être proposée que pour n'omettre aucune des combinaisons imaginables. On sent combien cette idée est absurde & difficile d'exécution; combien peu d'ailleurs, elle rempliroit le but de bienfaisance supposé, puisque tôt ou tard, ces mêmes in-

dividus seroient exposés à retomber dans les fers des Nations moins scrupuleuses. L'autre manière seroit de les affranchir en les gardant dans les Colonies. Dans ce cas, deux suppositions. D'y laisser en même temps les Blancs. Impossible. Une foule de raisons. Quel chaos! quelle Anarchie! quel désordre affreux! quel pouvoir assez fort, réussiroit à contenir ces affranchis enivrés de leur nouvel état, empressés d'en faire valoir tous les droits, & dont le nombre est décuple de celui des Blancs? Bientôt ceux-ci chassés, ou plutôt égorgés, laisseroient un champ libre à leurs ennemis; & cette horrible révolution déconcertant l'attente de leur bienfaiteur, attireroit ses armes vengeresses sur une race ingrate & perfide, & lui rendroit ses fers qu'on venoit de briser..... Admettant pour un moment, la possibilité de purger entièrement nos Isles de cinq ou six cens mille esclaves dont elles sont couvertes, je me prêterai à l'idée que l'on puisse leur substituer une nombre égal, ou, si l'on veut, moindre de Blancs, dont

les mains libres cultiveroient ces terres ſituées ſous un climat brûlant..... Quand la comparaiſon du ſort de nos journaliers d'Europe, avec celui qui les attendroit en Amérique, ſeroit démontrée tout à l'avantage de celui-ci, on ne parviendroit jamais à les en convaincre. Ils ſe refuſeroient à remplacer les eſclaves de nos Iſles, malgré tout ce qu'on pourroit dire pour leur faire entendre qu'ils y conſerveroient la liberté. Et quand ce point ſeroit obtenu, comment les diſtribuer enſuite ſur leurs habitations? Seroit-ce à titre d'engagé, comme cela ſe pratiquoit dans le premier âge des Colonies? Non ſans doute, & je n'imagine pas que l'on ſongeât à renouveller cette eſpèce de ſervitude ſi aviliſſante; & qu'après en avoir délivré les *Negres*, on voulût une ſeconde fois les tranſplanter ſur la tête d'une partie de la Nation. D'ailleurs, il eſt plus que douteux, qu'il ſe préſentât maintenant des ſujets pour des fonctions pénibles, & qui ſeroient ſûrement peu lucratives. Et puis, comment les contenir? Par quels moyens qui

conciliassent les égards que l'on doit à des hommes libres, & la sévérité de la discipline cependant indispensable pour l'entretien & le service de ces grandes machines qui réunissent la culture des terres à l'industrie des Manufactures. Ce seroit bien pis, s'il étoit question d'employer des hommes parfaitement libres, & de les soudoyer. Si, dans un Royaume aussi peuplé que la France, il est souvent difficile à un laboureur de rassembler une quantité de bras suffisante pour faire la moisson, c'est-à-dire, pour un temps borné, comment à Saint-Domingue, par exemple, où, d'après un calcul que je ne crois pas très-éloigné de la vérité, je suppose à peu-près deux cens individus par lieue quarrée, comment, dis-je, un habitant dont la culture & les autres travaux qu'il entraîne, demanderoient cent ou cent cinquante ouvriers effectifs, pourroit-il se les attacher pour une année entière, & renouveller cette opération tous les ans? Cela seroit peut-être possible sur les petits biens; mais, j'ose l'affirmer, absolument

impraticable sur les Sucreries. Réunir pour des travaux qui ne connoissent point de relâche, cent ou deux cens individus libres, c'est-à-dire, des gens dont la paresse, ou l'humeur, ou l'appât d'un plus fort gain offert ailleurs, dérangeroient tous les travaux d'une habitation, & en exposeroient le propriétaire à perdre sa récolte, ou du moins à la voir diminuer considérablement? Seroient-ils tous des célibataires? Cela n'est pas présumable. Seroient-ils mariés? Mais où sera donc la demeure de ces familles? Formeront-elles, comme en Europe, des Villages où chaque chef possesseur d'un cabane, & chaque matin y laissant sa femme & ses enfans, viendront les y trouver chaque soir? Dans ce cas, ils se nourriroient eux-mêmes, & leurs salaires devroient être bien considérables pour satisfaires les besoins de quatre ou cinq individus, dans un pays où la livre de pain coûte communément dix sols en argent de France. Il ne faudroit pas y parler de viande pour trois cens mille bouches, puisqu'à peine on peut en fournir à

trente ou quarante mille. Enfin, ſoit qu'ils vécuſſent, comme je viens de le ſuppoſer, dans leurs propres chaumières, ou que vous parvinſſiez à les fixer ſur les habitations, & que, dans l'un & l'autre cas, vous leur fourniſſiez des vivres de terre, tels que les patates, ignames, bananes, &c. ainſi qu'on le fait aux *Nègres* ou *Mulâtres* libres ouvriers, le moindre ſalaire que vous pourriez leur donner en argent, ſeroit du moins égal à celui qui eſt généralement admis pour cette claſſe de gens de couleur, c'eſt-à-dire, trois livres par jour. Calculez à préſent, & voyez ſi cette miſe dehors n'abſorberoit pas les revenus. Il ſeroit donc impoſſible à un habitant de ſoudoyer une pareille armée, à un tel prix; &, s'il étoit moindre, impoſſible à ces ouvriers de vivre; par conſéquent, extravagant de propoſer à des hommes de quitter leur patrie, pour aller mourir de faim à l'autre bout de la terre, & ſur-tout ſans pouvoir leur offrir la perſpective d'une chance plus heureuſe. Enfin, au lieu du projet de ſubſtituer les

Blancs aux *Negres*, ne feroit-il queſtion d'employer ceux-ci, après les avoir affranchis ſucceſſivement? Le moyen le plus ſimple & le plus naturel, ſera de fixer cet affranchiſſement à un âge quelconque; 60 ans, par exemple, pour les hommes, & 55 pour les femmes; & à l'égard des mères de famille, auſſi-tôt qu'elles auront cinq ou ſix enfans. Si, du moment qu'ils feroient libres, ils ſe propoſoient de quitter l'habitation, & que l'intention des Légiſlateurs fût de donner à ce bienfait de la liberté, toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible, c'eſt-à-dire, le droit de diſpoſer de ſa perſonne au gré de ſes déſirs, il faudroit donc qu'ils portaſſent la prévoyance juſqu'au point d'aſſigner à ces nouveaux affranchis, des terreins qui leur fourniſſent à la fois une demeure & des moyens de ſubſiſtance. Autrement pour eux la liberté ne feroit que le préſent le plus funeſte, puiſqu'elle les expoſeroit au ſort de périr de misère. Mais où les prendroit-on ces terreins? Ils ſont tous diſtribués, ou s'il en reſte, ce n'eſt

ſûrement pas la centième partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour un auſſi grand nombre de têtes. Et s'il en manque déjà pour la génération préſente, comment en pourvoir celles qui lui ſuccèderont ? Ces affranchis ſeront donc forcés de reſter ou de revenir dans les lieux où ils ont pris naiſſance, où leur exiſtence eſt aſſurée, où réſide leur famille à laquelle ils ſont en général très-attachés ; & la néceſſité, plus forte que les loix, conſervera naturellement l'ancien ordre que l'on vouloit intervertir ».

Tout cela nous paroît aſſez bien raiſonné, & ſur-tout bien calculé. On ne l'aiſſera pas de demander à l'Auteur, commeut ont fait les *Quakers* de Philadelphie pour ſupprimer la ſervitude. C'eſt que la charité & l'humanité calculent autrement que l'intérêt ; c'eſt qu'ils ſe ſont moins ſouciés d'être des millionaires que d'être des hommes ; c'eſt que la ſimplicité de leurs mœurs, la modération de leurs déſirs, les arrachant à l'empire du luxe, ont conſervé en eux l'amour de leurs ſemblables. Si, au contraire,

raiſonnant comme nos Philoſophes, ils avoient voulu concilier les ſentimens d'humanité en ſpéculation, avec un ſyſtême uſuel de volupté épicurienne, ils auroient flotté continuellement de contradiction en contradiction, & en gémiſſant d'un ton hypocrite ſur le ſort de leurs *Negres*, ils ne les auroient pas moins laiſſés dans l'eſclavage.

M. l'Abbé *Raynal* eſt celui qui a crié le plus haut contre le cruel traitement que les *Noirs* éprouvent de la part des Colons Américains. L'Auteur du *Diſcours* obſerve que ſa deſcription du ſort des *Negres* dans les Colonies, eſt priſe preſque mot à mot du Père *Charlevoix*, qui écrivoit il y a au moins ſoixante ans; que celui-ci, racontant ce qui ſe paſſoit à Saint Domingue dans le temps que les Boucaniers s'en étoient rendus maîtres, à la pointe de l'épée, & traitoient leurs eſclaves auſſi durement que leurs ennemis, ſon récit pouvoit alors approcher de la vérité; mais que ce même récit copié par M. l'Abbé *Raynal*, dans un temps où l'eſprit & les mœurs des

Colonies ont tout-à-fait changé, n'eſt plus à leur égard qu'une imputation fauſſe & calomnieuſe, que notre Auteur réfute, en entrant dans beaucoup de détails que nous abrégerons.

» Ecoutons, dit-il, le P. *Charlevoix*, & ſon copiſte M. l'Abbé *Raynal. Rien n'eſt plus affreux que la condition du Noir dans tout l'Archipel Américain. Une cabane étouffée, mal ſaine, ſans commodité, lui ſert de demeure* ».

» Les caſes à *Nègres*, c'eſt ainſi qu'on les appelle, ne ſont ſûrement pas des Palais; mais au lieu de les comparer à des tanières d'ours, il ſeroit plus juſte de dire qu'elles reſſemblent aux maiſons de nos payſans ».

La deſcription que l'Auteur fait de ces caſes, prouve qu'elles ſont plus commodes & plus propres que nos chaumières.

Son lit eſt une claie plus propre à briſer le corps qu'à le repoſer. « Ceci n'eſt pas plus fidèle. Le lit d'un *Nègre* n'eſt guère recherché; mais dites-moi ſi celui d'un payſan offre le modèle des raffinemens du luxe. Quelque-

fois il consiste dans une simple natte faite de la côte du bananier; & il a cela de commun avec les habitans de l'Inde, même de la classe la plus riche qui, tourmentés par la chaleur, préferent à toute autre cette couche molle & fraiche. Un plus grand nombre craignant l'humidité du terrein, construisent leurs lits d'une autre manière. Ils fichent quatre pieux en terre, y posent des traverses en palissades de palmier ou de bois d'orme, sur lesquelles ils établissent une paillasse de feuilles de bananiers ou de paille de maïs, & ce lit en vaut bien un autre. Quant à la couverture, elle n'est pas fort nécessaire dans un climat où les Blancs eux-mêmes se contentent d'un seul drap qui souvent est de trop. »

Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment son ameublement.

» Pourquoi pas? en y joignant les calebasses dans lesquelles il met son eau & sa provision de syrop, les coüis qui lui servent d'assiettes, & surtout les chaudières dans lesquelles il fait cuire son manger, on aura effec-

tivement un état aſſez exact de ſa batterie de cuiſine. Si elle n'eſt pas fort étendue, au moins elle lui ſuffit; ſi elle n'eſt pas riche, elle eſt propre, & ne lui coute guère; il peut caſſer impunément ſes plats, ſes verres, ſes aſſiettes: la terre ou les arbres lui en fourniront d'autres qu'il n'aura que la peine de cueillir & de façonner; & je ne crois pas que l'argent, ni la porcelaine ajoutent beaucoup au goût des mets qu'on y apprête à ſi grands frais parmi nous. Pour completter l'inventaire de ſes meubles, il ne faut pas oublier le coffre où il ſerre ſes hardes, les barils qui contiennent ſa proviſion de riz & de maïs, tant pour lui que pour ſes poules, & quelquefois le bauza dont il joue en s'accompagnant pour ſe délaſſer le ſoir & les jours de fête. ».

La toile groſſière, qui cache une partie de ſa nudité, ne le garantit ni des chaleurs inſupportables du jour, ni des fraicheurs dangereuſes de la nuit.

» Le feu reſtant allumé dans la chambre des *Negres* toute la nuit, doit néceſſairement en écarter la fraî-

cheur quand elle veut s'y faire ſentir ; dans les montagnes, on leur donne une couverture de laine, ou tout au moins une caſaque. A l'égard de leur vêtement pendant le jour, loin que celui qui leur eſt ordinaire ſoit inſuffiſant, cette chaleur inſupportable les force quelquefois à s'en dépouiller. Le *Negre* alors ôtant ſa chemiſe, reſte en ſimple caleçon, & s'y trouve plus à ſon aiſe ».

Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf ſalé, de morue, de fruits & de racines, ne ſoutient qu'à peine ſa miſérable exiſtence. Privé de tout, il eſt condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, ſous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

« La ſeule énumération de tout ce qui compoſe la nourriture des *Negres*, prouveroit, en quelque ſorte, le contraire de ce que prétend l'Auteur ; & il eſt aſſez difficile d'imaginer qu'ils ſoient expoſés à mourir de faim avec des moyens ſi variés pour la prévenir ».

Ici l'Auteur du *Diſcours* fait un long expoſé de la manière dont on

pourvoit à la nourriture des *Negres*, en leur cédant un terrein qu'ils cultivent en commun : ce travail fait partie de la maſſe des travaux de l'habitation, au moyen de quoi, il n'eſt jamais pris ſur le temps de leurs repas.

« Voyons maintenant quels ſont les travaux des *Negres*, par exemple, ſur une Sucrerie, c'eſt-à-dire, quels ſont ceux de la culture la plus difficile & la plus univerſelle dans nos Colonies, hors & pendant le temps de la roulaiſon. La cloche ſe fait entendre à la pointe du jour, pour avertir les *Negres* de ſe préparer à ſortir bientôt de leurs caſes. Ils ſe lèvent, apprêtent leurs déjeûnés qu'ils emportent : & le jour eſt déjà fait, quand tout l'attelier eſt rendu au lieu du travail, c'eſt-à-dire, à cinq heures dans l'été, à ſix heures & demie dans l'hiver. A huit heures le déjeûné, qui dure environ une demi-heure, & la retraite ſonne à midi. L'intervalle du repas eſt de deux heures ; & c'eſt ce temps dont les *Negres* diſpoſent à leur gré. A deux heures on retourne au travail, que l'on quitte à la fin du jour. Alors

l'attelier se disperse; les hommes vont chercher du bois, quelques herbes pour nourrir leurs animaux; les femmes s'occupent du ménage & de leurs enfans, apprêtent leur repas, & tous ordinairement rentrés à sept ou huit heures, suivant la saison, se délassent des travaux de la journée; ils se visitent, souvent ils dansent, & dans de pareils momens, des cases de *Negres* sont vraiment un village peuplé de 2 ou 300 individus, qui, loin d'annoncer la misère, loin d'offrir des scènes douloureuses, forment un tableau animé, & même intéressant. Enfin, ils se couchent quand il leur plaît; & il ne dépend que d'eux, de pouvoir dormir 7 ou 8 heures, &c.»

L'Anglois, dit M. l'Abbé Raynal, *à qui le voisinage de ses possessions du Continent permet plus d'indulgence, a plus d'égard au tempérament, au climat, aux occupations. S'il ne facilite jamais le mariage entre ses Noirs, il reçoit avec bonté, comme un présent de la nature, les enfans issus de liaisons plus libres, & n'exige guère des péres & mères, un travail ou un tribut au-*

dessus

dessus de leurs forces. Les esclaves sont à ses yeux, des êtres purement physiques, qu'il ne faut pas user ni détruire sans nécessité. Le François leur accorde une sorte de moralité, mais ne les traite guère comme des êtres sensibles. En leur permettant quelquefois le mariage, il leur refuse tous les moyens de soutenir le fardeau de cet état, ou d'en goûter les douceurs. Avec des mœurs libres, cette Nation a la conduite la plus tyrannique.

« Ce parallèle a plutôt l'air d'un jeu de l'esprit, que d'une analyse juste & raisonnable du cœur humain ; il suffiroit de l'abandonner aux inconséquences qui y sont accumulées, s'il ne se terminoit par un trait aussi sanglant qu'il est injuste. L'Anglois, tranquille raisonneur, philosophe flegmatique, calculera donc de sang-froid le dégré de force de ces êtres purement physiques à ses yeux, & sa conduite à leur égard, sera conséquente à un tel système. Cette façon d'envisager ses semblables est une singulière disposition à l'indulgence, à la douceur, à la bonté. Il n'usera

point, il ne détruira point ces êtres physiques sans nécessité ; mais lorsqu'il croira que la nécessité l'ordonne, lorsque son intérêt le lui dictera, lorsqu'il le jugera convenable, il sacrifiera sans effroi, sans remord, sans pitié, & même sans émotion, ces agens impassibles de sa fortune ; il brisera froidement ces outils de labourage, aussi-tôt qu'il les croira inutiles à sa culture. Je ne sçais si, à de pareils traits, l'anglois se reconnoîtra ; mais je doute qu'il puisse les adopter comme un éloge, & s'il remerciera l'Auteur d'une pareille explication de ses sentimens. Mais au moins n'étant égaré que par son esprit, on seroit disposé à le plaindre d'un si funeste aveuglément, tandis que le François sçachant bien, parfaitement convaincu qu'ils sont ses semblables, & ne les traitant point comme des êtres sensibles, agissant au contraire, envers eux en tyran, résistant enfin au cri de son cœur, devroit être un objet d'exécration ».

L'Auteur ajoute que ce n'est point par des raisonnemens qu'il faut réfuter

des calomnies si atroces, mais par l'exposition fidelle du traitement que les Colons font à leurs *Negres*; & si le tableau qu'il en fait est fidèle effectivement, on peut dire que les *Noirs* ne sont pas plus malheureux que les Ilotes des Spartiates, & que les esclaves des Romains. Veut-on des témoins de sa véracité, il ne les choisit pas dans la classe des Colons répandus en Europe, pas mêmes dans celle des Navigateurs ou Commerçans qui ont des relations d'intérêt avec les Colonies. » Nous sortons, dit-il, d'une guerre qui, plus qu'aucune des précédentes, a transporté au de-là du tropique une grande partie des Troupes Françoises. Voilà les témoins que j'invoque; je me confie en leur franchise, compagne inséparable du vrai courage. On ne soupçonnera pas les défenseurs de la liberté de vouloir être les apologistes de l'esclavage. Qu'après avoit illustré la France par leurs exploits, ils la vengent encore des outrages qu'on lui fait dans un autre hémisphére. Qu'ils déposent ce qu'ils ont vu, je n'en veux pas,

d'avantage. Ils n'attesteront pas, je le sais bien, que le régime de toutes les habitations soit exactement semblable à celui que j'ai exposé, que la conduite de tous les propriétaires ou de leurs représentans, soit conforme à l'exemple qu'il m'a bien fallu choisir pour opposer le tableau du bien réel à celui du mal exagéré. Mais ils diront que tel est le modèle d'administration des principaux biens, qu'à quelques différences près, qui résultent du caractère, & plus encore du dégré d'aisance des particuliers : tel est en général le plan d'après lequel ils se conduisent. Quelques hommes avides & féroces s'en écartent sans doute ; & c'est autant au détriment de leurs propres intérêts, qu'à la honte de l'humanité. »

Ce discours est d'un homme qui a beaucoup réfléchi, beaucoup observé & qui paroît doué d'une ame beaucoup plus sensible & plus compatissante qu'on ne l'attribue ordinairement à ceux que le désir d'une grande fortune ne rend pas difficiles sur les moyens d'y parvenir. Il y a de la

chaleur, de l'élégance, de la noblesse & de la pureté dans son style; & s'il y a beaucoup d'Ecrivains comme lui dans nos Colonies, les lettres françoises reprendront peut-être sur ce nouveau sol la vigueur & la gloire qu'elles perdent de jour en jour dans la mère patrie.

Je suis, &c.

LETTRE XIX.

Discours en vers, à l'occasion de l'Assemblée des Notables, en 1787. A Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR. *Prix, 12 s.*

QUOI! toujours d'un Frondeur la maligne tristesse
Viendra mêler son fiel à mes pleurs d'allégresse,
Quand mon cœur s'applaudit de voir un jeune Roi
Descendre vers son Peuple, & l'élever à soi!

« Mais pourquoi ces Conseils, ces ressour-
» ces suprêmes,
» Qu'on ne devroit tenter que dans les
» maux extrêmes?
» A-t-on à réparer les pertes d'un combat?
» L'ennemi frappe-t-il aux portes de
» l'Etat! »

Non; &, grace à LOUIS, une paix
triomphante
Nous fait goûter les biens que la victoire
enfante:
Neptune & l'Amérique ont vu briser leurs
fers,
Et le monde lui doit la liberté des mers.
A l'ombre de nos Lis, tranquille & for-
tunée,
D'olives par ses mains l'Europe est cou-
ronnée.
Source de nos destins, deux astres radieux,
Gages toujours présens de la faveur des
Dieux.
Loin du vaisseau public repoussent les
tempêtes;
Ils règnent sur nos cœurs, & brillent sur
nos têtes.

VERGENNES appaisant l'orageuse Albion,
Et des Trônes rivaux l'ardente ambition,
Tient au char de la Paix la Discorde
attachée.

. . . .

Mais sçais tu de l'Etat la blessure cachée ?
La France est un colosse, assemblage confus
De principes discords & d'antiques abus ;
Il faut que la sagesse, il faut que le génie
Dans ce chaos immense enfante l'harmonie.

. . . .

Ne cesseras-tu point, Frondeur injurieux,
De me nier un mal invisible à tes yeux ?
Le hibou peut-il voir de son regard timide
Ce que l'aigle & Calonne ont vu d'un œil
rapide :
Souvent l'œil d'Esculape, au sein de la
beauté,
Voit un germe de mort où rioit la santé.
Un Etat peut languir au milieu de sa gloire;
C'est un vainqueur mourant sur son char
de victoire ;
C'est un chêne pompeux qui sèche au bord
des eaux,
Quand un suc nourrissant n'atteint plus ses
rameaux.

Les foiblesses d'un Roi, les erreurs d'un
Ministre,
Du Roi qui les succède héritage sinistre,
Du Trône le plus beau sapent le fondement;
Et l'Empire ébranlé s'écroule lentement;
Des subsides cruels le systême varie;
Le fleuve coule encor, mais la source est
tarie.
Ouvre du moins les yeux, homme injuste
& jaloux;
Il faut voir tous les maux pour les réparer
tous.
C'est alors qu'un esprit sagement téméraire,
Immolant au public un pouvoir arbitraire,
Ose à la Nation confier ses projets,
Et joint d'un nœud sacré le Prince & les
sujets.
O spectacle enchanteur, digne de notre
hommage,
D'une immense famille intéressante image,
Où d'un Chef paternel la tendresse & les
soins
Consultent leurs enfans sur leurs propres
besoins!

Bon Peuple, il ne veut pas s'enrichir de
tes larmes !

Vous ne reviendrez plus, jours d'horreurs
& d'alarmes,
Où l'Etat présentoit à nos yeux éperdus
Le luxe & la misère ensemble confondus;
Quand des fils de Plutus la barbare industrie
Osoit boire dans l'or les pleurs de la patrie;
On vit des malheureux, pâles & décharnés,
Paître & disputer l'herbe aux troupeaux
consternés.
Souvent de nos Sénats la plaintive éloquence
A voulu réparer les malheurs de la France.

Citoyens assemblés par un Roi Citoyen,
Conseil de la patrie & son noble soutien,
Vous ne trahirez point l'attente généreuse
D'un Roi qui veut par vous rendre la
France heureuse.
D'un si noble devoir soyez fiers & jaloux :
Laiffez de vils ferpens fiffler autour de
vous ;

Ecoutons ces ennemis de l'État & d'eux-
même,
Lancer le ridicule, ou vomir le blasphême.
Fuyez sur-tout, fuyez de stériles débats;
Que le bonheur public naisse de vos combats.
Ainsi des élémens les discordes fécondes
Font, sous l'œil éternel, l'équilibre des mondes.

L'Ignorance, obstinée à ses vieilles erreurs,
Vous oppose l'usage & de vaines terreurs:
LOUIS a de leur joug brisé la tyrannie;
Sa prudence s'éclaire au flambeau du génie.

Un Roi sage ressemble au sage Agriculteur,
Qui, de ses champs divers, fidèle observateur,
Enfin consultant mieux & l'art & la nature,
Corrige les abus d'une aveugle culture;
Et le sol, ranimé par des efforts puissans,
Prodigue des trésors sans cesse renaissans.

La richesse n'est point aux mines de Golconde;
Elle est aux champs heureux que le travail féconde.

L'Espagne a trop connu l'indigence de l'or,
Le sol de la patrie est son premier trésor.
L'or s'épuise, & jamais la terre inépuisable,
N'a refusé ses dons à l'homme infatigable.
LOUIS, tout jeune encore, a tracé de ses mains (1)
Ces fertiles leçons d'un art cher aux humains.

Oh ! quel riche avenir à mes yeux se révèle !
La France va briller d'une splendeur nouvelle.
Je vois dans tous nos ports la Fortune accourir,
L'abondance, les Arts, le Commerce fleurir.

---

(1) On sçait que LOUIS XVI, dans sa première jeunesse, traça lui-même quelques sillons dans le Parc de Versailles. Cet hommage qu'il a rendu à l'Agriculture, rappelle celui que le Souverain du plus grand Empire de l'Asie rend tous les ans à ce premier des Arts.

Le crédit renfermer ses antiques blessures,
L'or couler désormais par des routes plus sûres,
La cabane échapper aux fardeaux rigoureux,
L'indocile Frondeur s'étonner d'être heureux ;
Et, pour couronner tout, un vœu naïf & tendre (1),
Que le vers ne dit point, que l'ame doit entendre,
Ce vœu qu'un bon Monarque avoit jadis formé,
S'accomplir sous le toît du Laboureur charmé.

Digne Sang de HENRI, puis-je te méconnoître ?
Que dis-je, il vit encor, & SULLY va renaître.

---

(1) Personne n'ignore ces divines paroles de HENRI IV : *Si Dieu me donne encore de la vie, je ferai qu'il n'y aura point de Laboureur en mon Royaume qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot.* On avoit reproché à notre Poësie de n'avoir pas encore consacré un vœu si touchant.

Je suis, &c.

LETTRE XX.

Le Lycée de la Jeunesse, ou les Etudes réparées, nouveau Cours d'Instruction à l'usage des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, & particulierement de ceux dont les Etudes ont été interrompues ou négligées; par M. Monstalon, *du Musée de Paris, avec cette Epigraphe, tirée d'Horace:*

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant.

deux volumes in-12. *A Paris, chez* Servieres, *Libraire, rue St. Jean-de-Beauvais, 1786, avec approbation & privilège du Roi.*

Si tout le monde se rendoit justice, Monsieur, voilà une belle occasion pour bien des gens! M. *Jourdain*, à 50 ans, souhaitoit d'aller au collège, pour y apprendre les belles choses

qu'on y enseigne. Il n'est pas nécessaire à présent de retourner à l'école; sans sortir de chez soi, sans s'exposer à la correction à laquelle M. *Jourdain* se seroit dévoué de si bon cœur, on aura désormais la facilité de s'instruire seul, & de faire toutes ses classes au coin de son feu. Il n'est rien de plus agréable & aussi commode que le *Maître de Philosophie du Bourgeois Gentilhomme*, M. M. ne remonte pas seulement à l'ortographe, il cherche l'origine de l'écriture; là il redescend à la division des lettres en consonnes & en voyelles : voilà déjà, Monsieur, trois livres qui me tombent sous la main, où l'on parle des voyelles & des consonnes : les uns appellent cela une *Grammaire Métaphysique*, d'autres *Lycée* de la *jeunesse*; & tout cela revient au même, & les livres se succèdent sans relâche, & nous n'en sommes pas plus savants. Pour revenir au *Lycée*, après la Grammaire, viennent l'Ortographe, que suit la Versification, & le premier volume est terminé par la Mythologie. La moitié du second volume contient

la Rhétorique, l'autre est consacrée à tous les genres de littérature, tant en vers qu'en prose. Ainsi vous voyez passer en revue devant vous, Romans, Histoire Civile, Ecclésiastique & Naturelle; Eloquence, profane & sacrée; Fable, Eglogue, Elégie, Ode, Poëme épique, Tragédie, Comédie, Opéra, Satyre, Epigramme, Madrigal, Rondeau, Ballade, Lay, Virelay, Triolet, &c. sans oublier les bouts rimés. Et tout cela, Monsieur, en deux volumes. De manière qu'un homme qui lit un livre par jour, pourra en deux jours, apprendre tout ce qu'il faut sçavoir. Il est vrai que ce traité d'histoire ne lui apprendra point l'histoire, s'il ne lit *Hénault*, *Plutarque*, *Vertot*, & *Buffon*; que cette Grammaire ne lui apprendra point le latin, sans Dictionnaire ni Auteurs; que ces principes de versification ne le rendront pas Poëte, s'il n'en a le germe & s'il ne lit *Homère*, *Horace* & *Virgile*: mais au moins, au sortir de cette lecture, il pourra parler histoire, éloquence & Poësie. S'il a sur-tout

un peu de mémoire, il retiendra les nombreux passages cités dans ce *Lycée*, & on pourra croire qu'il a lu les ouvrages mêmes. Sérieusement, Monsieur, cet ouvrage pourroit être très-utile à ceux qui ne le regarderoient que comme un guide pour les conduire dans la vaste carrière des lettres. Mais je doute qu'il trouve beaucoup de ces Lecteurs : on le parcourera légèrement, on dévorera avec avidité les morceaux de prose & de vers qui y sont cités ; & à la fin, on se croira très-sçavant, & l'on sera aussi ignorant, & un peu plus sot qu'auparavant.

Je suis, &c.



LETTRE XXI.

Manuel des Oisifs, contenant sept cens folies & plus, avec des notes que plusieurs ont oubliées, & que beaucoup ignorent, ou Charades par le Doyen des Sages, 2 vol. in-8°. prix, 6 liv. brochés, en papier fin, 7 liv. 10 s. de l'Imprimerie des Quinze-Vingts, *chez* Œdipe, *au Sphynx; & se vend à Paris, chez* le Boucher, *Libraire du Châtelet, quai de Gêvres, à la Prudence, 1786.*

Sept cens *Charades*, Monsieur, quel ouvrage! Comment un homme seul a-t-il pu composer & rimer sept cens *Charades*! cela est vrai pourtant. J'ai sous mes yeux les deux volumes: je n'ai pas lu les sept cens *Charades*; mais enfin elles existent. Et en quelqu'endroit que l'on ouvre ce gros volume, ces mots *premier*, *dernier*,

entier frappent la vue. Cela jette peut-être un peu de monotonie dans l'ouvrage. Mais quoi, c'est la faute du sujet, & non pas celle de l'Auteur : vous direz peut-être ; pourquoi choisir un pareil sujet ? pourquoi consacrer tant de veilles à un genre aussi futile ? pourquoi remplir deux volumes de *Charades* ? pourquoi ? c'est parce que la nature a appellé l'Auteur à ce genre d'occupation ; c'est qu'il est né pour faire des chef-d'œuvres : chacun a son talent ; les uns font des Tragédies, les autres des Poëmes épiques ; d'autres font des *Charades*. Et que la petitesse du genre ne vous empêche pas de l'estimer : les Fables ont immortalisé *la Fontaine* ; & ce sont de petites choses que des Fables.

Je suis, &c.



TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Etrennes du Parnasse; choix de Poësies, recueillies par M. Mayeur de Saint-Paul, *avec cette Epigraphe tirée d'Horace:*

Erat quod tollere velles.

Prix, 1 liv. 10 s. A Paris, chez Belin, *Libraire, rue St. Jacques, proche St. Yves; chez* Brunet, *Libraire, rue de Marivaux, place du Théâtre Italien; &* l'Esclapart, *Libraire de* MONSIEUR, *rue du Roule,* N°. 11, 1787.

Ce sont d'assez beaux vers pour des vers de Province,

DIT la Comtesse d'*Escarbagnas*: elle en auroit pu dire autant des trois

quarts & demi de ceux qui composent les *Etrennes du Parnasse*. Jamais la manie de la rime ne fut si répandue chez les Provinciaux, dont les productions viennent inonder tous les ans, au mois de Janvier, les mille & un Almanachs de la Capitale. On est tout étonné de trouver là une foule de noms immortels, qu'on n'a jamais vus nulle part. Les sujets qui ont exercé la verve de ces Messieurs, sont aussi fort intéressans pour le public. L'un envoye à Madame une telle, des *Baisers traduits du grec & du latin*, faute d'en pouvoir donner en original. Un autre fait confidence à tout le monde, d'un rendez-vous secret qu'il a eu avec une belle personne qui le lui a proposé elle-même ; & la peinture de ce rendez-vous est aussi délicate que la proposition. Celui-ci ne peut se dispenser de nous faire part d'un mauvais *couplet impromptu*, qu'il a chanté à Amsterdam, en jouant le rôle de *Per-Sept*, dans le *Tonnelier*. Celui-là nous apprend, aussi dans un *impromptu*, qu'une Dame de sa connoissance *avoit les cils d'un œil noirs*,

& les cils de l'autre très-blonds. Après cela, c'est M. *Saint-Ange* qui *envoie sa traduction d'Ovide pour étrennes*, *à M. B....* Quelles bonnes étrennes ! C'est M. *Baudrais*, qui reproche à Madame *de B.... la contrainte où elle retient Mademoiselle H.... qui sent*, dit-il, *tous ses petits besoins*, & *à laquelle il faudroit un prompt secours*. Vous trouvez ensuite l'*invocation* fort honnête *d'une Femme qui déroboit une nuit à l'Hymen, pour la donner à l'Amour*; elle se plaint de n'être pas *Alcmene*, & de ce que son Amant n'est pas *Jupiter*, quoique son mari *soit bien Amphitrion*. Un autre est bien aise d'instruire toute la France que sa femme *est accouchée à terme*, & que deux jours auparavant, elle avoit accouché de deux couplets *pour la Fête de son Papa*. Un peu plus loin, c'est un *impromptu* de M. *Villiers*, *fait tout de suite*, dit-il, *pour Madame de Franoi, qui vouloit elle-même lire un Recueil de mes Loisirs Poëtiques*. En nous apprenant que cet impromptu a été fait *tout de suite*, l'Auteur veut sans doute nous faire entendre qu'il

La Vérité parla : mortels, écoutez bien ;
Dit-elle, vains mortels, hélas ! vous n'êtes
rien.
Bizarres composés d'orgueil & de poussière,
Le néant vous attend au bout de la carrière ;
Vous allez disparoître ; & malgré vos
efforts,
Chaque instant, *même heureux*, vous conduit
chez les morts.
Insensés, vous vous croyez sages :
Toujours enfans, toujours sourds à ma
voix,
Vous n'agissez que par de sots usages,
Que vous osez nommer des loix ;
Vous vous trompez tous à la fois.
Infidèles époux d'épouses infidelles,
Mauvais fils ou méchans parens,
Victimes ou bourreaux, esclaves ou
tyrans ;
De ce que vous blâmez vous êtes les modèles.
Vains atômes ! . . . . L'Erreur interrompt
brusquement :
Mortels, n'en croyez rien ; la Vérité vous
ment.

Vous êtes tous parfaits, admirables, sublimes,
Grands dans tous vos projets, & même dans vos crimes;
Charmans dans vos plaisirs, superbes dans vos maux,
Vous êtes tous des Dieux parmi les animaux.
Amans aimés d'adorables Amantes,
Vous vivez, vous brûlez de feux toujours constans;
Vos amis sont tous vrais, vos femmes sont charmantes;
A compter d'aujourd'hui, vous serez tous contens;
Si ce n'est pour toujours, du moins c'est pour long-temps.
Ne songez à la mort qu'avec indifférence;
Elle est si loin de vous! peut-être désormais
Ne viendra-t-elle plus; car ma sœur l'Espérance
Va trouver le moyen de ne mourir jamais.
Non, vous ne mourrez point. A ces mots, le vulgaire,
Qui de la vérité ne se soucioit guère,

Avec tranſport ſe proſterne aux genoux
De l'Erreur, qui dès-lors habita parmi nous.
La Verité s'indigne, elle fuit & s'envole
Vers la voûte azurée où le Temps la console.
On la regrette en vain, nos vœux ſont ſuperflus ;
La Déeſſe eſt au Ciel ; & n'en deſcendra plus.

Le diſcours de l'Erreur eſt vif & plaiſant ; mais ceux qui ont lu l'allégorie de la *Vérité*, par le grand *Rouſſeau*, ne ſeront pas ſi contens du diſcours vague & foible que M. *Hoffman* prête à cette Déeſſe.

Vous aimerez la ſimplicité & le naturel des ſtances qui ont pour titre : *A celle que j'aime depuis douze ans* ; par M. *D*. T. Je vais en détacher quelques-unes, comme dans un bouquet on choiſit les fleurs qu'on aime le mieux.

O que d'une viteſſe extrême
Le temps fuit pour un être heureux !
Je crois être à cet inſtant même
Où ſe ſont allumés nos feux.

Tu voyois naître ton aurore ;
A peine tu comptois quinze ans ;
Je n'en comptois pas trente encore,
Le bel âge pour être Amans !

De mille soupirans avides,
Les soins, près de toi, sont perdus :
Moi, j'ai risqué des voeux timides ;
O bonheur ! ils sont entendus.

Tu n'étois encor que jolie
Et tu pouvois tout enflammer :
Plus aimable & plus embellie,
Combien as-tu droit de charmer !

A tant de moyens de séduire,
Que rarement on réunit,
Pour mieux assurer ton empire,
Tu joins le charme de l'esprit.

Don précieux de la nature,
Ton esprit n'offre aucun travers ;
Il n'est point bouffi de lecture,
Et tu n'écris prose ni vers.

Que je hais la sotte manie
D'une femme juré-Docteur,
Qui, du sommet de son génie,
Voit tout ce qui n'est pas Auteur !

Tu pourrois l'être, ose m'en croire :
Mais loin de toi ces tristes soins ;
Tu n'aimerois pas cette gloire
Sans m'aimer & me plaire moins.

Qu'un joli mot plaît dans ta bouche !
Elle en double encor l'agrément ;
Mais que bien plus elle me touche,
Quand elle exprime un sentiment !

Jamais l'envie & la colère
Contre toi n'ont lancé leurs traits :
Même à ton sexe tu sçais plaire,
Il t'a pardonné tes attraits.

Te montres-tu, chacun t'admire ;
Un cri s'élève ; *la voilà* :
Parle-t-on de moi ; j'entends dire ;
Un homme heureux, c'est celui-là !

Vous trouverez de la facilité & de l'élégance dans un *fragment traduit du premier chant des Jardins, par le P. Rapin.* Je souhaiterois que tout ressemblât également aux morceaux que je vais vous citer, en élaguant, selon ma coutume.

J'enseigne des Jardins la riante culture ;
Comment le front des bois se couvre de verdure ;
Et dans leur cours heureux, quel art sçait diriger
Les eaux, dont le crystal féconde le verger.

. . . .

O vous qui cultivez le parterre de Flore,
Pour obtenir ses dons, choisissez un terrein
Qu'éclaire un soleil doux, que couvre un ciel serein.
D'un côteau dominant fuyez le voisinage,
Et le poison mortel qu'exhale un marécage.
Accoutumée à l'air, la famille des fleurs
Déteste d'un étang les pésantes vapeurs.
Du sol, que votre main destine à la culture,
Appliquez-vous d'abord à sonder la nature.
Ce terrein, qui des sucs tire un gras aliment,
Des filles du printemps fut toujours l'élément.
Par-tout une herbe épaisse aime à s'y reproduire.
Son sein rendu docile au fer qui le déchire.

Propre à toute semence, est le berceau des fleurs.

Fuyez ce sol ingrat qui, dans ses profondeurs,
Dérobe à vos regards une argile inféconde,
Où, tristement caché, gît le lézard immonde.
Fuyez encor ce sol qui récèle en ses flancs
Ou des couches de craie, ou des sables brûlans;
Mais que d'un champ pierreux la surface rougeâtre
Exerce toutefois la bêche opiniâtre;
Le fer profondément doit fouiller dans son sein.
L'apparence en impose, & souvent un terrein
Étalant d'un gazon la verdure perfide,
Sous cet appât trompeur cachoit un tuf aride...

....

Dès que le doux printemps rajeunira la terre,
Que la bêche au Jardin déclare encor la guerre,

Et qu'enfin redressé sous le fer des rateaux,
On y plante les buis en festons inégaux.
Aux jours où l'univers sortit de son enfance,
Les Jardins végétoient, dénués d'élégance,
On ne connoissoit point, chez nos simples ayeux,
Ces détours, ces sentiers, *dédale* de nos yeux,
Que présente des buis l'heureuse symétrie;
Sous les ronces enfin la rose étoit flétrie.
Flore obtint la première un culte mérité,
En faveur de cet art qu'elle avoit inventé.
Du Dieu, dont autrefois l'Inde fut la conquête,
On s'étoit assemblé pour célébrer la Fête.
Corybantes, Sylvains & Faunes d'alentour
S'empressoient à l'envi d'honorer ce beau jour.
Des Satyres joyeux suivoient le vieux Silène,
Courbé sur son grison qui le portoit à peine.
A ses adorateurs versant des flots de vin,
Bacchus les enivroit de son nectar divin.

Toi, Reine de Phrygie, ô puissante Cybèle!
Ta présence illustroit une Fête si belle.
Flore même invitée aux plaisirs de ce jour,
Des autres Déités vint embellir la Cour;
Elle vint; soit mépris, soit simple négligence,
Soit aussi dans ses traits secrète confiance,
Flore étoit sans atours; ses longs cheveux épars,
Bientôt de l'assemblée attirent les regards.
Toujours prompte à railler, la maligne jeunesse
S'amuse du désordre où paroît la Déesse.
Cybèle qui la voit, plaignant son embarras,
Loin du grouppe moqueur, l'entraîne sur ses pas.
Cybèle a renoué ses cheveux avec grace,
Et les orne de fleurs que le buis entrelace,
(Car c'étoient les seuls dons parure de nos champs),
Flore en reçut alors des attraits plus touchans;

Cet art, d'un nouveau charme embellit son
visage ;
Et depuis, aux Jardins, l'on en transmit
l'usage.

On sent bien que l'Auteur de cette traduction est exercé dans l'art des vers. Sa manière est libre, aisée & coulante ; mais il doit se préserver de sa facilité même, & d'une sorte d'abandon qui mène à la monotonie. S'il continue cette entreprise, qui peut lui faire honneur, qu'il s'attache à la précision de son modèle ; qu'il varie les attitudes & les tournures ; qu'il coupe ses vers avec plus de vivacité, & que son élégance prenne des formes plus mâles & plus frappantes.

Pope, comme vous sçavez, a fait un Poëme, pour prouver que *Tout est bien*. M. *Duchosal* en a commencé un, qu'il intitule, *Tout est mal*. Voilà un beau champ pour la déclamation. Le fragment qu'il a inséré dans les *Etrennes du Parnasse*, me paroît encore tout chaud de la forge ; il y reviendra sans doute ; ou il aban-

donnera un sujet qui pose sur un principe aussi faux que celui du Poëte anglois. *Tout est bien* est le systême d'un Philosophe indifférent aux maux de l'humanité. *Tout est mal* est le systême d'un misanthrope outré. *Plus de bien que de mal*, voilà l'ouvrage de l'Auteur de la Nature. *Plus de mal que de bien*, voilà l'ouvrage des hommes. Celui du sage est de tirer le plus grand parti des bienfaits de la Nature, de se soumettre à ses rigueurs nécessaires, & de se garantir, autant qu'il est possible, des maux innombrables qui affligent la société corrompue. Mais laissons-là ces tristes réflexions, pour lire quelques vers de la plus jolie pièce qui ait été envoyée à ce Recueil. C'est une Epître de M. *de Bellerie* à Madame *Renard*, de l'Académie des Arcades de Rome. Je ne crains pas de dire que le passage suivant est digne de *Chapelle* ou de *Bachaumont*, à l'harmonie près, que nos versificateurs négligent un peu trop à présent, & qui est pourtant le premier charme des vers.

De l'amour des Beaux-Arts mon cœur est
enflammé ;
Et pour rendre à mes vœux les neuf Muses
propices,
Je n'ai point épargné veilles ni sacrifices ;
Cependant sous mes doigts se fanent les
bouquets
Que je cueille avec peine aux rives du
Permesse.
Mais toi, dans tes écrits tout plaît, tout
intéresse.
Apollon te remit la clef de ses bosquets.
Chacune des neuf Sœurs *à t'inspirer s'em-
presse*, (1)
Et le Peintre charmant de l'oiseau de
Nevers,
Gresset t'a révélé le secret des bons vers.
Je l'ai vu près de toi doucement te sourire,
Son regard étoit plein & d'esprit & de feu,
Il avoit dans ses mains la lyre
Dont Horace autrefois fit présent à
Chaulieu.
Tous les Amours voltigeoient à sa suite :
L'un d'eux tenoit le facile pipeau

(1) Hémistiche un peu dur.

Que Virgile reçut des mains de Théocrite,
Lorsqu'aux champs de Mantoue il déploroit la fuite
Du Pasteur Mélibée, honneur de son hameau.
L'autre, muni des pinceaux de l'Albane,
Et couvert à moitié d'une longue soutane,
Petit lutin, solitaire nouveau,
Dessinoit son triste hermitage,
Il en faisoit le plus joli tableau.
Deux autres avoient pris la cage
Des tourterelles de Paphos,
Pour y mettre un de ces oiseaux
Au bec recourbé, au verd plumage,
Il parloit cet oiseau : que j'aimois son caquet !
Eh ! peut-on sans plaisir écouter son ramage ?
De nos Sœurs de Nevers c'étoit le perroquet.
Un des Amours, l'Amour le moins volage,
A prononcer ton nom, avec soin l'instruisoit.
Il y joignit ces tendres mots, *je t'aime* :
Comme un Amant, l'oiseau les redisoit,
Et le chœur des Amours, & le sage Gresset,
Oui, Zelidis, Gresset lui-même.

Avec transport les répétoit.
On se tut pour ouïr les vers que tu
composes,
Et je crus voir Sapho, le front paré de
roses,
A l'ombre des lauriers, dans le sacré
vallon,
Qui soupiroit une hymne auprès d'Ana-
créon.

La réponse de Madame *Renard* est agréable & modeste : en voici le commencement & la fin.

Elle a déjà couru votre Epître charmante,
Elle a déjà couru le Parnasse & Paphos.
Des Graces la troupe galante,
Des Muses la troupe sçavante
L'ont écrite dans leurs Journaux. ..
....
A votre ingénieux écrit
J'ai vu le Dieu du goût sourire.
Je ne sçais ce qu'il en a dit;
Mais les neuf Sœurs & lui ne cessent de
le lire.
Pour moi, je partage avec eux
Le plaisir d'admirer votre veine féconde.

Son défaut unique, à mes yeux,
Est qu'en fiction elle abonde.
Un compliment moins apprêté,
Un éloge mieux mérité,
Auroient plu davantage à ma philosophie;
Car un rayon de vérité
Vaut plus, doit être plus goûté
Que tous les éclairs du génie.

Si le Rédacteur des *Etrennes du Parnasse* avoit beaucoup de pièces d'un aussi bon ton, il se rendroit sans doute plus difficile sur le choix des autres; il en excluroit tout ce qui peut blesser la décence & les esprits délicats; & son Recueil alors deviendroit celui du goût & des honnêtes gens.

Je suis, &c.



LETTRE II.

Zoroastre, Confucius & Mahomet, comparés comme Sectaires, Législateurs, & Moralistes; avec le Tableau de leurs Dogmes, de leurs Loix & de leur Morale; par M. de Pastoret, *Conseiller de la Cour des Aides; de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez* Buisson, *rue des Poitevins*; in-8°. *de 480 pages.*

CICERON, *Pline*, *l'Hôpital*, *Montesquieu* sacrifièrent aux Muses & aux Graces avant de se consacrer à Thémis. Le Sénat & l'Aréopage, loin de s'abandonner jadis à ces préjugés deshonorans, enfantés par la jalousie, & répétés ensuite par l'ignorance, préjugés par lesquels on voudroit exclure celui qui doit juger les hommes, de toutes les sciences qui instruisent à les apprécier, exigèrent que leurs

Magiſtrats ſe fuſſent long-temps nourris de la Littérature, de la Philoſophie & de l'Hiſtoire. A la Chine, on ne ceſſe de recommander ces travaux aux citoyens qui aſpirent à remplir une fonction ſi honorable. Ce moyen ſeul y conduit. Là, diſent nos Miſſionnaires, *ce n'eſt pas l'or qu'on pèſe, mais la ſcience & la vertu donnent des pères à la patrie.* En effet, les lettres, mères des vertus, peuvent, ſinon procurer, du moins embellir tous les genres de gloire. L'hermine & la Toge ne peuvent plus recevoir de luſtre que par la double aſſociation des Muſes & de la Philoſophie.

Pénétré de ces vérités, M. *de Paſtoret* a commencé par faire des vers charmans, & nous a donné une traduction de *Tibulle*, qui, malgré la ſévérité de notre jugement, *nous parut néanmoins la plus élégante & la plus fidelle de toutes celles qui exiſtoient en notre langue.* Son ſtyle a gagné à ce commerce, la grace & l'harmonie qui caractériſent les Ecrivains de Rome; mais l'Auteur ne s'eſt pas oublié

oublié dans les bras des Muses. Les palmes lui ont paru préférables aux roses ; & le voilà, à peine majeur, illustré par un double triomphe, qui l'honore comme Littérateur & comme Magistrat. La dissertation sur les Loix des Rhodiens & la Marine des Grecs, ainsi que l'ouvrage que nous allons analyser, prouvent que tous ses travaux littéraires sont dirigés vers l'étude des Loix & du génie des Législateurs.

Dans la comparaison des trois grands Législateurs de l'Asie, M. *de Pastoret* a réuni l'ordre à la clarté, persuadé sans doute, que si ces qualités sont indispensables, c'est sur-tout dans les ouvrages d'érudition, & que le lecteur ne doit ni se ressentir ni même s'appercevoir de toute la peine que l'Auteur a eue à composer & à digérer son ouvrage.

Cet ouvrage est un tissu de faits, & chaque fait a son cortège de preuves. L'Auteur, versé dans la connoissance de plusieurs langues, a immensément lu, & cite toujours avec la plus grande exactitude, toutes les sources dans lesquelles il puise, & ne se contente

pas de citer vaguement le titre ou le chapitre, il rapporte la page & l'édition. Passons au plan de ce parallèle important.

Ce Discours est divisé en quatre parties. La première est consacrée à *Zoroastre*; la seconde à *Confucius*; la troisième à *Mahomet*. Dans la quatrième, l'Auteur établit son opinion sur les bases qu'il a posées, & compare ensemble ces trois hommes célèbres, & les siècles où ils ont vécu.

Ne pouvant le suivre dans tous les détails auxquels il a dû se livrer, nous allons exposer rapidement la marche de chacune des parties de son ouvrage. Elle est simple & méthodique. Nous en citerons ensuite quelques morceaux, pour donner une idée du style de l'Ecrivain.

ZOROASTRE.

Après avoir tracé les principales actions de la vie de ce Fondateur de la Pyrolatrie, M. *de Pastoret* trace dans cinq différens articles :

1°. Ses Dogmes;

2°. Ses Loix Religieuses;

3°. Ses Loix Civiles ;
4°. Ses Loix Morales ;
5°. Ses Loix criminelles.

On ſent d'abord qu'une pareille ſouſ-diviſion, (qu'il a ſuivie également pour *Confucius* & *Mahomet*) répand ſur tout l'ouvrage cet intérêt fort & permanent qui naît de l'ordre avec lequel, dans les grands ſujets, l'Auteur ſçait préſenter les faits & les idées.

L'exiſtence d'un Etre ſuprême, la création, le Dualiſme, développé enſuite par *Manès* ; la liberté de l'Homme, la réſurrection générale des Corps, le Péché originel, l'immortalité de l'Ame, l'Enfer & le Paradis : tels ſont les dogmes principaux de la Religion de *Zoroaſtre*. Il preſcrit la plus grande vénération pour les Elèmens, & ſur-tout pour le Feu, à qui il accorde la paternité de la Nature. Les Loix Religieuſes fixent la hiérarchie des Prêtres, leurs privilèges, leurs revenus, les épreuves de ceux qui ſe deſtinent au Sacerdoce, les vertus & les connoiſſances qu'on en exige, les défauts qui en

excluent. Elles prononcent sur les impuretés légales, les ablutions, les diverses Fêtes, &c. &c. &c.

Les Loix Civiles sont très-favorables au Mariage ; on le permet entre parens ; on autorise la polygamie & le divorce ; on flétrit l'impuissance, & on recommande la population ; on veille à l'éducation des citoyens ; on trace enfin les obligations mutuelles des Femmes & des Epoux, des Pères & des Enfans.

Quant aux Loix Morales, qui furent toujours plus communes dans les Législations anciennes que dans les modernes, on lit avec un grand intérêt celles de *Zoroastre* ; & ses Loix Criminelles ne méritent pas moins d'être remarquées. On sent qu'une méditation profonde avoit disposé la chaîne des idées de ce grand Homme. Quelques Loix de *Confucius* sont indignes de sa sagesse. (J'en prends à témoin la faculté de vendre ceux auxquels on a donné la vie.) Plusieurs Loix de *Mahomet* étoient l'ouvrage des circonstancs ou de ses passions. Celles, par exemple, qui

concernent la répudiation. Mais l'humanité, la vigilance & la sagesse animent sans cesse le bon *Zoroastre*.

« La supériorité de ce sage éclate peut-être encore plus dans sa Législation Criminelle, dit M. *de Pastoret*... Le Chou-King & le Coran indiquent plusieurs supplices, & en frappent tous les crimes. Ces supplices, plus ou moins sévères, sont peu dirigés vers l'utilité publique. L'avantage de le faire étoit réservé au Législateur des Perses. Doter la jeune Fille que son indigence condamne au célibat; fournir des armes aux Guerriers; au Prêtre, des instrumens pour les sacrifices; au Laboureur, une charrue, des taureaux, un terrein fertile, &c. Telles sont les punitions ordinaires. Si le scélérat est frappé de mort, ce qui est rare, on ne deshonore pas ses héritiers; on ne les dépouille point par une confiscation générale de ses biens. *Zoroastre* pense que les enfans étoient assez malheureux par le souvenir du forfait de leur père, & par le remord qui, dans ce cas, dévore quelquefois les ames honnêtes, comme

si elles avoient été coupables. Il sentit combien il est dangereux de ne pas respecter leur infortune, & de les condamner aux deux plus terribles impulsions que l'homme puisse avoir contre la vertu, la honte & la misère ».

Nous ne faisons ici qu'indiquer sommairement. C'est dans l'ouvrage que doivent être lus les détails curieux que tous ces développemens supposent ; & nous y invitons d'autant plus, que cette matière peut être regardée comme absolument neuve ; & que si le nom de *Zoroastre* est très-connu, ses actions & ses ouvrages le sont très-peu.

CONFUCIUS.

Confucius est un des hommes qui ont le plus honoré l'Asie. La Secte qu'il a formée est la plus répandue à la Chine. Tous les lettrés l'ont adoptée ; & ce n'est que par elle, qu'on parvient aux dignités de l'Empire. On n'est pas bien d'accord en Europe, sur tous ses dogmes. M. *de Pastoret*

tâche d'exposer avec impartialité, les différentes opinions, & il laisse à ses lecteurs, le soin de prononcer.

En observant que *Confucius* fut plutôt un Moraliste qu'un Législateur, l'Auteur ajoute que si ce Philosophe n'a pas donné précisément un Code & des principes sur les différens objets de la Jurisprudence, il a du moins revu, rassemblé tous ceux qu'établirent avant lui les grands hommes de sa Nation, & qu'il y en a même joint beaucoup de particuliers. On pourroit presque en dire autant de ses principes de Morale, où respire toujours la douceur de son caractère..... « Ce qui donne à *Confucius* la prépondérance morale, c'est qu'il avoit mieux approfondi le cœur humain; c'est que ses préceptes sont pour tous les âges, & pour toutes les Nations; c'est que, loin de se borner, comme les autres, à quelques points principaux, il n'en est aucun qu'il n'ait épuisé; & cependant il les réduit à un petit nombre de devoirs, dont il démontre que l'observation est également facile & nécessaire ».

« Jamais *Confucius*, continue M. *de Pastoret*, ne flatta lâchement les goûts, les caprices, les foiblesses de ses disciples. Il semble leur dire toujours : le ciel a mis dans nos cœurs un attrait pour la Justice, & pour un bienfait signalé ; c'est dans tout ce qui peut nous être le plus avantageux qu'il l'a placé. Pénétrez-vous donc bien de cette idée, que le juste & l'utile sont la même chose pour les hommes ; elle vous rendra contens de vous-mêmes . . . . . . Tantôt « il suit dans leur carrière, les Administrateurs publics, trace d'une manière neuve & sublime, les qualités essentielles à ces dépositaires de l'autorité des Rois, les effraye moins par l'importance & la difficulté de leurs devoirs, qu'il ne les encourage par le plaisir & la gloire de les remplir.... Tantôt il s'élève jusqu'au trône des Souverains, & leur répète ces vérités devenues vulgaires, si l'on veut, mais pourtant trop négligées, qu'ils doivent veiller nuit & jour à la prospérité de la Nation, qu'ils sont les pères de leurs peuples, & que ce titre

ſacré doit être l'objet de l'exercice de leur puiſſance ; enfin, que la félicité du Prince eſt attachée au bonheur de ſes ſujets, parce qu'elle doit l'être à leur eſtime ».

MAHOMET.

C'eſt ſur les actions de ce Légiſlateur célébre, que ſe portent d'abord les regards de l'Auteur. Il le repréſente préparant la révolution qu'il a opérée, & ſoutenant l'erreur par la force, l'audace, l'adreſſe & l'hypocriſie.

Ses Dogmes & ſes Loix fixent enſuite ſon attention. Ces Dogmes ſont pour la plûpart empruntés des Chrétiens. Il partagea avec eux l'idée ſimple & ſublime de l'unité d'un Dieu, & la haine de l'idolâtrie. Les Loix ſont renfermées dans le Coran. Il eſt le Code de tous les diſciples de *Mahomet*. Ainſi, la Juriſprudence eſt uniforme parmi eux, dans quelque contrée de la terre qu'ils habitent. « *Mahomet*, dit l'Auteur du *Contrat Social*, eut des vues très-ſaines ; il

lia bien son système politique ; & tant que la forme de son Gouvernement subsista sous les Califes ses successeurs, ce Gouvernement *fut exactement un*, & bon en cela ». Et ailleurs, *Rousseau* dit encore : « la Loi Judaïque, toujours subsistante, celle de l'Enfant d'Ismaël qui, depuis dix siècles, régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées ; & tandis que l'*orgueilleuse Philosophie* ne voit en eux que d'heureux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs immortelles institutions, ce grand & puissant génie qui préside aux établissemens durables ».

Revenons à M. *de Pastoret*. Ce que j'en vais citer se lira avec plaisir, certainement même à côté des citations de *J. J.* « *Mahomet* ne ménagea pas seulement les préjugés des Arabes, & les goûts, les sensations, les idées produites par l'influence du climat. Il avoit un systême trop vaste, pour se borner à un peuple, à une opinion. Son projet, dont le succès seul a égalé la hardiesse, paroît avoir été

de réunir toutes les Nations sous une même croyance, & de cimenter ainsi une fraternité générale, par ce qu'il y a de plus sacré. Je ne crois pas me tromper en lui attribuant la grande pensée de soumettre les hommes à une Religion universelle ». (pag. 413).

Je suis fâché d'abréger ce morceau: il est plein d'éloquence & de vues. *Mahomet* y est présenté sous un aspect neuf & intéressant; j'y renvoye le lecteur. Résumons enfin.

M. *de Pastoret*, pour mieux faire connoître la révolution que *Zoroastre*, *Confucius* & *Mahomet* ont opérée, examine dans sa quatrième partie, le point d'où chacun d'eux est parti, & rappelle ce qu'étoient auparavant, la Perse, la Chine & l'Arabie, du côté de la Légissation, du Culte & de la Morale. Il compare ensuite les siècles où ils ont vécu, & développe l'influence qu'ils ont eue sur ces siècles. Pour ce qui est de la comparaison établie, M. *de Pastoret* croit que si *Mahomet* connut mieux que ses prédécesseurs, l'art d'enchaîner le peuple

par des opinions religieuſes ; l'art plus grand d'approprier ſes Dogmes au climat, & aux beſoins naturels de ceux auxquels il annonçoit ſa Doctrine, *Confucius* connut mieux les principes de la Morale, & *Zoroaſtre*, ceux de la Légiſlation. L'Auteur établit ce jugement par un long & ſçavant détail de preuves toutes tirées des ouvrages même de ces Pères des Nations.

Il faut à préſent faire connoître le ſtyle de l'Ecrivain. Nous allons choiſir un morceau qu'on puiſſe citer iſolé, en obſervant que les morceaux de ce genre ſont néceſſairement rares dans un ouvrage qui eſt un enchaînement ſerré de faits & de principes.--C'eſt le tableau de l'état du Monde, au moment où *Mahomet* parut.

« La face du Monde étoit changée, quand *Mahomet* parut. Ces Grecs ſi célèbres au temps de *Zoroaſtre* & de *Confucius*, n'étoient que des troupeaux d'eſclaves, ſans lumières & ſans énergie. Cette Capitale illuſtre, dont le nom ſeul inſpira long-temps la terreur, & dont le ſouvenir rappelle

encore l'admiration, Rome étoit, pour ainsi dire, détrônée. Bysance lui disputoit la gloire d'être la première Ville du Monde; elle étoit du moins le séjour de ses tyrans. *Justin second* régnoit; & ce Prince distingué d'abord par l'amour du travail & de la Justice, végétoit alors dans la mollesse & la volupté, ou ne s'arrachoit à une léthargie indolente, que pour se deshonorer par les plus vils attentats. C'est lui qui, après avoir frappé ses parens d'une mort injuste, se faisoit un plaisir de fouler aux pieds leurs têtes sanglantes. La Perse avoit pour Monarque, ce Cosroës dont on a tracé des tableaux si opposés; & qui, décrié, flétri par des Ecrivains grecs, est mis au premier rang par les Historiens de sa Nation. Des Barbares inondoient l'Europe. L'Espagne, longtemps soumise aux Romains, l'étoit actuellement aux Visigots, en attendant de l'être aux disciples de *Mahomet*. Sorti de la Pannonie avec ses Bulgares, *Alboin* fondoit l'Empire des Lombards. Les Ostrogots étoient moins heureux; ils venoient de perdre

Totila, chef aussi remarquable par ses qualités morales, que par ses qualités guerrières; & *Teias*, qu'ils nommèrent pour lui succèder, & qui en étoit digne, étant mort presqu'aussitôt que placé sur le trône, ils se voyoient obligés, après soixante ans de domination en Italie, de fuir ou de plier sous un maître. Un nouvel Empire s'étoit élevé; & les Francs, échappés de la Germanie, peuploient la Gaule, que ne deshonoroient plus les superstitions des Druides. Déjà divisée en autant du Royaumes que le Monarque avoit d'enfans, la France, qui devoit être encore ainsi partagée, étoit sur le point de ne plus obéir qu'à un seul Prince. Courbée en partie, depuis dix ans, sous le joug de cet affreux *Chilperic*, qui mérita d'en être nommé le *Neron*, & digne époux de *Frédégonde*, fut tout-à-la-fois l'oppresseur de son peuple & le bourreau de sa famille; après une longue suite de crimes & de combats, toute la monarchie alloit se réunir sous *Clotaire II* qui, moins féroce que son père, doué même de quelques vertus,

fut cependant un assassin, un parjure, & un usurpateur. L'Angleterre, déchirée par des guerres continuelles, & gouvernée par des Souverains sans force & sans courage, recevoit tous les jours dans son sein de nouvelles peuplades de Saxons, Nation belliqueuse qui, à force d'invasions, s'étoit acquis dans l'Empire Britannique, sept différens États, qu'elle appelloit Royaumes. Le Christianisme scellant par la Religion, les grandes vérités de la morale, y faisoit tous les jours de nouveaux progrès, comme dans tout le reste de l'Europe & dans les deux autres parties du Monde. Il achevoit insensiblement de remplacer & de détruire les erreurs du Paganisme, de l'Idolâtrie & de tant de Cultes absurdes qui ont affligé la terre ».

Voilà comme on écrivoit dans le bon temps. Ce tissu majestueux & pensé, n'est pas scintillant de ces bluettes phosphoriques, sans durée & sans chaleur, dont on saupoudre avec tant d'affectation les petits chapitres de nos petits livres modernes. La manière en est large, noble & digne

du ſujet. On ne trouvera pas une ſeule phraſe à prétention ou de mauvais goût dans tout le cours de cet ouvrage. Faut-il s'étonner qu'il ait réuni les ſuffrages du corps littéraire le plus inſtruit, le plus reſpectable & le plus utile de la république des Lettres.

BERENGER.



Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

Je viens de lire avec le plus grand plaisir, vos observations sur les *Synonymes* de M. l'Abbé *Roubaud*. Vous avez lu l'ouvrage avec attention, & vous en avez bien senti tout le mérite. J'étois persuadé que les *Synonymes* de M. l'Abbé *Girard* ne valoient pas, à beaucoup près, ceux de M. l'Abbé *Roubaud*, & je n'avois pas balancé à m'en expliquer hautement devant des personnes qui, trop prévenues pour les uns, n'avoient pas vraisemblablement lu les autres, ou les avoient mal lus. Leurs assertions vagues, leurs petits mots, leurs épigrammes n'avoient pas laissé que de me mettre en considération; je n'osois plus prononcer d'une manière si décidée; mais heureusement pour moi, votre der-

nière feuille est venue à mon secours, & m'a rassuré. J'ai été agréablement surpris de voir que vous pensiez comme moi, & vous le dites en présentant un contraste qui tourne entièrement à la gloire de M. l'Abbé *Roubaud*. Votre jugement m'a confirmé dans mon opinion, & je ne serai plus désormais assez complaisant pour m'en départir : on ne vous reprochera pas, Monsieur, l'esprit de partialité, en disant que l'ouvrage de M. l'Abbé *Roubaud*, quoique fait spécialement pour les gens de lettres & les sçavans, sera lu néanmoins avec autant de plaisir que d'utilité par toutes sortes de personnes ; en avançant qu'on y trouve beaucoup de profondeur dans les vues & les apperçus, beaucoup de saine doctrine, d'excellente morale dans les exemples ou les citations & même des morceaux d'une véritable éloquence, vous n'épargnez pas la critique, vous mettez sous les yeux du Lecteur des obscurités & quelques définitions peu justes ; vous rapprochez des contradictions, vous

relevez des défauts réels ou du moins apparens. Je ne doute pas, Monsieur, que dans les éditions postérieures, M. l'Abbé *Roubaud* ne profite de vos sages réflexions.

J'ai peu vu l'Auteur, je ne connois guères plus M. l'Abbé *Roubaud* le cadet, qui, après avoir travaillé plusieurs années à des ouvrages utiles sans y mettre jamais son nom, vit dans la plus grande obscurité, & ne s'occupe plus qu'à des ouvrages de piété qu'il ne fait pas même annoncer dans aucune feuille périodique. Il vient de donner coup sur coup, la traduction d'un ouvrage italien, intitulé en françois, *Vie & Tableau des vertus de B. J. Labre*, & *le Pénitent conduit au Tribunal de la Pénitence*, &c. (1). Si les ouvrages de piété étoient écrits avec autant de goût & d'élégance, même dans ce siècle, ils trouveroient des acheteurs & des

---

(1) Ces Ouvrages se trouvent chez Berton, rue St. Victor; chez l'Esclapart, rue du Roule; & chez Varin, rue du Petit-Pont.

lecteurs. Ces deux Messieurs avoient un frère qui vient de mourir le mois de Septembre dernier, à Vichy-les-Bains. C'étoit mon intime ami, & vous me permettrez, Monsieur, de vous dire un mot de cet excellent homme. Il avoit professé avec distinction à l'Ecole Royale Militaire, & nous avons de lui des Discours sur l'Histoire, plusieurs éloges dont le plus connu est celui de M. le Maréchal de *Muy*; le public lui doit aussi l'édition des Poësies de *Desmahis*. Modeste & plein d'amitié pour ses frères, il le disoit souvent & avec l'effusion du cœur : pour l'âge comme pour l'esprit, pour les talens, pour la maniere d'écrire, pour tout, je ne suis que le cadet de mes frères. Il étoit plus connu sous le nom de *Tresséol* que sous celui de *Roubaud* : avec une fortune très-médiocre, il a trouvé le moyen de faire ou de procurer celle de plusieurs de ses amis. Je n'ai vu personne qui possédât mieux les ouvrages de la plûpart des Ecrivains François ou étrangers de notre siècle. Il en faisoit l'analyse, il en parloit comme

un homme qui lisoit avec réflexion & qui pensoit d'après lui. En un mot, ses connoissances sur la littérature, étoient assez étendues pour étonner les littérateurs eux-mêmes; je croirois pourtant qu'en y regardant de bien près, on auroit trouvé que, comme dans ses études il avoit embrassé beaucoup d'objets, il étoit quelquefois plus superficiel que profond. Mais il s'énonçoit avec tant de facilité, de variété, d'énergie, qu'il plaisoit au plus grand nombre, & en imposoit à tout le monde. Avec tout cela, Monsieur, son esprit n'étoit rien au prix de son cœur; s'oubliant presque toujours lui-même, il n'étoit aucun moyen qu'il n'employât, & le plus souvent avec succès, pour rendre service à ses amis & pour soulager les malheureux. Je ne dis rien ici, Monsieur, que n'attestent toutes les personnes qui ont joui du précieux avantage de l'avoir connu. Le brillant de son esprit, les rares qualités de son cœur le cédoient encore à son amour, à son zèle pour la Religion; (& je ne craindrai pas de le

dire) dans un siècle aussi pervers que le nôtre, à sa tendre piété. Il m'écrivoit régulièrement de Vichy : les rélations qu'on m'a faites de sa mort sont non-seulement édifiantes, mais attendrissantes pour les cœurs qui tiennent encore au Christianisme. Je l'ai pleuré & je le pleurerai encore long-temps. Mais je sens que le cœur va se mettre de la partie, & que je parlerois un langage qui ne seroit pas du goût de tout le monde.

J'ai l'honneur d'être.

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur. L'Abbé MARIN,
Vicaire Général de St. Claude.

EXTRAIT d'une Lettre de Réims, du 21 Février 1787.

» IL y a 15 jours qu'un bateau, chargé de 40 personnes pour traverser la Meuse au pied de *Dun* en Clermontois, a fait *capot*. Tous les Passagers, à l'exception du Conducteur, ont péri. Il y avoit *onze femmes en-*

ceintes. Un Laboureur averti de ce malheur, est accouru sur un cheval entier, fort & vigoureux. Il s'est précipité de *vingt pieds de hauteur*, dans la rivière ; revenu au-dessus de l'eau, il a dirigé son cheval à travers toutes les personnes qui reparoissoient de temps à autre. Il a saisi successivement huit femmes par les cheveux, qu'il a lâchées, en appercevant que ce n'étoit pas la sienne ; enfin, il l'a reconnue, & il est venu à bout de l'emmener à bord. Il la chargea sur son dos, & la porta à la première auberge, où elle donna quelques signes de vie. La nature, dans cet instant de crise, amena une révolution assez forte pour la faire accoucher ; mais la mère & l'enfant périrent au même instant.

» Le mari désespéré, conçut un si violent chagrin, qu'il mourut le lendemain, & les trois cadavres furent remis dans le même cercueil. Cet accident terrible auroit infailliblement livré le Conducteur aux poursuites les plus rigoureuses, si, parmi les victimes de son imprudence, il ne s'étoit trouvé sa femme & sa sœur ».

A ZULMÉ,

Le jour de Ste. Madelaine.

La celeste beauté qu'on célèbre en ce jour
Fut sensible, dit-on, & même un peu fragile ;
Mais à la voix du Ciel son cœur devint docile,
Et l'Amour expia les fautes de l'Amour.
De son sort, ô Zulmé, que le vôtre diffère!
Sans avoir ses penchans, vous avez ses appas ;
Jadis, ainsi que vous, Madelaine sçut plaire,
Mais elle eut des remords & vous n'en aurez pas.

Par M. DE LAURENVAL,
Professeur au Collége de Moulins.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE III.

L'Ane d'Or d'Apulée, Philosophe Platonicien, nouvelle édition, ornée de figures en taille douce, 2 vol. in-8°. A Paris, chez Jean-François Bastien : *prix, broché en carton & étiqueté, 12 liv.*

L'Editeur n'a rien négligé, Monsieur, pour que cette nouvelle édition répondît à la beauté de celles dont il a déjà enrichi la république des lettres, & qui lui ont acquis une juste réputation. C'est par ses soins, que nous avons vu reparoître dans un nouvel éclat, les anciens Héros

de notre Littérature, & les précurseurs de la philosophie, de l'éloquence & du goût, tels que *Montagne*, *Charron*, *Rabelais*, *Amyot*; il a depuis donné le *Scarron*, & il nous prépare *Brantôme*, une nouvelle traduction de *Lucien*, *Montesquieu*, &c.

Le texte latin de cette nouvelle édition de l'*Ane d'Or* a été vérifié sur les éditions précédentes les plus estimées, & particulièrement sur celle qui est accompagnée des notes de *Pricæus*: à côté est une traduction françoise, qu'on lit avec plaisir, quoiqu'elle ne rende pas, à beaucoup près, toute la force des expressions de l'original. On trouve au commencement de chaque volume des sommaires très-étendus des différens livres qu'il contient, & à la fin de chaque livre, des notes intéressantes & curieuses; à la tête de l'ouvrage est la vie d'*Apulée*, & divers jugemens des Sçavans sur ses écrits. L'Editeur a conservé les figures de l'ancienne édition, au nombre de seize, connues sous le nom de *Figures de l'Ane*, qu'il a fait graver de nouveau. Le tout est terminé par la traduction françoise

d'un Traité d'*Apulée* sur le *Démon de Socrate.*

A ces détails de bibliographie, nous joindrons quelques réflexions littéraires & philosophiques sur un personnage aussi singulier qu'*Apulée.*

Né avec beaucoup d'esprit & d'imagination, très-instruit des sciences alors à la mode, il s'attacha sur-tout à plaire à son siècle, dont le goût étoit déjà très-corrompu, & ressembloit parfaitement à celui qui règne aujourd'hui en France. L'Empire Romain étoit alors gouverné par les *Antonins*; les deux plus vertueux Princes dont l'histoire fasse mention. Leur goût pour la Philosophie ne contribua pas peu à la mettre en vogue : quand *Apulée* vint à Rome, c'étoit donc, comme à présent, le siècle de la Philosophie; mais & la Philosophie & les Philosophes de ce temps-là n'étoient pas dans le même état où nous les voyons aujourd'hui. On s'occupe maintenant de Chymie, de physique, de mathématiques, d'histoire Naturelle; & ces sublimes clartés, ces augustes sciences n'empêchent pas

que le public ne soit d'une extrême crédulité pour les charlatans de toute espèce : on croit à ceux qui voient l'eau à travers la terre, à ceux qui guérissent par l'attouchement, on croit aux convulsions, aux oracles des somnambules, à ceux qui marchent sur les eaux; on trouve du merveilleux dans les ballons, & des jeux d'enfans sont regardés comme des miracles; nous avons vu se renouveller dans Paris, les anciens mystères égyptiens; nous avons vu des gens qui s'imaginoient avoir soupé avec des morts; on croit tout en un mot aujourd'hui, excepté ce qui a rapport à Dieu & à la Religion; il n'y a que cette crédulité là qui ne soit pas du bon ton. Autrefois on négligeoit l'étude de la nature & des sciences exactes, pour se livrer uniquement à la métaphysique & à la morale, qui exercent l'esprit, étendent l'imagination & dirigent les mœurs. La plus saine partie des Philosophes s'occupoit alors du soin d'élever l'homme au-dessus des passions, de le rendre supérieur à la fortune, d'en faire une

espèce de divinité impassible ; projet chimérique sans doute, mais qui ne peut entrer que dans des ames nobles & grandes. La vertu consistoit alors dans le courage : mépriser les honneurs, dédaigner les richesses, braver la mort, rire dans les tourmens, lutter contre la volupté, combattre le luxe, la mollesse & tous les plaisirs des sens : soumettre le corps à l'ame, la matière à l'esprit & se vaincre soi-même, voilà ce qui s'appelloit vertu du temps des *Antonins* ; à la place du courage, nous avons mis l'humanité : envoyer de l'argent pour *le bon lait*, délivrer les prisonniers pour mois de nourrice ; contribuer pour l'établissement . . . . , &c. &c. voilà ce que nous sommes convenus d'appeller la vertu. Ainsi ; qu'un riche dont les caprices les plus insensés ne peuvent épuiser les immenses trésors, emploie dix millions à des jardins anglais, & donne dix louis pour les mères nourrices ; qu'il ait dans Paris vingt serrails, mais qu'il soit de la société . . . . ; qu'il soit esclave des plus honteuses passions ;

qu'il soit sans honneur & sans probité, pourvu qu'il souscrive pour le nouvel Hôtel-Dieu, c'est un homme vertueux, c'est un sage, c'est un ami de l'humanité, c'est une espèce de saint de la moderne Philosophie.

Il est vrai que tout l'héroïsme de la doctrine stoïcienne, n'empêchoit pas que le public, du temps d'*Apulée*, ne fût engoué des prestiges de la magie, des forfanteries des Prêtres, des prédictions des Astrologues, des Enchantemens, des Métamorphoses, des Philtres; ce qui étoit encore plus ridicule que l'enthousiasme pour les aérostats, pour les baquets, pour l'hydroscopie, &c. Toutes ces absurdités étoient, comme aujourd'hui, consacrées par la Philosophie, & les plus absur des merveilles ne se produisoient que sous l'autorité & la garantie du divin *Platon*. Cet homme célèbre, qui avoit apporté à la Philosophie, une imagination purement poëtique, ayant établi entre Dieu & l'homme, une chaîne d'êtres intermédiaires, ses Disciples n'avoient pas voulu laisser sans emplois tous ces êtres éclos du cerveau de leur maître, ils

en avoient fait des génies, qui, avec une nature & des talens supérieurs à l'humanité, opéroient des prodiges fort au-dessus des forces de l'homme. Les Platoniciens étoient donc devenus des espèces de sorciers qui, par les intelligences qu'ils entretenoient avec des génies d'un ordre supérieur, étoient censés avoir des inspirations, prédire l'avenir, opérer des guérisons miraculeuses, & changer l'ordre de la nature.

Aujourd'hui les Philosophes se déclarent ennemis des superstitions & des miracles; autrefois c'étoient des Philosophes qui favorisoient la superstition, qui prônoient les miracles, & même qui en faisoient. *Apollonius de Thiane*, fut regardé comme un *Thaumaturge*, & sa vie écrite par le Philosophe *Philostrate*, est une véritable légende. Il faut voir dans *Lucien*, (1) qui a écrit aussi sous les *Antonins*, à quel point les Philosophes les plus graves,

(1) Voyez sur-tout le Dialogue intitulé φιλοψευδης, ou *l'Ami du mensonge*.

portoient alors la crédulité & l'amour du merveilleux.

Les Philoſophes étoient dans ce temps là tels que *Lucien* les a décrits, fourbes & corrompus au dedans; auſtères & hypocrites au dehors; avec une longue barbe, un vieux manteau, une figure triſte & mortifiée; affichant avec faſte, une morale ſévère & chagrine, déclamant avec vigueur contre les vices auxquels ils ſe livroient en ſecret. Aujourd'hui les Philoſophes ne ſe diſtinguent pas beaucoup des petits-maîtres par l'extérieur, encore moins par le ton: ils ont même ſuccédé aux petits maîtres, qui n'exiſtent plus que dans les Comédies: un Philoſophe eſt aujourd'hui dans un cercle, ce qu'y étoit autrefois un petit-maître; le tyran de la converſation, l'admiration des ſots, le héros des femmes & le fléau des hommes ſenſés. Sa morale eſt agréable & commode; au lieu de déclamer contre les vices, il ſçait en tirer parti pour ſa réputation ou pour ſa fortune: il favoriſe toutes les paſſions; il eſt complaiſant, flatteur, bouffon, prodigue de madrigaux &

de calambourgs ; du reste, pourvu qu'il se moque de la Religion & des Prêtres, qu'il vomisse des injures contre les Journalistes, qu'il assaisonne ses épigrammes de quelques termes d'*argot*, tels que *génie*, *humanité*, *sentiment*, *sensibilité*, *fanatisme*, *préjugé*, &c. il a les traits caractéristiques du Philosophe moderne.

Il est de l'essence de la Philosophie du jour, de combattre le culte reçu & la Religion de l'Etat; & comme si c'étoit la destinée de cette Religion divine, d'être toujours attaquée par les prétendus Philosophes, & défendue par les vrais sages; les anciens Philosophes l'ont aussi combattue dans sa naissance; ils ont fermé les yeux à la vive lumière que la sainteté de sa morale, & les vertus de ses Martyrs commençoient à répandre ; ils ont soutenu de toute leur éloquence, les Dieux de l'Empire, & l'ennemi des Dieux étoit aussi celui des Philosophes : cependant jamais le paganisme n'avoit été plus révoltant & plus absurde : Rome étoit devenue le

centre de toutes les superstitions, de toutes les extravagances du genre humain; toutes les Nations y avoient apporté leurs Divinités & leurs cérémonies: tous les monstres de l'Egypte avoient à Rome, leurs Temples, leurs Prêtres, leurs mystères, auxquels on s'empressoit de se faire initier.

Apulée étoit Philosophe Platonicien, & en cette qualité, zélé partisan des démons, des génies, & de toutes sortes de superstitions; il eut la manie de vouloir connoître à fond, toutes les Religions, il se fit initier à tous les Mystères; il entreprit même plusieurs voyages pour aller puiser toutes ces fables à leur véritable source & aux lieux de leur origne: comme tout se vend & même les choses les plus sacrées, il ne fut point admis gratuitement dans ces différentes confreries, & sa dévotion le ruina. Pour rétablir ses affaires, il se fit Avocat: la nature lui avoit donné tout ce qui étoit nécessaire pour réussir au barreau; mais les graces de sa personne furent plus utiles à sa fortune que son éloquence: il eut l'art de plaire à une

veuve fort riche, nommée *Pudentilla*, âgée de quarante ans : comme il avoit la réputation d'être grand magicien, on l'accusa d'avoir ensorcelé cette veuve, & d'avoir fait mourir son fils *Pontianus*, pour jouir seul de toutes ses richesses. Les accusateurs se contredisoient eux-mêmes ; car ils lui faisoient un crime de sa bonne mine, de sa propreté, du soin qu'il avoit de ses dents, d'un miroir qu'il avoit coutume de porter sur lui : *Apulée*, avec tant de moyens de plaire à une vieille femme, n'avoit donc pas besoin de magie. Sa figure & sa jeunesse étoient d'assez puissans sortilèges. Et ce raisonnement est si frappant, qu'il n'a pas même échappé à la jalousie d'une femme offensée. *Philippe*, Roi de Macédoine, aimoit si éperduement une Thessalienne, qu'on accusoit cette femme d'avoir employé l'art magique pour s'assûrer le cœur du Prince. *Olympias* fit venir devant elle la prétendue sorcière ; & après avoir jugé par elle-même des charmes de sa personne & des agrémens de sa conversation ; c'est bien à tort, lui

dit-elle, qu'on vous accuſe ; car toute votre magie eſt dans votre mérite. Nous avons le plaidoyer qu'*Apulée* prononça pour ſa juſtification, devant *Claudius Maximus*, Proconſul d'Afrique : *St. Auguſtin* l'appelle *un diſcours éloquent & fleuri*, & il a raiſon. Cette pièce réunit ce que l'eſprit a de plus délicat & de plus ingénieux avec ce que le mauvais goût a de plus affecté & de plus inſipide : mais la harangue alors plut autant par ſes défauts que par ſes beautés réelles : à côté d'un trait fin, on trouve une miſérable ſubtilité ; un raiſonnement ſolide & lumineux, eſt ſuivi d'un pitoyable ſophiſme : une penſée auſſi juſte que piquante, eſt ſuivie d'une idée fauſſe & puérile : nulle part l'Orateur ne ſçait s'arrêter ; l'intempérance de ſon ſtyle gâte les plus beaux morceaux, il étouffe ſous les ornemens ſuperflus, ce qu'il y a de ſain, de judicieux, de vraiment éloquent dans ſon diſcours ; & fatigue le lecteur par une foule de détails minutieux & frivoles, qu'on a ſans doute applaudis de ſon temps, comme autant d'étincelles d'un

esprit vif & brillant : je ne connois point de pièce ancienne qui ait plus de rapport avec le goût d'éloquence aujourd'hui à la mode ; l'apologie d'*Apulée* auroit de nos jours le plus grand succès, & l'on s'étoufferoit au Palais pour l'entendre, avec plus de raison peut-être, que pour entendre certains orateurs de notre temps.

Au reste, *Apulée* se justifia du crime de magie, comme quelques Ecrivains de nos jours se justifient de l'accusation d'impiété : la magie étoit défendue par les loix ; mais le goût du public la favorisoit ; on la regardoit comme une science sublime, que l'ignorance & le préjugé persécutoient. On ne peut douter qu'au fond, *Apulée* ne fût très-entêté de la magie ; & l'opinion publique étoit si bien établie à cet égard, que la multitude fut toujours persuadée qu'il avoit fait un grand nombre de miracles, qu'elle avoit même l'impudence d'opposer à ceux de *Jesus Christ*. Cette impertinente crédulité des Payens fut poussée si loin, qu'on pria *St. Augustin* de

la combattre : c'est ainsi qu'on s'exprime dans une lettre adressée au St. Docteur. *Daignez réfuter avec le plus grand soin, l'erreur de ceux qui s'imaginent que Notre Seigneur n'a rien fait que ce que d'autres hommes ont pu faire & ont fait réellement ; ils nous objectent leur Apollonius, leur Apulée, & d'autres personnages versés dans la magie qui, selon eux, ont plus fait de miracles que Jesus-Christ.*

St. Augustin répondit en homme d'esprit : *pour ce qui regarde Apulée, qui, comme Africain, m'est plus connu qu'Apollonius, avec tout son art magique, il n'a jamais pu parvenir, je ne dis pas au trône, mais à quelque charge de Magistrature, quoiqu'il fût d'une naissance honnête, qu'il eût reçu une excellente éducation, & que la nature l'eût doué d'une grande éloquence : dira-t-on que la Philosophie lui avoit appris à mépriser les honneurs ; lui qui se crut fort honoré d'être revêtu dans sa Province, d'une espèce de sacerdoce, qui lui donnoit l'intendance des jeux publics ; lui qui harangua fortement contre quelques citoyens, parce qu'ils*

s'opposoient à la Statue que les habitans d'Oea vouloient lui élever, & qu'il a même publié son discours, pour que la postérité n'ignorât pas à quel point il avoit été ambitieux : il paroît donc qu'Apulée a été sur la terre aussi grand qu'il a pu l'être; s'il ne s'est pas élevé plus haut, ce n'est pas sa volonté, ce sont les moyens qui lui ont manqué : d'où l'on peut conclure qu'il n'a jamais été un grand sorcier.

Ce qui contribua sur-tout à donner à *Apulée* cette réputation de magicien, ce fut son *Ane d'Or*, le plus célèbre, le plus agréable de ses ouvrages & le plus à portée de la multitude, avide de fables & de merveilleux. Ce conte, à la vérité, est plein d'enchantemens, de sortilèges, de métamorphoses & d'opérations magiques de toute espèce. L'idée ne lui appartenoit pas; il paraphrasa en latin le même Roman de *Lucius de Patras*, que *Lucien* avoit abrégé en grec; ou ce qui est plus probable, il paraphrasa l'abrégé de *Lucien*. Mais l'épisode de *Psyché* est de son invention; & cette épisode vaut mieux que

tout le reste de l'ouvrage. *Bayle*, note 18 de son article d'*Apulée*, dit que le conte de Psyché *a fourni la matière d'une excellente pièce de théâtre à Moliere*; ce qui prouve que *Bayle*, excellent critique en Histoire & en Philosophie, étoit un mauvais Juge en Littérature; car il s'en faut bien que la *Psyché* de *Moliere*, ouvrage purement à machines, soit une excellente pièce de théâtre; cette pièce d'ailleurs, faite à la hâte, pour les plaisirs de *Louis XIV*, est de plusieurs Auteurs, & appartient autant à *Corneille* & à *Quinaut*, qu'à *Moliere*.

L'*Ane d'Apulée* est de tous ses ouvrages le plus mal écrit, précisément parce qu'il s'est efforcé d'en rendre le style plus élégant & plus fleuri; dans ses Traités de Philosophie & dans ses Harangues, la gravité du sujet le contient dans les bornes de la prose; mais dans un récit romanesque, il se livre à toute l'effervescence de son imagination africaine: le luxe poëtique le plus extravagant est prodigué par-tout jusqu'à la satiété: le délire du dythirambe le

plus effréné n'est rien auprès de la hardiesse des figures & des métaphores qu'il entasse; sa narration est si infectée de néologisme & de précieux, si farcie de barbarismes, de tours obscurs & guindés, que la lecture en est très-pénible pour ceux qui ne connoissent que les Ecrivains du siècle d'*Auguste*: le latin n'étoit point la langue naturelle d'*Apulée*; il nous apprend lui-même, qu'après avoir cultivé avec succès la littérature grecque à Carthage & à Athènes, il vint à Rome sacrifier aux Muses latines, & apprit avec beaucoup de peine l'idiome des Romains, sans le secours d'aucun maître: comme si pour apprendre une langue étrangère, on avoit besoin d'autre maître que de l'usage & de la lecture des bons Auteurs, quand on est dans la capitale du pays: quand on est dans un âge mûr, & qu'on sçait bien la grammaire générale: ce n'est point la connoissance de la langue qui a manqué à l'Auteur de l'*Ane d'Or*, c'est le goût; & il est remarquable que les Africains n'ont jamais pu soumettre au joug de la raison, leur imagination ardente,

& qu'ils ont tous le même caractère de ſtyle.

Le ſçavant *Warburton*, qui voyoit dans tous les anciens ouvrages, les myſtères de la Religion des Payens, comme *Dom Quichote* voyoit par-tout des géans & des enchanteurs, s'eſt imaginé que l'*Ane d'Or* d'*Apulée* n'étoit qu'une ingénieuſe allégorie pour déſigner l'utilité & l'excellence des myſtères : il reſſemble aux Commentateurs d'*Homere*, qui trouvoient dans les plus abſurdes rêveries de ce grand Poëte, les plus ſublimes vérités & les plus importantes leçons ; ſi *Apulée* a voulu cacher ſous le voile de cette fiction, une morale divine, il l'a ſi bien cachée, que de ſon temps même, on ne l'a pas apperçue. Le public a regardé l'*Ane* d'*Apulée* à-peu-près comme nous regardons le conte de *Peau d'Ane*. *Sévère* écrivant au Sénat, diſoit qu'*il ne pouvoit ſouffrir que Clodius Albinus, ſon compétiteur à l'Empire, paſsât pour ſçavant & pour lettré, lui qui n'avoit jamais étudié que les Fables Mileſiennes & les Contes de Vieille d'Apulée.*

Macrobe parle aussi de l'*Ane d'Or* d'*Apulée*, comme d'une fiction frivole, qui n'avoit pour objet, qu'un vain amusement. Ce qui rend aujourd'hui ce Roman curieux & piquant, ce sont les traits de mœurs dont il est semé. Je terminerai ces observations par la description d'une ancienne pantomime, morceau très-intéressant & très-précieux, puisqu'il est le seul qui nous donne une idée de ce genre de spectacle si fameux, que le peuple Romain aimoit avec tant de fureur, & dont *Lucien*, bon connoisseur, a fait un si magnifique éloge.

» On voyoit une montagne faite » de charpente fort élevée, telle » qu'*Homere* dans ses vers, dépeint » le mont Ida; elle étoit couverte » d'arbres verds & de quantité d'ar- » bustes. Le Machiniste avoit eu » l'adresse de faire sortir de son som- » met, une fontaine qui formoit un » ruisseau; quelques chèvres paissoient » sur ses bords. Le Berger de ce trou- » peau étoit un jeune homme, vêtu » magnifiquement à la Phrygienne,

» tel qu'on repréſente Paris, avec une
» grande mante brodée de couleurs
» différentes, & ſur ſa tête un bonnet
» d'étoffe d'or. Enſuite parut un jeune
» garçon fort gracieux, qui n'avoit
» pour tout habillement qu'un petit
» manteau ſur l'épaule gauche. De
» ſes cheveux blonds qui étoient
» parfaitement beaux, ſortoient deux
» petites aîles dorées, & ſemblables
» l'une à l'autre. Le caducée qu'il
» tenoit en ſa main, faiſoit connoî-
» tre que c'étoit *Mercure*. Il s'avança
» en danſant, & préſenta à celui qui
» faiſoit le perſonnage de Paris, une
» pomme d'or, en lui faiſant enten-
» dre par ſignes l'ordre de *Jupiter*; en-
» ſuite il ſe retira de fort bonne grace,
» & diſparut.

» Alors on vit paroître une fille d'un
» air majeſtueux, qui repréſentoit
» *Junon*; car ſa tête étoit ceinte
» d'un diadême, outre qu'elle tenoit
» un ſceptre en ſa main. Une autre
» entra fièrement, qu'on reconnoiſ-
« ſoit aiſément pour la Déeſſe *Pallas*,
» ayant ſur ſa tête un caſque brillant,
» couronné d'une branche d'olivier;

» portant un bouclier, tenant une
» pique, & dans le même état enfin
» qu'elle se fait voir dans les combats.
» Ensuite une troisième s'avança,
» d'une beauté surprenante, & fort
« supérieure à celle des deux autres.
» Elle représentoit *Vénus*, par l'éclat
» de ses divines couleurs, & *Vénus*
» telle qu'elle étoit, lorsqu'elle étoit
» fille. Toutes les beautés de son
» corps se faisoient voir à découvert,
» à quelques-unes près, qui
» étoient cachées par une étoffe de
» soie légère & transparente, que le
» vent agitoit. Cette Déesse paroissoit
» avec deux couleurs différentes;
» toute sa parure étoit d'une blancheur
» à éblouir, parce qu'elle tire
» son origine du Ciel, & sa draperie
» étoit azurée, parce qu'elle sort
» de la mer où elle a pris naissance.
« Ces trois Déesses avoient chacune
» leur suite. *Junon* étoit accompagnée
» de *Castor* & de *Pollux*,
» représentés par deux jeunes Comédiens,
» qui avoient l'un & l'autre
» un casque rond sur la tête, dont le
» sommet étoit orné de deux étoiles

» fort brillantes. La Déesse, d'un air
» simple & modeste, s'avance vers
» le Berger, au son charmant des
» flûtes, & lui fait entendre par ses
» gestes, qu'elle lui donnera l'Empire
» de toute l'Asie, s'il lui adjuge le
» prix de la beauté.

« Ensuite celle que ses armes fai-
» soient connoître pour *Pallas*, étoit
» suivie de deux jeunes hommes ar-
» més, & tenans leur épée nue à la
» main, ils représentoient la Terreur
» & la Crainte qui accompagnent par-
» tout la Déesse des combats. Derrière
» elle un joueur de haut-bois faisoit
» entendre des airs de guerre, &
» mêlant des sons aigus parmi des
» tons graves, il excitoit à danser
» gaiement, comme on fait au son
» d'une trompette. *Pallas* remuant la
» tête, & marquant dans ses yeux
» une noble fierté, s'avance en dan-
» sant, avec beaucoup d'action, &
» fait entendre à Paris par des gestes
» pleins de vivacité, que, s'il lui
» accorde la victoire sur ses rivales,
» elle le rendra fameux par sa valeur
» & ses grands exploits.

« Après elle, *Vénus* parut d'un air
» riant, & charma tous les specta-
» teurs. Elle étoit entourée de plu-
» sieurs jeunes enfans, si beaux & si
» bien faits, qu'il sembloit que ce fût
» la véritable troupe des amours qui
» venoit d'arriver de la mer ou des
» cieux ; outre qu'ils avoient de
» petites aîles, des flèches, & tout
» le reste de l'ornement qui leur con-
» vient, quelques-uns portoient des
» flambeaux allumés devant leur maî-
» tresse, comme si elle eût été à
» quelque nôce. Elle avoit encore à
» sa suite une aimable troupe de jeunes
» filles, sans compter les Graces &
» les Heures qui, pour se rendre leur
» Déesse favorable, semoient des
» fleurs devant ses pas. C'est ainsi
» que ce galant cortège faisoit sa cour
» à la mère des plaisirs, en lui pro-
» diguant les trésors du printemps.

» Aussi tôt les flûtes commencèrent
» à jouer ten[illegible]ment des airs Lydiens
» qui firent un fort grand plaisir à
» tout le monde; mais *Vénus* en fit
» bien davantage, lorsqu'on la vit
» danser avec des attitudes charman-

» tes de la tête & du corps, confor-
» mant avec justesse ses mouvemens
» gracieux aux doux sons de la mu-
» sique. Faisant voir dans ses yeux,
» tantôt une langueur pleine de passion,
» tantôt de la fierté, & quelquefois
» même ne dansant, pour ainsi dire, que
» des yeux. Si-tôt qu'elle fut proche
» de Paris, elle lui fit entendre par
» le mouvement de ses bras, que s'il
» la préféroit aux deux autes Déesses,
» elle lui feroit épouser une femme
» d'une excellente beauté, en un mot,
» aussi belle qu'elle. Alors le jeune
» Berger Phrygien lui présenta sans
» hésiter, la pomme d'or qu'il tenoit
» en sa main, pour marquer qu'il lui
» adjugeoit la victoire ».

Le *Démon de Socrate* qu'on trouve à la fin de l'*Ane d'Or*, traite des Génies & des Démons, par le ministère desquels on croyoit que s'opéroient les miracles, & tous le effets surprenans de la magie. C'est dans cette source qu'a puisé l'Auteur du Comte *de Gabalis*. Ces rêveries étoient alors à la mode; elles ont paru assez importantes à *St. Augustin*, pour mériter

riter qu'il les réfutât sérieusement & fort au long, dans le huitième tome de la *Cité de Dieu*.

Je suis, &c.

LETTRE IV.

Coup-d'Œil sur le Gouvernement Anglois; par M. l'Abbé Dubois de Launay, *1786, un vol.* in-8°. *de 200 pages.*

C'EST une entreprise vraiment patriotique que celle d'ajouter, par la comparaison, aux motifs que nous avons tous de bénir le Gouvernement sous lequel nous vivons. Il est important pour la tranquillité de l'Etat, que les sujets se soumettent avec amour & avec joie, ce qui n'auroit pas lieu, si leur imagination prévenue, leur représentoit sans ce[illegible] peuple voisin, com[illegible] mieux gouvern[illegible]

Philosophisme moderne ont tant d'analogie, quant à leurs tristes effets, parmi nous, qu'on ne peut que sçavoir beaucoup de gré à M. l'Abbé *Dubois de Launay*, d'un travail dont le but est de prouver combien sont fausses les idées que nos Anglomanes se sont faites du Gouvernement Anglois; que cette Constitution si vantée & si superficiellement examinée par nos Hommes-d'Etat, à jolies brochures, n'est rien moins que parfaite; que ni la liberté, ni l'autorité, ni les loix, ni la justice, ni les droits privés ou publics n'y sont aussi respectés, n'y prospèrent autant que voudroient nous le persuader sur parole quelques Ecrivains qui ne cherchent, en louant des étrangers, qu'à déprimer la patrie, vieille ruse de sophistes qui n'en impose que trop à la multitude.

L'ouvrage de M. *Dubois de Launay* contribuera, sans doute, à la désabuser bien mieux que ne feroient de volumineux commentaires sur l'histoire. Son ouvrage contient 16 chapitres, dont voici les titres. —— *L'Ancien esprit du Gouvernement Anglois.* ——

Variation du Gouvernement Anglois. — *Imperfection des Loix Angloises.* — *Le Bill* habeas corpus. — *Conduite des Anglois par rapport à leur Roi.* — *L'Impôt chez les Anglois.* — *Procédés de l'Angleterre envers l'Irlande & l'Ecosse.* — *Influence des Anglois dans le système général de l'Europe.* — *Les Hollandois ont-ils autant d'obligation aux Anglois que ceux-ci le prétendent?* — *Convenoit-il aux Anglois de se mêler de la succession de Charles II, Roi d'Espagne?* — *Bizarreries continuelles du Parlement d'Angleterre.* — *Les Anglois sous le règne de Henri VIII.* — *Sous le règne d'Elisabeth.* — *Sous le Protectorat de Cromwel.* — *Les Révolutions.* — *Les Proscriptions.* — Et la Conclusion.

On y voit d'abord que les principes d'Administration publique en Angleterre, soit qu'il y eût un ou plusieurs Etats, ont originairement été monarchiques, & non *absolument inexplicables & inintelligibles*, comme le dit *Humes*, que sa prévention empêche d'être vrai. M. l'Abbé *Dubois de Launay* prouve que plusieurs Rois

exercèrent, sans aucune réclamation de la part des peuples, une autorité illimitée, & jouirent du droit de lever des impôts; que la fermeté des Princes produisit toujours la soumission des Parlemens & de la Nation; que la foiblesse de ceux qui régnoient enhardit seule les sujets indociles à restreindre par des voies de fait & par des concessions extorquées à la frayeur, un pouvoir dont l'essence fut en tout temps, d'être absolu & non tyrannique. Ce qu'il observe du vice radical des Loix Angloises, leur nouveauté, leur instabilité, leurs contradictions, vous paroîtra puisé dans les notions du juste & dans l'Histoire bien lue.

Je ne suis cependant pas entièrement de son avis, lorsqu'il blâme les Anglois de donner le caractère auguste & sacré de *Loix fondamentales* à des Loix récemment promulguées. Il me semble qu'une Loi rendue nécessaire par un nouvel ordre de choses, ou démontrée telle par l'effet de lumières nouvellement acquises, qu'une

Loi que l'évidence atteste être juste, bonne, utile, indispensable, peut, à tous ces titres, devenir *fondamentale* dès-à présent & pour l'avenir, quoiqu'elle n'existât pas le moment d'auparavant. Si ce n'est point le fondement sur lequel fut assise la constitution naissante ; ce sera l'une des parties solides, l'un des points fixes sur lesquels devra porter cet édifice perfectionné par la raison : les peuples ont leur expérience, leurs circonstances autant & plus importantes encore que la stabilité & l'ancienneté des maximes ; & on n'inculpe nullement le peuple Anglois, en disant que « les deux derniers siècles de la Monarchie ont fait plus de *Loix fondamentales* que tous les siècles précédens ensemble ».

Cet ouvrage est peu susceptible d'un extrait étendu. Les raisonnemens naissent naturellement des faits qui ne sont ignorés d'aucune personne instruite, & il faudroit rapporter ces faits pour motiver les raisonnemens. Ce dont il est impossible de n'être pas frappé, de ne pas être même hu-

les fantaisies cruelles d'un monstre tel que *Henri VIII* ; leur docilité d'esclaves sous les règnes absolus d'*Edouard VI*, de *Marie*, d'*Elisabeth*, & sous le Protectorat d'un régicide, &c. A propos de l'incompréhensible docilité du Parlement, M. l'Abbé *Dubois de Launay* fait la remarque suivante.

« Il est vrai que les Anglois d'au» jourd'hui n'approuvent pas tout ce » qui s'est fait en ce temps-là. Ils » prétendent même que les concef» sions faites par ce Parlement, au » Roi (*Henri VIII*) & à ses succes» seurs, ne doivent pas être regardées » comme des Loix. Mais à quel ca» ractère veulent-ils donc que l'on » distingue les Loix véritables de celles » qui ne le sont pas, si des statuts » prononcés avec le concours des » deux puissances royale & parle» mentaire, ne sont pas des Loix? » Raisonnement d'autant plus puif» sant, qu'ils ont la plus grande vé» nération pour une partie considé» rable des Réglemens faits par ce » Parlement ». . . . .

. . . .

— Si cet Auteur refuse un peu durement aux Anglois un droit politique, & même un droit civil ; puisqu'il affirme que » leurs Loix ne sont » que des fantaisies du moment » il ne relève pas avec moins d'amertume, leurs procédés contraires au droit des gens ; il s'indigne de leurs mépris pour l'usage observé de tout temps, de ne jamais commettre aucun acte d'hostilité qu'après avoir déclaré solemnellement la guerre. « Les peuples les » plus sauvages qui ont oublié tant » de devoirs, ajoute-t il, n'ont pas » oublié celui-ci ». Ces sauvages qui » *ont oublié tant de devoirs*, sont un de ces traits qui caractérisent le grand Ecrivain ; le mot *oublié* est l'expression vraie & simple d'une idée belle & juste sur les révolutions du globe & du genre humain.

Le titre de *Coup d'Œil* annonçant de la rapidité, ce feroit l'oublier que d'insister sur quelques termes impropres, quelques tournures trop familières échappés à la célérité de la plume, tels que — *Ces coups n'arrivent-ils pas.* — *Vouloir être de tout.*

ouvrage dont la lecture les porte à se féliciter d'être François.

Je suis, &c.

LETTRE V.

Le Paradis Perdu, traduction nouvelle, 3 vol. in-16. *A Paris, chez* Royez, *quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf : avec approbation & permission, 1786.*

Les traductions en prose des Poëtes tant anciens que modernes, laisseront toujours quelque chose à désirer ; & la difficulté de faire passer les richesses poëtiques d'une langue dans la prose d'une autre langue, feront toujours le désespoir des Traducteurs. Aussi a-t-on pris le parti le plus sûr ; c'est d'aller dans la source même, & d'apprendre les langues. L'Anglois surtout est devenu très à la mode, & les enfans bégayent aussi-tôt l'anglois

que leur langue maternelle. Il faut convenir pourtant que les traductions, même en prose, ne feront jamais tout-à-fait inutiles : elles pourront donner une idée des beautés poëtiques, au moins de la beauté des plans, & du sublime des pensées qui brillent dans l'*Iliade*, dans l'*Enéïde*, dans *le Paradis Perdu*. On ne peut donc qu'applaudir à l'entreprise du nouveau Traducteur de *Milton* qui, dégoûté, dit-il, des versions qu'on avoit jusqu'ici données de l'*Homere Anglois*, s'est mis bien vîte en état d'entendre l'original, & a tâché d'en donner une traduction plus lisible. Après une telle déclaration, Monsieur, on est obligé de faire mieux que ses prédécesseurs. Aussi je crois que M. *Mosneron* a fait mieux. Sa traduction m'a paru joindre au mérite de l'exactitude, celui de soutenir la noblesse de l'original. Je vais choisir deux morceaux d'un genre tout différent, pour vous mettre à portée d'apprécier les divers tons du nouveau Traducteur : je commence par le passage le plus horrible peut-être

de ce Poëme, celui de la mort en regard avec Satan.

« En achevant ces paroles, elle » prend à sa ceinture la clef fatale, » triste instrument de tous nos maux; » & roulant vers l'entrée sa queue » monstrueuse, elle élève bientôt à » toute sa hauteur, la herse énorme » qu'aucune des puissances de l'abîme » n'eût été capable d'ébranler. La *clef* « *évuidée chasse ensuite dans la serrure* » *les gardes compliquées*; avec la même » facilité, sa main tire tous les ver» rouils, abbaisse toutes les pesantes » barres de fer ou de rocher. Soudain, » avec un bruit affreux, les portes » infernales volent impétueusement en » arrière; les gonds mugissent comme » un tonnerre menaçant; l'Erebe en » frémit jusques sur ses bords le plus » reculés. Elle ouvrit les portes, mais » il ne fut plus en son pouvoir de les fer» mer. L'ouverture en étoit tellement » vaste, qu'une armée rangée en ba» taille avec ses chars & ses chevaux, » marchant les âles étendues, enssei» gnes & bannières déployées, auroit

» pu y passer; telle étoit son immen-
« sité : il en jaillit en bondissant,
» comme de la geule d'une fournaise,
» des flots de fumée mêlés de flam- mes
» jaunâtres ».

J'ai dans ce moment, Monsieur, le texte sous les yeux, & je vous assûre qu'il est parfaitement rendu; cette phrase, *la clef évuidée chasse ensuite dans la serrure les gardes compliquées*, a pu vous choquer : à mes yeux, ce n'est qu'une preuve de plus de l'impossibilité de bien traduire en prose certains vers épiques, sur-tout anglois, sur-tout de *Milton*. Voici le vers anglois :

Then in the key-hole turns
Th'intricate wards.

La langue angloise particulièrement a une énergie unique pour ces sortes de détails : qui peut, par exemple, rendre fidèlement & d'une manière intéressante, en prose, les vers suivans :

So Eagerly the fiend
O'er bog, or steep, through strait, rough,
dense, or rare,

Vesh head, hands, wings, or fret, pursues
his way;
And swims, or sinks, or wades, or creaps,
or flies:

Le traducteur l'a fait de son mieux.
« Tel, & non moins ardent, fran-
» chissant & lacs & précipices, à
» travers l'espace étroit, raboteux,
» dense ou rare, de la tête, des mains,
» des aîles ou des pieds, l'ennemi
» poursuit sa route & nage, plonge,
» guée, rampe ou vole ».

Mais je vous ai promis, Monsieur, une citation d'un autre genre, & j'ai besoin de tenir ma promesse, & d'effacer les impressions noires & terribles, par des images riantes & gracieuses.

« Parmi la multitude de créatures
» étranges & nouvelles à ses yeux,
» deux êtres sur-tout le frappèrent.
» Formés sur le plus magnifique mo-
» dèle, l'attitude grande & noble, le
» front élevé vers le ciel comme celui
» des Dieux, (*godlike erect* n'est pas
» ici bien rendu : il falloit mettre
» *élevé* seulement, & non *vers le ciel*; les
» Dieux n'ont pas le front élevé vers
» le ciel), un honneur simple & natif

» leur tenoit lieu de vêtement; & dans
» cette majeſtueuſe nudité, ils ſem-
» bloient être les Souverains du monde,
» & paroiſſoient dignes de leur em-
» pire ; leurs divins regards, em-
» preints de l'image de leur glorieux
» Créateur, *reſpiroient tout ce qui*
» *fonde ſur la terre une vraie puiſ-*
» *ſance*, (cette phraſe n'eſt point dans
» l'anglois).

. . . .

« Un front grand & ſuperbe, un
» œil ſublime annonçoient la ſuprême
» autorité du premier ; ſes cheveux,
» ſemblables à la fleur d'hyacinthe,
» deſcendoient de chaque côté de ſa
» tête, en ſe bouclant avec nobleſſe,
» & alloient ſe terminer & s'arrondir
» ſur ſes larges épaules ; la blonde
» chevelure de l'autre, éparſe & flot-
» tante en folâtres anneaux comme
» ceux de la vigne *riante*, tomboit
» tout autour, ainſi qu'un voile,
» juſqu'au bas de ſa taille élégante &
» ſvelte. Ses longs cheveux étoient
» une marque de ſa dépendance; mais
» l'obéiſſance étoit auſſi douce que
» l'empire ; elle étoit accompagnée

croyois le mal ſans remède ; mais me ſerois-je trompé ? Voilà déjà pluſieurs Traités de Morale qui me tombent entre les mains : cela mérite attention. Je crains à préſent que l'on n'aille d'un excès à l'autre ; un Roman ſans but moral, une fiction vague & ſans fonds, ſont bien fades, bien inſipides ; mais la morale toute sèche, eſt un peu ennuyeuſe. *La Bruyere*, dont une phraſe ſert ici de texte, nous a montré comment il falloit la traiter. Une allégorie ingénieuſe, de l'intérêt, au moins un ſtyle piquant ou agréable, peuvent ſeuls nous faire goûter la Morale. Les Anglois ſont d'excellens modèles en ce genre. *Steelle*, *Addiſſon*, *Sterne* & *Swift*, tout en riant, nous donnent d'excellens conſeils. On ne cherchoit chez eux, que l'amuſement ; & l'on y trouve de l'inſtruction. L'Auteur de l'ouvrage que je vous annonce, Monſieur, n'a pas, je l'avoue, ſongé à préſenter ſes préceptes ſous une forme agréable. Il écrivoit cependant *à ſon Fils*, & à un enfant de quatre ans & demi.

« Mon Fils, tandis que je trace
» les premières lignes de cet écrit,
» tu es dans un cabinet voisin, à faire,
» sous les yeux de ta mère, l'exemple
» qu'elle t'a donné ».

C'est s'y prendre de bonne heure;
& à coup sûr, l'enfant ne comprendra
pas ce qui suit :

« L'homme parfaitement isolé n'exista
» jamais, j'en conviens ; c'est une
» chimère, ou plutôt c'est une abs-
» traction utile : aussi nous tirons en
» Géométrie, un grand avantage de
» la considération des corps avec abs-
» traction des différentes dimensions
» de l'étendue. Il n'exista jamais des
» lignes simples dans la nature ; & c'est
» cependant à l'hypothèse de leur exis-
» tence que nous devons la démons-
» tration du calcul des surfaces ; c'est
» par une abstraction de même es-
» pèce, que nous concevons la gé-
» nération des solides. Cette manière
» de considérer les choses n'étant pas
» neuve, & son utilité étant consta-
» tée, je ne craindrai point de dé-
» pouiller l'homme de ce que je lui

» restituerai bientôt, & que j'avoue
» lui être essentiel ».

Je sçais bien, Monsieur, que l'Auteur annonce qu'il ne montrera ceci à son fils, que dans un âge plus avancé. Mais que n'attendoit-il l'âge où son fils pourra le lire. Je dis plus : ce que l'enfant ne comprendroit pas à présent, il ne le comprendra pas mieux par la suite, si j'en juge par moi même. Je ne sçais si l'Auteur s'est entendu lui même, mais souvent je n'ai pas trop bien vu ce qu'il vouloit dire. A coup sûr, son fils ne trouvera pas cette lecture fort agréable ; vous venez d'en voir un échantillon ; & c'est là le plus grand défaut de l'ouvrage : il n'est pourtant pas toujours écrit sur ce ton ; mais ce qui est clair & simple, n'est pas très-neuf ; & c'est encore un défaut dans un siècle où nous sommes rassasiés d'ouvrages : le morceau suivant peut encore servir d'exemple.

« Les réflexions que je viens
» d'écrire n'offrent point de grandes
» images ni des tableaux saillans :

» en ſont elles moins utiles ? Je ſuis
» bien loin de le croire; peut-être
» même elles plairont à quelques-uns
» par leur ſimplicité. Après avoir
» promené ſes regards avec admira-
» tion ſur de vaſtes Palais, on aime
» encore à retrouver la cabane du
» pauvre; dans ſon étroite enceinte,
» on remarque avec un plaiſir ſans
» mélange, l'ordre & l'économie qui
» y règnent; en conſidérant les ſoins
» paiſibles du maître qui l'occupe,
» l'eſprit ſe remet des fatigues qui
» accompagnent les grandes affaires:
» un ſentiment bien doux s'élève au
» fond du cœur pour ces hommes
» tranquilles qui ne peuvent nuire &
» qui ſont utiles. Une aimable rêverie
» nous abſorbe dans la contempla-
» tion des ſeuls ſentimens qu'inſpire
» la nature; la mère de famille active
» autour de ſes enfans, tendre &
» reſpectueuſe avec ſon mari, vigi-
» lante dans ſes ſoins domeſtiques;
» le père de famille déployant toute
» ſa force naturelle pour fournir la
» ſubſiſtance aux ſiens; cette ſcène
» intéreſſante qui ſe paſſe ſur un ſi

» petit théâtre, & dans un silence qui
» n'est interrompu que par les questions
» naïves des enfans, ou par
» leurs caresses, offre le tableau d'un
» bonheur que l'on remarque sans
» envie : on se plaît avec ces bonnes
» gens ; & après les avoir quittés, on
» se promet bien de les venir revoir
» encore ; on se représente le genre
» humain entier, menant cette vie
» innocente ; les devoirs de l'homme
» semblent des plaisirs dans cette condition,
» & la vie cesse de paroître
» un fardeau ».

Sans doute l'intention de l'Auteur est louable : il a voulu se rendre utile au public & *à son Fils* : plus d'agrément dans le style, plus de simplicité auroient mieux rempli son but. Mais c'est un Ecrivain estimable & un bon père ; ces titres désarmeroient le critique le plus sévère.

Je suis, &c.

Epitaphe de M. le Comte de Vergennes.

Ci gît un grand Ministre, un sage, un citoyen ;
L'Etranger, le François ont sçu le reconnaître :
Au milieu de la Cour il fut homme de bien,
Et mérita le cœur, les larmes de son Maître.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Leçons de Morale, ou Lectures Académiques, faites dans l'Université de Leipzig; par feu M. Gellert; *auxquelles on a joint des réflexions sur la personne & les écrits de l'Auteur; le tout traduit de l'Allemand. Nouvelle édition, revue & corrigée, 2 vol. in-8°. prix, 5 liv. 10. f. broché. A Genève, chez* Barde, Manget & Compagnie, *Imprimeur-Libraires; & se trouve à Paris, chez* Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins*, N°. 13.

PREMIER EXTRAIT.

La réputation de M. *Gellert* est principalement établie en Allemagne, sur des fables qui sont entre les mains

de tout le monde. Dans le temps où il parut, les Poëtes Allemands cherchoient plus à donner du nerf que de l'aménité à leurs écrits ; ils visoient au grand, à l'extraordinaire ; & à force de s'écarter du simple & du naturel, ils donnoient dans l'emphase & dans le style empoulé : M. *Gellert* prit une autre route ; il voulut se mettre à la portée de tous les esprits, & faire goûter la morale par le charme des vers. Ce fut dans cet esprit, qu'il composa ses Fables, qui sont devenues le livre de la Nation. La narration en est animée, remplie d'enjouement, de critique, & de la meilleure philosophie. Son style est toujours vrai, pur, sans aucune saillie trop subtile, sans aucune sentence trop détournée ; en un mot, il paroît que M. *Gellert* est le Poëte de l'Allemagne qui a eu le plus de goût, puisqu'il a sçu réunir tous les suffrages, & plaire à toutes les classes de Lecteurs.

Ses *Leçons de Morale*, qu'il a prononcées lui-même, dans l'Université de Leipsig, devant un grand nombre de disciples, ont été composées dans

le même esprit de simplicité, avec moins d'envie de briller que d'être utile. Il ne faut pas s'attendre à de profondes recherches sur les premiers ressorts qui nous font agir, ni sur les premiers principes de nos obligations & de nos devoirs : il fait de la Religion le fondement de toute sa morale ; il explique avec soin, la nature de chaque vertu particulière ; il en presse les motifs avec force ; il puise à la source de l'expérience, les moyens qui en facilitent la pratique. On voit par-tout le zèle d'une piété solide & éclairée, une tendre affection pour ceux qu'il se proposoit d'instruire, de la clarté, de l'ordre dans les idées ; & dans la manière de les énoncer, l'agrément du style, joint au sentiment, au ton pénétrant d'un ami vertueux, & d'un père qui exhorte : on n'y voit point enfin l'orgueilleuse prétention d'un Philosophe, mais l'ame d'un honnête homme. On sent qu'il vouloit faire aimer la vertu, comme il l'aimoit lui même ; il la met dans le plus beau jour, & & ses avantages sont rendus si pal-

pables, qu'il faut le plus grand aveuglement ou la plus grande corruption, pour ne pas voir & sentir que l'homme vertueux est le seul heureux, & que le bonheur de la société est proportionné au nombre des vertus qui y fleurissent.

J'entends nos beau-esprits raisonneurs, qui, à force d'analyser & de subtiliser la morale, finissent par la réduire à rien, prononcer avec dédain, que cet ouvrage de M. *Gellert* ne renferme que des *lieux-communs*. Voilà le nom qu'on donne aux vérités les plus utiles; comme on donne celui de *préjugés* aux vieux principes qui nous incommodent. Mais je suis de l'avis de *Ciceron* : c'est la seule philosophie populaire, cette philosophie simple, qui discute moins nos premiers devoirs qu'elle ne les fait aimer; c'est la seule, dis-je, dont la société aura toujours le plus grand besoin. C'est à celle-là que je me tiens, malgré nos penseurs subtils, profonds, & fort inutiles au moins, lorsqu'il ne sont pas dangereux.

Il faut entendre M. *Gellert* lui-même

s'expliquer sur la meilleure manière de traiter la morale, sur-tout quand on parle à des jeunes gens. « Peut-» être, dit-il, la sécheresse avec la-» quelle on traite la morale, est-elle » en partie cause que nous ne sommes » pas assez affectés de ce qu'elle a » d'intéressant par elle-même. Peut-» être est-ce là une des principales » raisons pourquoi les vérités morales » ne font qu'occuper notre mémoire, » & tout-au plus notre entendement. » Nous nous flattons, en les étudiant, » qu'elles nous rendront meilleurs, » plus vertueux, uniquement parce » qu'elles étendent nos idées. Nous » nous imaginons être persuadés de » la beauté de la vertu, tandis que » nous ne le sommes que de la bonté » du systême que nous suivons. » Nous mettons en ligne de compte » l'application que nous apportons à » étudier la morale & ses principes, » comme si nous l'avions consacrée » à l'acquisition de la vertu, & à la » pratique de ses préceptes. Toutes » nos lumières n'empêchent pas que » notre cœur ne soit encore vuide de

» sentimens, & peu disposé à se con-
» former aux idées de l'esprit, pour
» peu que nous y trouvions de diffi-
» cultés ; en sorte que nous agissons
» souvent d'une manière contraire au
» devoir, dont un moment plutôt
» nous prétendions avoir une démons-
» tration. Je veux donc essayer de
» vous proposer les principaux points
» de la morale d'une manière plus
» animée, non par de simples preuves
» de raisonnement, mais en y joi-
» gnant les décisions du cœur, la
» voix de la conscience & du senti-
» ment intime, & en éclaircissant le
» tout par des exemples & des ta-
» bleaux ».

D'après cette exposition du plan qu'il veut suivre, M. *Gallert* pose pour premier principe que le vrai but de la morale est de nous rendre heureux ; ainsi, elle doit nous enseigner quel est notre vrai bonheur, ou notre souverain bien, ce bien le plus convenable à un être composé d'une ame immortelle & d'un corps périssable. La matière n'a que des qualités physiques ; la vertu n'existe point pour

elle ; le matérialisme anéantit donc la vertu, & dépouille nos actions de toute moralité. Le bonheur du matérialiste est tout entier dans son corps & dans ses sens ; mais les plaisirs des sens ont une courte durée, & laissent beaucoup de vuide dans son existence ; son intelligence spirituelle, qu'il ne veut pas reconnoître, le tourmente malgré lui ; sans cette ame qu'il nie, & qui le fait penser, il ne penseroit pas qu'il n'a point d'ame : cette ame, qui existe en dépit de ses raisonnemens, & par cela même qu'il raisonne, n'est donc occupée qu'à détruire le bonheur qu'elle seule pourroit lui procurer ; la source des plaisirs les plus vrais, les plus purs, les plus étendus, est empoisonnée en lui ; le matérialiste est donc malheureux dans la partie la plus forte & la plus essentielle de son existence ; & ce qui devroit lui prouver son inconcevable aveuglement, c'est qu'il seroit heureux en effet, comme les animaux, s'il n'avoit point d'ame.

Ainsi le fondement de la morale & de notre bonheur, est la croyance

d'un Dieu, & d'une ame immortelle; il est certain qu'on ne peut séparer la morale de la Religion, sans la détruire. La connoissance d'un Dieu nous inspire le désir de nous rendre dignes de ses regards; & c'est du ciel que descend toute la chaîne de nos devoirs. Quoi de plus propre à règler nos affections particulières, & nos obligations sociales? Se peut-il un motif plus respectable & plus puissant, pour nous animer à bien faire en tout temps, hors de la vue de tout témoin, indépendamment de tout intérêt de gloire ou de récompense de la part des hommes, & par le seul principe de l'obéissance due à Dieu? Voilà ce qui nous donne la force de faire à la vertu les plus grands sacrifices, lorsque nous ne pouvons satisfaire à notre devoir, sans renoncer à quelques avantages; voilà ce qui nous inspire le courage d'immoler notre repos, nos biens, notre vie même. La persuasion intime d'une durée éternelle, qui répond aux désirs de notre cœur, qu'annonce l'essence même de notre ame, est le trait le plus marqué

du caractère moral. La science, qui a pour objet de nous former ainsi à la vertu, ne se borne donc pas à cette vie; & le bonheur, qui résulte de notre moralité, est immortel comme notre ame.

Dans la seconde leçon, M. *Gelbert* parle *du sentiment naturel du bien & du mal, de l'honnête ou du deshonnête dans les actions*. Ce sentiment du cœur constitue la conscience. Que chacun sonde son cœur, & qu'il dise sincèrement, s'il n'y trouve pas imprimé une distinction entre le bien & le mal, laquelle sans une longue discussion, lui fait sentir que cette action, telle vue, tels désirs sont nobles & justes; ou répréhensibles & punissables. Ce sentiment, dont nul homme au monde n'est dépourvu, demande, comme toutes les autres facultés de l'ame, d'être formé & exercé; car les passions peuvent sinon l'étouffer, du moins le détériorer, & en suspendre l'action. Il y a en morale, un goût que nous pouvons perfectionner, comme celui que nous avons du beau, en fait d'ouvrages de la nature & de l'art. Plus nous nous

occupons de ce qui constitue la beauté de ces ouvrages ; & lui laissons toute la liberté de faire son effet sur nous ; plus nous considérons avec réflexion chacun d'eux séparément, leurs parties, leurs rapports, & en faisons la comparaison avec d'autres ; plus notre goût pour le beau se forme, & acquiert de justesse. Il en est de même pour le bien moral, qui se perfectionne à mesure que nous nous occupons davantage de vues, d'actions nobles & grandes ; que nous approfondissons leur influence sur le bonheur des hommes ; leur excellence propre ; & cette correspondance qu'elles ont avec notre nature, & que Dieu lui-même a établie ; qu'enfin nous tâchons de bien sentir ce qu'elles ont de beau, & de nous pénétrer toujours plus de ce qu'il y a de révoltant dans les dispositions contraires & vicieuses.

La troisième Leçon traite *de la supériorité de la morale, telle qu'elle est connue de nos jours, sur celle des anciens Philosophes.* Cette question a été si souvent discutée, qu'il n'y avoit

plus rien de nouveau à dire sur ce sujet. M. *Gellert* termine cette leçon par un tableau fort vif de ce qu'il y a de révoltant dans la morale des prétendus esprits-forts ; en voici les derniers traits : « D'après les principes » de l'incrédule, le plus noir attentat, » la plus monstrueuse ingratitude, » cesse d'être un crime, lorsqu'il » s'agit de me satisfaire. J'enleverai » subitement le bien des autres, dès » que j'y trouverai mon profit, & je » me déferai par le poison, d'un » voisin, dont je ne pourrois autrement posséder la femme. L'imposture, la trahison, le parjure deviennent légitimes, pour satisfaire » ma cupidité ; les liens du sang & » de l'amitié ne sont plus que des » préjugés. On me ravira une épouse » que j'aime comme moi-même ; on » couvrira d'opprobre ma maison, » en causant le deshonneur d'une fille » qui en faisoit les délices ; mon fils, » ma plus douce espérance, me sera » rendu rebelle ; on en fera un scélérat, un blasphêmateur. Je n'ai donc » rien que je puisse croire à moi ; il

» n'y a donc de sûreté à attendre qu'au
» moyen de la violence & de l'artifice.
» Plus de bonne foi, plus de charité
» qui lie les hommes entr'eux : l'intérêt
» seul est leur loi suprême. Et c'est
» dans cette société de fourbes, d'in-
» grats, de parjures, de brigands, de
» meurtriers, d'incestueux, d'athées
» que vous voulez que je vive ? O
» incrédules ! ô ennemis de Dieu &
» des hommes ! la félicité dont vous
» me flattez en ce monde, seroit de
» nature à me faire maudire le jour
» où je suis né ».

La *quatrième Leçon* est une suite de la précédente ; elle montre *la différence qu'il y a entre la Morale philosophique & celle de la Religion.* La seule considération suivante fera sentir tout ce qu'on peut dire d'important sur cette question. La Morale Chrétienne s'accorde avec la naturelle, à reconnoître pour loi tout ce que dicte la saine raison : mais elle puise dans une source plus respectable encore, je veux dire la révélation, qui, bien comprise, ne peut vous tromper, au lieu que la raison peut être & a

été souvent une source d'erreurs. L'amour des ennemis, par exemple, est un devoir de la Morale Chrétienne, quoique la raison ne nous le prescrive pas; & quelque difficilement qu'elle en reconnoisse la nécessité, il suffit que la Religion nous en fasse une loi. Il en est de même de l'humilité, vertu qui répugne à notre amour-propre, & la seule peut-être qui puisse maintenir la paix parmi les hommes.

Dans la *cinquième Leçon*, l'Auteur considère la vertu, comme propre à faire notre bonheur; & il prouve très-bien que ce ne sont point les plaisirs des sens, mais ceux de l'ame, qui peuvent nous procurer un bonheur durable, exempt de regrets & de remords.

Les sixième, septième, huitième, neuvième & dixième *Leçons* indiquent les moyens généraux, & les règles particulières pour se former à la vertu, & pour la perfectionner. La première règle est de s'efforcer d'acquérir une connoissance distincte, approfondie & complette de ses devoirs. La seconde, est de rectifier cette connoissance, en

la dégageant de toute erreur, en s'accoutumant à ne pas prendre l'écorce, ou l'image de la vertu, pour la vertu même. La troisième règle est de faire constamment l'application de la connoissance que vous avez de votre devoir, à votre propre cœur, & à toute votre conduite ; de vous préparer chaque matin à faire un sage emploi de la journée, & lorsqu'elle est finie, de vous examiner avec soin. La quatrième règle, de chercher à vous former des perfections de Dieu, une image toujours plus digne de lui, & qui, vivement imprimée dans votre ame, y soit un objet de vénération & de contemplation. Cinquième règle : étudiez-vous de bonne heure, & dès vos plus jeunes années, à connoître le monde, les autres hommes & vous-même ; ne vous contentez pas d'une connoissance superficielle ; approfondissez-la le plus qu'il vous sera possible. Arrêtons-nous ici un moment, pour faire connoître la manière dont l'Auteur anime ses préceptes par des exemples : il recommande de ne pas juger du monde par l'extérieur, & des

hommes par leur masque. Voici l'exemple, ou le portrait qu'il nous présente à ce sujet.

» *Damis*, cet homme d'importance, prend la parole; tout le monde l'écoute comme un oracle. Il parle des affaires d'État avec une éloquence qui semble déceler de grandes lumières. Que son ton est agréable, & propre à faire impression! Que son air est persuasif & imposant! Tout en lui, a de la dignité. Par-tout on lui applaudit, & il n'y a pas jusqu'à des bagatelles, qu'il ne sçache faire valoir. Cet homme m'honore d'un regard de bienveillance: combien n'ai-je pas à m'en féliciter! Il s'approche pour m'entretenir; j'ai le bonheur de lui répondre d'une manière qui le satisfait; il me le témoigne par un petit coup sur l'épaule; j'ai peine à contenir ma joie. Il loue hautement ma modestie; il fait l'éloge de mes connoissances; il m'assure qu'il me veut du bien, & me flatte que je ne tarderai pas à devenir son ami. Quel bonheur pour moi! Que je me sens pénétré de respect pour un tel personnage! Jeune homme, tu t'abuses. Quel est ce Grand,

dont l'approbation te paroît si honorable? Connoît-il le prix du mérite? Tire-le de son rang élevé; peut-être te paroîtra-t-il bien petit. Peut être tiendras-tu à honte de mériter qu'il t'applaudisse. Tu ne pourrois pénétrer dans son ame, sans un mouvement de frayeur. Sépare de lui ce qui n'est pas de lui; suis-le dans son cabinet, où il dépose l'ordre dont il est décoré, l'habit & les pierreries qui éblouissent tes yeux. Est-ce là ce personnage si digne d'admiration? Peut-être ne vois-tu plus qu'un corps énervé & flétri par le vice & les excès. Peut-être toute sa parure n'avoit pour objet que de dérober aux yeux ses infirmités. Tâche de lire dans son ame. Suis-le dans ses pensées & ses discours. Est-il toujours ce sage, cet homme heureux, tel qu'il te le paroissoit? Renfermé chez lui, il se dit à lui-même qui sont ceux qu'il veut mettre hors d'état de lui nuire, & ceux qu'il veut mettre en place, pour soutenir son crédit. Sa science politique n'est qu'un pénible manége, pour captiver la faveur du Souverain,

& rendre sa fortune toujours plus grande & plus assûrée. Quelle est la supériorité de génie à laquelle il doit son élévation ? L'art d'amuser le Prince, & de le distraire par de brillantes scènes, heureusement variées & liées sans interruption l'une à l'autre ; c'est l'assujettissement d'un esclave, qui s'en fait un titre de grandeur. Voilà donc ce sage Ministre, cet homme divin ! Un de ses favoris arrive, & lui annonce qu'il lui a trouvé une nouvelle victime de ses plaisirs. Quoi ! ce grave, ce respectable personnage est un esclave de la volupté ! Il louoit votre modestie, & il manque lui même de pudeur ! Il exaltoit vos connoissances, & le premier livre qu'il prend, est un roman licencieux ! À son air & à ses discours, quelle idée bien différente ne vous feriez-vous pas faite de ses occupations, le reste de la journée, lorsqu'il seroit rentré chez lui ? »



LETTRE VIII.

Etrennes Lyriques, Anacréontiques pour l'Année 1787. A Paris, chez l'Auteur, (*c'est-à-dire, chez l'Editeur, M.* Cholet), *rue des Nonaindières*, N°. 31.

Si les François n'ont pas naturellement la tête lyrique, ils l'ont du moins fort chansonnière; il n'y en a guère qui, par galanterie ou par médisance, n'aient fait un couplet dans leur vie. Leur donner pour *Etrennes* des chansons, c'est donc les traiter selon leur goût: mais pourquoi chercher de grands noms pour de petites choses, & appeller *lyrique* ce qui n'est que chanson? Ce seroit bien assez, si ces chansons étoient bonnes. Exceptez-en une vingtaine de couplets agréables & délicats; le reste est un ramas de Pont-Neufs, de calambourgs, de sales & plattes équivoques, ou de

fadeurs rechauffées de la vieille *Cythère*. Qui croiroit que M. de la *H.* eût donné dans ce genre fade & langoureux :

Sur l'AIR : *La lumière la plus pure.*

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaînes
Engagé plus d'une fois,
Quoiqu'Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses loix ;
Par une erreur trop facile
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois, près de *Cléophile*,
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses loix fidèle,
Ne chanter que mon ardeur.
Dieux ! que ma Muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur !
Ma voix à l'Amour docile,
N'a qu'un refrein à former :
J'aime, j'aime *Cléophile*,
Et ne vis que pour l'aimer.

Le fidèle Ecuyer des équivoques & des calambourgs, c'est M. *de Piis*, qui remplit une grande place dans

cet *Almanach*. Il a senti que son burlesque ne valoit rien dans le genre grave & didactique ; il revient à ses chansons ; il en a même consacré une à ce sujet, où il suppose que *Pégase* l'ayant jetté rudement par terre, quoiqu'il l'eût sellé, bridé & caparaçonné, l'Amour arrête *Pegase* par la bride, & le ramène plus doux qu'un mouton, à M. *de Piis*, qui remonte *plein d'un nouveau feu, & sans crainte,*

Puisqu'Amour lui tient l'étrier.

M. *de Piis* avoit trouvé une idée très-ingénieuse pour une chanson ; c'est l'*Amour mis en nourrice chez l'Espérance*. Vous allez voir comment il a gâté ce joli cadre par ses pointes & ses jeux de mots. Il commence par dire que l'*Espérance* est une bonne nourrice ; mais que *son lait est un peu clair*. L'Amour est bientôt assez fort pour courir de côté & d'autre. Voici un couplet qui est curieux :

L'Espérance, toujours errante,
Pour fixer depuis mon lutin,
Renversa son ancre pesante,
Et la planta dans son jardin.

Le tendre Amour, *dans sa lisière,*
Vit passer ce double crochet;
Les dents lui vinrent de colère.
L'ancre alors lui sert de hochet.

A-t on jamais vu une image plus grotesque, exprimée en vers plus durs? Je doute que ce burlesque en chanson, réussisse mieux que le burlesque de l'*harmonie imitative.*

Passe encore si l'on trouvoit souvent des couplets aussi délicats que celui-ci de M. *de Boufflers*:

Sur l'AIR: *Le Serin qui te fait envie.*

Je vous aimai dès votre enfance,
Mais il est temps de fuir vos coups;
en goûtant un plaisir si doux.
D'un seul baiser mon cœur frissonne,
Et c'est trop tard qu'il s'apperçoit
Que c'est l'amitié qui le donne,
Quand c'est l'Amour qui le reçoit.

Cet autre du même Auteur, est encore plus tendre: quoiqu'il soit bien connu, on ne peut le citer trop souvent.

Sur l'AIR : *Que ne suis-je la Fougère.*

Tu jurois que l'Amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien suprême.
Dans l'excès de mon ardeur ;
Tu me peignois la tendresse,
Hélas ! c'est moi qui la sens ;
Tu jurois d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes sermens.

La pierre de touche d'une bonne chanson, c'est qu'elle soit aussi agréable à lire qu'a chanter. Voilà ce qui a conservé celles d'*Anacréon*, & si peu de celles de *Coulanges*. Parmi des Recueils sans nombre de chansons françoises, combien y en a-t-il qui soient lisibles ? On pourra lire avec quelque plaisir, celle-ci de *Colardeau*, parce que les vers en sont harmonieux & bien faits ; elle est adressée *à son Ami* :

Sur l'AIR : *Daigne écouter l'Amant fidèle & tendre.*

Tu plains mes jours troublés par tant
d'orages,
Mes jours affreux d'ombres environnés ;

Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages,
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes désirs;
A peine, hélas! j'en ai senti l'ivresse;
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés;
J'aimai les fers d'un si doux esclavage,
En les brisant je les ai regrettés.

J'offris alors aux Filles de Mémoire
Un fugitif de sa chaîne échappé;
Mais je ne pus arracher à la Gloire
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé. (1)

Enfin, j'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâlir au midi de son cours;
Depuis long-temps la main des Destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire, plaisirs, cet éclat de ma vie
Bientôt pour moi tout s'est évanoui;
Ce songe heureux dont l'erreur m'est ravie,
Fut trop rapide & j'en ai peu joui.

---

(1) Ce vers est de Rousseau.

Mais l'amitié ſçait, par ſon éloquence,
Calmer des maux qu'elle aime à partager,
Et chaque jour ma pénible exiſtence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Juſqu'au tombeau, ſi ſon appui me reſte,
Il eſt encor des plaiſirs pour mon cœur,
Et ce débris d'un naufrage funeſte
Pourra lui ſeul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéreſſer eſt le bien le plus doux.
Et l'amitié nous eſt encor plus chère,
Lorſque l'Amour s'envole loin de nous.

On diſtingue auſſi dans ce Recuil, le talent de M. *Grouvelle*. La chanſon qui a pour titre, *la Vieille de ſeize ans*, offre des traits d'une aimable naïveté. On trouve un ſentiment doux & touchant dans ces autres couplets du même Auteur :

AIR; *Ces jours paſſés mes moutons s'égarèrent.*

Des cœurs trahis j'ignorois le martyre,
Et j'en faiſois plus d'un conte joyeux ;
Pleurs de dépit m'avoient toujours fait rire;
Pleurs de dépit mouillent enfin mes yeux.

Eglé

Eglé m'aimoit, m'adoroit, disoit-elle;
J'étois l'unique & j'étois le premier:
Je la rendois *aussi folle que belle*;
O gens de bien! à qui donc se fier?

J'y crus enfin, je devins sa conquête;
Mais je ne sçais ce qu'il en arriva:
A peine hélas! j'avois perdu la tête,
Dans son bon sens elle se retrouva.

Beauté sans foi; ris de ma plainte amère;
Ris, mais ton cœur sera bientôt frappé;
Las! un jour vient que l'on est plus sincère,
C'est ce jour là que l'on est plus trompé.

J'ignore quel est l'Abbé *** qui a fait la chanson intitulée, *Chacun a son goût*: il paroît que c'est un élève de M. *de Piis*, tant sa manière est grotesque! Jugez-en par ce couplet:

Le vin conserve la vie,
C'est l'eau qui donne la mort;
Oui, de l'eau je me méfie;
Enfin, je haïs l'eau si fort,
Que, lorsqu'on me barbifie,
Au lieu d'eau, dans mon bassin,
Je veux qu'on mette du vin.

Cette boutade contre les Maris, par Mme. *de la Feraudiere*, vous paroîtra saus doute plus agréable & d'un meilleur goût.

AIR : *Des Trembleurs.*

Un amant léger, frivole,
D'une jeune enfant raffolle;
Doux regard, belle parole,
Le font choisir pour époux :
Soumis quand l'hymen s'apprête,
Tendre le jour de la Fête,
Le lendemain il tient tête;
Il faut déjà filer doux.

Sitôt que du mariage
Le lien sacré l'engage,
Plus de vœux, pas un hommage,
Plaisirs, talens, tout s'enfuit;
En vertu de l'hymenée,
Il vous gronde à la journée,
Baille toute la soirée,
Et Dieu sçait s'il dort la nuit.

Sa contenance engourdie,
Quelque grande fantaisie,
Son humeur, sa jalousie,
Oui, c'est là tout votre bien :

Et pour avoir l'avantage
De rester dans l'esclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

Nos Poëtes chansonniers ont encore perdu le secret du piquant Vaudeville, ils ne manquent pourtant pas d'esprit, ni de l'envie d'en montrer : c'est la gaieté, le bon sens, la fine critique & le goût qui leur manquent ; car le Vaudeville demande tout cela : il s'attache à la peinture des mœurs, des ridicules & des travers ; c'est la satyre en chansons. De trois ou quatre prétendus vaudevilles que contient cet Almanach, à peine tirerez-vous deux ou trois couplets qui ayent un peu de sel & d'enjouement. Ceux de M. *le Cat* n'en ont pas beaucoup.

Le Vaudeville intitulé, *la Province & la Capitale*, ne tient pas tout ce que le titre promet. Le badinage en est un peu triviale ; nul trait fin & piquant ; nulle peinture bien marquée. Ce sujet qui prêtoit beaucoup, demandoit un *Panard*, ou un *Collé*,

enfin il n'y a de passable en ce genre que celui de M. *Ducray*, sur *la pointe d'une Aiguille*. Encore, si l'on étoit un peu difficile, ne feroit-on grace qu'à ces trois couplets.

AIR; *Lise chantoit*, &c.

C'est sur la pointe d'une aiguille,
Que le hardi Navigateur
Fonde l'espoir dont il *pétille*,
Quand il va franchir l'Equateur.
C'est par elle que Mesmer brille,
Par elle il est si grand Docteur;
Chez lui, mainte beauté fourmille,
Qu'il guérit de fil en aiguille.

C'est sur la pointe d'une aiguille
Qu'on vous intente un bon procès;
Pour un rien Thémis vous étrille:
Et c'est toujours avec succès.
L'Avocat *bavarde*, babille;
Et pour mieux assûrer ses frais,
L'honnête Procureur vous pille,
Et tout va de fil en aiguille.

C'est sur la pointe d'une aiguille
Que dispute plus d'un sçavant;

Souvent ce n'eſt qu'une vétille
Que l'on diſcute gravement.
Pour un bibus, une broutille,
On ſe déchire à belle dent;
La médiſance s'égoſille,
Et tout va de fil en aiguille.

Voilà bien aſſez d'*Almanachs* & *d'Etrennes*. Nous ſommes enfin délivrés de cette inondation annuelle; c'eſt un torrent qui n'a ſon cours que dans le mois de Janvier; c'eſt la fonte des neiges du Parnaſſe.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX.

Clarisse Harlove, Drame en 3 Actes & en prose : prix 1 liv. 10 s. A Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR ; & se trouve chez Née de la Rochelle, *Libraire, rue du Hurepoix, près le Pont St. Michel*, N°. 13, *1786, avec approbation & privilége du Roi*.

IL est des sujets, Monsieur, qui séduisent au premier coup d'œil : l'auteur de ce Drame, dans une préface d'ailleurs très-modeste & très-bien écrite, paroît surpris que l'on ne se fût pas encore avisé de traduire *Clarisse* sur la scène ; moi je suis surpris qu'on le fasse aujourd'hui. C'est précisément parce que le Roman de *Richardson* est sublime & inimitable, qu'il ne devroit pas être permis d'y toucher ; car ou l'on seroit obligé d'employer les pensées & les termes du Romancier, ce qui est une répétition inutile, ou l'on

oseroit y en substituer de nouveaux ; ce qui est une entreprise téméraire ! D'ailleurs le Drame n'est il pas tout fait dans l'Ouvrage anglois ? Les personnages n'y jouent-ils pas tous chacun leurs rôles ? Les scènes n'y sont-elles pas toutes dialoguées, les caracteres bien prononcés, soutenus jusqu'au bout ? Mais, dira-t-on, tout cela n'est pas sur la scène.

Segnius irritant animos demissa per aures, &c.

Tant mieux ; & pour citer à mon tour :

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Ne sortons point de notre sujet & appliquons tout de suite le précepte de *Boileau*. Comment l'Auteur du Drame que je vous annonce, Monsieur, n'a-t-il pas été arrêté tout court par le lieu de la scène ? Où est-elle ? chez la veuve *Saint Clair* . . . . . C'est tout dire en un mot, & vous savez qui est cette femme. N'est-ce pas mériter le

reproche que *Boileau* faisoit à *Regnier* de *traîner les Muses*..... Mais je ne veux pas être moins discret que lui : il a imprimé ces vers, je ne dois pas les repéter. Ainsi les Actrices nécessaires seront une femme infâme, des filles perdues, des servantes criminelles; c'est là que l'on place la vertu ! Je sais bien que *Lovelace* l'y a placée, mais il ne forçoit pas le spectateur de l'y suivre. Voilà pour le lieu de la scène ; l'heure de l'action n'est pas plus heureusement choisie. *Lovelace* ouvre la scène avec *Belford*, & lui annonce qu'il vient de consommer son crime..... Peu s'en faut qu'il ne rende compte de tous les détails de sa conquête.

« C'est de nuit.... Mais il en faut » convenir, ce n'a pas été sans peine ; » car il a fallu, comme dans un siége » en règle, user de ruse, faire jouer » les mines, les contre-mines, & en » un mot employer les plus grandes » ressources de l'art ».

Clarisse paroît ; mais après ce que l'on vient d'entendre, quelle entrée ! Je suis bien fâché de le dire, mais on

hasarde tout à présent; il n'est rien qu'on ne dise, il n'est rien qu'on ne mette sur la scène : les Anglois, à qui nous reprochons tant de licence en ce genre, vont rester bien loin derrière nous. Il y a cependant une belle situation ; c'est celle de *Clarisse* seule au milieu de toutes ces femmes déterminées à l'outrager; seule, dis-je, en imposant à ce conciliabule, & atterant *Lovelace* par la force de sa vertu. Elle s'échappe, & c'est là que finit le premier acte qui, par parenthèse, contient très-peu de chose.

La moitié du second n'est guère moins vuide. Il se passe en allées, en venues, en recherches, en clabauderies, & en injures ; *Lovelace* frémit à la nouvelle de l'évasion de *Clarisse*, & *Belford* met son désespoir au comble en lui apprenant que *Clarisse* a été traînée en prison pour dettes par l'ordre de *la Saint Clair* : il l'instruit qu'il a eu le bonheur de l'en arracher & de la reconduire chez Madame *Smith* : voilà aussi tout le second acte.

Il le faut avouer, le troisième est

plus intéressant. Ce sont les derniers moments de *Clarisse*, & par-tout cela doit intéresser ! *Belford* soutient son caractère d'homme d'honneur ; elle le désigne son exécuteur testamentaire. Le Colonel *Morden* paroît ; car tous les évènements sont bien pressés. Cela ne peut être autrement, & c'est encore un défaut des Romans mis en drame ; le Colonel *Morden* reçoit les derniers soupirs de *Clarisse*, qui le prie de pardonner à *Lovèlace*, comme elle lui pardonne elle-même. *Morden* lui promet à moitié ; *Clarisse* meurt, & est emportée dans la chambre voisine. *Lovelace* entre, veut la voir ; *Morden* s'y oppose ; ils se battent. *Lovelace* succombe & n'a que le temps de reconnoître que le ciel est juste. Quelle précipitation ! Ce n'est pas ainsi que *Richardson* a conduit cette affaire : ce n'est pas à quatre pas de *Clarisse*, à l'instant de sa mort, que *Morden* oublie sa promesse. Une chose encore me frappe, c'est la distance à laquelle cette scène reste loin du Roman : je ne puis résister à l'envie de vous en donner un échantillon. Vous

connoîtrez en même-temps le ſtyle de ce Drame.

MORDEN.

Où courez-vous ?

LOVELACE.

Je vais chercher *Clariſſe*. . . . . .

. . . .

MORDEN.

Clariſſe n'eſt plus.

LOVELACE.

Clariſſe n'eſt plus . . . . Eh bien, je vais mourir près de ſon lit.

MORDEN.

Arrêtez ! c'eſt bien aſſez de l'avoir perſécutée juſqu'à ſa mort : n'allez pas inſulter ſes mânes par votre préſence.

LOVELACE.

Qui êtes-vous, pour oſer me fermer le paſſage.

MORDEN.

Je m'appelle *Morden*.

Maintenant, Monſieur, rappellez-vous la ſcène de *Morden* & de *Love*-

lace chez Milord . . . Je vais aider un peu votre mémoire.

MORDEN.

Permettez, Monsieur, que je vous fasse une question. Est-il vrai, comme on le dit, que vous épouseriez ma cousine, si elle vouloit y consentir. Que répondez vous, Monsieur ?

LOVELACE.

Certaines questions, par la maniere dont elles sont proposées, semblent renfermer un ordre. Je demande à mon tour, Colonel, comment dois-je prendre les vôtres. A quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations ?

MORDEN.

Je ne pense point, Monsieur, à donner ici des ordres. Ma seule vue est d'engager un galant homme à prendre des résolutions dignes de lui.

LOVELACE.

Et par quels argumens, Monsieur, prétendez-vous y parvenir ?

MORDEN.

Par quels argumens? engager un

galant homme à se montrer digne de lui? Cette question me surprend dans la bouche de M. *Lovelace*.

LOVELACE.

Et pourquoi donc, Monsieur?

MORDEN.

Pourquoi, Monsieur? Assurément . . . .

LOVELACE.

Je n'aime point, Colonel, que vos termes soient répétés de ce ton.

MYLORD.

Doucement, doucement, Messieurs. Je vous demande en grace de vous mieux entendre. On est si vif à votre âge!

MORDEN.

Je ne prends point ce reproche pour moi, Milord. Je ne suis ni fort jeune, ni trop vif. M. *Lovelace* peut me rendre tel qu'il le souhaite.

LOVELACE.

Et je souhaite, Colonel, de vous voir tout ce que vous souhaitez d'être.

LE COLONEL.

Je vous en laiſſe le choix, Monſieur : votre ami ou votre ennemi, ſuivant la diſpoſition où vous êtes de rendre juſtice à la plus parfaite de toutes les femmes.

La ſcène du Duel n'eſt preſque rien ici : & quelle ſcène dans *Richardſon* ! Quels détails préliminaires ! Quel art de rendre *Lovelace* intéreſſant ! Je demande pardon à l'Auteur ſi je parle ſi ſouvent de *Richardſon*. Mais il s'eſt expoſé à cette comparaiſon ; on eſt trop plein de *Richardſon*, pour louer ici des choſes qui ſont meilleures chez lui. On ne peut que louer l'intention de l'Auteur ; & la ſageſſe de ſon exécution.



LETTRE X.

Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages des Chinois; par les Missionnaires de Pekin, *tome dixiéme. A Paris, chez* Nyon *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près l'Imprimerie du Parlement.*

En publiant le huitième volume de ces Mémoires, les Auteurs avoient promis, Monsieur, une table des matières, & ils avoient annoncé dans le neuvième, qu'elle rempliroit la plus grande partie de celui qu'ils viennent de publier. Leur promesse est accomplie. L'homme de Lettres qui a rédigé cette table pour la rendre utile, soit par l'étendue & l'exactitude des détails, soit par la facilité d'y trouver sous divers rapports, les objets sur

lesquels on voudra s'instruire, se propose de donner de temps en temps des tables semblables pour les volumes qui suivront. Les matériaux qu'il a déjà, & ceux qu'il attend incessamment, le mettent en état de continuer encore long-temps un ouvrage qui, jusqu'ici, a été accueilli avec intérêt.

Cependant comme la table dont il s'agit, quoique très-considérable, n'auroit pas suffi seule pour remplir le volume entier, on y a joint quelques autres pièces.

On trouve d'abord une quatrième suite des *Portraits*, ou vues des Chinois célèbres. Celles-ci sont au nombre de quatre.

La première est celle de *Sée-ma-Kaond*, qui vécut durant la plus grande partie du onzième siècle. Il réunit à un haut dégré les talens de l'homme de lettres & ceux de l'homme d'Etat, & parvint aux dignités que procurent le mérite & la faveur; mais le zèle avec lequel il s'éleva contre les abus qui s'étoient glissés dans le Gouvernement, offrit à ses ennemis

les moyens de le perdre. Obligé de quitter la Cour, il profita de quinze ans de retraite pour écrire une Hiſtoire univerſelle, qui s'étend depuis l'an 403 avant J. C. juſqu'à l'an 960 de l'ère Chrétienne. Appellé à l'adminiſtration, il mourut premier Miniſtre, au comble de la gloire & du pouvoir.

Souché, qui vécut comme lui, dans le onzième ſiécle, compoſa différens ouvrages en proſe & en vers. Il fut revêtu de divers emplois, & s'y diſtingua par ſes talens; mais il déclama avec moins de ménagement que *Séema-Koang* contre le Gouvernement, & en fut plus ſévèrement puni. Il paſſa une partie de ſa vie dans l'exil & la pauvreté.

Hoang ting-kien vivoit du temps de *Souché*. Dans un pays où les talens littéraires conduiſent aux grandes places, il en remplit pluſieurs, & fut ſpécialement chargé d'écrire l'Hiſtoire: fonction importante en Chine, & qui n'en eſt que plus dangereuſe. Ses ennemis y trouvèrent matière à d'odieuſes imputations, dont il fut la victime.

Il mourut en 1204, après un long & rigoureux exil.

Yang-ché, né à-peu-près dans le même-temps, fit de l'étude sa principale occupation. Il écrivit sur les *King*; & on le mit à la tête du Collège impérial. Plus prudent que ceux dont nous venons de parler, il évita les malheurs qu'ils avoient éprouvés, & il jouit durant le cours d'une longue vie, des principaux avantages que peuvent procurer les talens unis à la vertu.

Ces quatre vies sont remplies de traits curieux, relatifs aux mœurs & aux usages des Chinois.

Elles sont suivies de l'extrait d'une lettre de *Pé-king*, par M. *Amiot*, le 20 Octobre 1782, qui contient diverses particularités intéressantes sur l'administration actuelle de l'Empereur qui regne en Chine.

A l'âge de soixante-quinze ans, ce prince gouverne son vaste Empire avec la plus grande rigueur; son attention infatigable à veiller sur les dépositaires de son autorité, ainsi que sa

févérité à punir leurs malverfations, ne peuvent être qu'admirées.

On a exagéré cette févérité dans quelques-unes de nos Gazettes, qui ont annoncé qu'il avoit fait couper la tête à trois cens Mandarins. Il eft vrai que trois cens quatre-vingt furent trouvés coupables ; mais tous ne l'étoient pas au même dégré ; & l'Empereur proportionnant la peine au crime, n'en punit de mort qu'un très-petit nombre.

Cette même lettre renferme des détails de la fubmerfion de l'ifle Formofe, arrivée le 11 Mai 1782. On avoit cru d'abord que cette ifle avoit difparu pour toujours : mais la fubmerfion ne fut que paffagère. Elle n'en a pas moins caufé les plus terribles ravages, & l'Empereur a ordonné fur le champ de les réparer, en prenant dans le tréfor de l'état tout l'argent néceffaire felon l'ufage, dit-il dans fa lettre, fagement établi.

Le tout eft terminé par un recueil de penfées, maximes & proverbes, très-propres à faire connoître le caractère de cette nation : vous en

lirez quelques uns avec plaisir ; plusieurs renferment un très-grand sens. Les premieres ont pour objet les Princes , les ministres, & les courtisans.

Les Princes qui ont remporté le plus de victoires, sont ceux avec qui personne n'a osé faire la guerre.

Les Empereurs qui ont été les plus heureux, n'avoient pas besoin de plaisirs pour l'être : témoins *Yac* & *Chun*.

Prince impudique, maître sans pitié.

Ministre discoureur, esprit borné.

Les grands se plaignent de n'avoir point d'amis ; c'est de mériter peu d'en avoir qu'ils devroient se plaindre.

SUR LES EPOUX.

Les Epoux qui s'estiment, s'aiment toujours assez.

Qui aime tendrement ses enfans , se gardera bien de maltraiter sa femme.

Femme qui deshonore son mari, fait jurer à son galant de lui être fidèle.

Femme adultère , mère sans entrailles.

La femme la mieux louée eſt celle dont on ne parle pas.

La pudeur eſt le courage du ſexe.

Les femmes & les ſots ne pardonnent jamais.

Une femme ne loue jamais ſans médire.

La langue des femmes eſt leur épée, & elle ne la laiſſent pas rouiller.

Femme qui achete ſon teint veut le revendre.

Les femmes les plus curieuſes, baiſſent volontiers les yeux pour être regardées.

Fille qui rougit de trop de choſes, en a bien appris.

PROVERBES.

Qui n'a rien dans ſon aſſiette, regarde au plat.

L'eau la plus claire fait de la boue.

Quand les cuiſiniers ſe battent, tout froidit ou ſe brûle.

Fruit mûr tombe de ſoi-même.

Qui a ſoif rêve qu'il boit.

Qui n'a pas de bonnet, ne craint point de s'enrhumer.

Qui eſt borgne plaint les aveugles.

Qui tient la bouche ouverte, a froid aux dents.

Toutes les poules qui pondent ne crient pas.

Quand on tombe, ce n'eſt pas le pied qui a tort.

Il n'eſt ſi bon miroir que plus belle que ſoi.

Qui a dix lieues à faire, en doit compter neuf pour la moitié.

Qui bat le chien doit ſonger au maître.

Que d'épines ſur une ſeule roſe !

Les revenans viendront toujours, ſi les domeſtiques s'entendent.

Qui cède le haut du pavé s'élargit le chemin.

Qui oublie les bienfaits ſe ſouvient des injures.

Qu'eſt-ce qu'un ſot qui a fait fortune ? c'eſt un cochon qui eſt embarraſſé de ſon lard.

Un mot dit à l'oreille, eſt entendu de loin.

Le ſecret le mieux gardé eſt celui qu'on ne dit pas.

On trouveroit plus d'honnêtes

gens dans les prisons que dans les Douanes.

Ce n'est pas ce que les Colons donnent à l'Empereur, qui ruine: c'est ce qu'on lui vole.

Les pensées des malades sont les plus saines.

L'on n'a jamais tant besoin de son esprit, que lorsqu'on a affaire à un sot.

Avoir trop d'esprit, c'est n'en avoir pas assez.

Toutes ces maximes ne sont pas, également saillantes; si on juge cependant du caractère des Chinois par le grand nombre de proverbes qui se trouvent renfermées dans ce recueil, ce doit être un peuple fort sentencieux, & fort grave. Je ne vous ai fait connoître qu'une très-petite partie de tous ceux que les Auteurs ont pris soin de rassembler. Il y auroit de quoi former un petit volume.

Je suis, &c.



LETTRE AU RÉDACTEUR *de l'Année Littéraire.*

Paris ce 7 Février 1787.

NOUS voyons, Monsieur, dans une des notes de M. *Bret*, sur les Œuvres de *Moliere*, édition de 1773, *au Bourgeois Gentilhomme*, que *les plaisanteries du Maître de Philosophie, devenu Maître de Langues, étoient une critique d'un ouvrage ridicule de ce temps-là.* Il a paru sans doute peu important à l'Editeur de nous indiquer autrement cet ouvrage. Il s'est contenté de réfuter quelques Historiographes qui ont voulu trouver dans *Rohault*, Auteur d'un Journal de Physique, l'original du portrait tracé dans la Comédie.

Il vient de me tomber sous la main, un de ces vieux livres latins qu'on est convenu, je ne sçais trop pourquoi, d'appeller *bouquins* : il a pour titre :

titre : *Galeoti* (1) *Martii Narniensis de homine libri duo cum annotationibus Georgii Merulæ; Bazileæ* 1517, *in*-4°. Tout en secouant la poussière de ce volume, je me suis arrêté au chapitre du second livre, qui traite *de Litteris;* je l'ai parcouru d'abord machinalement; mais une seconde lecture m'a fait soupçonner que l'ouvrage de *Galeoti* étoit celui que *Molière* avoit sous les yeux lorsqu'il composa la cinquième scène de son troisième acte: vous allez en juger; la conférence ne sera pas longue.

---

(1) Galeotus Martius, italien, vivoit au quinzième siècle: il enseigna les Lettres à Bologne; delà il passa en Hongrie, où le Roi Mathias Corvin le fit son Secrétaire; il y composa plusieurs Traités, & entr'autres, celui *de Homine*, qui fit beaucoup de bruit alors: *Cucullati Sacerdotes*, ainsi que s'exprime Paul Jove, firent arrêter l'Auteur, & l'affaire eût eu pour lui des suites fâcheuses, si le Pape Sixte IV ne s'en fût mêlé pour le sauver. Louis XI le fit venir en France, où il mourut en 1478. *Vossius*, *de Histor. Lat.* pag. 592; & d'après lui, *Moreri*.

MOLIERE, acte 3, scène 5.	GALEOTI, pag. 57.
Le Maître de Philosophie.	
La voix A se forme en ouvrant fort la bouche. A.	*A. Littera ex duabus lineis constat: lineæ spiritum ostendentes coeunt in angulo acuto. & in fine circa os dilatatior fit.*
La voix E se forme en rapprochant la machoire d'en haut de celle d'en bas.	*E. Spiritus facit linguâ paulum pressiore; non enim hæc littera fit, si lingua aut ad palatum ascendat, aut si prostrata jaceat, sed si mediocriter surgat.*
Et la voix J. en rapprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles.	*J. Spiritus propriè dentibus pressus exit sine impedimento tenuiter.*
La voix O se forme en r'ouvrant les machoires, & rapprochant les lèvres par deux coins, le haut & le bas. O. l'ouverture de la bouche fait justement	*O. Rotundiore spiritu comparatur; forma per se patet; circulus enim, hoc est forma capacissima est, unde ore rotundo loqui dicuntur hi qui multa paucis exprimunt: J. efficit, ut dictum est*

comme un petit rond qui repréſente un O.

U. La voix U ſe forme en rapprochant les dents ſans les joindre entièrement, & allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant auſſi l'une de l'autre, ſans les joindre tout-à-fait.

La conſonne D, par exemple, ſe prononce en donnant du bout de la langue au-deſſus des dents d'en haut.

L'F, en appuyant les dents d'en haut ſur la lèvre de deſſous Fa.

Et l'R. en portant le bout de la langue juſqu'au haut du palais; de ſorte qu'étant frolée par l'air qui ſort avec force, elle lui cède, & revient toujours au même endroit, fai-

ſpiritus dentibus preſſus, O & intra palatum, ſemi-clauſo ore retentum, productiorem ſpiritum facit.

U. Ore reſtricto, labriſque prominulis exhibetur: hujus forma nota ſatis eſt; nam inferius clauditur, & ſuperius aperitur, ut compreſſus in principio exhalationis ſpiritus liberius evagetur per labia exporrecta.

D. Appuiſu linguæ circa ſuperiores dentes innaſcitur; aſcendit enim linguæ cuſpis ad dentes ut ſpiritum concidat.

F. Dentes labrum ſuperius deprimentes, &c.

R. Linguâ criſpante dicitur; duæ enim breves longiori lineæ à parte dextrâ annexæ, quarum ſuperior lineam claudit, inferior vero vibrata deſcendit, vibrationem linguæ ad ſuperiora clauſo ſpiritu

sant une manière de tremblement R. RA.	*tendentem manifestissimè ostendunt.*

Au surplus, je n'ai point entendu, Monsieur, vous dénoncer ici un plagiat. Les détracteurs de *Moliere* qui ont recueilli & publié avec autant de soin que de malignité, ces prétendus larcins littéraires, nous renvoient aux Romains, aux Italiens, aux Espagnols, &c. pour nous prouver que cet Auteur n'étoit rien moins qu'original. Loin de moi l'idée de leur fournir ici de nouvelles armes : je n'ai eu en vue que de suppléer en quelque sorte à une omission, ou plutôt proposer une conjecture vraisemblable échappée aux recherches de M. *Bret* dans ses notes lumineuses sur les ouvrages de notre Philosophe comique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, GIRAULD, de l'Académie de Châlons-sur-Marne, ancien Notaire à Paris.

J'ai l'exemplaire de Galeoti. Rue St. Louis, dans l'Isle. N°. 14.

Le désordre régulier, ou Avis au Public sur les prestiges de ses Précepteurs & sur ses propres illusions, avec cette Epigraphe :

Non unus toto naturæ vultus in Urbe ;
Hinc imitanda mihi quæ dum loquor omnia vertit.

A Berne, 1786.

Ce titre-là donne de l'humeur, Monsieur : *le Désordre regulier*, qu'est-ce que cela signifie ! Cela présente-t-il une idée nette ? Eh Messieurs les Auteurs, nommez les choses par leur nom : si votre Ouvrage est bon, annoncez-le simplement ; s'il a besoin d'un titre piquant, pour valoir quelque chose, pourquoi le faisiez-vous ; & si vous l'avez fait, à quoi bon le faire imprimer ?

Au surplus, il faut convenir que la moitié de ce titre convient assez à l'Ouvrage. Car on n'y voit ni plan, ni ordre, ni suite. *Bacon* sert de texte à chaque chapitre, mais le commen-

tateur combat son texte à tout moment. Il va d'un sujet à l'autre, & voltige çà & là, comme l'abeille de fleur en fleur ; cette manière d'écrire est en effet assez commode. Voici un exemple assez frappant de ce défaut de tenue & de liaison.

Dans le paragraphe qui a pour titre *du pouvoir des grands mots, sur-tout dans un discours prononcé*, paragraphe d'ailleurs écrit avec chaleur, & où *Ciceron* est bien vengé des déclamations de nos beaux-esprits modernes ; on touve un discours touchant & doux, dont je veux vous citer quelque chose. Cette citation ne peut que faire honneur à l'esprit & au cœur de l'anonyme.

» Eh mon ami, croyez vous qu'armé » d'une figure passable, & trop louée » autrefois, d'une facilité à parler, qui » ne m'a coûté que le plaisir d'être honnête homme, & de cette souplesse » d'ame qui me fait me plaire partout, il m'eût été bien difficile de » séduire quelques femmes? Combien » de fois j'en ai été tenté ! combien » de fois leurs yeux timidement caressants, m'ont dit : *si tu voulois*, *je*

» *ſerois à toi ! ſois donc tout à moi.*
» Mais qu'eſt-ce qu'une minute de vo-
» lupté, contre le remords d'avoir
» troublé la paix d'une famille, con-
» tre l'indigne violation des droits
» ſacrés de l'hoſpitalité ? qu'eſt-ce
» qu'un éclair de plaiſir, contre ce
» ſentiment continu de ſa perfection,
» la plus douce ſociété des hommes
» vraiment grands ? Femmes je ſerai
» tout à vous, quand vous ſerez toutes
» à la vertu . . . .
» . . . .
» Trop plein quelquefois d'un ſenti-
» ment qui déborde, je l'épanche
» indiſcrettement, je parle à des cœurs
» qui n'entendent point le mien. Je
» vois l'inſultante raillerie défigurer
» leurs traits; j'attends l'avenir, au
» lieu de m'arrêter, & je retiens ſé-
» vèrement le ſarcaſme qu'un reſte
» de vanité fait encore flotter ſur
» mes lèvres . . . . :
» Le ſouvenir des bonnes actions diſ-
» trait l'homme vertueux de ces peti-
» tes inſultes; un ridicule ne lui cauſe
» point d'inſomnie, & quand il re-
» gagne ſa couche, après les fatigues

» d'une journée consacrée au bon-
» heur public, d'une voix douce &
» caressante, sa conscience lui dit :
» *dors en paix, homme de bien; si la*
» *mort interrompt ton sommeil, tu te*
» *reveilleras dans le sein de ton Dieu* ».

L'Auteur s'égare quelquefois dans des dissertations trop métaphysiques ; quelquefois il est tranchant, ami du paradoxe, ou même un peu caustique : il est tout cela à la fois dans son chapitre *sur le ridicule*. Je ne sçais quel mal lui a fait *Moliere*, mais il le traite fort lestement.

» On est fâché qu'un homme de
» génie comme *Moliere*, ait épuisé
» toutes ses facultés dans le *genre*
» *propre de l'envie*, & que *par in-*
» *dulgence pour lui*, nous appellerons
» le genre de désespoir d'un homme
» de génie qui n'a point de tenue ».

Justement indigné, j'allois examiner; je lus attentivement *le Désordre régulier*, quand j'ai jetté les yeux sur les dernières lignes de l'Ouvrage.

» Lecteur, je n'ai pu mettre dans
» ce petit essai, *composé, revu & trans-*
» *crit en trente jours*, cette correction,
» ce fondu qui est le fruit de la tra-

» quillité d'ame & du temps. La
» nécessité, la providence n'a pas
» voulu que j'eusse le loisir. J'ose
» donc espérer que vous le regarderez
» d'un œil d'indulgence, de cet œil
» d'une bonté éclairée, qui ne punit
» pas un infortuné des rigueurs du
» sort, quand d'ailleurs il les endure
» avec constance ; je ne puis me dissi-
» muler que mon style & mon ton se
» sentent encore de la rude éduca-
» tion que j'ai reçue. Parlez, je serai
» docile ; car je sens mes défauts.
» Accoutumé dès l'enfance, à braver
» la douleur & la mort, je dois non
» braver, mais supporter courageu-
» sement votre critique, & ne m'en
» souvenir que pour me corriger.
» Epurez cette mine encore brute :
» polissez mes expressions, & sacrifiez
» aux Graces pour moi ».

Que dire après une telle supplique? Engager du moins l'Auteur à mettre plus de trente jours à la traduction de *Bacon* qu'il nous annonce ; & à ménager un peu plus de grands hommes, tels que *Moliere*.

Je suis, &c.

G iv

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

TOUS ceux qui aiment la religion & les bonnes mœurs, se font un plaisir de lire vos feuilles. Vous y démasquez les faux sages du siècle : vous rendez un compte exact des ouvrages où leurs principes sont réfutés, vous en recommandez la lecture ; vous les faites connoître, & s'ils se répandent, c'est principalement par vos soins.

Un seul de ces Ouvrages s'est dérobé, je ne sais comment, à vos recherches. Vous n'avez rien dit des *Pensées Philosophiques* de M. *Boudier de Villemer*.

Ces pensées, vraiment Philosophiques, font la matière de trois volumes petit format, très-jolie édition. On les trouve chez M. *Royez*, quai des Augustins. L'Auteur vient de donner au Public un quatrième volume, terminé par un précis fort bien fait, qui ramène toutes ces pensées au but principal, c'est-à-dire, à la religion.

Cet Ouvrage, dit le censeur, où règne par-tout la plus saine philosophie, & dont l'Auteur, nouveau *Pascal*, présente à ses différens lecteurs, dans autant de pensées détachées, autant de maximes également solides & sublimes, bien propres à détruire dans les esprits prévenus le poison des erreurs philosophiques, si accréditées de nos jours : ce qui me fait croire que cette utile production d'un zèle vraiment patriotique sera favorablement accueillie des citoyens animés de la religion & des *bonnes mœurs*.

Oui sans doute, elle sera accueillie de tous ceux qui la connoîtront. Mais il est difficile de la connoître autrement que par les Journaux. Aucun, que je sache, n'en a parlé. Sans la feuille qui sert de couverture au Mercure de France, j'ignorerois qu'elle existe..

Cependant, Monsieur, rien n'est plus capable d'inspirer du respect & de l'amour pour la Religion, que ces pensées. Elles sont écrites, en général, d'un style concis, mâle & nerveux. L'élégance s'y rencontre moins

que la force & la noblesse. Permettez-moi, Monsieur, de vous en citer quelques-unes.

Qu'importe, dit l'esprit fort, sous quelle forme ou sous quel nom on adore Dieu? Sans doute le sacrifice du cœur est le seul qui puisse lui plaire; mais la religion chrétienne est la seule qui le prescrive; & la plupart des autres déshonorent le nom de Dieu, en le célébrant *par des crimes*.

Qu'est-ce que cette loi universelle que nos Philosophes réclament comme seule suffisante? Ce n'est certainement pas la raison, obscurcie chez presque tous les hommes. A-t-elle été connue chez les anciens peuples, qui prostituoient les femmes & immoloient leurs semblables? L'est-elle chez les peuples de l'Asie, dont les Serrails sont remplis de belles esclaves, & d'hommes dégradés pour les garder? Règne-t-elle chez ces nations sauvages qui rôtissent & mangent leurs ennemis, qui tuent les vieillards & exposent les enfants, ou qui, comme les Hottentots, pour premier acte de virilité, maltraitent leurs mères? Et ce n'est pas là, comme

chez nous, des excès blâmés, mais des *pratiques autorisées*.

Où est-elle donc établie, cette religion naturelle, dont on nous parle sans cesse? Nulle part sur la terre : elle est dans la tête de nos Philosophes, & différente dans chaque tête. On les défie de former un symbole qui puisse servir *de regle de foi*.

Pour s'établir Juge de la vérité de la religion, il ne faut tenir à rien de ce qu'elle prescrit. Autrement on est Juge récusable, on est *partie contre*.

Quelques gens du monde, & ce sont les moins indifférens, regardent la religion comme une loterie, à laquelle ils veulent bien hasarder une légère mise, pour un intérêt douteux. Ils lui donnent quelques momens, sans trop compter sur ses promesses. Ne leur parlez pas de tout vendre pour acquérir *cette perle de l'Evangile*.

Romans, spectacles, bals, je ne vois pas là de danger, dit une femme. C'est par la même raison que parfumée jusqu'à entêter ceux qui l'approchent, elle ne *sent rien de tout cela*.

Les gens d'un certain monde n'ont

point de tentations; ils n'ont que *des chûtes*.

Ne croyez pas, Monſieur, que j'aye parcouru les quatre volumes pour recueillir les plus belles penſées. Celles que je vous mets devant les yeux ſont répandues en divers endroits du premier volume. Si vous jettiez un coup-d'œil ſur celles que renferment les autres volumes, je ſuis ſûr que vous en trouveriez beaucoup qui vous plairoient encore davantage.

On peut encore trouver à redire qu'il ait tranſporté dans ſes *Penſées* quelques morceaux, quoiqu'en petit nombre, de ſon premier ouvrage. L'Auteur répondra peut être, comme *Malherbe*, qu'il lui eſt permis de tranſporter ſes porcelaines d'un endroit de ſa maiſon à l'autre, & de les mettre tantôt dans ſon armoire, tantôt ſur le devant de ſa cheminée. Mais ne vaudroit-il pas mieux être dans le cas de n'avoir pas recours à cette réponſe, plus ingénieuſe que ſolide & ſatisfaiſante?

Je ſuis, &c.

BARBE, Prêtre de la Doctrine Chrétienne.

LETTRE XI.

Dictionnaire Universel de Police, contenant l'origine & les progrès de cette importante partie de l'Administration civile en France, les Loix, Réglemens & Arrêts qui y ont rapport; les Droits, Priviléges & fonctions des Magistrats & Officiers qui exercent la Police; enfin, un Tableau historique de la manière dont elle se fait chez les principales Nations de l'Europe; par M. Desessarts, *Avocat au Parlement, membre de plusieurs Académies. Tome second. A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la* REINE, *de* MADAME, *de Madame Comtesse* D'ARTOIS, *rue des Mathurins, hôtel de Cluni, 1786, avec approbation & privilége du Roi.*

M. *Desessarts* poursuit, Monsieur, sa vaste carrière, & les volumes vont se succéder promptement. Il le faut avouer; ce *Dictionnaire de Police* me

reconcilieroit volontiers avec les Dictionnaires ; car il est très-utile. On y trouve une foule d'anecdotes précieuses, de faits qu'on ignoroit après un séjour de vingt ans dans une Capitale. On y reconnoît les soins généreux dont on ne faisoit qu'éprouver les effets ; & l'on s'applaudit d'habiter une Ville si bien gouvernée. L'article *Bornes* est le plus étendu de ce volume, & il devoit l'être, car c'étoit le lieu de parler des accroissements que Paris a reçus en divers temps, & c'est quelque chose d'agréable que de voir la capitale des Gaules, resserrée d'abord entre les deux bras de la Seine, s'étendre par degrés jusqu'au point où la voilà. Ce volume est précédé comme le premier, d'une notice sur les *réformes & les principaux établissemens utiles, faits dans la Police de Paris, sous le règne de Louis XVI.* Cette notice est intéressante, elle contient sur-tout une anecdote qui fait honneur à cet Ouvrage, & qui fournit une nouvelle preuve du patriotisme de l'Auteur. Il y rend un juste hommage au Magistrat respectable, qui

a pris la place de l'illustre protecteur de cette entreprise ; dignes tous deux de figurer dans un ouvrage qui n'est que l'Histoire de leur zèle & de leurs talens. M. *Desessarts* a commencé cette notice par un court éloge du Commissaire de *Lamarre*, Auteur *du traité de la Police*. Il a cru devoir donner cette marque de reconnoissance à un homme qui lui a été si utile, & faire connoître au public un citoyen, qui, dans l'ancienne Rome eût mérité plus d'une couronne civique. En un mot, Monsieur, cet ouvrage sera long, mais il sera nécessaire, si l'on en juge par les deux volumes faits déjà sur les lettres *A* & *B*, & à peine le commencement de *C*. On pourroit dire de ce Dictionnaire, ce que disoit un Poëte aimable de celui de l'Academie. Ils sont à la lettre *F*. Et je ne souhaite que de vivre jusqu'à *G*. Mais qui feroit ici le même vœu, ne souhaiteroit peut-être pas de longs jours. Les volumes seront plus nombreux ; mais l'Auteur ira plus vîte.

Je suis, &c.

L'ATHÉE MOURANT.

CERTAIN Auteur dont la manie
Fut de se croire un grand génie,
Disant de bouche & par écrit
Que nous n'avons rien de l'esprit ;
De croire sa gloire éternelle,
S'il démontroit en érudit
Que l'ame de l'homme est mortelle,
Que tout est corps, que tout périt.
Cet Apôtre de l'Athéisme,
Dans un gros volume oublié
Avoit pesamment délayé
Le plus désespérant sophisme ;
Ce qui l'avoit tant égayé !
L'impitoyable maladie,
Fondant sur lui comme un voleur ;
A mon sçavant plein de frayeur,
Fait chanter la palinodie. —
Vîte, qu'on aille aux Capucins :
Sous mon lit s'ouvrent des abîmes ;
Ma vie est un tissu de crimes :
Invoquez pour moi tous les Saints.
Père Ange arrive. Un livre impie

Est le grand, l'énorme forfait
Que le moribond, dans sa vie,
S'accuse en pleurant d'avoir fait.—
Un livre impie ! Et sous quelque titre ?
Quand ? chez qui ? comment imprimé ?
De tout, chapitre par chapitre
Le Capucin est informé.—
C'est un Dieu de Miséricorde,
Que ce Dieu que vous implorez.
Le pardon que vous désirez,
Ne doutez pas qu'il ne l'accorde.
Hélas! reprend le pénitent,
Dans ma douleur la plus amère,
Dieu me doit toute sa colère,
Car je l'outrage à chaque instant;
Et même après ma sépulture,
J'insulterai mon Créateur:
L'Ouvrage, dont je suis l'Auteur,
Va jusqu'à la race future
Porter un poison corrupteur.—
Calmez-vous, reprenez courage,
Lui dit le Père avec douceur,
Touché de son pieux langage;
Ne vous livrez point à la peur
Sur le danger de votre Ouvrage:
Excepté deux de vos amis

Que je connois, qui, pour vous plaire,
Ont acheté leur exemplaire,
Sans l'avoir lu me l'ont remis,
Je suis sûr que de votre livre
Nul mortel ne fut curieux;
Votre Libraire est furieux
De vendre le tout à la livre. —
A la livre! que dites-vous?
Reprend le malade en courroux;
(L'orgueil lui relève la tête.)
Un Capucin n'est qu'une bête.
Sortez, vil tartuffe, imposteur,
Impudent calomniateur:
Ils sont tous de la même étoffe.
A la livre! il m'auroit dupé;
Mais me voilà bien détrompé:
Je vais mourir en Philosophe.



L'HOMME ET LA BÉQUILLE.

FABLE.

Un vieux suppôt de Mars, invalide éclopé,
Sur un bâton fourchu, traînoit sa vie
oiseuse.
Son corps étoit usé, sa tournure piteuse,
Et par les fondemens le mur étoit sappé :
Un bel-esprit de son village
Le rencontre & lui dit,.. Mais vous n'y
pensez pas ;
Ce bâton vermoulu dont vous faites usage ;
Peut vous manquer à chaque pas.
Prêtez-le moi....voyez, sans effort je le
brise.
C'étoit un mauvais meuble à mettre au
galetas.
Adieu, que le ciel vous conduise.....
Eh! Docteur, aides-moi du moins
A retourner à ma chaumière...
Ah ! vraiment oui, le Docteur est bien loin;
Conduire n'est pas son affaire.
Philosophes du temps, si j'ai manqué vos
traits,

Ce n'est pas de beaucoup ; parés du nom de
sages,
Vous détruisez l'appui de tous les âges ;
Et dans vos sublimes accès
Vous élaguez, vous abattez sans cesse,
De quoi vous sert votre sagesse,
Si vous ne construisez jamais.

Par M. l'Abbé DEVENET,
Chanoine de St. Quentin.



AVIS

Aux Souscripteurs du Plutarque Anglois.

L'ACCUEIL favorable que le public a fait au *Plutarque Anglois*, m'engage à lui donner un nouveau témoignage du désir que j'ai de mériter ses suffrages. Quoique la souscription ait été fixée à douze volumes, ayant reçu de nouveaux mémoires sur la vie des *Lords Chatham* & *Chesterfield*, de *l'Amiral Keppel*, du Capitaine *Cook*, de *Samuel Johnson*, & de quelques autres personnages non moins célèbres, je croirai mon ouvrage incomplet, si j'en privois mes lecteurs. En conséquence, je promets de livrer à mes Souscripteurs seulement & *gratis*, le premier Mai prochain, un supplément qui formera un treizième volume. Pour faire jouir du même avantage ceux qui n'auroient pas souscrit pour

les douze volumes, la souscription sera ouverte jusqu'au premier Mars; après quoi l'on ne pourra plus se procurer cet ouvrage, qu'à raison de trente-neuf livres les treize volumes. —— Je prie en même temps ceux qui m'ont honoré de leur souscription, de vouloir m'envoyer leur nom, pour être compris dans la liste des Souscripteurs qui sera à la tête du volume que je promets de leur donner *gratis*, en présentant leur quittance de souscription. La Baronne DE VASSE.

Le prix de la souscription est 30 liv. pour Paris, & 36 liv., franc de port, pour la Province. On souscrit à Paris chez *Mérigot l'aîné*, Libraire, Boulevard de l'Opéra; *Mérigot jeune*, quai des Augustins; *Belin*, *Renault*, *rue St. Jacques*; *Gatey* Libraire au Palais Royal, & chez l'Auteur, rue *Ste. Apolline*, N°. 6.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

Collection des meilleurs Ouvrages françois, composés par des Femmes, dédiée aux Femmes Françoises; par Mademoiselle de Keralio, 2 *volumes* in-8°. *première livraison. A Paris, chez l'*Auteur, *rue de Grammont*, N°. 17; & Lagrange, *Libraire, au Palais Royal*, N°. 123.

CETTE Collection, qui formera environ 36 volumes, est précédée d'un Discours sur l'état des Lettres dans les Gaules, depuis leur origine, jusqu'au quinzième siècle. C'est une

analyse très-bien faite de tout ce que nos Sçavans ont recueilli de plus curieux sur notre Histoire Littéraire. Mademoiselle de *Keralio* écarte avec discernement & avec goût, tous les minutieux détails de l'érudition, pour ne présenter que des résultats intéressans. Elle remonte jusqu'aux siècles héroïques des Gaulois, & démêle, autant qu'il est possible, les vérités éparses parmi les récits fabuleux. La Poësie, chez tous les peuples, a précédé les autres connoissances, & les a fait éclorre. Les Gaulois avoient aussi leurs Poëtes, appelés *Bardes*, c'est-à-dire, *Chanteurs*. Ils étoient en effet Musiciens & Poëtes : ils composèrent des Poëmes sur les guerres, les émigrations, & les actions éclatantes des Héros de leur Nation. La censure satyrique du vice fut aussi un de leurs objets : on ne craignoit pas moins d'être noté par eux, qu'on ne désiroit d'en être loué ; ils chantoient eux-mêmes leurs Poësies, en s'accompagnant d'un instrument qui avoit la forme d'une lyre. Ils redoubloient d'ardeur pendant la guerre, pour

exciter leur Nation, par le récit de ses exploits passés, à s'acquérir une gloire nouvelle. Si nous en croyons l'antiquité, la puissance de leurs chants ne se bornoit pas à entretenir les vertus guerrières: *Diodore* de Sicile dit que souvent on a vu deux armées prêtes à venir aux mains, l'épée nue, les lances baissées, terminer leur querelle sans combat, à la vue des Bardes, semblables à *Orphée*, dont les sons calmoient les Tigres furieux : toute animosité cessoit au son des voix & des lyres. « C'est ainsi, » ajoute Mlle de *Kéralio*, que dans » le cœur d'*Achille* même, la fureur » cède à la voix de *Minerve*, & que » *Mars*, appaisé quelquefois par le » chant des Muses, laisse tomber ses » armes. ».

Long-temps après la Poësie, l'Eloquence parut, & fit de très-grands progrès dans les Gaules, sous la domination de l'Empire Romain. *Juvenal*, se plaignant de ce que l'éloquence étoit négligée à Rome, envoie dans les Gaules ceux qui vouloient devenir Orateurs. L'emblême de l'*Her*-

cule Gaulois est fameux ; il annonce à quel dégré de force cette Nation avoit porté l'art de la parole. Les Ecoles Gauloises se multiplièrent ; il en sortit un grand nombre d'Orateurs, de Magistrats, de bons Administrateurs. On vit l'Empereur *Claude* rendre justice à la Nation Gauloise, en sollicitant pour elle l'entrée au Sénat. On y avoit admis depuis long temps les citoyens de la Gaule Narbonnoise : *Claude* en appella de plusieurs autres Provinces. Tous les Gaulois reçus dans ce corps, ne lui firent pas moins d'honneur que les Romains. Parmi les Consuls que les Gaules fournirent à Rome, n'en citons qu'un seul, *Valerius Asiaticus*, cet homme célèbre dans l'Histoire, par son courage & par sa probité : Vienne fut sa patrie. Ce fut lui qui, indigné du Gouvernement tyrannique de *Caligula*, entra dans la conspiration formée contre ce Prince, & qui, après sa mort, eut la fermeté de dire devant le Sénat, qu'il voudroit l'avoir tué lui-même. Qui ne sçait qu'on voulut élever ce vertueux Gaulois à la place de *Cali-*

gula? Mais qui ne sçait aussi que son pouvoir, & sur-tout ses richesses, excitèrent l'envie de *Messaline*, & que cette Princesse, l'opprobre de son sexe, fit donner la mort à ce grand homme?

Enfin, l'éloquence gauloise suivit le sort de l'éloquence romaine, & ne lui survequit pas long-temps: de même qu'aujourd'hui, dans nos Provinces, la décadence du goût n'a pas tardé à se faire sentir, après l'exemple de la capitale. Au deuxième siècle, le Christianisme s'établit dans les Gaules, & l'éloquence changea d'objet; ou plutôt on négligea toutes les études qui lui sont relatives, comme étrangères & même opposées au but de la Religion. Au quatrième siècle, on vit les Lettres Gauloises reprendre, pour un moment, leur ancien éclat. La Cour Impériale, fixée dans les Gaules par *Constantin*, attiroit de toutes les parties de l'Empire, les hommes les plus éclairés. Ayant appellé à sa Cour *Lactance*, homme célèbre par son esprit, son érudition & ses écrits, l'Empereur lui confia l'édu-

qu'*Altine* fut l'Historien de *Julien l'Apostat*. C'est ce même *Alcine* dont les Poésies grecques étoient comparées de son temps à celles de *Simonide*.

Les Lettres jouissoient encore de cet éclat au commencement du cinquième siècle : tout-à-coup un bouleversement général vint détruire ces restes précieux du goût antique des Gaulois. Le dernier jour de l'année 406, commença l'irruption des Barbares, qui inondèrent bientôt tout l'Empire.

Les Francs étoient au nombre de ces Barbares; ils avoient tenté plusieurs fois de former des établissemens dans les Gaules : ce ne fut qu'en 428, qu'ils y réussirent sur les confins du Diocèse de Tongres, près de Bruxelles, & sous la conduite de *Clodion* leur Roi. Ils chassèrent bientôt tous les autres Barbares de la Gaule; & les Bourguignons ayant fait alliance avec eux, ces deux Nations demeurèrent unies. Ici commence un nouvel ordre de choses; d'autres mœurs, un autre esprit, une autre langue; car la langue latine fut bientôt corrompue & presque anéantie.

Les efforts des Gaulois furent inutiles ; l'esclavage & la barbarie l'emportèrent ; & les deux peuples confondus par leurs mœurs & leurs usages ; furent réduits à s'éclairer ensemble, comme ils étoient devenus ensemble ignorans & féroces.

Il faut venir jusqu'au huitième siècle, & au règne de *Charlemagne* ; pour voir poindre en France le premier crépuscule de la renaissance des Lettres. Ce grand homme en tout genre voulut rendre sa Nation digne de lui. Après lui avoir fait partager la gloire de ses armes, il travailla à la rendre heureuse par sa législation, & à l'humaniser par la culture des mœurs & de l'esprit. Il falloit des maîtres, & toute la France n'offroit que des hommes à peine capables de devenir disciples après de longues études. *Charlemagne* tira des pays étrangers, les ressources qui manquoient à sa patrie. *Pierre de Pise* fut amené à Paris, par ce Prince. *Varnefride*, l'un des plus sçavans hommes de son temps, s'attacha à lui. *Clément*, Irlandois de Nation,

fut aussi associé à cette grande entreprise. Parmi beaucoup d'autres, celui qui fit plus lui seul que tous ensemble, ce fut *Alcuin*, homme d'un grand génie, possédant à un dégré supérieur les langues grecque & latine, versé dans toutes les sciences sacrées & profanes. *Alcuin* s'étoit acquis la plus grande réputation en Angleterre. Quelques circonstances l'ayant depuis conduit en Italie, où *Charlemagne* se trouvoit, ce Prince s'en saisit aussitôt, & l'attacha près de sa personne. *Alcuin* & la lumière, amenés par *Charlemagne*, dissipèrent tout-à coup les profondes ténèbres dont la Nation étoit enveloppée. Aux leçons publiques qu'il donnoit avec la plus grande assiduité, son ardeur pour la réussite lui faisoit joindre encore les exhortations, les prières, & saisir tous les moyens de porter dans les cœurs, l'amour des lettres & l'horreur de l'ignorance. Tant de zèle, secondé par l'exemple de son Maître, qui lui-même prenoit ses leçons, ne pouvoit manquer de réussir. Et quelles raisons plus persuasives pouvoient agir sur

l'esprit des François ? Leur Souverain, plus jaloux du titre d'homme éclairé que de son empire sur un grand peuple, passoit souvent du Trône aux Ecoles de *Pierre de Pise* & d'*Alcuin*, pour n'être plus qu'un disciple attentif & docile. Ces études réglées, qui se faisoient au Palais de *Charlemagne*, formèrent cette Ecole devenue si célèbre dans notre Histoire, sous le nom d'*Ecole du Palais*, & à laquelle beaucoup de sçavans font remonter l'origine de l'Université de Paris.

On doit fixer au neuvième siècle l'origine de notre Poësie rimée, & de la mesure de nos vers, dont l'usage l'emporta peu-à-peu sur celui des vers latins. Nous avons emprunté cette sorte de versification de la Poësie tudesque, qui, selon *Eginhart*, faisoit les délices de *Charlemagne*. On parla vulgairement le roman & le tudesque ; mais la langue latine fut long-temps encore après la langue sçavante, celle des études & des écrits. Cette diversité de langage eut deux inconvéniens. Le roman & le tudesque, langues dans lesquelles les gens instruits n'écri-

qui se livrassent à ce genre de travail : ils commencèrent par ceux qu'ils crurent les plus nécessaires : c'étoient la Bible & les livres de liturgie, les écrits des Pères, les recueils des Canons. Il s'écoula donc un très-long-temps avant qu'ils pussent transcrire les Historiens, les Poëtes & les Orateurs. Le défaut d'ouvrages aussi nécessaires au goût & au progrès des lumières, contribua beaucoup aux mauvaises études, & à la barbarie qui régnoit dans les classes distinguées de l'État, comme dans les plus humbles.

Il étoit réservé à *Saint-Louis* d'affermir l'édifice dont les fondemens avoient été jettés par *Charlemagne*. C'est au douzième siècle que l'esprit françois commence à briller avec un éclat peu commun. Les Croisades & la Chevalerie donnèrent aux ames de l'enthousiasme & de la vigueur ; mais plus que tout, la liberté que le Saint Roi rendit à son peuple, lui fit sentir ce qu'il valoit & l'avertit de son génie. *St. Bernard*, *Abeilard* & l'Abbé *Suger* furent sans contredit des hommes d'un mérite éminent. La célèbre

Héloïse a été, de toutes les femmes françoises, celle qui a eu le plus de génie, de sçavoir & d'éloquence; c'est par elle que Mlle. de *Kéralio* ouvre sa Collection. La vie de cette illustre infortunée, dont les principales circonstances sont assez connues, est écrite ici d'une manière très-intéressante. Nous n'en rapporterons qu'un seul trait; mais ce trait marque une ame bien sublime; il élève *Héloïse* au-dessus de toutes les personnes de son sexe.

On sçait la foiblesse qu'elle eut pour *Abeilard*, & quelles en furent les suites. ». Epouser *Héloïse* étoit l'unique » moyen qui restât à *Abeilard* de » rétablir la réputation de son amante, » & de réparer ses torts envers *Fulbert*. Il demanda donc la nièce du » Chanoine. Forcé de la lui accorder, » l'oncle consentit au mariage, quoique les conditions d'*Abeilard* fussent » de le tenir secret. L'un & l'autre » ne s'attendoient pas à trouver *Héloïse* opposée à leur résolution; & » en effet, sa résistance ne sçauroit être » expliquée d'une manière décente

» que par les motifs qu'elle-même
» allégua. Quoiqu'on lui ait attribué,
» à cet égard, un excès d'amour qui
» n'étoit déjà allé que trop loin pour
» son repos, elle répondit que les
» engagemens qu'on lui proposoit
» renverseroient la fortune *d'Abei-*
» *lard*, s'ils venoient à être connus,
» & qu'elle préféreroit un état équi-
» voque au regret de priver l'homme
» qu'elle aimoit, des dignités aux-
» quelles son rare mérite lui donnoit,
» des droits dans l'Eglise. Elle
» prouva depuis, par un sacrifice
» encore plus rigoureux, que les
» intérêts & les volontés *d'Abeilard*
» lui étoient plus chers qu'elle-
» même. ».

Les Lettres de cette femme aussi généreuse que passionnée, sont dignes de son grand caractère. Par la chaleur, la tendresse & l'élévation des sentimens, elles surpassent tout ce que les femmes, & peut-être les hommes, ont écrit en ce genre. C'est un des plus beaux monumens de notre ancienne éloquence. Mlle. de *Keralio* en a rassemblé quelques-unes, d'après

la traduction de Dom *Gervaise*, à laquelle elle a donné plus de douceur, de correction & d'élégance. Je ne puis me dispenser de vous en citer quelques passages que je comparerai avec les imitations de *Pope*. Vous sentirez combien les embellissemens du bel esprit diminuent l'intérêt touchant qu'inspirent le langage du cœur & de la nature. *Héloïse* rappelle à *Abeilard* à quel point elle a porté l'obéissance & le dévouement à ses volontés, & sur-tout en s'enfermant dans un Monastère.

» Devenue incapable de m'opposer à aucun de vos désirs, je n'ai pas craint de me donner le coup de la mort, lorsque vous l'avez voulu. Rien ne m'étoit plus cher ni plus agréable que de vous obéir. Aux premiers ordres que j'en ai reçus de vous, sans délibérer un moment, j'ai changé d'habit & de mœurs, pour vous prouver qu'il n'y avoit que vous au monde qui eût la possession de mon cœur; possession si absolue, que dans le temps même où les loix sembloient vous interdire l'usage de ce pouvoir,

vous l'exerciez encore à votre volonté. Ce font des prodiges de l'amour, que les fiècles paffés n'avoient pas encore vus, & que les fuivans ne verront jamais. Oui, j'attefte le Ciel qu'en vous aimant, je n'ai aimé que votre perfonne; c'eft vous, & non pas tout ce qui étoit à vous, que je cherchois : je ne penfois ni aux engagemens du mariage, ni aux avantages de la fortune, ni à la dot qu'on m'auroit donnée, ni au plaifir que j'aurois de vous pofféder: infenfible à tout ce qui me touchoit, je confidérois feulement que je faifois votre volonté, que je vous caufois quelque fatisfaction, & c'étoient là mes délices. Démentez-moi, fi vous l'ofez. Il s'en faut beaucoup que je dife tout, & les expreffions me manquent pour exprimer & l'excès & le défintéreffement de mon amour. Le nom & la qualité d'époufe, je l'avoue, ont quelque chofe de plus faint & de plus révéré que le nom d'amante: celui-ci m'étoit infiniment plus cher & plus doux, parce que je vous faifois un plus grand facrifice. Je m'abbaiffois

davantage pour l'amour de vous; restant dans cet état, je faisois moins de tort à votre réputation, & j'apportois moins d'obstacles aux progrès éclatans de votre fortune, qui n'alloit pas moins qu'à devenir un des Princes de l'Eglise. . . . . . Il alloit si loin cet amour pur & désintéressé que je vous portois; oui, j'en prends le Ciel à témoin, il alloit si loin, que si l'Empereur, à mes genoux, m'eût voulu donner tout l'Empire du monde, avec sa couronne & sa foi, j'aurois préféré d'être l'amante d'*Abeilard*, au rang d'Impératrice. . . . . . Rois, Princes, Empereurs, Philosophes, Orateurs, qu'étiez-vous en comparaison d'*Abeilard?* Où sont les Villes, les Provinces, les Etats, les Royaumes qui ne désiroient pas avec empressement de vous posséder? Quel est celui qui ne s'empressoit pas de vous aller voir passer, lorsque vous paroissiez en public? Ah! il falloit ne vous point voir, si on vouloit ne pas vous aimer ».

Retrouvez-vous cet épanchement d'une ame tendre & passionnée, qui

laisse exhaler tous ses sentimens, dans l'imitation de *Pope*, plus emphatique que touchante?

« Combien de fois sollicitée de me soumettre au joug du mariage, ai-je maudit toutes les loix, excepté celles que l'Amour a faites! L'Amour, libre comme l'air, à la vue des chaînes humaines, déploye ses aîles rapides, & disparoît à l'instant. Que la richesse, la gloire soient réservées à l'épouse légitime; que ses fonctions soient augustes, & sa réputation révérée; aux yeux d'une vraie passion, tous ces objets s'évanouissent. Renommée, richesses, honneurs, qu'êtes-vous pour l'Amour? Lorsque nous profanons ses feux, ce Dieu jaloux se venge en nous inspirant ces passions tumultueuses, & ordonne que les mortels égarés qui, dans l'Amour, cherchent d'autre bien que l'Amour, gémissent par elles. Dût le Roi de l'Univers, tomber à mes pieds, je mépriserois son Trône, l'Univers, & lui-même: je ne daignerois pas être la femme de *Cesar*. Non, non, que je sois l'amante de l'homme que j'aime; & s'il est un

nom plus libre, plus tendre, que je le porte pour toi ! Heureux état, quand les ames s'attirent mutuellement, quand l'Amour est la nature ; la liberté, l'unique loi. Possession, jouissance, tout est plein, aucun refus ne porte la douleur dans l'ame ; la pensée trouve la pensée avant qu'elle sorte des lèvres, & les flammes élevées des cœurs, courent se confondre, &c. ».

Ce style guindé & recherhé, ne refroidit-il pas bien vîte l'émotion que vous avoit donnée l'expression si vraie & si touchante d'*Héloïse* ? Revenons, revenons à elle, si nous aimons à être émus & attendris.

« Dites-moi donc, si vous le pouvez, dites comment depuis ma retraite, depuis cette retraite, qui est votre ouvrage, vous m'avez tellement négligée, ou plutôt si parfaitement oubliée, que vous ne m'ayez pas procuré depuis ce temps, la moindre consolation ; que vous ne m'ayez point vue, que vous ne m'ayez point écrit ! Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt si vous l'osez ; ou bien je

répondrai moi-même; je dirai ce que j'en pense, ce que tout le monde en pense avec moi : c'est que vous ne m'avez jamais véritablement aimée; que c'étoit la passion, & non point l'Amour qui vous attachoit.... Si, lorsque renonçant au monde, vous vous retirâtes dans un cloître, j'avois seulement suivi votre exemple, cette seule action peut être auroit dû m'attirer toute la tendresse de votre cœur, ou du moins toute celle d'un cœur plus fidèle & plus sensible que le vôtre. Mais j'ai fait plus : au lieu de vous suivre, ce qui étoit tout ce que notre mutuel amour pouvoit exiger, je vous ai précédé; je me suis engagée la première; j'ai prononcé mes vœux avant vous. Vous le voulûtes ainsi, cruel! & je fus assez simple pour vous obéir. Tel fut l'Amour aveugle que je vous portois. J'en rougis encore. Ma fidélité vous étoit donc suspecte, ingrat, après tant de gages que vous en aviez reçus. Vous me crûtes capable de tourner la tête en arrière, & de rentrer dans le monde, aussi-tôt que vous auriez fait

profeſſion. C'étoit votre penſée ; vous n'oſeriez le nier. Ah ! que cette crainte me fut ſenſible ! je ne vous l'ai point encore pardonnée. Mais quoi ? je n'étois plus maîtreſſe de mon cœur ; vous le poſſédiez entièrement. Si vous me l'aviez ordonné, je vous aurois ſuivi juſqu'au fond des enfers, & j'aurois marché devant vous pour vous en frayer la route & vous la rendre plus facile. Tel étoit alors mon amour! Et, le croiriez-vous ? encore à préſent, il eſt le même ; mon cœur eſt à vous ; il n'eſt à perſonne ; il ne peut plus reſpirer ſans vous : je le cherche ſouvent au milieu de mon ſein, ſans l'y trouver ; il eſt tout entier dans le vôtre ».

La réponſe d'*Abeilard* eſt moins brûlante & moins tendre que la Lettre d'*Héloïſe* ; il y règne un mélange d'émotion & de fermeté, qui marque un très-beau caractère ; & ſa paſſion s'y peint quelquefois avec une énergie qui ſaiſit l'âme : témoin ce paſſage où il répond aux derniers reproches de ſon amante.

« Vous me demandez pourquoi je

vous pressai de faire des vœux, avant que de m'engager : je ne puis vous rien cacher, *Héloïse*, en voici le secret. Quand votre oncle m'eut rendu un exemple aux téméraires amans, ma foiblesse me rendit jaloux ; je crus que ne trouvant plus en moi que des désirs, vous chercheriez ailleurs des feux plus réels. L'Amour croit ce qu'il craint ; je voulus me rassurer ; & vous pressant de faire des vœux, j'aimai mieux vous perdre, que craindre de vous partager ; & je remis à faire profession, jusqu'à ce que vous eussiez fait la vôtre, pour avoir la liberté, si vous eussiez résisté à faire ces vœux, de vous suivre par-tout pour faire le bonheur de votre vie, si vous m'aviez toujours aimé ; ou pour être votre bourreau, si vous aviez été infidelle. Cet amour est intéressé, je l'avoue ; mais quel est l'amour qui ne l'est point? J'éprouve depuis long-temps qu'on peut aimer sans jouissance ; mais il n'est pas au pouvoir du cœur d'aimer sans être aimé ; & je sens, à la honte de ma passion, que mes chaînes se fortifient des vôtres. Aidons-nous à nous

nous guérir. La dignité de votre état doit vous donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurois disputée à tous les hommes ; mais il faut vous céder à Dieu, à qui vous appartenez, & faire, par cet effort, le plus cruel sacrifice qu'un cœur tendre lui puisse offrir ».

La seconde lettre d'*Héloïse* est encore plus passionnée, & d'une chaleur plus éloquente. Quelle peinture des agitations d'un cœur le plus tendre & le plus vrai que la nature ait jamais formé !

« Que je serois heureuse, dit-elle, de pouvoir effacer par mes larmes, le souvenir qui me reste de nos plaisirs, & que je me plais à conserver ! Eh bien, je veux faire un effort généreux sur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon cœur les désirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir. Je tâcherai de vous satisfaire, si je ne puis obéir à un Dieu irrité. . . il est facile d'avouer sa foiblesse ; mais que de violence à se faire pour ou-

blier l'idée qu'une douce habitude a rendue maîtreſſe de notre eſprit ! Une ſeule me ſuit en tous lieux, une ſeule retrace à mes regards & à mon eſprit, ce que je devois oublier. Pendant le calme de la nuit, au milieu du ſommeil qui ſuſpend les plus grandes inquiétudes, je ne ſçaurois éviter les illuſions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec *Abeilard*. Je le vois, je l'entends, je lui parle. Charmés l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la Philoſophie, pour nous entretenir de notre paſſion. Quelquefois auſſi je crois être témoin de l'entrepriſe ſanglante de vos ennemis ; je m'oppoſe à leur fureur ; je remplis ma ſombre retraite de cris effroyables, & je m'éveille noyée de larmes. Dans les lieux les plus ſaints, juſqu'aux pieds des Autels, je porte le ſouvenir criminel de nos plaiſirs paſſés ; j'en fais toute mon occupation ; & loin de gémir de les avoir goûtés, je ſoupire de les avoir perdus. Je me ſouviens, (eſt-il quelque choſe qui échappe à ceux qui aiment !) du moment & du lieu où vous me

déclarâtes pour la première fois votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite; mes soupirs me trahissent, votre nom m'échappe à tous momens. Dans cet état, ô mon Dieu! que n'avez-vous pitié de ma foiblesse! que ne me fortifiez-vous de votre grace! Vous êtes heureux, *Abeilard*, cette grace vous a prévenu; votre malheur vous a fait trouver le repos. Le supplice que votre corps a souffert, a guéri les plaies mortelles de votre ame. Je suis plus à plaindre que vous; j'ai mille passions à combattre: il me faut résister à ces feux que l'Amour allume dans un jeune cœur. Notre sexe n'est que foiblesse; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque, me plaît: j'aime le péril qui me menace; comment pourrois-je n'y pas succomber? Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces Filles que vous avez confiées à mes soins: toutes

celles qui m'environnent admirent ma vertu : mais si leurs yeux pénétroient jusque dans mon cœur, que n'y découvriroient ils pas? Mes passions y sont révoltées ; je commande aux autres, & ne puis me commander à moi-même. Ah ! cette vertu en apparence, est un vice en effet ! Les hommes me trouvent digne de louanges ; mais je suis condamnée aux yeux pénétrans d'un Dieu, à qui rien n'est caché, & qui lit dans les replis les plus secrets de l'ame. . . . . Le Ciel m'ordonne de renoncer à la passion funeste qui m'attache à vous. Ah ! mon cœur n'y pourra jamais consentir ».

Comparez encore à cette expression si naturelle d'une émotion véritable, l'imitation poëtique de *Pope*, qui offre sans doute de belles images, mais trop souvent les exagérations de l'emphase, & des réflexions vagues qui refroidissent la passion.

» Ici même, ici, dans l'asyle de la froide chasteté, l'Amour trouve un Autel où se rallument des feux défendus. Je devrois me repentir, & ne puis faire ce que je devrois. Je régrette

l'amant, & ne pleure point la faute. Je vois mon crime; cette vue m'enflamme: je gémis des plaisirs passés, & j'en désire de nouveaux. Tantôt tournée vers le Ciel, je pleure mes offenses; tantôt, je pense à toi, & je déteste mon innocence. De toutes les afflictions, imposées aux cœurs amoureux, la plus insupportable est sans doute celle d'oublier. Comment puis-je renoncer au crime, & en conserver le souvenir! comment puis-je, en aimant l'offenseur, détester l'offense? Comment éloigner l'image d'un objet chéri de l'idée du crime; ou comment séparer le repentir & l'amour?...... D'autres illusions, d'autres ravissemens, des plaisirs profanes occupent mon ame errante. Lorsqu'à la fin de chaque triste & malheureuse journée, l'imagination me retrace les forfaits de la vengeance, la conscience sommeille; & laissant libre la nature, mon ame dégagée de tout lien, s'élance vers toi!...... Je t'entends, je te vois, je contemple tous tes charmes: mes bras serrent ton image; ils s'y atta-

chent. Je m'eveille, je n'entends, je ne vois plus rien; aussi cruelle que toi, ton image me fuit: je l'appelle à haute voix; elle ne m'entend pas; j'étends en vain les bras, elle est évanouie. Je ferme encore les yeux pour obtenir les mêmes songes; douces illusions, chères erreurs, revenez! hélas! elles ne sont plus! je m'écrie, je tressaille, & je m'éveille enfin pour éprouver les mêmes tourmens. Pour toi, la destinée, par un bienfait rigoureux, t'impose une froide privation des plaisirs & des peines. Ta vie est un long calme, un repos fixe, semblable à la mort. Dans tes veines, nul feu séditieux; dans ton sang, nulle ardeur brûlante. Il est calme comme la mer, avant que les vents eussent appris à l'émouvoir, ou que l'esprit moteur eût ordonné aux eaux de couler. Paisible comme les sommeils légers d'un Saint, dont la grace a lavé toutes les souillures, & doux comme l'éclat dévoilé du céleste séjour! viens *Abeilard*; que peux-tu craindre? le flambeau de l'Amour ne brûle pas pour les morts.

Les penchans naturels ſont réprimés; la Religion condamne; tu ne ſens plus..... Mais *Héloïſe* aime encore! ô flammes ſans eſpoir, flammes éternelles, ſemblables à celles qui brûlent pour éclairer la mort, & rechauffer une urne ſtérile? ».

Voilà certainement des images très-ingénieuſes, très brillantes, très-Poëtiques: mais pourquoi n'eſt on plus ému, n'eſt-on plus attendri, pénétré, entrainé, comme on l'étoit par *Héloïſe*? pourquoi les larmes qu'elle avoit fait couler ſe ſéchent-elles dans nos yeux? c'eſt que l'eſprit imite mal le ſentiment, & que *Pope* n'étoit pas doué du génie des paſſions. Si l'Auteur de *Phèdre* & de *Bérénice* avoit mis en vers les lettres *d'Héloïſe*, il auroit rejetté les ornemens emphatiques, les penſées sèches & découſues; il ſe ſeroit attaché davantage à peindre cet abandon de l'ame, cette ſimplicité charmante d'un cœur vraiment touché, cette éloquence naturelle que dicte la paſſion, & qui ne ſonge point à parer ſon langage de tous les atours d'une imagination plus

occupée à briller qu'à attendrir.

Dans le second volume, Mlle. *de Keralio* continue l'Histoire abrégée de l'état des Lettres en France, depuis le treizième siècle, jusques au quinzième; les progrès en sont, pour ainsi dire, imperceptibles: la lenteur avec laquelle notre langue marchoit à la perfection qu'elle a eue depuis, n'a rien d'étonnant, quand on considère que tout parloit latin, parmi les Sçavans, au nombre desquels il n'y avoit de vraiment profonds que ceux qui étoient déjà dans l'Eglise, ou qui devoient y entrer; que la Théologie & les matières de droit canon occupoient la majeure partie des Collèges, des Universités & des Ecoles; que la dialectique, la Logique & la Médecine, & le Droit Civil se professoient & s'étudioient en latin. Rien ne pouvoit donc contribuer à embellir & former une langue dont on ne se servoit que pour la conversation, dans un temps où la gloire militaire étoit plus considérée parmi les Grands, que la vie studieuse & appliquée. Ils imitoient peu en cela,

l'exemple que leur donnoit un Roi vertueux & magnanime. On connoît la protection que *St. Louis* accordoit aux Lettres. Le principe qu'il s'étoit fait de n'admettre à la possession des bénéfices que des gens instruits, servit à augmenter la célébrité des Ecoles; & sa bienveillance pour les Sçavans animoit encore plus que tout le reste, leur zèle & leur activité. Souvent il les admettoit à sa table, raisonnoit avec eux en homme, laissant à part la Majesté du Monarque; cherchoit à s'instruire, combattoit quelquefois leurs opinions, s'applaudissoit de les éclairer, & ne rougissoit jamais d'être vaincu. On lui fut redevable, après son retour en France, du premier plan d'une Bibliothèque publique qui eût été conçu dans le Royaume depuis *Charlemagne*; il fit construire à la Sainte Chapelle, un lieu propre à recevoir les exemplaires de l'Ecriture & de ses interprètes, avec les Pères de l'Eglise, dont il fit rechercher avec soin les originaux & les copies manuscrites.

Le fils de *Saint-Louis*, *Philippe* le

hardi, ne veilla pas sur les lettres avec autant de zèle. Rien n'excita, sous son règne, à la culture des Sciences, & sous les deux règnes suivans, on n'apperçut que trop les suites du défaut d'émulation & d'encouragement. Au quatorzième siècle, les lettres reprirent quelque vie sous des Princes plus éclairés. La langue françoise commençoit à prendre un peu de physionomie. On vit paroître le Roman de la *Rose*, si admiré par les uns, si décrié par les autres, & que, long-temps après, *Clément Marot* entreprit de rajeûnir; preuve certaine qu'il en faisoit cas; un ouvrage qu'il estimoit n'étoit sûrement pas sans mérite. Ces vers sur l'avarice, offrent une image frappante, & rendue avec des couleurs aussi fortes que vraies, dans un langage encore si grossier.

Avarice en sa main tenoit
Une bourse qu'elle épargnoit,
Et la nouoit si fermement
Qu'elle eût demeuré longuement
Avant que d'y mettre le poing;
Aussi de ce n'avoit besoing;

Car d'y rien prendre n'eut envie,
Et fût-ce pour ſauver ſa vie.

Le Roman de la *Roſe*, commencé par *Guillaume* de *Loris*, fut continué par *Jean* de *Meun*, dit *Clopinel*; le premier y mit plus d'images & de naïveté, le ſecond plus de ſel & de ſatyre, & ſouleva contre lui toutes les femmes qu'il avoit trop peu ménagées; de toutes ſes plaiſanteries contr'elles, la plus douce eſt celle-ci:

Femmes ſages, par Saint Denys!
En eſt autant que de Phénix.

Tout le monde ſçait comment il évita d'être battu de verges par les Dames de la Cour, en leur diſant qu'il ſe ſoumettoit à la peine qu'elles vouloient lui infliger, à condition que la plus coupable d'entr'elles le fuſtigeât la première. On ſçait auſſi que pour ſe faire enterrer en paix & avec honneur, il légua aux Frères Prêcheurs, ou Jacobins de Paris, un coffre très péſant, avec cette clauſe qu'ils ne l'ouvriroient qu'après ſon enterrement, & que les conditions

remplies, on trouva ce coffre plein d'ardoises sur lesquelles il avoit dessiné des figures de Géométrie. Furieux, ils déterrèrent son corps; & il fallut un ordre du Parlement pour les forcer à lui rendre les honneurs funèbres.

L'établissement des Jeux Floraux, à Toulouse, date de ce siècle; & il entroit dans le plan de notre Auteur, de s'étendre un peu sur le sujet de *Clémence Isaure*, fondatrice des prix qui s'y distribuent. Il est bien singulier qu'aucune bonne pièce de vers n'ait encore été couronnée ni par ces Jeux Floraux, ni par quelqu'autre Académie que ce soit.

La seconde femme qui ait eu de la célébrité, depuis l'*Héloïse*, mais qui n'avoit pas tout son génie, c'est *Christine de Pisan*, dont la vie & les ouvrages remplissent plus des trois quarts de ce second volume. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler Mlle. *de Keralio*, au sujet de cette femme célèbre, qui passa d'Italie en France, dès son plus bas âge, & qui fleurit sous *Charles V*, & *Charles VI*. « La douceur de l'ame & des

» expressions de *Christine de Pisan*,
» donne à ses ouvrages un dégré
» d'intérêt, dont le style de son siècle
» sembleroit peu susceptible aujour-
» d'hui. Qu'on ne s'attende pas à trou-
» ver en elle cette éloquence mâle &
» sublime que l'énergie d'une vio-
» lente passion avoit inspirée à *Héloïse*.
» *Christine* nous présente par-tout
» une femme douce, paisible, peu
» éblouie de l'éclat de la fortune, &
» d'autant plus courageuse dans le
» malheur; une personne instruite,
» éclairée, mais simple & modeste.
» C'est vraiment l'image de ce carac-
» tère heureux que semblent toujours
» annoncer, & que malheureusement
» ne réalisent pas toujours les traits
» délicats d'un sexe timide, en qui
» les passions, soumises aux loix in-
» variables de la décence & de la
» pudeur, doivent être modérées par
» l'habitude. Mais s'il existoit un pays
» où quelques femmes, dépouillant
» la timidité que la nature imprima
» dans leur ame avec le sentiment de
» leur foiblesse; déguisant sous des
» ornemens étrangers à leur sexe, la

» douceur de leurs traits & la mo-
» destie de leur maintien ; contractant
» les habitudes, prenant le ton, l'ex-
» térieur, le son de voix, & peut-
» être même le langage d'un sexe
» hardi, dont la force & la témérité
» sont le partage ; & franchissant ainsi
» les barrières qui doivent les séparer,
» invitassent elles-mêmes les hommes
» à les franchir ; *Christine de Pisan* &
» sa douce morale ne feroient pas for-
» tune auprès d'elles ».

Comme cette supposition n'a rien d'idéal ni de chimérique, nous osons assûrer que les productions de *Christine de Pisan*, ressuscitées dans cette Collection, ne feront pas fortune aujourd'hui. Mais on sera forcé de rendre justice à Mlle. *de Keralio*, à son érudition choisie & ornée, à la solidité de son jugement, à la sagesse de ses principes, à la noblesse de ses sentimens, à la candeur, à la modestie de son style, image intéressante de celles de son ame. Ce qu'on peut désirer en elle, c'est plus de sobriété dans les réflexions, une attention un peu plus sévère à éviter les déclama-

tions modernes, un dégré de correction & d'élégance de plus dans sa manière d'écrire. Au reste, on ne doit pas lui imputer toutes les fautes qu'on trouvera dans ces deux volumes; il en faut mettre un bon nombre sur le compte de l'*Imprimerie Polytipe*, qui a *été* chargée de cet ouvrage, dont l'exécution typographique nous a paru extraordinairement incorrecte & négligée.

Je suis, &c.

COMÉDE FRANÇOISE.

LE Mercredi 28 Février, on a remis au Théâtre la Tragédie de *Terée* de M. *Lemierre*, qui, en 1761, n'avoit paru qu'une fois sur la scène & n'auroit jamais dû y paroître. Il faut que la veine tragique de ce Poëte, autrefois si fécond, soit absolument épuisée, puisqu'au lieu d'employer à traiter de nouveaux sujets,

l'art & l'expérience qu'il doit avoir acquis avec les années, il ne rougit pas de reproduire aux yeux de la Nation, les essais informes & malheureux de sa jeunesse, qui, heureusement pour lui, étoient oubliés. Il faut qu'il ait bien compté sur les progrès du mauvais goût, sur l'extrême bonhommie du Parterre actuel, pour oser lui présenter une pièce aussi dégoûtante.

Tout le monde connoît la Fable de *Terée*; elle rassemble toutes les atrocités, toutes les horreurs qui révoltent le plus l'imagination, & le sombre *Crébillon* lui-même en eût été effrayé : le sujet d'*Atrée & Thieste* est gai en comparaison de l'aventure de *Procné* & de *Philomèle*, on y voit une mère qui déchire les membres de son propre fils, & en fait un festin à son père : mais il y a de plus un Roi qui viole sa belle-sœur, & qui, après, lui arrache la langue par précaution, de peur qu'elle ne révèle le mystère. Voilà le trait frappant qui a excité le génie de M. *Le Mierre* & lui a fait naître l'idée d'enrichir le Théâtre

François. Il auroit dû se rappeller le précepte *d'Horace* :

Nec pueros coram populo Medea trucidet
Aut humana palam coquat exta nefarius
Atreus,
Aut in avem prognè vertatur cadmus in
anguem
Quodcunque ostendis mihi sic incredulus
odi.

M. *Lemierre* il est vrai, n'a pas montré sur la scène, *Progné*, changée en hirondelle ; cette métamorphose au moins eût été fort plaisante ; mais il a montré *Philomèle* qui vient d'être violée, à qui son amant a arraché la langue, & qui, par conséquent, ne peut avoir d'autre avantage pour les auditeurs que celui de ne point crier. Ce personnage muet a été fort mal reçu de l'assemblée, qui, loin de plaindre ses malheurs, a paru leur insulter. Grande preuve que *Philomèle*, malgré la perte de son honneur & de sa langue, ou plutôt à cause de cette perte, n'avoit intéressé personne. Si l'on a vu quelquefois réussir sur notre

ſcène, des atrocités dégoûtantes telles que *Gabrielle de Vergy*, ce ſuccès a toujours été dû au grand intérêt qui s'y trouvoit mêlé, & à l'art exraordinaire du Poëte, qui avoit ſçu, du plus affreux objet, faire un objet aimable. Mais en général, on doit ſçavoir diſtinguer l'horrible du pathétique; il ne faut point chercher à ébranler les nerfs des ſpectateurs: il faut émouvoir leur ame; c'eſt par une manière neuve de peindre, qu'on doit ſe piquer de paroître neuf, & non par la peinture d'objets bizarres, monſtrueux, extraordinaires, qui montrent moins le talent du Peintre, que ſon mauvais goût, & le peu de reſpect quil a pour le public.

Je ſuis, &c.



Versailles, le 23 Janvier 1787.

L'ASSEMBLÉE des Notables, convoquée par ordre du Roi pour le 7 de ce mois & remise au 22, eut effectivement lieu ce jour. Le Roi, ayant été entendre la Messe dans la Chapelle en bas du Château, accompagné de Monsieur, de Monseigneur Comte d'Artois, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Duc de Bourbon, du Prince de Conti & du Duc de Penthièvre, qui, ainsi que Sa Majesté, étoient vêtus en habits de cérémonie, [redacted] Majesté sortit de chez [redacted] pour se rendre à l'Assemblée, étant accompagnée, dans sa voiture, de Monsieur, de Monseigneur Comte d'Artois, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé & du Duc de Bourbon. Le Prince de Conti & le Duc de Penthièvre, ne pouvant se placer dans la voiture du Roi, s'y rendirent dans les leurs. Le Roi, qui étoit dans son grand carrosse de cérémonie, fut

accompagné d'un détachement de quarante-huit de ses Gardes-du-Corps & de leurs Officiers, précédé d'un détachement de vingt-cinq Chevaux-légers de la Garde ordinaire de Sa Majesté, commandés par le Duc d'Agénois, Capitaine-Lieutenant de cette Compagnie, en survivance, & suivi d'un pareil détachement des Gendarmes de la Garde, les Officiers de chacun de ces Corps, occupant les places qui leur sont marquées. La Fauconnerie commandée par le Chevalier de Forget, Commandant-général des Fauconneries du Cabinet du Roi, marchoit immédiatement devant la voiture de Sa Majesté, & derrière celle du service, dans laquelle étoient le Prince de Lambesc, Grand-Ecuyer de France, le Duc de Coigny, Premier Ecuyer de Sa Majesté, le Duc de Fleury, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, représentant le Grand Chambellan, le Duc de Liancourt, Grand-Maître de la Garderobe de Sa Majesté, le Duc d'Ayen, Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi, en quartier, & le

Duc de Brissac, Capitaine Colonel des Cent-Suisses. Sa Majesté revint avec le même cérémonial & le même cortége, qui étoit composé de la voiture du Roi, de celle du service de Sa Majesté, d'une autre de ses voitures, d'une voiture pour le service de Monsieur, & d'une voiture pour le service de Monseigneur Comte d'Artois.

Le 23, Monsieur, & Monseigneur Comte d'Artois se sont rendus, en cérémonie, à l'Assemblée des Notables, à l'heure que le Roi avoit indiquée. Les Princes du Sang s'y sont également rendus chacun de leur côté.

Le Comte Chales d'Hautefeuille, le Baron de Saint-Marsault, le Baron de Saint-Marsault-Chatelaillon & le Chevalier de Châteaubrillant, qui, précédemment, avoient eu l'honneur d'être présentés au Roi, ont eu, le 19, celui de monter dans les voitures de Sa Majesté & de la suivre à la chasse.



Discours du Roi, à l'Assemblée des Notables, tenue à Versailles, le 22 Février 1787. A Versailles, de l'Imprimerie de Ph.-D. Pierres, *premier Imprimeur ordinaire de Sa Majesté.*

MESSIEURS, Je vous ai choisis dans les différens ordres de l'Etat, & je vous ai rassemblés autour de moi pour vous faire part de mes projets.

C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs de mes prédécesseurs, & notamment le Chef de ma branche dont le nom est resté cher à tous les François, & dont je me ferai gloire de suivre toujours les exemples.

Les projets qui vous seront communiqués de ma part sont grands & importans. D'une part, améliorer les revenus de l'Etat, & assûrer leur libération entière par une repartition plus égale des impositions : de l'autre, libérer le Commerce de différentes

entraves qui en gênent la circulation, & soulager autant que les circonstances me le permettent, la partie la plus indigente de mes sujets; telles sont, Messieurs, les vues dont je suis occupé & auxquelles je me suis fixé après le plus mûr examen. Comme elles tendent toutes au bien public, & connoissant le zèle pour mon service dont vous êtes tous animés, je n'ai point craint de vous consulter sur leur exécution; j'entendrai & j'examinerai attentivement les observations dont vous les croirez susceptibles. Je compte que vos avis conspirans tous au même but, s'accorderont facilement, & qu'aucun intérêt particulier ne s'élevera contre l'intérêt général.



Discours prononcé, de l'Ordre du ROI & en sa présence, par M. de Calonne, *Contrôleur Général des Finances, dans l'Assemblée des Notables, tenue à Versailles, le 22 Février 1786. A Versailles, de l'Imprimerie de* Ph.-D. Pierres, *Imprimeur ordinaire du Roi.*

MESSIEURS,

Ce qui m'est ordonné en ce moment m'honore d'autant plus, que les vues dont LE ROI me charge de vous présenter l'ensemble & les motifs, lui sont devenues entièrement personnelles par l'attention très-suivie que SA MAJESTÉ a donnée à chacune d'elles avant de les adopter.

La seule résolution de vous les communiquer, & les paroles toutes paternelles que vous venez d'entendre de sa bouche, suffisent sans doute pour exciter en vous la plus juste confiance : mais ce qui doit y mettre le comble, ce qui doit y ajouter l'émotion de la plus vive sensibilité, c'est d'apprendre avec quelle application, avec quelle constance le Roi s'est livré au tra-

vail

vail long & pénible qu'ont exigé, d'abord l'examen de tous les états que j'ai mis sous ses yeux, pour lui faire connoître sous tous les points de vue, la véritable situation de ses finances; ensuite la discussion de chacun des moyens que je lui ai proposés pour les améliorer & y rétablir l'ordre.

Après avoir créé une Marine, & rendu le pavillon françois respectable dans toutes les Mers; après avoir protégé & affermi la liberté d'une nouvelle Nation qui, démembrée d'une Puissance rivale, est devenue notre alliée; après avoir terminé une guerre honorable par une paix solide, & s'être montré à toute l'Europe digne d'en être le modérateur, le Roi ne s'est point livré à une stérile inaction; Sa Majesté ne s'est point dissimulé combien il lui reste à faire pour le bonheur de ses sujets, premier objet de tous ses soins, & véritable occupation de son cœur.

Assûrer à ses Peuples des relations de commerce tranquilles & étendues au-dehors;

Leur procurer au-dedans tous les avantages d'une bonne administration;

C'est ce que le Roi s'est proposé, c'est ce qu'il n'a pas cessé d'avoir en vue.

Déjà d'heureux effets ont prouvé la sagesse des mesures prises par Sa Majesté.

Déjà des Traités de commerce conclus presque au même instant, avec la Hollande, avec l'Angleterre & avec la Russie, ont

fait disparoître des principes exclusifs, aussi contraires aux loix sociales, qu'à l'intérêt réciproque des Nations, ont cimenté les bases de la tranquillité publique, & ont fait voir à l'Europe ce que peut l'esprit pacifique & modéré d'un Prince aussi juste que puissant, pour multiplier & fortifier les précieux liens de cette concorde universelle si désirable pour l'humanité entière.

Déjà aussi les affaires de l'intérieur ont pris la direction qui doit conduire à la prospérité de l'Etat.

La plus parfaite fidélité à remplir tous les engagemens, a rendu au crédit le ressort qu'il ne peut avoir que par l'effet d'une confiance méritée.

Des témoignages de protection donnés au Commerce, des encouragemens accordés aux Manufactures ont ranimé l'industrie & produit par-tout cette utile effervescence dont les premiers fruits en promettent de plus abondans pour l'avenir.

Enfin le Peuple a reçu des commencemens de soulagement qu'il n'étoit pas possible de rendre ni plus prompts, ni plus considérables, avant d'avoir rétabli l'ordre dans les finances de l'Etat.

C'est cet ordre qui est le principe & la condition essentielle de toute économie réelle; c'est lui qui est la véritable source du bonheur public.

Pour l'asseoir sur une base solide, & pour pouvoir balancer les recettes avec

les dépenses, il falloit nécessairement commencer par liquider le passé, par solder l'arriéré, par se mettre au courant dans toutes les parties.

C'étoit le seul moyen de sortir de la confusion des exercices entremêlés l'un dans l'autre, & de pouvoir distinguer ce qui appartient à chaque année ; séparer l'accidentel de l'état ordinaire, & voir clair dans la situation.

Trois années ont été employées à ce préliminaire indispensable, & ces trois années n'ont pas été perdues.

Lorsqu'à la fin de 1783, le Roi daigna me confier l'administration de ses finances, elles étoient, on ne l'a que trop sçu, dans l'état le plus critique.

Toutes les caisses étoient vuides, tous les effets publics baissés, toute circulation interrompue, l'alarme étoit générale, & la confiance détruite.

En réalité il y avoit 220 millions à payer pour restant des dettes de la guerre, plus de 80 millions d'autres dettes exigibles, soit pour l'arriéré des dépenses courantes, soit pour l'acquittement de plusieurs objets conclus ou décidés antérieurement ; 176 millions d'anticipations sur l'année suivante, 80 millions de déficit dans la balance des revenus & dépenses ordinaires ; le payement des rentes excessivement retardé ; le tout ensemble faisant un vuide de plus de 600 millions ; & il n'y avoit ni argent ni crédit.

Le souvenir en est trop récent, pour qu'il soit besoin de preuves; d'ailleurs, j'ai mis sous les yeux du Roi tous les états justificatifs; Sa Majesté les a vus & examinés; ils sont restés entre ses mains.

Aujourd'hui l'argent est abondant, le crédit est rétabli, les effets publics sont remontés, leur négociation est fort active, & sans le trouble causé par les effets de l'agiotage (fléau éphémère que les mesures prises par Sa Majesté feront bientôt disparoître), elle ne laisseroit rien à désirer.

La Caisse d'Escompte a repris toute la faveur qui lui est due, & qui ne pourra que s'accroître par l'extension de son utilité.

Les Billets des Fermes, & tous les autres genres d'assignation, sont en pleine valeur.

Les Dettes de la Guerre sont acquittées, tout l'arriéré est soldé, toutes les dépenses sont au courant.

Le payement des rentes n'éprouve plus le moindre retard. Il est enfin ramené au jour même des échéances, & 33 millions d'extraordinaires ont été employés à cet utile rapprochement qu'on n'avoit pas encore vu & qu'on n'osoit espérer.

Trente-deux millions du restant des Rescriptions suspendues sous le dernier règne, ont été remboursés avant leur terme, & leur nom, qui étoit un scandale en finance, n'existe plus.

Les remboursemens à époques, dont j'ai trouvé le Trésor Royal surchargé,

s'effectuent à jour nommé, & la liquidation des dettes de l'Etat s'opère annuellement, ainsi que Sa Majesté l'a réglé par son Edit de 1784, constitutif du salutaire & inébranlable établissement de la Caisse d'Amortissement.

Enfin l'exactitude des payemens a produit une telle confiance, & par elle des ressources si fécondes, que non-seulement il a été obvié à tous les dangers que la position de la fin de 1783 faisoit craindre, non-seulement il a été satisfait à la masse énorme d'engagemens & de dettes qui existoit alors; mais de plus, il s'est trouvé assez de moyens pour faire face à une infinité de dépenses imprévues & indispensables, telles que d'une part, les sommes employées en préparatifs de précaution & autres frais politiques qu'ont exigé les affaires de la Hollande; & d'autre part, les secours, les soulagemens, les indemnités que l'intempérie des saisons, & diverses calamités ont nécessité en 1784 & 1785.

Dans le même temps Sa Majesté convaincue par de grandes & judicieuses considérations, qu'il étoit également important & économique d'accélérer les travaux de Cherbourg, a fait quadrupler les fonds, qui d'abord avoient été destinés annuellement à cette immortelle opération, que Sa Majesté a consacrée par sa présence, dans le voyage mémorable, où Elle a goûté la juste satisfaction de recueillir

les bénédictions & les acclamations attendrissantes, d'une Nation qui sçait si bien adorer ses Rois, quand elle se voit aimée par eux, quand elle voit les soins qu'ils prennent pour son bonheur.

Les utiles travaux du Havre & ceux de la Rochelle ont été suivis avec la même activité. Ceux de Dunkerque & de Dieppe ont été déterminés & entamés.

De nouveaux Canaux ont été ouverts en plusieurs Provinces, & Sa Majesté a contribué à leur entreprise.

Elle a rendu au département des Ponts & Chaussées la totalité des fonds destinés aux routes publiques, & les a même augmentés.

Elle a supprimé plusieurs droits nuisibles au Commerce, & le sacrifice qu'Elle a bien voulu faire de leur produit, en favorisant l'exportation des denrées, est devenu une nouvelle source de richesses.

Sa Majesté a créé, soutenu, vivifié plusieurs branches d'industrie, qui désormais approvisionneront le Royaume de grand nombre d'objets, qui se tiroient de l'étranger.

Plusieurs établissemens de grande conséquence ont été secourus & ont reçu des marques signalées d'une protection vigilante, tels, entr'autres, celui des Forges de Mont-Cenis, le plus considérable qui existe en ce genre; & celui de la pêche de la Baleine, qui prend naissance sous les auspices les plus favorables, en même-temps

que toutes les autres pêches du Royaume sont encouragées, prospèrent & préparent à la Marine une pépiniere de Matelots.

Notre commerce dans l'Inde prend aussi consistance ; la nouvelle Compagnie fait les plus grands efforts pour répondre à l'objet de son établissement, & elle a doublé les effets de son zèle, depuis que le Roi lui a permis de doubler ses fonds.

En s'occupant de tout ce qui intéresse le Commerce, Sa Majesté n'a pas perdu de vue ce qui, dans un Royaume agricole, peut s'appeller la premiere & la plus importante de toutes les Manufactures, la culture des terres. L'Assemblée qu'elle a établie pour correspondre, tant avec les Intendans des Provinces, qu'avec les Sociétés d'Agriculture, & les particuliers appliqués à cet objet, a excité la plus utile émulation, & réuni les renseignemens les plus intéressans. Il s'est formé des associations champêtres entre des Propriétaires, des Ecclésiastiques, des Cultivateurs éclairés, pour faire des expériences, & donner aux habitants des campagnes la seule leçon qui les persuade, celle de l'exemple.

L'exploitation des Mines, trop long-temps négligée en France, a fixé aussi les regards & l'attention de Sa Majesté, qui sçait combien de ressources on peut en tirer. Une école publique devenue intéressante pour la curiosité même des étrangers, des Professeurs pleins de zèle & de talents, des Elèves animés de la plus vive ardeur, des

Directeurs envoyés dans toutes les Provinces pour y faire des recherches utiles, ont déja répandu l'instruction dans le Royaume, & l'ont portée jusqu'au fonds de ces dépôts des richesses souterraines qu'on n'obtient que par des efforts bien dirigés.

L'opération sur les Monnoies d'or, en faisant cesser la disproportion qui existoit entre le prix de ce premier métal & celui de l'argent, a produit le triple avantage d'arrêter l'exportation de nos louis, qui devenoit excessive, d'en rétablir la circulation qui étoit presque nulle, & de procurer un bénéfice considérable à l'Etat, en même-temps qu'un juste profit aux Particuliers.

Si j'ajoute qu'il s'élève de toutes parts des monumens dignes d'illustrer un règne, c'est qu'ils sont du genre de ceux qui, réunissant l'utilité publique à la décoration du Royaume, ont droit à la reconnoissance Nationale. Tel est le caractère de tous ceux dont Sa Majesté m'a ordonné de suivre l'entreprise.

Les nouveaux quais qui vont embellir Marseille, favoriseront le commerce; ainsi que la population de cette antique cité.

La superbe place qui s'érige à Bordeaux sur les ruines d'une inutile forteresse, procurera les communications les plus intéressantes, en même-temps qu'un des plus beaux points de vue de l'univers.

A Lyon, les travaux destinés à faire

sortir un quartier habitable du sein d'un marais fétide, étoient nécessaires pour la salubrité de cette riche & grande ville.

A Nismes, la restauration des arênes sera disparoître des mâsures mal-saines, qui déshonoroient ces magnifiques restes de la grandeur des Romains.

Aix aura enfin un Palais de Justice, digne de l'importance de sa destination.

Dunkerque verra réparer ses longs malheurs, par le rétablissement de ses écluses & de son Port.

Dans la Capitale, les travaux commencés pour espacer les anciennes halles, pour en construire de nouvelles plus commodes, pour en désobstruer les accès, & pour délivrer les ponts des bâtimens difformes & caducs dont ils étoient surchargés, sont autant de bienfaits que Sa Majesté consacre à l'humanité bien plus qu'à la gloire; & ce qui rend ces importans Ouvrages encore plus précieux, c'est que leur exécution s'opère & s'achevera entièrement par des moyens qui ne sont onéreux, ni au Trésor Royal, ni aux Peuples, des moyens qui ne dérangent aucune destination, qui ne retardent aucun paiement.

En effet, MESSIEURS, au milieu de toutes ces entreprises, chaque département a reçu ce qu'il a jugé nécessaire pour son service; chaque Intendant a obtenu les secours qu'il a demandés pour sa Généralité; chaque Créancier de l'Etat a touché ce qu'il avoit droit de prétendre; aucun

ne se plaint, aucune partie pressante ne se présente vainement, aucune n'est repoussée par cette triste allégation *de la situation fâcheuse des Finances*, qui fut si long-temps la formule des réponses de l'Administration.

Sa Majesté a même fait solder plusieurs indemnités reconnues justes, mais renvoyées à des circonstances plus heureuses. Elle a fait justice à tout le monde, & elle a pu suivre les mouvemens de sa bienfaisance sans éprouver le regret d'aggraver les charges de son Peuple, sans qu'il y ait eu directement ni indirectement aucune sorte d'augmentation d'impôts, sans qu'aucuns droits nouveaux aient été établis, même pour remplacer ceux qui ont été supprimés.

Par ce tableau raccourci des paiemens & des opérations effectuées depuis trois ans, d'après des décisions du Roi qui en font preuve, vous pouvez juger, MESSIEURS, si les dépenses ont été surveillées avec attention, & s'il y a eu de l'ordre dans le régime des Finances. Des effets salutaires ne permettent pas de présumer un principe vicieux; & quels que puissent être les vains propos des gens mal instruits, c'est toujours par les grands résultats qu'on doit apprécier l'économie dans une vaste administration.

J'ai remis au Roi des détails exacts & détaillés de tout ce qui a été *donné*, *acquis*, *échangé*, *emprunté* & *anticipé*, depuis que Sa Majesté a daigné me charger de ses Finances; j'y ai joint tous les renseignemens

tous les titres justificatives de l'autorisation & de l'emploi. Sa Majesté les a tous examinés. Elle les a gardés, Elle est continuellement en état d'en vérifier par Elle-même tous les articles, & je ne crains pas que la malignité la plus venimeuse puisse rien citer de réel qui ne s'y trouve compris.

Il ne m'est pas permis sans doute de parler de moi dans cette auguste Assemblée, où il ne doit être question que des plus grands intérêts de l'Etat. Mais ce que j'ai à dire sur l'économie ne leur est point étranger; & avant de développer ce qui a conduit Sa Majesté aux résolutions qu'Elle veut, MESSIEURS, vous communiquer, il n'est pas inutile de faire voir que leur nécessité ne peut être regardée comme suite de relâchement sur les dépenses.

En général l'économie d'un Ministre des Finances peut exister sous deux formes si différentes, qu'on pourroit dire que ce sont deux sortes d'économies.

L'une qui frappe tous les yeux par des dehors sévères, qui s'annonce par des refus éclatans & durement prononcés, qui affiche la rigueur sur les moindres objets, afin de décourager la foule des demandeurs. C'est une apparence imposante qui ne prouve rien pour la réalité, mais qui fait beaucoup pour l'opinion; elle a le double avantage d'écarter l'importune cupidité, & de tranquiliser l'inquiette ignorance.

L'autre, qui tient au devoir plutôt qu'au caractère, peut faire plus en se montrant

moins; triste & réservée pour tout ce qui a quelqu'importance, elle n'affecte pas l'austérité pour ce qui n'en a aucune; elle laisse parler de ce qu'elle accorde, & ne parle pas de ce qu'elle épargne; parce qu'on la voit accessible aux demandes, on ne veut pas croire qu'elle en rejette la plus grande partie; parce qu'elle tâche d'adoucir l'amertume des refus, on la juge incapable de refuser; parce quelle n'a pas l'utile & commode réputation d'inflexibilité, on lui refuse celle d'une sage retenue; & souvent, tandis que par une application assidue à tous les détails d'une immense gestion, elle préserve les Finances des abus les plus funestes, & des impéritics les plus ruineuses, elle semble se calomnier elle-même par un extérieur de facilité que l'envie de nuire a bientôt transformé en profusion.

Mais qu'importe l'apparence, si la réalité est incontestable? Persuadera-t-on que les libéralités sont devenues excessives, lorsqu'il est constaté par le compte effectif de l'année derniere que les pensions qui s'élevoient notoirement à 28 millions, ne montent plus qu'à environ 27, & qu'elles continueront nécessairement de décroître chaque année par l'exécution du Réglement que Sa Majesté a rendu le 8 Mai 1785? Refusera-t-on de reconnoître que, dans un Royaume comme la France, la plus certaine, la plus grande des économies consiste à ne pas faire de fausses opérations, qu'une

ſeule mépriſe en Adminiſtration, une ſpéculation erronnée, un emprunt mal-calculé, un mouvement rétrogade, coûte infiniment plus au tréſor public, ſans qu'on le ſache, que les dépenſes oſtenſibles dont on parle le plus, & que le titre d'Adminiſtrateur économe eſt plutôt dû à celui dont on ne peut citer aucune opération manquée, qu'à celui qui ne s'attacheroit qu'à des épargnes, ſouvent illuſoires, & toujours plus avantageuſes au Miniſtre qui s'en fait un mérite, qu'à l'Etat dont l'utile ſplendeur eſt incompatible avec une ſtérile parcimonie.

Au ſurplus, les circonſtances commandent: j'aurois tout perdu ſi j'avois pris l'attitude de la pénurie au moment que je devois en diſſimuler la réalité. Toutes mes reſſources, lorſque le Roi m'a confié la conduite de ſes Finances, conſiſtoient dans le crédit; tous mes efforts ont dû tendre à le rétablir. L'argent manquoit, parce qu'il ne circuloit pas; il a fallu en répandre pour l'attirer, en faire venir du dehors pour faire ſortir celui que la crainte tenoit caché au dedans, ſe donner l'extérieur de l'abondance, pour ne pas laiſſer appercevoir l'étendue des beſoins. L'eſſentiel étoit alors de ramener la confiance égarée; & pour y parvenir, il y avoit beaucoup à réparer dans l'opinion. Il falloit porter l'exactitude des payemens au-delà même de l'exigibilité, pour qu'elle ne parût pas reſter en-deçà. Il falloit rembourſer infiniment pour pouvoir recevoir encore plus; il falloit

abolir la terreur de ces moyens sinistres dont la seule appréhension seroit une tache dans un règne que caractérisent la sagesse & la vertu ; il falloit enfin égaler aux yeux de l'Etranger les Nations les plus fidelles à leurs engagemens, & donner à toute l'Europe une juste idée de la fécondité de nos ressources.

Le Roi, à qui j'ai rendu compte de tout, a jugé mes motifs, & réglé en conséquence la marche que j'ai suivie. Sa Majesté a reconnu la nécessité de commencer par rappeller les forces & ranimer la vigueur du corps politique, avant d'oser en sonder les plaies invétérées, & sur-tout avant de les découvrir, ce qui n'est permis que quand on peut en même temps présenter le remède curatif.

C'est le point où je suis parvenu. Depuis un an, je n'ai pas cessé de travailler à prendre une connoissance plus certaine qu'on ne l'avoit eue jusqu'à présent de la situation des finances, & de méditer profondément sur ce qu'elle exige.

Il semble qu'il soit bien facile à un Ministre des Finances de former un compte exact des recettes & dépenses ordinaires & annuelles. On croiroit qu'il doit le trouver dans les états de situation qu'on lui remet à la fin de chaque année & qu'il présente lui-même au Roi, pour le réglement des fonds de l'année suivante.

Mais ces états, quelque soin qu'on apporte à leur confection, ne peuvent servir

qu'à faire appercevoir les ressources extraordinaires qu'on est dans le cas de se procurer, dans l'année pour laquelle ils sont faits ; on ne peut en conclure rien de précis ni de certain sur la situation ordinaire. Le nombre prodigieux de parties hétérogènes & variables dont ils sont composés, l'enchevêtrement des différens exercices, la confusion provenante des prélevemens locaux sur des recouvremens plus ou moins retardés, le rejet des valeurs & assignations reportées d'une année sur l'autre, la multitude incalculable des causes imprévues qui peuvent changer l'ordre des dépenses & celui des remboursemens ; enfin le mêlange presqu'inévitable de l'arrière, du courant & du futur, du fixe & de l'éventuel, de ce qui n'est que le résultat des viremens, d'avec ce qui doit être compté pour effectif ; toutes ces causes réunies rendent extraordinairement difficile de discerner ce qui appartient à chaque année, pour former une balance juste & l'état ordinaire & annuel.

Persuadé qu'il est de la plus grande importance de s'en assurer, & qu'en instruire le Roi sans aucune dissimulation, c'est un devoir rigoureux de ma place, en même temps que c'est servir, suivant ses principes, un Monarque qui aime la vérité ; je n'ai rien négligé pour parvenir à mettre sous ses yeux un compte général de ses Finances, dont je pusse lui garantir & justifier l'exactitude. Il y a

distingué soigneusement & par colonnes les revenus dans leur intégrité, les prélevemens qu'ils subissent avant d'arriver au Trésor Royal, & leur montant net, tel qu'il s'y verse effectivement pour chaque année.

J'ai suivi le même ordre pour les dépenses ; j'ai séparé tout l'extraordinaire de celles qu'il faut regarder comme annuelles ; j'ai compris dans celles-ci les parties acquittées sur les lieux, & je les ai classées toutes par date, par assignat, & suivant les époques auxquelles elles doivent se rapporter.

Ces comptes dressés sous deux points de vue, l'un pour l'année 1787, l'autre pour une année ordinaire, présentent une balance très-correcte des recettes & dépenses annuelles : je les ai remis au Roi, appuyés de soixante-trois états particuliers qui donnent le détail de tous les articles, & Sa Majesté qui a bien voulu en faire une étude approfondie avec l'application qu'elle ne refuse jamais à ce qui la mérite, est à présent plus instruite, que qui que ce soit ne peut l'être dans son Royaume, de sa véritable situation de ses Finances.

Les résultats de cette connoissance n'ont pu lui paroître ni douteux ni satisfaisants.

Je dois l'avouer, & je n'ai eu garde d'en rien déguiser, le déficit annuel est très-considérable. J'en ai fait voir au Roi l'origine, les progrès & les causes.

Son origine est fort ancienne. Le déficit en France existe depuis des siècles. Le sys-

tême, en bouleversant les fortunes particulières, devoit du moins rétablir le niveau dans les Finances de l'Etat : ce but a été manqué, & même sous l'administration économique du Cardinal de Fleury, on ne l'a point atteint. Ce n'est pas l'opinion commune ; mais c'est la vérité, & il est constaté par un travail fait au Trésor Royal sur les comptes de ce Ministère, que pendant sa durée le déficit a toujours subsisté.

Ses progrès sont devenus effrayants sous le dernier règne. Le déficit passoit 74 millions, quand l'Abbé Terray fut appellé à l'administration des Finances ; il étoit encore de 40 quand il en sortit. Cependant par le Mémoire qu'il remit au Roi en 1774, accompagné d'un état des recettes & dépenses pour la même année, il n'avoit porté le déficit annuel qu'à 27,800,000 livres, mais il est reconnu & prouvé par le compte effectif de cette même année, qu'en réalité il étoit alors de 40,200.000 livres.

Cette différence confirme ce que j'ai dit de la difficulté de former une balance exacte des recettes & dépenses ordinaires.

Les Finances étoient donc encore dans un grand dérangement, lorsque Sa Majesté est monté sur le Trône. Elles restèrent à-peu-près au même état jusqu'en 1776, époque à laquelle le déficit fut estimé être de 37 millions par celui même qui peu de temps après fut chargé de la direction des Finances.

Entre cette époque & celle du mois de Mai 1781, le rétablissement de la Marine & les besoins de la guerre firent emprunter 440 millions.

Il est évident que le produit de toutes les réformes, de toutes les bonifications qui ont été faites dans cet intervalle, quelqu'évaluation qu'on puisse leur donner, n'a pu compenser, à beaucoup près, l'augmentation de dépense qui a résulté nécessairement de l'intérêt de ces emprunts, qu'il faut toujours compter sur le pied de neuf à dix pour cent, soit comme viagers, soit eu égard aux remboursements, & qui par conséquent s'est élevé à plus de 40 millions par an. Le déficit s'est donc accrû, & les comptes effectifs le prouvent.

Il s'est accrû encore depuis le mois de Mai 1781 jusqu'au mois de Novembre 1783; & l'on ne doit pas s'en étonner, puisque des emprunts faits pendant cet espace, montèrent à environ 450 millions.

J'ai constaté qu'à la fin de 1783 le déficit s'est trouvé être de 80 millions.

Il y avoit en outre 176 millions d'anticipations que j'ai compris dans la masse des dettes, lorsque j'ai dit qu'à cette époque, elles s'élevoient à plus de 600 millions. Il est prouvé par les états remis au Roi qu'elles montoient à 604, ensorte qu'en y joignant le déficit de 80 millions, je puis bien dire que le vuide étoit de 684 millions dans l'exercice de 1784.

Je n'ai pu ni dû le faire porter entière-

ment sur cette seule année ; il a fallu en rejetter une partie sur les exercices suivants ; & l'on sent combien ce rejet, joint au déficit annuel, a dû les rendre pénibles ; on voit combien les emprunts faits à la fin des années 1783, 1784 & 1785, même en y joignant celui fait par la ville de Paris en Décembre 1786, sont au-dessous de ce que j'avois à payer, & l'on ne doit pas s'étonner que, pour y suppléer, il ait été inévitable de recourir à d'autres ressources de crédit moins directes, moins ostensibles, mais toutes expressément approuvées par Sa Majesté, qui en a connu les motifs & l'emploi.

La réunion de tous ces moyens de crédit dont il n'a été usé qu'avec la plus grande réserve possible, ne forme pas, à beaucoup près, une somme égale à celles des acquittements qui ont été effectués pendant le cours de trois années : l'ordre, l'économie & les arrangemens dont une grande manutention est susceptible, ont fait le reste, & tout est soldé.

Mais il n'en résulte pas moins que le déficit annuel a pris de nouveaux accroissements. Les causes en sont trop publiques, pour que les effets en soient mystérieux.

Ces causes s'expliquent toutes par une seule observation. Le déficit étoit de 37 millions à la fin de 1776 ; & depuis cette époque jusqu'à la fin de 1778, il a été emprunté 1250 millions.

Vous savez, MESSIEURS, combien ces

emprunts étoient néceſſaires. Ils ont ſervi à nous créer une Marine formidable ; ils ont ſervi à ſoutenir glorieuſement une guerre qui, d'après ſon principe & ſon but, a été appellée avec raiſon, *Guerre Nationale* ; ils ont ſervi à l'affranchiſſement des mers; ils ont ſervi enfin à procurer une paix ſolide & durable, qui doit donner le temps de réparer tout le dérangement qu'une dépenſe auſſi énorme a cauſé dans les Finances.

Ce ſeroit cependant prendre une idée fort exagérée du déficit actuel, que de joindre, pour en meſurer l'étendue, l'intérêt de cette maſſe d'emprunts, à ce qu'il étoit déjà antérieurement. D'un côté le revenu du Roi ſe trouve augmenté, tant par le produit des ſols pour livre impoſés en 1781, que par les bonifications conſidérables obtenues dernièrement aux renouvellements des baux des différentes Compagnies de Finance : d'un autre côté il y a eu pour 250 millions au moins, de rembourſements, qui ont diminué proportionellement les intérêts, & ſuivant l'ordre réglé tant pour ceux de ces rembourſements qui ſont à époques fixes, que pour ceux que doit opérer la Caiſſe d'Amortiſſements, il s'éteindra encore, pendant les dix années prochaines, un capital de plus de 400 millions ; après quoi le Roi rentrera dans la libre jouiſſance de plus de 60 millions de revenu, abſorbé préſente-

ment, tant par les remboursements assignés, que par les intérêts.

Mais jusques-là, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1797, il est impossible de laisser l'Etat dans le danger sans cesse imminent auquel l'expose un déficit tel que celui qui existe ; impossible de continuer à recourir chaque année à des palliatifs & des expédiens, qui, en retardant la crise, ne pourroient que la rendre plus funeste ; impossible de faire aucun bien, de suivre aucun plan d'économie, de procurer au Peuple aucun des soulagements, que la bonté du Roi leur destine, aussi long-temps que ce désordre subsistera.

J'ai dû le dire, j'ai dû dévoiler au Roi cette triste vérité ; elle a fixé toute son attention, & Sa Majesté s'est vivement pénétrée de la nécessité d'employer les moyens les plus efficaces pour y apporter remède.

Mais quels peuvent être ces moyens ?

Toujours emprunter, seroit aggraver le mal & précipiter la ruine de l'Etat.

Imposer plus, seroit accabler les Peuples que le Roi veut soulager.

Anticiper encore, on ne l'a que trop fait, & la prudence exige qu'on diminue chaque année la masse des anticipations actuelles.

Economiser, il le faut sans doute ; Sa Majesté le veut ; Elle le fait ; Elle le fera de plus en plus. Tous les retranchements possibles de dépenses jusques dans sa propre Maison, tous ceux dont les différens dé-

partements sont susceptibles sans nuire aux forces de l'Etat, Elle les a résolus, & ses résolutions sont toujours suivies d'effet : mais l'économie seule, quelque rigoureuse qu'on la suppose, seroit insuffisante, & ne peut être considérée que comme moyen accessoire.

Je n'ai garde de mettre au rang des ressources ce qui, en détruisant le crédit, perdroit tout ce que l'immuable fidélité du Roi à ses engagements ne permet pas d'envisager comme possible, ce qui répugneroit à son cœur autant qu'à sa justice.

Que reste-t-il donc pour combler un vuide effrayant, & faire trouver le niveau desiré?

Que reste-t-il qui puisse suppléer à tout ce qui manque, & procurer tout ce qu'il faudroit pour la restauration des Finances?

LES ABUS.

Oui, MESSIEURS, c'est dans les abus même que se trouvent un fond de richesses que l'Etat a droit de réclamer, & qui doivent servir à rétablir l'ordre. C'est dans la proscription des abus que réside le seul moyen de subvenir à tous les besoins C'est du sein même du désordre que doit jaillir une source féconde, qui fertilisera toutes les parties de la Monarchie.

Les abus ont pour défenseurs l'intérêt, le crédit, la fortune & d'antiques préjugés que le temps semble avoir respectés: mais que peut leur vaine confédération

contre le bien public & la nécessité de l'Etat?

Le plus grand de tous les abus, seroit de n'attaquer que ceux de moindre importance, ceux qui n'intéressant que les foibles n'opposent qu'une foible résistance à leur réformation, mais dont la réformation ne peut produire une ressource salutaire.

Les abus qu'il s'agit aujourd'hui d'anéantir pour le salut public, ce sont les plus considérables, les plus protégés, ceux qui ont les racines les plus profondes, & les branches les plus étendues.

Tels sont les abus dont l'existence pèse sur la classe productive & laborieuse; les abus des privilèges pécuniaires; les exceptions à la loi commune, & tant d'exemptions injustes qui ne peuvent affranchir une partie des contribuables, qu'en aggravant le sort des autres:

L'inégalité générale dans la répartition des subsides, & l'énorme disproportion qui se trouve entre les contributions des différentes Provinces, & entre les charges des sujets d'un même Souverain.

La rigueur & l'arbitraire de la perception de la Taille.

La crainte, les gênes, & presque le déshonneur imprimé au commerce des premières productions.

Les Bureaux de traites intérieures, & ces Barrières qui rendent les diverses parties du Royaume étrangères les unes aux autres;

Les droits qui découragent l'induſtrie, ceux dont le recouvrement exige des frais exceſſifs & des Prépoſés innombrables; ceux qui ſemblent inviter à la contrebande; & qui tous ſes ans font ſacrifier des milliers de citoyens.

Le dépériſſement du Domaine de la Couronne, & le peu d'utilité que produiſent ſes foibles reſtes :

La dégradation des forêts du Roi, & les vices de leur adminiſtration;

Enfin tout ce qui altère les produits, tout ce qui affoiblit les reſſources du crédit, tout ce qui rend les revenus inſuffiſans, & toutes les dépenſes ſuperflues qui les abſorbent.

Si tant d'abus, ſujets d'une éternelle cenſure, ont réſiſté juſqu'à préſent à l'opinion publique qui les proſcrits, & aux efforts des Adminiſtrateurs qui ont tenté d'y remédier, c'eſt qu'on a voulu faire, par des opérations partielles, ce qui ne pouvoit réuſſir que par une opération générale; c'eſt qu'on a cru pouvoir réprimer le déſordre ſans en extirper le germe; c'eſt qu'on a entrepris de perfectionner le régime de l'État, ſans en corriger les diſcordances, ſans le ramener au principe d'uniformité, qui peut ſeul écarter toutes les difficultés de détail, & revivifier le corps entier de la Monarchie.

La ſuite à l'Ordinaire prochain.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

On aime à voir, Monsieur, un athlete à qui l'âge interdit les combats du cirque, employer encore sa longue expérience à instruire les jeunes gens qui se présentent dans la carrière, encourager leurs efforts, & leur montrer de loin la palme qui les attend. M. *Palissot*, à qui ses forces ne permettent plus de s'exercer dans l'arêne dramatique, fait sans doute un noble usage de son loisir, lorsqu'il s'intéresse encore aux succès des jeunes Poëtes, lorsqu'il les protège contre les attaques de l'envie & de la cabale, indique au public leurs talens naissans, & les for-

tifie contre les dégoûts qui pourroient les arrêter à l'entrée de la lice.

Ses avis auroient encore plus de poids, s'ils étoient appuyés de ses exemples : il auroit meilleure grace à s'ériger, comme il le fait, en protecteur du génie, en arbitre des réputations, si des couronnes & des triomphes faisoient respecter ses arrêts; & les candidats de la scène françoise, dont il cherche à se former une cour, iroient avec plus de confiance implorer sa faveur, & lui demander des oracles, s'ils voyoient sa tête ombragée des lauriers de *Thalie* ou de *Melpomène*. Mais, il faut en convenir, l'Auteur d'une Tragédie oubliée, & de quelques Comédies froides & médiocres, n'a point une assez grande autorité pour aspirer au titre de Chef de la Littérature : ses ouvrages sont dans le bon genre ; on n'a point à lui reprocher de fautes grossières contre le goût : mais le génie dramatique lui a manqué absolument ; & ses pièces de théâtre purement écrites, mais sans invention, sans couleur & sans verve, sont d'un homme

d'esprit, qui sçait éviter les défauts, sans pouvoir s'élever aux véritables beautés de l'art.

Vous devez cependant, Monsieur, vous en particulier, de la reconnoissance à M. *Palissot*, pour avoir pris la peine de faire imprimer dans le *Journal de Paris*, à-peu-près le même jugement que vous aviez porté dans l'*Année Littéraire*, sur la comédie de *l'Inconstant*, début de M. *Collin*, dans un genre difficile & presqu'abandonné. (1) Son zèle pour l'*Azémire* de M. *Chenier*, seroit assurément très-louable, s'il étoit plus circonspect, plus éclairé & plus modeste. On croiroit, à l'entendre, qu'il se regarde comme le seul connoisseur qu'il y ait dans la Capitale, ou du moins comme le seul juge impartial. Cependant dans tout ce qu'il a dit d'*Azemire*, il n'y a que l'injustice, l'exagération & la partialité qui lui appartiennent en propre : vous aviez dit long-temps avant lui, que malgré les ressemblances nécessaires de sa pièce avec plusieurs Tragédies connues &

(1) Voyez l'Année Littéraire, 1786, N°s 23 & 26.

reſtées au Théâtre, qui étoient pour lui comme autant d'écueils ; il avoit cependant triomphé aſſez heureuſement d'un pareil obſtacle : (1) loin de lui faire un crime de ces reſſemblances, vous les aviez regardées comme une difficulté de plus qu'il avoit eue à vaincre : vous aviez obſervé que *le troiſième acte étincelloit de beautés tragiques*; que *Turenne étoit intéreſſant*; que d'*Amboiſe joue un perſonnage noble, impoſant & vraiment tragique ;* qu'*Azémire eſt encore touchante après l'Héroïne du Taſſe ;* vous aviez ajouté que le médiocre ſuccès de la pièce ne devoit point décourager l'Auteur ; qu'il *étoit jeune*, & que *ſon début promettoit.*

En voilà je crois aſſez pour vous tranquilliſer la conſcience & pour vous perſuader que vous n'êtes point compris dans cette malheureuſe claſſe de Journaliſtes que M. *Paliſſot* honore d'un ſouverain mépris, qui, ſuivant leur noble uſage, annoncent que les pièces n'ont aucun mérite, quand elles n'ont pas un plein ſuccès

(1) Voyez l'Année Littéraire, 1786, No. 44.

à la première représentation, qui ne sont *ni capables ni jaloux d'instruire* le public, qui ne saisissent point les vraies beautés d'un ouvrage dramatique, ou qui les dissimulent, & par là détruisent toute émulation parmi les gens de lettres.

La morgue & le ton magistral de M. *Palissot* seroient encore déplacés, quand il auroit fait une rare découverte, & qu'il auroit rendu un service important à la scène françoise. Cependant il ne falloit pas assûrément le coup-d'œil de l'aigle pour observer qu'un Amant qui sacrifie l'amour à la gloire, est plus théâtral que celui qui abandonne sa maîtresse par dévotion, comme *Enée*; par intérêt, comme *Jason*; & par caprice, comme *Thesée*; si la plûpart des Journalistes n'ont pas appuyé sur une pareille remarque, ce n'est point, comme M. *Palissot* le dit, *suivant son noble usage*, par ignorance de l'art ou par mauvaise foi, c'est qu'au fond rien n'est plus futile qu'une observation de cette espèce; & pour y attacher une certaine prétention, il faut avoir

ou une vue bien bornée, ou un amour-propre bien étendu. M. *Palissot* s'admire lui-même d'avoir saisi *les différences que l'Auteur a sçu mettre dans un sujet essayé par tant de mains*; il admire l'Auteur d'avoir *sçu rendre intéressans & le rôle de l'Amante abandonnée, & celui de l'Amant qui sacrifie l'Amour au devoir* : il triomphe de ce que ce profond mystère de l'art, n'a été dévoilé qu'à lui seul, & a échappé à la plûpart des Journalistes : mais il ne voit pas que ce qu'il attribue au talent de l'Auteur, appartient au sujet; que ce n'est point M. *Chenier*, mais le *Tasse*, qui a sçu rendre intéressans l'Amante & l'Amant; qu'il faut seulement sçavoir gré au jeune Poëte, d'avoir senti que le sujet d'*Armide* & de *Renaud*, valoit mieux que celui d'*Enée* & de *Didon*, d'*Ariane* & de *Thésée*, de *Médée* & de *Jason* : en effet, jamais *Enée* n'a paru intéressant dans l'*Enéïde*, & *Renaud* a toujours intéressé dans la *Jérusalem délivrée*. M. *Chénier* eût été bien mal-adroit, s'il eût détruit dans sa Tragédie, l'intérêt qu'il avoit trouvé tout établi dans le Poëme épique : M. *Palissot*,

pour être juste, devoit donc se borner à dire : « *il a cru que si la Didon* » *de Virgile avoit pu fournir à M. de* » *Pompignan, l'idée d'une Tragédie,* » *l'Armide du Tasse, en retranchant* » *le merveilleux & la magie, pouvoit* » *offrir un sujet plus intéressant, & je* » *crois qu'il ne s'est pas trompé* », d'où il devoit conclure qu'un sujet plus intéressant devoit nécessairement & indépendamment du talent du Poëte, produire une pièce plus intéressante. Cette remarque n'est pas, comme on peut le voir, à l'avantage de M. *Chenier*, qu'on loue indécemment & avec une partialité aveugle, aux dépens des Auteurs de *Médée*, d'*Ariane* & de *Didon*. Ces Auteurs en effet, avoient à représenter sur la scène un Amant ridicule, insipide & méprisable; & malgré cet obstacle presqu'invincible, ils sont parvenus à établir, sur un si mauvais fond, des pièces restées au Théâtre, & qui ont soutenu jusqu'au bout l'attention des spectateurs; au lieu que M. *Chènier* avec un sujet plus intéressant, n'a pu cependant intéresser l'assemblée jusqu'à la fin.

Ce n'est pas rendre un service aux

Lettres, que de prodiguer au début d'un jeune homme des éloges outrés, & de flatter son amour-propre, au lieu de l'éclairer sur ses défauts ; ce n'est pas encourager son talent, c'est l'étouffer. Dans ce siècle où l'enthousiasme de l'ignorance a succédé au véritable amour des arts, on n'est que trop porté à s'engouer des plus médiocres productions, à prostituer aux premiers jets d'une veine abondante & facile, les honneurs dûs au génie perfectionné. Une sage critique seroit souvent plus utile aux jeunes Auteurs que ces louanges perfides : il est surtout très-imprudent de les louer aux dépens de leurs prédécesseurs, & de leur apprendre à mépriser ceux qu'ils seroient heureux de pouvoir égaler. La *Didon* de M. *le Franc*, dont le mérite a été confirmé à toutes les reprises par les suffrages réitérés du public, est certainement un ouvrage à tous égards fort supérieur à *Azemire* : c'est en vain que M. *Palissot*, pour élever M. *Chenier*, s'efforce de rabaisser M. *le Franc* : son injustice évidente ne peut servir qu'à rendre suspectes les plus justes louanges qu'il

donne à ſon protégé. Plaignons M. *Chenier d'avoir eu un panégyriſte indiſcret, beaucoup plus dangereux pour ſa réputation que tous les traits de la critique.* On ne doit pas être ſurpris que le même Ecrivain qui ſe montre ſi injuſte envers l'Auteur de *Didon*, ſoit partial en faveur de l'Auteur d'*Azémire*.

La *Didon* de M. *le Franc* n'eſt point un ouvrage *très-médiocre* : ſi M. *Paliſſot* eut été *plus capable ou plus jaloux d'inſtruire* que de flatter, il eût remarqué combien il y a de goût & d'invention dans le plan de cette pièce, & l'art infini avec lequel l'Auteur a ſurmonté des difficultés qui ſembloient rendre ſon ſujet impraticable. Le public n'a point *fait grace au caractère d'Enée*; mais il n'a pu s'empêcher d'admirer les reſſources que l'Auteur avoit trouvées dans ſon génie, pour faire d'un Prince foible, odieux, ingrat & froid dans l'*Enéide*, un Amant noble, généreux intéreſſant ſur la ſcène ; & le dénouement qu'il a imaginé, a paru généralement digne de *Corneille* & de *Racine*.

Jusqu'ici, M. *Palissot* est le seul qui se soit apperçu de l'*inutilité du personnage d'Jarbe*, qui est l'ame de la pièce ; dont la passion violente répand sur toute l'intrigue, la chaleur & la vie ; qui est un rival d'*Enée*, très-nécessaire pour relever la gloire du Héros Troyen, lui sauver l'odieux de l'ingratitude, donner à son départ l'éclat d'un triomphe, & lui fournir un illustre moyen de s'acquitter envers sa bienfaitrice. M. *Palissot* ne parle point du caractère de *Madherbal*, Ministre vertueux & incorruptible, ami vrai & sincère, qui fut universellement applaudi. Enfin, le style de la pièce n'est ni *vague*, ni *indécis*, ni *négligé* ; il est correct, élégant, naturel, énergique quand la situation l'exige ; en un mot, tel que doit être le style d'une pièce plus touchante que terrible, plus faite pour attendrir que pour effrayer ou pour étonner.

M. *Palissot* a dû se trouver dans un étrange embarras, lorsque le *jeune amateur* a opposé à cette critique, dictée par une passion aveugle, le jugement que le même Ecrivain avoit

autrefois porté avec plus de réflexion & de sang-froid, sur la Tragédie de *Didon*. Quelque mépris que l'Aristarque affecte pour l'âge de son adversaire, il paroît que le *jeune amateur* a puisé au Collège, une meilleure logique que celle de M. *Palissot*. En vain pour embrouiller la question, il entasse un galimathias sophistique; malgré toutes les subtilités, malgré toutes les ruses de guerre qu'employe le vieux *Entelle*, pour parer l'attaque vigoureuse du jeune *Darés*; il a eu la douleur & la honte de succomber dans ce combat, aux yeux de tout le public, sous les coups d'un enfant qui sort du Collège; car il s'en faut bien qu'il ait prouvé qu'une Tragédie *supérieure aux meilleures pièces de Campistron*, une Tragédie dont l'Auteur sans égaler *Racine*, *s'en approche cependant d'une manière à avoir peu de rivaux*, peut être en même temps un ouvrage *très médiocre*, écrit *d'un style vague, indécis, négligé*, & dont les deux rôles principaux sont foibles ou inutiles : écrire d'un *style vague & négligé*, est-ce donc *s'approcher de*

Racine de manière à avoir peu de rivaux? Comment l'Auteur d'une Tragédie *très-médiocre*, *s'approche-t-il de Racine de manière à avoir peu de rivaux?* Ces deux jugemens sont aussi différents pour le fond que pour la forme. La contradiction est frappante; & si M. *Palissot*, en disant que M. *le Franc* n'égaloit pas tout-à-fait *Racine*, mais en *approchoit de manière à avoir peu de rivaux*, a voulu faire une plaisanterie, comme il le prétend; elle est si bien cachée, que s'il n'avoit lui-même révélé le mystère, personne ne s'en seroit jamais douté. Il n'est peut-être pas étonnant que M. *Palissot*, qui juge suivant les évènemens & les circonstances, ait oublié dans sa lettre au Journal de Paris du 12 Février de cette année, ce qu'il avoit écrit un grand nombre d'années auparavant dans ses *Mémoires de Littérature*; mais que dans le cours de cette même lettre, il se contredise formellement, c'est ce qui est vraiment étonnant, & ce qui semble prouver que M. *Palissot* n'a pas de principes bien fixes, & qu'il est familiarisé avec les contradictions.

La représentation de Paris, dit-il, en parlant d'*Azémire*, *lui fut infiniment plus favorable. Applaudi avec transport pendant les trois premiers actes*, *L'INTÉRET A LA VÉRITÉ PARUT SE REFROIDIR UN PEU DANS LES DEUX DERNIERS*. (La vérité est que l'intérêt se refroidit *beaucoup* dans les deux derniers actes).

Un peu plus bas, le même M. *Palissot* dit que l'*ouvrage est combiné de manière qu'à la moitié du cinquième acte*, *L'INTÉRET SUBSISTE ENCORE DANS TOUTE SA FORCE*, *sans qu'on puisse prévoir le moyen qui amenera le dénouement*.

Il n'y a point là de *formes plus ou moins sévères*, ni de *plaisanterie* cachée, auxquelles M. *Palissot* puisse avoir recours pour sauver cette contradiction qui est palpable. Si l'*intérêt a paru se refroidir dans les deux derniers actes*, comment l'*intérêt subsiste-t-il encore dans toute sa force à la moitié du cinquième acte*? Je ne vois qu'une seule réponse qui, à la vérité, justifie la contradiction, mais qui en même temps rend M. *Palissot* coupable d'une absurdité: quand j'ai dit, peut-il répondre

que l'intérêt a paru se refroidir dans les deux derniers actes, j'ai exposé le sentiment du public & l'effet général que ces deux actes ont produit sur les spectateurs; mais quand j'ai dit que l'intérêt subsiste dans toute sa force à la moitié du cinquième acte, j'ai exposé mon sentiment particulier; il n'y a point là de contradiction. On pourroit encore chicaner cette réponse, parce que M. *Palissot* ajoute, *sans qu'on puisse prévoir le moyen qui amenera le dénouement* : ce n'est pas M. *Palissot* en particulier, c'est tout le public qui ne peut prévoir encore à la moitié du cinquième acte, le moyen qui amène le dénouement, d'où il résulte que pour le public même, l'intérêt de la pièce, ou doit être nul, ou doit subsister jusqu'à la fin, puisqu'il est *impossible de prévoir le moyen qui amène le dénouement.*

Mais soyons généreux : admettons la réponse de M. *Palissot*, & convenons qu'il n'est point tombé en contradiction avec lui-même, mais à condition qu'il aura de son côté, la complaisance de nous dire, comment il arrive qu'il trouve de l'intérêt où

il n'y en a pour personne ; pourquoi, quand l'intérêt paroît au public se refroidir, il subsiste encore pour lui dans toute sa force ? L'intérêt d'une pièce est cependant l'espèce de mérite dont le public est le meilleur Juge, & sur laquelle il se trompe le moins ; on peut assurer qu'une pièce intéressante jusqu'à la fin, ne tombera jamais, quels que soient ses défauts. J'ai d'ailleurs trop bonne opinion de M. *Palissot*, pour croire que ce qui n'intéresse personne, puisse l'intéresser. Et tout bien examiné, je suis sûr qu'il aimera mieux avouer la contradiction, que de se trouver ainsi en contradiction avec tous les spectateurs d'une manière si peu honorable pour son goût.

Au reste, que M. *Palissot* se contredise ou s'accorde avec lui même ; qu'il exalte outre mesure l'*Azémire* de M. *Chénier*, tandis qu'il rabbaisse indécemment la *Didon* de M. *le Franc* : ce ne sont là au fond, que des opinions littéraires, dont il ne peut résulter qu'un petit ridicule pour celui qui les débite avec tant de confiance ; mais comment M. *Palissot* n'a-t-il pas craint de s'avilir lui-même, en insul-

tant à la cendre d'un de nos plus judicieux Littérateurs, en réveillant contre lui une calomnie absurde, démentie par ses propres ouvrages. On a lieu d'être étonné du mépris que M. *Palissot* affecte pour le jugement d'un aussi fin connoisseur que l'Abbé *Desfontaines*? Peut-il ignorer que cet homme qu'il paroît dédaigner, a rendu des services essentiels à notre Littérature; qu'il a été le plus courageux défenseur du bon goût, & le plus terrible fléau des novateurs? Un sens exquis, une saine logique, un tact sûr & délicat, une merveilleuse sagacité distinguent toutes ses critiques, & l'on y trouve ce que M. *Palissot*, long-temps après, a inséré de plus judicieux dans ses *Mémoires*. Au reste, que M. *Palissot* attaque la réputation littéraire de l'Abbé *Desfontaines*, c'est encore là un léger malheur; un Ecrivain aussi connu & aussi estimé, n'a pas besoin de son suffrage: mais qu'il pousse l'injustice jusqu'au point d'accuser l'Abbé *Desfontaines*, de *n'avoir été animé que de la passion de nuire*, c'est ce qui doit exciter l'indignation de tout honnête homme; ce n'est plus ici une

opinion littéraire, c'est une personnalité odieuse, une basse calomnie, que les écrits même du Journaliste détruisent d'une manière victorieuse. *Auriez-vous oublié*, dit M. Palissot, *que cet Abbé, digne modèle de la plûpart de nos Journalistes, n'étoit animé que de la passion de nuire. Il honoroit M. de Voltaire de sa haine, il mouroit d'envie de lui susciter un rival dans l'opinion publique : de là ces éloges exagérés de Didon. Etoit-ce donc après Œdipe, après Brutus que cette pièce pouvoit être citée comme une des meilleures Tragédies que l'on eût vues depuis Racine.*

On voit par ce passage que M. *Palissot honore de sa haine* la plûpart de nos Journalistes, qui, sans doute, n'ont pas témoigné tout le respect qu'ils devoient à la volumineuse collection de ses œuvres ; & en cela, j'avoue qu'ils ont eu grand tort ; des œuvres de ce genre devroient être *sacrées* pour les Journalistes ; ils ne devroient pas plus y toucher que ne fait le public. Il faut croire que l'Auteur de la *Dunciade* & des *Mémoires de Littérature* a été guidé par un sentiment très-noble, & n'a point

été *animé de la passion de nuire*, lorsqu'il a insulté lâchement le *successeur de l'Abbé Desfontaines*, qui l'avoit accueilli dans sa maison, qui l'avoit comblé de bienfaits, & avec lequel il avoit vécu 15 ans dans le commerce de l'amitié la plus intime : mais ne répondons pas à des personnalités fausses & calomnieuses, par d'autres personnalités, quelques justes, quelques fondées qu'elles puissent être : laissons cette ressource à ceux qui défendent une mauvaise cause, & donnons à M. *Palissot* cette leçon d'honnêteté & de modération. Ne suffit-il pas pour le confondre, de montrer au public de quelle manière parloit des talens de *Voltaire* ce journaliste, uniquement *animé de la passion de nuire* &, qui *honoroit de sa haine* l'Auteur de la *Henriade*.

La Tragédie de *Brutus*, qui n'est pas une des meilleures pièces de *Voltaire*, & qui eut peu de succès, sembloit ouvrir à la haine de l'Abbé *Desfontaines* un bien libre champ : écoutons cet envieux, uniquement animé de la passion de nuire.

(1) « Le plaisir que fait la lecture de
» cette pièce, & le cours qu'elle a
» dans le monde, la vengent un peu
» de la froideur avec laquelle elle a
» été reçue, lorsqu'elle a été repré-
» sentée. . . . On seroit presque tenté
» d'imputer à la foiblesse des Acteurs,
» le sort qu'elle a eu au Théâtre. . . .
» *Presque tous les vers de cette Tra-*
» *gédie sont des vers de génie*, à
» l'exception d'un petit nombre qui
» semblent être négligés; *plus on les*
» *lit, plus ils plaisent*. . . . Dans
» la nouvelle Tragédie de *Brutus*,
» *que de pensées! que de sentimens!*
» *que d'images! que de sentences! que*
» *de traits! quelles expressions! quelle*
» *harmonie* »!

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que ces exclamations entassées & cet enthousiasme peignent bien la *haine* contre l'Auteur de *Brutus*, & la *passion de nuire* dont l'Abbé *Desfontaines* étoit animé; sur-tout quand on se rappelle, que c'est d'une pièce tom-

(1) Voyez le Nouvelliste du Parnasse, tome premier, 1734, quatrième Lettre, page 50 & suivantes.

bée qu'il parle en ces termes.

Je ne puis pas citer l'extrait en entier, mais le critique en parcourant les divers caractères de cette Tragédie, leur donne à tous l'éloge qu'ils méritent, en excuse autant qu'il est possible, les défauts, justifie M. *de Voltaire* des reproches qu'on lui faisoit d'avoir pillé Mlle. *Bernard*, & de ne point traiter de sujets neufs.

Il y a plus : sa haine contre M. *de Voltaire* l'excite à établir une comparaison entre la description qu'il fait du combat d'*Œdipe* contre *Laïus*, dans sa Tragédie d'*Œdipe* (1), & la même description faite par *Corneille* & *la Motte* : il laisse, à la vérité, aux lecteurs le soin de décider ; mais la différence est si sensible, & M. *de Voltaire* a tant d'avantage & de supériorité sur les deux autres, qu'on voit clairement que la *passion de nuire* à M. *de Voltaire*, a pu seule lui inspirer ce parallèle.

Le même Journaliste dit, en parlant de la *Mort de César* : « cette Tragédie,

---

(1) Nouvelliste du Parnasse ; tome premier, 1734, Lettre 4 page 63 & suiv.

malgré ses défauts, porte toujours l'empreinte de son Auteur, c'est-à-dire, *d'un grand génie & d'un grand Ecrivain* »: quelles expressions, Monsieur! & remarquez que lorsque l'Abbé *Desfontaines* rendoit cet hommage à *Voltaire*, il n'avoit point encore publié ses véritables chef-d'œuvres; n'avoit donné au Théâtre qu'*Œdipe*, *Mariane* & *Brutus*: « *je crois*, dit-il plus bas, *que l'Auteur, dont les lumières, les talens & la réputation sont fort au-dessus de la critique*, ne regarde lui-même cet ouvrage que comme une tentative singulière. »

Paroît il une critique des *Lettres Philosophiques* de (1) M. *de Voltaire*: voilà aussi-tôt notre Abbé *Desfontaines* que la haine éveille, qui prend la défense de M. *de Voltaire*, & qui fait sentir très-adroitement le ridicule & la foiblesse des objections du critique.

Quand l'*Histoire de Charles XII* parut, il s'éleva contr'elle une nuée

---

(1) Voyez les *Observations sur les Ecrits Modernes*, tom. 2, Lettre 28, page 299 & suivantes.

de critiques, qui tendoient à réléguer l'ouvrage dans la classe des Romans les plus frivoles. Toujours fidèle à sa *haine* & à sa *passion de nuire*, l'Abbé *Desfontaines* l'annonça comme une Histoire *lue & goûtée de tout le monde, soit pour les faits qu'elle contient, soit pour la manière agréable dont ils sont contés.* (1)

Cet Abbé n'ignoroit pas assurément combien la fidélité de cette Histoire étoit suspecte; il connoissoit la plûpart des critiques qu'elle avoit déja essuyées; mais il étoit si aveuglé par *la haine*, si *animé de la passion de nuire*, que voici comme il s'exprimoit dans une occasion si favorable.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que
» M. *de Voltaire* a travaillé sur des
» mémoires qui lui ont été fournis,
» & sur les récits de quelques Officiers
» qui avoient servi sous le Conqué-
» rant du Nord. Si d'autres relations
» sont contraires, la question est de
» sçavoir lesquelles doivent avoir plus
» d'autorité, c'est ce que le temps

(1) Voyez le Nouvelliste du Parnasse, tome 2, 1734, Lettre 47, page 444 & suivantes.

» pourra éclaircir, si, comme on le
» promet, il paroît un *Examen cri-*
» *tique* de l'Ouvrage de M. *de Voltaire*.
» En ce cas, on ne doute point que
» cet Auteur, dont *les ouvrages sont*
» *toujours destinés à plus d'une édition*,
» ne profite des remarques de ses cen-
» seurs, si elles sont solides & bien
» appuyées. Pour moi, quoiqu'on
» m'en ait communiqué déjà quelques-
» unes, je ne m'y fie point assez pour
» vous en faire part, & celles que
» j'ai pu faire moi-même sont trop
» peu importantes. *Je me borne à vous*
» *dire que ce célèbre Auteur, soit en*
» *vers, soit en prose, semble né pour*
» *peindre les Heros* ».

L'*Enfant prodigue* donnoit beaucoup de prise à un censeur mal intentionné, par les mauvaises farces, les caractères bas, les détestables plaisanteries, le mêlange du comique & du larmoyant qui défigurent cette pièce.

L'Abbé *Desfontaines* n'a cependant point profité d'une si belle occasion. « (1) La nouvelle Comédie de *l'Enfant*

(1) Voyez les *Observations sur les Ecrits Modernes*, tome 6, 1736, Lettre 98, page 311, & suivantes.

» *prodigue*, dit-il, malgré ses endroits » répréhensibles, a un succès qu'elle » mérite par les grandes beautés dont » elle brille. Le goût singulier de » cet ouvrage, qui ne ressemble à » aucun de ce genre, la forme même » de la versification qui est neuve au » Théâtre, contribuent au concours » des spectateurs ; c'est une pièce où » l'on pleure beaucoup & où l'on ne » rit pas moins ; mais (ce qui est » à remarquer) le *Comique-Larmoyant* » n'y domine pas trop ; & par là, elle » ne sort pas absolument du caractère » de la Comédie. ».

Sans dissimuler les défauts, le critique appuye avec complaisance sur les beautés : » les caractères de *l'Enfant prodigue*, de son père, & surtout de sa charmante maîtresse, sont » parfaits. La scène de *l'Enfant prodigue* avec son ancien valet, est très-» morale & aussi agréable que sen-» sée.... Les deux derniers actes, & » particulièrement le cinquième, *m'ont* » *paru admirables* ; rien n'est si tou-» chant & si bien conduit que la

reconnoissance

» reconnoissance de *l'Enfant prodigue*
» & de sa maîtresse, &c.

M. de *Voltaire* garda quelque temps l'anonyme, mais l'Abbé *Desfontaines* fut des premiers à le reconnoître ; & à quoi, dit-il qu'il le reconnut ?

» Au milieu de toutes ces défec-
» tuosités qui frappent les moindres
» connoisseurs ; le génie distingué &
» rare perce ; on reconnoît en général
» la singularité du talent de l'Auteur
» caché, à la légéreté du style, à l'en-
» jouement du dialogue, à la finesse
» de quelques traits, & à l'élégance
» caractéristique de plusieurs vers
» frappés de main de maître ».

Il est difficile assûrément de rendre au talent de M. *de Voltaire* un hommage plus franc & plus noble. Je n'ai point trouvé dans l'examen de la Tragédie de *Didon ces éloges exagérés* que M. *Palissot* reproche à l'Abbé *Desfontaines* ; j'ai vu au contraire qu'il relève avec grand soin jusqu'aux moindres défauts de cette pièce, il la loue beaucoup moins & la critique plus que la plûpart des pièces de *Voltaire* ; il ne dit point que *Didon*

soit la meilleure pièce faite *depuis Racine*: quand on cite, il faut citer juste ; il dit que c'est une des meilleures pièces faites *depuis longe-temps*. Et en cela il ne s'est pas trompé.

Les bornes d'une lettre ne me permettent pas de citer un plus grand nombre d'exemples de la justice, de la modération & de l'honnêteté de l'Abbé *Desfontaines*, sur-tout à l'égard de *Voltaire* : je n'ai pas choisi les productions les plus parfaites de ce Poëte illustre ; si le Journaliste a si bien traité des ouvrages qui prêtoient à la critique, on peut juger de quel ton il aura parlé de ses chef-d'œuvres. Cependant, à entendre M. *Palissot*, on croiroit que tous les jugemens de l'Abbé *Desfontaines* sur les ouvrages de *Voltaire*, sont autant de satyres virulentes dictées par l'envie, tandis que ce sont presque autant de panégyriques dictés par l'admiration : c'est *Voltaire* qui étoit animé par la haine & par la passion de nuire, lui qui n'a cessé de vomir contre l'Abbé *Desfontaines* & son successeur, les plus dégoû-

tantes ordures, tandis que ces deux Ecrivains sont constamment restés à son égard dans les bornes de la décence & d'une critique purement littéraire. Un artifice très-grossier de la haine des Auteurs contre les Journalistes, consiste à leur prodiguer les épithètes les plus odieuses & les plus atroces, tandis qu'ils affectent de se plaindre de leur mal-honnêteté & de leur impolitesse : & voilà comme la plus absurde calomnie s'accrédite ; voilà comme on abuse de l'inapplication & de l'ignorance du public pour le tromper : c'est ainsi que M. *Palissot*, qui reproche aux Journalistes d'être ou *incapables*, ou peu *jaloux d'instruire*, en impose hardiment à ses lecteurs, & fait circuler le mensonge sur toutes les toilettes. M. *de Voltaire* qui avoit tant de raison de ne pas craindre la critique, est le premier qui ait mis les gens de lettres sur le ton de crier contre les Ecrivains périodiques : delà cette foule de mirmidons littéraires qui s'imaginent ressembler à cet homme célèbre, lorsqu'à son exemple ils ont diffamé en style de

crocheteur, le critique qui a fait remarquer au public leur petitesse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Suite du Discours prononcé, de l'Ordre du ROI, & en sa présence, par M. de Calonne, *Contrôleur Général des Finances, dans l'Assemblée des Notables, tenue à Versailles, le 22 Février 1787.*

Les vues que le Roi veut vous communiquer tendent toutes à ce but : ce n'est ni un système, ni une invention nouvelle : c'est le résumé, & pour ainsi dire, le ralliment des projets d'utilité publique, conçus depuis long-temps par les hommes d'état les plus habiles, souvent présentés en perspective au Gouvernement lui-même, dont quelques-uns ont été essayés en partie, & qui tous semblent réunir les suffrages de la Nation ; mais dont jusqu'à présent l'entière exécution avoit paru impraticable par la difficulté de concilier une foule d'usages locaux, de prétentions, de privilèges, & d'intérêts opposés les uns aux autres.

Quand on considère par quels accroisse-

mens successifs, par combien de réunions de contrées diversement gouvernées, le Royaume est parvenu à sa consistance actuelle, on ne doit pas être étonné de la disparité de régimes, de la multitude des formes hétérogènes, & de l'incohérence de principes qui en désunissent toutes les parties.

Ce n'étoit pas au sein de l'ignorance & de la confusion dont le voile a couvert le temps des premières Races;

Ce n'étoit point lorsque les Rois, mal affermis sur leurs Trônes, n'étoient occupés qu'à repousser sans cesse les usurpations des grands vassaux;

Ce n'étoit pas au milieu des désordres & de l'anarchie du régime féodal, lorsqu'une foule de petis tyrans, du fond de leurs châteaux fortifiés, exerçoient les brigandages les plus révoltans, bouleversoient tous les principes de la constitution, & interposoient leurs prétentions chimériques entre le Souverain & ses Sujets;

Ce n'étoit point lorsque la manie des Croisades, échauffée par le double enthousiasme de la Religion & de la gloire, portoit sous un autre hémisphère les forces, la bravoure & les malheurs de la France;

Ce n'étoit point lorsqu'un Prince, qui obtint le surnom d'Auguste, recouvroit les principaux démembremens de sa Couronne, & en augmentoit la puissance & l'éclat, ni lorsque la sombre politique d'un de ses

Successeurs, en donnant de l'extension au Gouvernement municipal, préparoit les moyens de réunir dans la main du Souverain, tous les trésors de la force publique; ni lorsque le Monarque le plus avide de gloire & le plus valeureux des Chevaliers, disputoit au Souverain son rival, la célébrité qu'ils acquirent tous deux aux dépens de leurs Peuples;

Ce n'étoit pas dans ces temps orageux & sinistres, où le fanatisme, déchirant le sein de l'Etat, le remplissoit de calamités & d'horreurs; ni lorsque ce bon Roi, si chéri des François, conquéroit son Royaume à la pointe de son épée, & avoit à réparer les long désordres, & les effets désastreux des guerres civiles.

Ce n'étoit pas lorsque toute l'énergie d'un Ministre habile & redouté se concentroit dans le double dessein d'enchaîner l'ambition d'une puissance devenue formidable à l'Europe, & d'assurer la tranquillité de la France par l'affermissement du pouvoir Monarchique;

Ce n'étoit pas non plus sous ce règne éclatant, où les intentions bienfaisantes d'un grand Monarque furent trop souvent interrompues par des guerres ruineuses, où l'état s'appauvrissoit par des victoires, tandis que le Royaume se dépeuploit par l'intolérance, où le soin d'imprimer à tout un caractère de grandeur, ne permettroit pas toujours celui de procurer à l'Etat une solide prospérité;

Ce n'étoit point enfin avant que la Monarchie eut étendu ses limites jusqu'aux points naturellement destinés à les fixer, avant qu'elle fût parvenue à sa maturité, & que le calme tant au dehors qu'au dedans, fût affermi solidement par la sage modération de son Souverain, qu'il étoit possible de songer à reformer ce qu'il y a de vicieux dans la constitution, & de travailler à rendre le régime général plus uniforme.

Il étoit réservé à un Roi jeune, vertueux, & qui n'a d'autre passion que de faire le bonheur de ses sujets dont il est adoré, d'entreprendre, après un mûr examen, & d'exécuter avec une volonté inébranlable, ce qu'aucun de ses précédesseurs ne pouvait faire, de mettre de l'accord & de la liaison entre toutes les parties du corps politique, d'en perfectionner l'organisation, & de poser enfin les fondemens d'une prospérité inaltérable.

C'est pour y parvenir que s'arrêtant à l'idée la plus simple & la plus naturelle, celle de l'unité de principes, qui est le vœu de la justice & la source du bon ordre, il en a fait l'application aux objets les plus essentiels de l'administration de son Royaume, & qu'il s'est assuré par une longue méditation sur les conséquences qui devoient en résulter, qu'il y trouveroit le double avantage d'augmenter ses revenus, & de soulager ses Peuples.

Cette vue générale a conduit Sa Majesté à s'occuper d'abord des différentes formes

d'administrer, qui ont lieu dans les différentes provinces du Royaume, où il n'y a point de convocation d'Etats. Pour que la répartition des charges publiques cesse d'y être inégale & arbitraire, Elle a résolu d'en confier le soin aux Propriétaires eux-mêmes, & Elle a puisé dans les premiers principes de la Monarchie le plan uniforme d'un ordre graduel de délibérations, suivant lequel l'émanation du vœu des contribuables & leurs observations sur tout ce qui les intéresse, se transmettroient des assemblées *paroissiales* à celles de *district*, de celles-ci aux assemblées *provinciales*, & par elles jusques au Trône.

Sa Majesté s'est ensuite attachée avec une attention toute particulière à établir le même principe d'uniformité, & l'égalité proportionnelle dans la répartition de l'impôt territorial qu'Elle a regardé comme étant la base, & devant être la mesure de toutes les autres contributions Elle a reconnu par le compte qu'elle s'est fait rendre de la manière dont se perçoivent aujourd'hui les vingtièmes, qu'au lieu d'être assis, comme ils devroient l'être, sur l'universalité des terres de son Royaume, dans la juste proportion de leurs valeurs & de leurs productions, ils souffroient une infinité d'exceptions tolérées plutôt que légitimes; que les pays d'Etats s'en acquittoient par des abonnemens disproportionnés; que le crédit & l'opulence parvenoient par des moyens indirects à s'en exempter en partie,

tandis que les moins aisés en supportoient toute la rigueur; que des vérifications toujours inquiétantes, souvent interrompues & très-incomplettes dans l'état actuel, ne pouvoient donner une règle certaine de fixation; enfin que les résultats de cette imposition générale, au lieu de procurer au Gouvernement la connoissance essentiellement nécessaire, des productions du Royaume, & de la balance comparative des forces de chaque province, ne servoient qu'à manifester l'inégalité choquante de leurs charges respectives, & ne présentoient pas, à beaucoup près, un produit égal à la valeur annoncée par la dénomination même de cet impôt.

Sa Majesté a jugé que le moyen de remédier à ces inconvéniens par la seule application des règles d'une justice exactement distributive, de ramener l'impôt à son principe fondamental, de le porter à sa vraie valeur, en ne surchargeant personne, en accordant même du soulagement au Peuple, & de rendre tout privilège inapplicable au mode de sa perception, seroit de substituer aux vingtièmes une subvention générale qui, s'étendant sur toute la superficie du Royaume, consisteroit dans une quotité proportionnelle de tous les produits, soit en nature pour ceux qui en seroient susceptibles, soit en argent pour les autres, & n'admettroit aucune exception même à l'égard de son Domaine, ni aucunes autres distinctions, que celles

résultantes des différences qualités du sol, & de la variété des récoltes.

Les biens ecclésiastiques se trouvent nécessairement compris dans cette répartition générale, qui, pour être juste, doit embrasser l'universalité des terres, comme la protection dont elle est le prix. Mais pour que ces biens ne soient point surchargés en continuant de payer les décimes qui se levent pour la dette du Clergé, le Roi, souverain protecteur des Eglises de son Royaume, a résolu de pourvoir au remboursement de cette dette, en accordant au Clergé les autorisations nécessaires pour s'en libérer.

Par une suite du même principe de justice qui n'admet aucune exception quant à l'imposition territoriale, Sa Majesté a trouvé équitable que les premiers ordres de son Etat, qui sont en possession de distinctions honorifiques qu'Elle entend leur conserver, & dont Elle veut même qu'ils jouissent à l'avenir plus complettement, fussent exempts de toute espèce de taxe personnelle, & conséquemment qu'ils ne payassent plus la capitation, dont la nature & la dénomination même semble peu compatibles avec leur état.

Sa Majesté auroit voulu que le produit du tribut territorial qui doit remplacer les vingtiemes, la mît dès à présent en état de diminuer le fardeau de la taille, autant qu'Elle se le propose.

Elle sait combien cette imposition &

l'arbitraire de son recouvrement pèsent sur la partie la plus souffrante de ses sujets ; & s'il est de sa sagesse de suspendre l'entier accomplissement de ses vues bienfaisantes, jusqu'à ce qu'Elle ait connu les résultats de la nouvelle forme de perception sur les terres, & que les administrations provinciales l'aient éclairée sur les moyens de rectifier la répartition de la taille, Elle veut du moins en corriger provisoirement les principaux vices, & ne pas différer à faire jouir ses Peuples d'un commencement de réduction sur la masse totale de cet impôt.

L'entiere liberté du commerce des grains, assurée en faveur de l'agriculture & de la propriété, sous la seule réserve de déférer aux demandes des Provinces lorsque quelques-unes d'entr'elles croiront nécessaire d'interdire momentanément l'exportation à l'étranger, & sans que la sollicitude paternelle du Roi pour tout ce qui intéresse la subsistance de ses peuples cesse de donner à cet important objet les soins utiles & jamais inquiétans d'une surveillance inapperçue.

L'abolition de la corvée en nature, & la conversion de cette trop dure exigeance en une prestation pécuniaire répartie avec plus de justice, & employée de maniere que sa destination soit inviolablement assurée.

L'affranchissement de la circulation intérieure ; le reculement des Bureaux aux

frontieres; l'établissement d'un tarif uniforme combiné avec les intérêts du Commerce, la suppression de plusieurs droits nuisibles à l'industrie, ou trop susceptibles d'occasionner des vexations, & l'allégement du fardeau de la Gabelle, dont je n'ai jamais parlé à Sa Majesté, sans que son ame ait été sensiblement émue par le regret de n'en pouvoir décharger entiérement ses sujets;

Ce sont, MESSIEURS, autant d'opérations salutaires qui entrent dans le plan dont Sa Majesté vous fera développer les détails, & qui toutes concourent aux vues d'ordre & d'uniformité qui en sont la base.

Après avoir donné sa principale attention à ces grands objets, le Roi s'est occupé des moyens d'accélérer la libération de la dette publique, libération déja assurée par l'assignat invariable des sommes qui se versent chaque année dans la Caisse d'Amortissement, & par l'emploi perpétuel du fonds progressif résultant des intérêts combinés des différentes extinctions.

Sa Majesté a considéré que ses Domaines, dont une grande portion s'est depuis longtemps éclipsée par des engagemens, des apanages, des concessions de toutes espèce, & dont les foibles restes, quoique mieux administrés depuis quelques années, supportent des frais & charges qui absorbent la moitié de leurs produits, ne pouvoient jamais acquérir entre ses mains une valeur proportionnée à celle des propriétés parti-

collieres; qu'ils étoient & seroient perpétuellement attaqués par une foule de demandes, dont la bonté du Souverain le plus réservé dans ses libéralités, a peine à se défendre, & qu'il étoit possible d'en tirer un parti beaucoup plus avantageux par la voie de l'inféodation, puisque sans diminution de revenu, & en conservant la supériorité directe qui est l'objet essentiellement inaliénable, leur produit pourroit servir à l'extinction d'une partie des dettes constituées de l'Etat.

Sa Majesté n'a pas jugé à propos d'user du même moyen par rapport à ses forêts; Elle s'en réserve l'entiere propriété, & se propose d'en améliorer les produits par une Administration mieux dirigée, moins incommode pour le public, & moins dispendieuse que ne l'est celle des Maîtrises.

Vous verrez, MESSIEURS, en dernier résultat, l'influence de ces différentes opérations par rapport aux Finances de Sa Majesté; vous aurez connoissance de quelques dispositions qui y sont plus directement relatives, & qui tendent, les unes à bonifier les recettes par des moyens qui ne seront pas onéreux, tel qu'une perception plus exacte du droit de Timbre; les autres, à faire sur les dépenses tous les retranchemens possibles, & toutes à rétablir entr'elles l'équilibre, sans lequel il ne peut y avoir ni véritable économie, ni puissance solide, ni tranquillité durable.

Les soins que le Roi a pris pour étendre

les opérations de la Caiffe d'Efcompte, pour les rendre plus utiles au Commerce, & pour augmenter en même-temps la sûreté de fes engagemens, acheveront de vous faire voir combien Sa Majefté eft attentive à tout ce qui peut procurer quelqu'avantage à fes fujets, combien Elle veille fur l'intérêt public.

Vous reconnoîtrez enfin dans tout l'enfemble du plan fur l'exécution duquel Sa Majefté veut vous confulter, qu'il eft fi utile pour le bon ordre, fi néceffaire pour le redreffement des abus, & fi avantageux pour le Peuple, qu'il faudroit en defirer l'exécution, quand la fituation des Finances ne l'exigeroit pas impérieufement.

Qui pourroit douter des difpofitions dans lefquelles vous allez vous pénétrer de ces grands intérêts? Appellés par le Roi à l'honorable fonction de coopérer à fes vues bienfaifantes, animés du fentiment du plus pur patriotifme qui, dans tous les cœurs françois, fe confond avec l'amour pour leur Souverain & l'amour de l'honneur, vous n'envifagerez dans l'examen que vous allez faire, que le bien général de la Nation, dont les regards font fixés fur vous.

Vous vous fouviendrez qu'il s'agit du fort de l'Etat, & que des moyens ordinaires ne pourroient ni lui procurer le bien que le Roi veut lui faire, ni le préferver des maux qu'il veut prévenir.

Les obfervations que vous préfenterez à Sa Majefté, auront pour but de feconder

& de perfectionuer l'accomplissement de ses intentions; elles seront inspirées par le zèle, & mêlées des expressions de la reconn issance due à un Monarque qui n'adopte de projets que ceux où il voit le soulagement de ses Peuples, qui s'unit à ses sujets, qui les consulte, qui ne se montre à eux que comme leur père.

Que d'aapputres rellert cet e maxime de notre Monarchie, *si veut le Roi*, *si veut la Lo* ; la maxime de Sa Majesté est, *si veut le bonheur du Peuple*, *si veut le Roi*.



LETTRE XIII.

Métaphysique de la Langue Françoise, ou Développement des Principes sur lesquels est établie la contexture de cette langue, à l'usage des Instituteurs & Pères de familles ; par M. Fouleux : *prix*, 40 *s. broché. A Paris, chez* l'Auteur, *rue du Gros Chenet, au coin de la rue de Clery*, N°. 2 ; Mequignon, *le jeune, rue de Richelieu-Sorbonne, au coin de la rue de la Harpe*, 1786 ; *avec approbation & privilége du Roi.*

SI nous ne parlons pas bien le françois, Monsieur, ce ne sera pas faute de Grammaires. Nous en avons de toutes les espèces, de sèches, de galantes. Voici la *Métaphysique de la Langue Françoise*, c'est-à-dire, une Grammaire raisonnée, si vous voulez, une Grammaire philosophique. Assû-

rément l'Auteur prend la chose *ab ovo* ; car il commence par ces lignes :
« Une langue quelconque n'est au-» tre chose que l'expression des sons, » par le moyen desquels les hommes » se communiquent leurs pensées ».
Et plus bas :
« On peut donc regarder une langue » quelconque, comme une machine » dont les hommes se servent pour » communiquer leurs idées ; & la » Grammaire est l'art d'exécuter cette » machine & de la mettre en jeu ».
Mais voici bien autre chose ; ce n'est plus seulement la *Métaphysique*, c'est la physique de la langue françoise : écoutez-bien, Monsieur, la raison du *Maître de Philosophie*.
« L'air qui sort de la trachée-artère, » est la matière de la voix. Lorsque la » poitrine s'élève, l'air extérieur entre » dans les poumons, comme il entre » dans une pompe dont on lève le » piston : c'est ce qu'on appelle *inspi-» ration*. Quand la poitrine s'affaisse, » l'air sort des poumons, & c'est ce » qu'on nomme *expiration*. L'un &

» l'autre de ces deux mouvemens
» forment la respiration ».

« Les cartilages & les muscles de
» la partie supérieure de la trachée-
» artère forment une espèce de tête
» ou de poumon, qu'on appelle *la-*
» *rynx*, par lequel passe l'air que
» nous respirons, au moyen d'une
» ouverture qu'on appelle *glotte*, au-
» dessus de laquelle est une petite
» soupape, qu'on nomme *épiglotte*,
» qui la ferme dans le temps du passage
» des alimens, pour les empêcher
» de pénétrer dans la trachée-artère ».

« Il y a à chaque lèvre de la glotte,
» une espèce de ruban tendu horizon-
» talement; l'action de l'air qui passe
» par la glotte, excite dans ces ru-
» bans, des vibrations qui le font
» sonner comme des cordes d'instru-
» ment, &c. &c. »

Cela ne vous rappelle-t-il pas un peu, Monsieur, le *Bourgeois Gentilhomme?* Et en lisant ces lignes :

« Le mouvement des lèvres qui
» fait entendre le *B*, n'est pas préci-
» sément le même que celui qui fait
» entendre le *P*. Si l'on cesse l'ex-

» pression soit le des lèvres qui a
» fait entendre le *B* dans la syllabe
» *Ba*, &c. &c.

Ne songez-vous pas à *Fa*, *Fa*, *Da*, *Da*? . . . .

Je me suis arrêté sur cette démonstration physique, que j'ai pourtant abrégée des trois quarts, parce que c'est moins dans le fond des préceptes que ces Grammairiens modernes diffèrent des autres, que par certaines formes accessoires, par les Préfaces, les Notes, &c. En effet, les chapitres sur les *parties du discours*, sont à-peu-près semblables à ceux qui ont paru, excepté qu'on les divise en *parties nominales*, en *parties verbales*, & en *parties succursales*. L'Auteur entre dans quelques détails plus neufs sur la *pureté du langage*, sur la *quantité*, sur les *figures*, & sur les différentes espèces de *gallicismes*.

Si cette Grammaire n'est pas très-neuve par le fond des idées, elle peut n'être pas moins utile pour cela. Il est des choses qui demandent d'être redites pour être comprises; & tel à qui on auroit répété vingt fois sans suc-

tès, une propoſition, va l'entendre tout de ſuite, ſi l'on la lui préſente d'une autre façon.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

Préceptes de Rhétorique, tirés des meilleurs Auteurs anciens & modernes; par M. l'Abbé Girard, *Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal de Rodez, avec cette Epigraphe :*

Fiunt Oratores.

A Rodez, *chez* Marin Devic, *Maître-ès-Arts, Imprimeur du Roi, de Mgr. l'Evêque & Comte de Rodez, & du Collége.*

Un défaut eſſentiel de toutes nos Rhétoriques, même les meilleures, eſt de ne former, pour ainſi dire, qu'à l'Eloquence du Barreau. Ce genre

d'Eloquence étoit presque le seul cultivé parmi les anciens ; il n'est pas étonnant qu'il soit presque le seul aussi sur lequel les Rhéteurs de l'antiquité ayent laissé des préceptes. Les genres s'étant multipliés parmi nous, une Rhétorique doit les embrasser tous également. Telle est celle que je vous annonce aujourd'hui. Les principes en sont purs, applicables à la Chaire comme au Barreau, aux Oraisons funèbres & aux Parégyriques, comme aux Discours Académiques : les exemples en sont choisis dans nos Auteurs les plus estimés ; elle remplit, en un mot, l'idée que M. de *Fenélon* s'étoit formée d'une excellente Rhétorique. « Celui qui entreprendroit une Rhé» torique, dit ce savant Prélat, devroit » y rassembler tous les plus beaux » préceptes d'*Aristote*, de *Ciceron*, de » *Quintilien*, de *Longin*, de *Lucien*, » & autres célèbres Auteurs. Leurs » textes qu'il citeroit, feroient les » ornemens du sien. En ne prenant » que la fleur de la belle antiquité, » il feroit un ouvrage court, exquis » & délicieux ».

C'est là le plan qu'a suivi M. l'Abbé *Girard*; en ne paroissant travailler que d'après les autres, il a fait un ouvrage qui appartient à lui seul; & par là même qu'il n'a point cherché, comme beaucoup de nos Rhéteurs modernes, à donner du neuf & de l'extraordinaire, son livre aura sans doute le mérite de la nouveauté. Il en est un autre plus estimable, qu'on ne sçauroit lui contester, c'est d'être bon & utile.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

Description des Gîtes de Minéral des Forges & des Salines des Pyrénées, suivie d'observations sur le Fer mazé, & sur les Mines des Sards en Poitou; par M. le Baron de Dietricht, *Secrétaire Général des Suisses & Grisons, membre de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Gottingue, & de celle des Curieux de la Nature de Berlin, Commissaire du Roi à la visite des Mines, des Bouches à feu & des Forêts du Royaume; Ouvrage exécuté en Planches solides, par les procédés de l'*Imprimerie Polytipe. *A Paris, rue Favart, 2 volumes* in-4°.; *chez* Didot fils aîné, *Libraire, rue Dauhine;* Cuchet, *Libraire, rue & hôtel Serpente; & à Strasbourg, chez* Treuttel, *Libraire, 1786: avec approbation & privilège du Roi.*

CET ouvrage est le fruit de recherches immenses & d'un travail considé-

table. Il semble que l'Auteur ait sondé les entrailles de la terre, & au retour ait appris aux habitans même à connoître les richesses de leur sol. Au sortir de la lecture de cet ouvrage on éprouve la satisfaction d'un héritier qui a parcouru les papiers de sa succession ; on se trouve plus riche, & l'on s'applaudit d'être François. Cet ouvrage important est fait pour ajouter à la réputation de M. le Baron de *Dietricht*, & pour justifier la confiance de Monseigneur Comte D'ARTOIS, auquel il est attaché, & à qui il a dédié son ouvrage.

Je suis, &c.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE XVI.

Voyages en Europe, en Asie & en Afrique, contenant la description des Mœurs, Coutumes, Loix, Productions, Manufactures de ces contrées, & l'état actuel des possessions Angloises dans l'Inde; commencés en 1777, & finis en 1781, par M. Makintosh; *suivis des Voyages du Colonel* Capper, *dans les Indes, au travers de l'Egypte & du grand Désert, par* Suez *& par* Bassora, *en 1779, traduits de l'Anglois, & accompagnés de notes sur l'original, & de Cartes Géographiques,* 2 *vol.* in 8°. *A Londres; & se trouvent à Paris, chez* Regnault, *Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.*

DANS un moment où la raison

humaine semble n'être plus qu'une force géométrique & calculante, uniquement appliquée aux opérations pécuniaires, tout ce qui a rapport au trafic, au commerce, & à la propagation du luxe, a droit d'exciter la curiosité publique. Dans un moment sur-tout où les Anglois s'empressent à réparer dans les Indes Orientales, la perte qu'ils viennent de faire en Amérique; où ils cherchent à étendre leur commerce par-tout, & à couvrir l'univers de leurs marchandises; où presque toutes les Nations de l'Europe désirent de prendre une part plus ou moins grande au commerce; la traduction de ces *Voyages* récemment écrits en Anglois, peut être utile à nos trafiquans politiques. Ce qui a ruiné presque toutes les Compagnies qui ont ci-devant entrepris le commerce de l'Inde, c'est l'ignorance de la situation politique & commerciale de cette contrée. Une foule de Voyageurs nous ont instruits, à la vérité, sur quelques productions, sur le caractère, les mœurs de quelques Castes, de quelques Nations, sur les cérémonies religieuses, les

antiquités, &c. mais aucun Voyageur françois ne nous a donné des renseimens exacts sur l'état politique de l'Inde; & cependant, sans la connoissance préalable de cet état, les grandes Compagnies Européennes qui veulent y former des établissemens, doivent s'y ruiner infailliblement. La lumière sur l'état politique de l'Inde ne peut nous venir que des Anglois. Ils y possèdent à présent le plus vaste empire qu'on y connoisse. Ils y ont des relations plus ou moins intérieures avec les autres Puissances. Ils y entretiennent dans les Cours des Envoyés, des Résidens; dans presque toutes on rencontre des Anglois, qui, aux opérations du commerce les plus étendues, joignent le goût des connoissances, qui observent tout, recueillent tout, impriment tout; & voilà comment il y a en Angleterre mille personnes parfaitement instruites de la géographie, de la topographie de l'Inde, de l'histoire de ses différens Soubas, Nababs, de leurs forces actuelles, de leurs richesses, de leurs dispositions, &c. tandis que dans le

reste de l'Europe, à peine pourroit-on rassembler cinquante personnes qui ayent des idées nettes & vraies sur tous ces points.

Ces *Voyages* sont écrits en forme de lettres. Les premières qui contiennent de minces observations sur quelques Villes de l'Europe, sont en général assez peu intéressantes; mais ce qui doit procurer un plaisir sensible à tout lecteur françois, c'est de trouver l'éloge de son Roi dans la bouche d'un Anglois; éloge qui ne doit pas être soupçonné de flatterie; car un Anglois accoutumé à dire la vérité à son propre Monarque, ne la trahira pas pour un Prince étranger. D'ailleurs les louanges de M. *Makintosh* sont motivées; & il parle de *Louis XVI*, comme en parlera l'Histoire.

« Je compte, dit il, au nombre des » obstacles que nous aurons à redou» ter, les vertus du Monarque qui » est aujourd'hui sur le Trône. C'est » un Prince judicieux, humain & » juste, qui n'est attaché à aucun » objet qui puisse le détacher seule-

» ment une heure des affaires d'état.
» Ses vues sont invariablement tour-
» nées vers le bonheur de son peuple ;
» il s'efforce de le procurer par les
» moyens les plus efficaces, quel-
» qu'opposés qu'ils puissent être aux
» préjugés & aux maximes de la
» nation Françoise. Il n'est guidé dans
» le choix de ses Ministres, que par
» leur capacité, leurs connoissances
» & leur probité, & n'a nul égard à
» leur rang, ni à leur famille.... Que
» n'a pas à craindre l'Angleterre de
» l'ambition d'un peuple rival, gou-
» verné par un tel Roi ? »

M. *Makintosh* qui ne paroît occupé dans toutes ses lettres que de la gloire de sa nation, ne s'aveugle point sur les vices & sur les cruautés de la politique Angloise. Par-tout il réclame en faveur des Indiens opprimés, écrasés jusqu'ici par la cupidité la plus tyrannique. « Jusqu'à présent, dit-il, les Européens ont tiré de grands avantages en Asie de leur supériorité dans l'art de la guerre ; mais les naturels du pays, étant aujourd'hui instruits dans l'usage des armes & dans

l'art militaire, on ne peut eſpérer une influence permanente parmi eux, qu'au moyen d'un ſyſtême doux & ſage, fondé, comme les conſtitutions originelles de l'Inde, ſur la juſtice & la vertu. Il faut renverſer le ſyſtême tyrannique établi en Aſie par les aventuriers Européens, qui ſont fauſſement conſidérés comme les peuples les plus civiliſés & les plus humains. Il eſt temps de faire ſuccéder un eſprit de liberté de commerce, dont la douceur bannira inſenſiblement les haines du cœur des Européens, & éloignera de la ſociété cette crainte deſtructive qui a ſi long-temps & ſi malheureuſement effarouché les eſprits des Indiens. Il n'eſt pas dans le monde un peuple plus vertueux, plus traitable, plus docile, ou plus capable d'arriver à une plus grande perfection dans les arts qui donnent de l'élaſticité aux reſſorts du commerce, que celui que la Compagnie Angloiſe s'eſt ſoumis dans les Indes ».

Voilà un grand aveu de la part d'un Anglois. Et c'eſt ce peuple doux & docile qu'on abrutit, qu'on met

aux fers ! il est pourtant vrai que les Indiens sont aujourd'hui moins vertueux que par le passé, depuis que leurs liaisons avec les Européens, les mettent dans la nécessité de faire, pour leur propre conservation, assaut de fourberie avec eux. Et quelle impression n'ont pas dû faire sur ces peuples, les traitemens des Anglois, les insultes publiques & privées que ceux-ci ont commises, par exemple, envers le Nabab du Carnate ? Les indignités qu'a essuyées ce Prince dans ses propres Etats, de la part des Procureurs, Négocians privés, & même de ses propres Officiers ? Un simple Procureur de la Cour du Maire, écrivoit des lettres insolentes & des menaces à ce Souverain, de qui la Compagnie Angloise tient toutes ses possessions. On osoit, dans Madras, arrêter pour dettes, la voiture du jeune *Nabab*, & l'insulter dans les termes les plus bas, les plus injurieux, en le menaçant même de le frapper. Au reste, il arrive souvent que des particuliers réparent autant qu'il est en eux, par des actions généreuses, les injustices

de leur Nation. L'anecdote suivante en est une preuve.

» M. *Wood*, Négociant, revenant de Dacca à Calcutta, & passant par de vastes bois incultes & marécageux, rencontra un pauvre fendeur de bois du pays. Dans le courant de la conversation, le pauvre homme lui dit que s'il avoit seulement cinquante roupies, ou cinq livres sterlings, il pourroit former un assez bon établissement. M. *Wood* lui prêta les cinquante roupies. Après être resté quelque temps à Calcutta, ce Négociant retourne à Dacca, il voit les heureux effets de sa générosité. L'Indien possédoit un établissement, situé sur une petite éminence, qui étoit depuis peu dépouillée de ses arbres. Il prêta encore au fendeur de bois, cinquante roupies, sans qu'il les lui eût demandées. Au voyage suivant, M. *Wood* vit avec plaisir, les progrès rapides de cet établissement, & fut surpris d'entendre cet Indien lui offrir de lui rembourser la moitié du prêt: M. *Wood* refusa; il fit plus, il lui prêta encore cent roupies. Environ 18 mois après cette époque, M. *Wood* eut la satis-

faction de voir son pauvre fendeur de bois à la tête de cinq villages peuplés, & possesseur d'une grande étendue de belle terre bien cultivée, où tous les marais étoient séchés & les bois coupés. Le pauvre homme paya la plus grande partiede la somme qu'il avoit empruntée, &en offroit l'intérêt, tandis que les larmes de reconnoissance couvroient son visage vénérable & serein ».

Comment, au récit d'un pareil trait, & à l'exemple de M. *Wood*, l'Européen qui est dans l'Inde, ne se sent-il pas pressé du désir de faire des heureux, à si bon marché? Le plaisir qu'il goûteroit, ne vaudroit-il pas bien celui de rouler dans un phaëton, ou de s'empoisonner avec une fille? Les Européens de l'Inde n'ont donc plus d'ame, plus de sensibilité! Et pour excuser leur égoïsme, ils ont encore la bassesse de calomnier les Indiens, de soutenir qu'ils ne sont capables d'aucun effort, d'aucune vertu! Les cruels! ils reprochent à ces Indiens de ne pouvoir marcher, lorsqu'ils leur ont coupé les jambes.

Dans ce pays célèbre, si fécond en objets de curiosité, un étranger est sur-tout frappé des coutumes, des mœurs, des opinions, dont l'origine est cachée dans les abîmes d'une antiquité impénétrable. Mais les traits les plus saillans qu'offre le caractère des Indiens, sont leur superstition & leur vénération pour les institutions & les dogmes de leurs premiers pères. Dans l'Inde, l'empire de la Religion s'étend sur une foule de cas particuliers qui, dans d'autres pays, sont fixés par les Loix civiles, par le goût, la coutume ou la mode. L'habillement, la nourriture, les évènemens ordinaires de la vie, les états différens de la société sont du ressort de la Religion; elle prescrit des règles de conduite dans toutes les situations, dans toutes les circonstances; & à peine existe-t-il un objet assez minutieux pour être regardé comme indifférent. Le premier Gouvernement des Indous étoit réellement une hiérarchie. Chez ce peuple religieux, la *Caste* des Bramines étoit revêtue de la plus grande autorité; c'étoit une

classe de Prêtres semblable à celle des Lévites chez les Juifs. Les Nations Européennes ont un amour de la nouveauté & un amour de la perfection, qui les portent à mépriser le passé, & à estimer par-dessus tout le présent. En Asie, sur-tout dans l'Inde, tant en-deçà qu'au-delà du Gange, on observe scrupuleusement les coutumes & les manières anciennes. Le sujet d'émulation n'est point d'inventer de nouvelles choses, mais de conserver dans leur première pureté, les usages & les doctrines de l'antiquité la plus reculée.

« J'ai souvent eu occasion, continue l'Auteur, de remarquer l'idée fausse des Européens sur les Nations qu'ils traitent de Barbares. Presque toutes les Nations de l'Asie pourroient bien plus justement accuser de barbarie les naturels arrogans de l'Europe. J'ai eu occasion de vivre & de converser avec des individus de ces hordes du continent & des Isles de l'Amérique, qui sont appellés *Sauvages*. J'ai eu des détails exacts sur plusieurs Nations de l'Afrique, & des rensei-

modeſtie & de reſpect. Le François eſt poli, parce qu'il croit qu'il eſt de ſon honneur de l'être; l'Indien, parce qu'il croit que c'eſt ſon devoir. Le premier eſt poli, parce qu'il ſe conſidère; l'autre parce qu'il vous reſpecte. Leur taille eſt droite & élégante, leurs membres ſont bien proportionnés, leurs doigts longs & bien faits, leur figure eſt ouverte & agréable, & leurs traits montrent dans les femmes, les plus grandes marques de délicateſſe & de beauté, & dans les hommes une eſpèce de douceur mâle: leur marche & leur port ſont remplis de graces. L'habillement des hommes conſiſte en une robe qui leur ſerre le corps, ſemblable à celle de nos femmes, & en de larges caleçons, qui reſſemblent aux jupons, & tombent juſque ſur leurs pantoufles. Les femmes qui paroiſſent en public, ont des voiles qui leur couvrent la tête & les épaules, un collet court & qui leur ſerre la taille, & des caleçons ſerrés qui tombent juſqu'à la cheville du pied. Ainſi l'habillement des hommes leur donne à nos yeux un

tir efféminé, tandis que les femmes ont en quelque façon, un air masculin.

De la différence qui existe entre les castes ou classes du peuple originaire de l'Inde, il s'ensuit une différence dans l'éducation & leurs habillemens: cependant les classes inférieures apprennent à lire, à écrire & à compter; on n'enseigne point ces arts aux enfans dans une maison, mais en plein air. C'est un spectacle singulier, & en même temps agréable, de voir dans chaque Village, un vénérable vieillard, courbé sous le poids des ans, s'occuper dans une plaine, de l'éducation d'un grand nombre de jeunes gens qui l'environnent, & l'écoutent avec la plus grande révérence & la plus grande attention. Dans ces simples séminaires, où la magnificence des appartemens est remplacée par le superbe spectacle qu'offre la voûte du Ciel, non seulement on donne aux fils dociles des Indous, quelque idée du commerce; mais on leur fait connoître les devoirs de l'homme, on leur inspire une profonde vénération pour les objets du

culte religieux, du respect pour leurs pères & mères, & pour leurs supérieurs ; de la justice & de l'humanité envers tous les hommes, & une affection particulière pour ceux de leur propre caste.

La langue des Indous est belle, expressive, énergique. Ce peuple lit & parle d'une manière très-harmonieuse ; il observe comme les Italiens, en parlant, une espèce de mesure. Il existe une langue morte, qui n'est comprise que par les Sçavans du pays, c'est-à-dire, les Prêtres. C'est dans cette langue, appellée *Sanscrit*, que sont écrits tous les ouvrages sacrés, comme nos lives saints sont écrits en grec & en hébreu.

Quoique de tous les mortels, les Indous soient les plus paisibles, cependant leur humanité consiste plus à s'abstenir des outrages, qu'à faire de bonnes actions. Il y a dans leurs loix, comme dans leurs mœurs, une douceur prodigieuse qui est le produit de leur caractère. Le meurtre d'un homme ou d'une vache, sont les seuls crimes qu'ils punissent de

mort. Cependant, avec ce caractère de douceur, ils sont, pour les vertus de compassion & de générosité, bien inférieurs aux Européens. Ils manquent de cette tendresse qui est la partie la plus aimable de notre nature. Il n'est pas de Nation qui porte à un si haut dégré l'insensibilité pour le malheur, les dangers & les morts accidentelles des uns & des autres. Ils aiment pourtant à l'excès; ce qui est une preuve, ou de l'inconséquence de leur caractère, ou que la passion de l'amour n'appartient pas à la plus noble partie de notre être.

Peut-être le despotisme que les Mogols exercent depuis si long-temps chez eux, en familiarisant les esprits avec l'aspect fréquent de la mort, l'a-t-elle dépouillée à leurs yeux de toutes ses terreurs; peut-être ces idées de prédestination & de destin irrésistible qui sont répandues dans toute l'Asie & sous tous les gouvernemens despotiques, préparent-elles les esprits à se résigner à tous les événemens. Un Anglois causoit avec un Indou, lorsqu'un tigre, s'élançant

d'un bois touffu, emporta un petit garçon, le fils d'un de ses voisins. L'Anglois frissonnoit d'horreur, lorsque l'Indou étoit tranquille : quoi ! dit le premier, êtes-vous insensible à une scène aussi horrible ? Le grand Dieu l'a voulu ainsi, répondit froidement l'Indou. Quelle que soit la cause de cette indifférence pour la mort, il est certain qu'il n'est point de contrée sur la terre où elle soit portée à un si haut dégré.

Les garçons & les filles se marient, aussi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de puberté, c'est-à-dire, les femmes à l'âge de neuf ou dix ans, & les hommes à l'âge de treize ans. La cérémonie du mariage se fait trois fois : la première, lorsque les deux personnes destinées l'une pour l'autre, sont encore dans l'enfance ; la seconde, lorsque l'époux a environ huit ou neuf ans, & la femme cinq ou six ans ; & la dernière fois, à l'âge indiqué plus haut. Entre la première & la seconde cérémonie, on permet au jeune couple de se voir ; ils courent & jouent ensemble comme font les autres enfans,

& sçachant qu'ils sont destinés l'un pour l'autre, ils conçoivent ordinairement de bonne heure une affection mutuelle. Mais après la seconde cérémonie, on les sépare : l'épouse, sur-tout si c'est une personne de condition, est enfermée dans un appartement de femmes jusqu'au jour de la troisième & dernière cérémonie : alors le Prêtre jette sur les deux époux une grande quantité de riz, comme un emblême de la fécondité. Ces attachemens contractés de bonne heure, sont certainement propres à inspirer aux deux époux, une affection durable. L'enfance est dans tous les pays, le temps le plus heureux ; & tous les objets qui nous rappellent cette époque, sont agréables. Les caractères souples dès enfans ne font bientôt qu'un ; & le temps le plus heureux de leur vie est toujours joint au souvenir de leurs premières affections. Il n'en est pas ainsi de nos époux & épouses de trente, quarante & cinquante ans ; ils ont déjà eu d'autres attachemens ; la fleur de la vie est fanée avant leur

union, avant même qu'ils se soient vus.

On sçait généralement que la coutume d'inoculer la petite vérole, est suivie dans tous les pays de l'Asie; mais il est un moyen pratiqué dans l'Indostan, qui n'est pas connu en Europe, & dont l'effet certain est d'empêcher que les enfans ne conservent les traces de la petite vérole. Ce préservatif est composé de certaines herbes Indiennes, & d'une espèce d'huile, qu'on applique sur la figure, aussi-tôt que les boutons commencent à noircir. Il est surprenant qu'aucun Chirurgien des Compagnies Européennes ne se soit encore informé de cette recette. Faisons connoître une autre opération chirurgicale de ces pays. Lorsqu'une personne se meurtrit, soit par une chûte, par un coup, ou d'une autre manière, ceux qui se rencontrent près d'elle, lui ôtent bien vîte la plus grande partie de son habillement, & lui frottent doucement avec la main, la partie blessée; après cette première

friction, elles lui frottent avec plus de force, tout le corps. Ce sont les femmes qui rendent ordinairement ce service. Dans le fait, elles sont les Chirurgiens & les Médecins de ce pays; & elles dirigent leurs malades, avec toute l'adresse imaginable.

Il faut lire dans l'ouvrage même, un grand nombre de descriptions curieuses, d'observations intéressantes & de réfléxions politiques, qui rendent ces *Voyages* amusans & instructifs pour toute sorte de lecteurs. On doit convenir que nos Voyageurs François ne voyent pas les choses d'un œil aussi réfléchi, avec une attention aussi exacte, ni aussi profonde, ni aussi utile pour leur pays.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les véxations, de toutes les injustices criantes que M. *Makintosh* reproche à l'administration angloise dans l'indostan; nous nous contenterons de rapporter le tableau de la vie oisive & efféminée que mènent la plûpart des Anglois en ce pays. Qui le croiroit? la mollesse est cruelle; tous les exemples le

prouvent. Le luxe & la débauche desséchent & pétrifient le cœur humain. Voici donc comment un Anglois passe sa journée dans le Bengal.

« A sept heures du matin environ, son Durvan (portier) ouvre la grande porte, & alors la viranda (galerie) est remplie de ses circars, péons, (domestiques), de ses harccarahs, (messagers ou espions), de ses chubdars (espèce de connétables), de son huccabadars & son consumas (maître d'hôtel & bouteillier), de ses écrivains & solliciteurs. Le chef des porteurs & le jemmadar entre dans le sallon, & dans sa chambre à coucher à huit heures. La dame qui est avec lui est conduite alors par un escalier dérobé, dans son appartement ou hors de la maison. Au moment où le maître met les pieds hors du lit, toute la troupe qui attendoit dans la galerie, se précipite dans sa chambre, faisant chacun trois salutations, en baissant le corps & la tête jusqu'à terre, & en se touchant le front avec l'intérieur des doigts, & le plancher avec l'extérieur.

Il condeſcend quelquefois à faire un ſigne de tête, à jetter un coup-d'œil ſur ceux qui ſollicitent ſa faveur & ſa protection. Au bout d'une demi-heure, après avoir ôté ſes grands calcçons, on lui met une chemiſe blanche, des culottes, des bas & des pantoufles, ce qui ſe fait ſans qu'il ſe donne beaucoup plus de mouvement que ſi c'étoit une ſtatue. Le barbier entre, le raſe, lui coupe les ongles & lui nettoie les oreilles. Un domeſtique apporte le chillungre, le baſſin & le pot à l'eau, il lui verſe de l'eau ſur les mains pour les laver, ainſi que ſon viſage, & lui préſente un linge. Enſuite l'important va gravement en veſte dans le ſallon où il déjeune; on l'aſſied : le conſumah fait le thé, le verſe, & lui préſente une aſſiette de pain rôti. Le coëffeur vient & commence ſon opération, tandis que l'huccabadar lui gliſſe ſubtilement dans la main le bout ſupérieur du tube, ou ſerpent l'houcca; (eſpèce de pipe très-longue) pendant que le coëffeur fait ſon devoir, l'Anglois mange, boit & fume tour-à-tour. Un inſtant après, ſon banian

vient se présenter en faisant trois salutations très-humbles, & avance un peu plus près de son maître que les autres serviteurs. Si parmi les solliciteurs, il se trouve quelque personne d'une grande qualité, on lui fait l'honneur de lui donner une chaise. Toutes ces cérémonies durent ordinairement jusqu'à 10 heures, tems où, accompagné de sa cavalcade, on le conduit à son palanquin, qui est précédé de huit ou douze chubdars, harccarahs & péons, portant l'enseigne de leur profession, & leur livrée se distingue par la couleur de leurs turbans & de leurs longues ceintures de mousseline. Il vont d'un pas assez rapide, les porteurs qui sont au nombre de huit, se relayent avec agilité, & sans incommoder le maître. S'il a des visites à faire, ses péons conduisent les porteurs, & si les affaires ne demandent que sa présence, il se montre, & continue ses visites jusqu'à deux heures. Alors lui & sa compagnie s'asseyent à un bon dîner, chacun servi par son propre domestique, & bannissent toute cérémonie dans leurs ajustements & leurs

leurs manières. Aussitôt qu'on apporte les verres, sans faire attention aux dames, les houccabadaras entrent chacun avec un houcca & présentent le tube à leurs maîtres, il reste derriere eux pendant tout le temps, pour souffler le feu. Comme le maître de la maison attend tous ses convives à souper, à quatre heures chacun se retire, ensorte qu'au bout de quelques minutes, le maître a la liberté d'aller dans sa chambre à coucher, où on le deshabille jusqu'à la chemise, pour le revêtir de ses longs caleçons; il se jette sur son lit, & dort jusqu'à sept ou huit heures; ensuite on répète la premiere cérémonie, & on lui met, comme au matin, du linge blanc de toute espèce; son houccabadar lui met le tube en main; on lui fait boire du thé, & son coëffeur fait la même opération que dans la matinée; après le thé, il met un bel habit, & va faire des visites de cérémonie aux dames; il se rend chez lui avant dix heures, parce que le souper est servi à cette heure. La compagnie reste jusqu'à minuit ou une heure du matin,

& lorsqu'elle s'en va, on conduit notre héros dans sa chambre à coucher, où il trouve une dame pour l'amuser jusqu'à sept ou huit heures du matin. C'est ainsi qu'avec aussi peu d'occupation, les serviteurs de la compagnie amassent les plus grandes fortunes ».

Il faut voir dans l'ouvrage, avec quelle vigueur & quelle liberté M. *Makintosh* attaque & dévoile les opérations tyranniques des Gouverneurs Anglois, & cela sans aucun autre intérêt que celui de l'humanité & de la gloire de sa Patrie. Voilà ce qui éleve, ce qui annoblit plus que toute autre chose, le caractère d'un écrivain patriote; il est bien étonnant qu'on n'ait pas encore songé en France à rendre les gens de lettres aussi utiles à l'administration qu'ils le sont en Angleterre; & ils pourroient l'être encore davantage. Je ne demande pas qu'on en fasse des Mandarins, ni qu'on leur confie les plus importantes fonctoins du gouvernement; il faudroit au contraire leur interdire tout motif ambitieux & intéressé, & qu'ils n'eussent d'autres mobile que l'honneur &

l'amour de leur pays. Répandus dans les différentes Provinces & dans la Capitale en qualité de surveillans, ils tiendroient un registre fidèle de toutes les vexations, injustices & oppressions des différents Administrateurs ; ils seroient, pour ainsi dire, les Avocats du peuple, dont ils adresseroient les réclamations directement au Souverain. Ils lui feroient connoître aussi les vertus & les talents des Citoyens obscurs, mais nés pour se distinguer, qui faute de moyens pour percer l'obscurité où ils sont enfouis, restent inutiles à leur Patrie. Quoi de plus glorieux pour un homme de lettres que cette double fonction ? Quelle plus noble récompense pourroit-il recevoir de ses travaux & de sa bonne conduite ! car on sent que, pour un tel emploi, une probité intacte seroit aussi utile que les lumières & les talents : on sent aussi combien une réputation éclatante & justement méritée seroit nécessaire pour fixer l'opinion publique sur la considération personnelle que demande une fonction de cette importance. Il seroit même à désirer qu'une

fortune honnête, quoique médiocre, le mît en état d'exercer un pareil emploi, sans aucune autre rétribution que l'honneur de faire le bien, la reconnoissance publique & l'estime de son Roi.



LETTRE XVII.

*Optique de Newton, traduction nouvelle; par M***, sur la dernière édition originale, ornée de 21 Planches, & approuvée par l'Académie Royale des Sciences, dédiée au Roi, par M. Beauzée, Editeur de cet ouvrage, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, &c. A Paris, chez Leroy, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, 2 vol.* in-8°. *avec privilége du Roi; prix, 15 liv. broché.*

NEUWTON est sans contredit, un des Auteurs les plus difficiles à traduire; & pour ne parler ici que de son *Traité des Couleurs*, absorbé par l'importance de la matière, ce beau génie semble n'avoir écrit que pour en consacrer le fond. Sans trop

s'embarrasser du choix des mots & de l'ordre des idées, il a laissé courir sa plume, & s'en est tenu à ce premier jet. Aussi ses pensées toujours grandes, profondes, sublimes, sont-elles quelquefois rendues en termes obscurs, souvent noyées dans des périphrases, & toujours accompagnées de vaines redites : on trouve même dans son ouvrage des définitions & des observations intercalées dans le texte, sous la forme de parenthèses ; des passages transposés, des explications de figures géométriques venant après la démonstration dont elles sont le sujet. Il falloit donc éclaircir des passages qu'on n'entendoit point ; remplacer par des mots propres de longues circonlocutions, retrancher des répétitions fastidieuses qui ne servoient qu'à embrouiller la matière, en faisant traîner les démonstrations ; jetter en notes des définitions & observations intercalées dans le texte, qui rompoient la chaîne des raisonnemens : transposer des passages déplacés qui suspendoient trop long-temps l'attention ;

fondre dans le corps des démonstrations les explications séparées des planches, hors-d'œuvres qui fatiguoient le lecteur ; en faisant perdre à l'Auteur le mérite précieux d'une marche rapide.

C'est ce qu'a entrepris notre Traducteur, & ce qu'il a exécuté avec succès. Souvent il éclaircit, il élague, il transpose, il lie plus étroitement les différentes parties de l'original ; par-tout il sépare l'or de la fange : mais quelque libre que soit sa traduction, elle n'en est pas moins fidelle ; de sorte que sous sa plume, l'Optique de *Newton* est devenue un Traité achevé, tel en un mot, qu'il seroit sorti de celle de *Newton* lui-même, si ce grand homme avoit pris la peine d'y mettre la dernière main.

Nous ne craignons donc pas d'assûrer que les lecteurs instruits trouveront que c'est la première fois que l'*immortel Traité des Couleurs* paroît parmi nous en langage intelligible : & que ceux-même à qui cet ouvrage est le plus familier, surpris du nerf de la rapidité entraînante des raison-

nemens de l'Auteur, ne pourront se défendre d'admirer sa mâle dialectique.

Quoique cette traduction paroisse particulièrement utile aux Opticiens-Géomètres, elle n'est pas moins nécessaire aux Physiciens & Chymistes; indépendamment d'une multitude de faits curieux, faits inépuisables pour les Auteurs qui veulent travailler sur ces matières, le dernier livre contient le germe de toutes les expériences nouvelles sur les différentes espèces d'air, & la transmutation des élémens dont on s'occupe si fort, sans parler de plusieurs morceaux admirables sur les affinités, branche si essentielle de la Physique & de la Chymie.

Mais c'est sur-tout aux jeunes gens qui courent la carrière des Sciences, que cette traduction doit être précieuse, par la facilité qu'elle leur donnera d'entendre le plus sublime ouvrage qui ait jamais paru sur les étonnans phénomènes de la lumière.

Dans un siècle où toutes les Sciences sont cultivées avec ardeur, un pareil ouvrage ne sera point indifférent aux lecteurs de goût qui veulent avoir

une idée des merveilles de la viſion.

Enfin, le *Traité des Couleurs* eſt un de ces livres claſſiques dont aucune Bibliothèque ne peut ſe paſſer, & cette traduction nouvelle le rendra plus précieux encore aux amateurs des belles éditions. La correction en eſt due aux ſoins de M. *Beauzée*, & l'exécution typographique fait beaucoup d'honneur aux preſſes de M. *Pierres*.

Je ſuis, &c.

N. B. MM. les Souſcripteurs ſont priés de vouloir bien faire retirer les exemplaires pour leſquels ils ont ſouſcrit, chez *le Roi*, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle de la parcheminerie.



Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris, ce 10 Mars 1787.

IL est en effet possible, Monsieur, que *Molière* ait calqué sa sixième scène du second Acte du *Bourgeois Gentilhomme*, sur les morceaux du Livre de *Galeottus Martius*, rapportés par M. *Girauld*, dans votre Feuille du 9 *Février* dernier. Mais il est tout aussi probable que le Comique François n'avoit jamais vu ce Livre, & qu'il a plutôt voulu faire la critique de quelqu'Ouvrage de son temps, comme le pense M. *Bret*. Ce détail sur les élémens des Lettres & sur la manière de les prononcer, *Molière* a pu se prendre dans tout autre ouvrage de Grammaire ancien & moderne, où il se trouve, presque dans les mêmes termes, que dans *Gal. Martius*. Je n'en citerai qu'un exemple, celui d'un Danois, nommé *Jacobus Matthiæ*, qui dans son Livre *de Litteris*, imprimé à

Bâle, par *Conrad Waldkirch*, en 1586, *in*-8°. présente sur chaque lettre, le même détail qui a pu donner à notre Comique, l'idée de sa scène. Jugez-en, Monsieur, par les passages que voici :

Pag. 21. *A magno rictu, linguâ reductâ & depressâ fit ; & ex imo ore prodiens, plenissimè sonat.*

Pag. 22. *E mediocri rictu linguâ mediâ ad medium palatum subductâ & non nihil porrectâ, quasi medio ore nascens, plenius sonat.*

Pag. 23. *I minimo rictu mediâ linguâ ad extremum palatum sublatâ, ubi & nasci videtur & extremâ ad dentes inferos magis admota, supero labro renidet angustius.*

Pag. 25. *O pleniore orbe & ore rotundo labiis paululùm porrectis profertur.*

Pag. 42. *L interius palatum pulsat & tangit*, &c. &c.

Sans étendre plus loin les extraits du Livre du Grammairien Danois, il est clair par les passages cités, que *Moliere* a pu puiser le détail comique de sa scène, aussi bien dans ce Danois & dans tout autre Grammairien qui

s'est appesanti sur la nature des lettres, & sur la manière de les prononcer, que dans *Galeottus Martius*; qui ne dit que ce qu'ont dit, avant & après lui, les Auteurs qui ont traité cette matière. Quoi qu'il en soit, & dans quelque source qu'ait puisé *Molière*, le rapprochement fait par M. *Girauld*, de son texte & de celui de l'Auteur Italien, a quelque chose de piquant pour la curiosité. J'aurois seulement désiré que dans la courte Note qu'il nous donne sur *Galeottus Martius*, M. *Girauld* ne se fût pas laissé tromper par son *Moréry*, tant sur l'époque de la mort de l'Écrivain Italien, que sur la cause des chagrins qu'il éprouva.

1°. *Vossius* & d'autres Auteurs, font mourir *Galeottus Martius* en 1478; *la Monnoye* (tom. 1, pag. 173 du *Menagiana*) fixe sa mort à 1476 : aucune de ces deux dates n'est véritable, puisqu'il est certain qu'il vivoit encore en 1488. La preuve s'en trouve dans l'*Histoire Littéraire d'Italie*, par le docte *Tiraboschi*, tom. 6, pag. 337, édit. *in*-4°, & l'on peut assûrer qu'il n'est pas mort avant 1493 ou 1494.

2°. M. *Girauld* manque d'exactitude, quand il assûre que l'Ouvrage *de Homine* fit beaucoup de bruit; *que l'Auteur fut arrêté*, &c. Cet Ouvrage ne commit son Auteur qu'avec *George Mérula*, qui l'attaqua par un Livre, auquel répondit *Martius*, dont la réponse fut imprimée dès 1476, à Venise. Un autre Ouvrage souleva donc contre l'Auteur, & causa sa détention; c'est lui-même qui nous apprend le fait, dans le chapitre 27 de son Livre *de Dictis & factis Matthiæ Regis Hungariæ*, où il s'exprime ainsi: « Sed » contigit Galeottum Martium...... » in discrimine vitæ & rerum suarum » sæpè fuisse, & PROPTER LIBRUM » *de Incognitis vulgo* hæreseos dam» natum, &c. »

Ce Livre *de Incognitis vulgo*, qui suscita des chagrins à l'Auteur, n'a jamais été imprimé; mais il se répandit sans doute assez, pour mériter l'attention des amis de la Religion, qui furent scandalisés des assertions téméraires de l'Auteur, entr'autres, de celle où il prétend que, sans la foi, on peut être sauvé. Est-il bien éton-

nant qu'un Auteur qui s'est permis de pareilles opinions, ait été poursuivi dans le quinzième siècle, & qu'il ait eu besoin de la protection du Pape *Sixte IV*, qui avoit été son élève, pour se soustraire à la punition qu'il auroit subie ? J'ai vu, Monsieur, ce Livre manuscrit de *Martius*; j'ai vu encore son Livre *de Homine*, ainsi que la critique de *M.rula*, & la replique de l'Auteur. Je connois aussi les autres écrits de *Martius* tant ses manuscrits que les imprimés; & parmi ces derniers, celui qu'il a intitulé *de Doctrinâ promiscuâ*, espèce d'*Ana*, curieux, amusant & assez instructif, dont la première édition de *Florence*, 1548, *in* 8°. est très rare. Il me seroit donc aisé de dresser, d'après ces livres, un mémoire sur la personne & sur les Ouvrages de *Martius*, qui seroit d'autant plus intéressant, que le *P. Niceron* n'a point donné d'article à cet Ecrivain; & que ceux qui s'en trouvent, soit dans les Bibliothèques, soit dans les Dictionnaires Historiques, même les plus modernes, sont très imparfaits, pour ne rien dire de plus. Mais les

bornes de vos Feuilles ne permettent pas un pareil détail que je remets à un autre temps ; pour vous assûrer des sentimens avec lesquels, &c.

L'Abbé DE ST. L***

P. S. M. *Girauld* dit que M. *Bret* s'est contenté de réfuter ceux qui ont voulu trouver dans *Rohault*, Auteur d'un *Journal de Physique*, l'original du portrait tracé par *Moliere*. M. *Bret* n'a eu garde de donner à *Rohault* un *Journal de Physique* ; il connoissoit trop bien le zélé Cartésien *Rohault* & son *Traité de Physique*, pour lui attribuer un *Journal* qu'il ne fit jamais. A la maniere dont parle M. *Girauld*, on n'imagineroit pas qu'il voulût parler du célèbre Physicien *Jacques Rohault*, d'Amiens, dont le *Traité de Physique* fut si estimé, que *Samuël Clarcke* n'a pas dédaigné d'en donner une traduction latine, avec des notes, imprimée à Leyde en 1729, *in-8°*.



LETTRE XVIII.

Instruction élémentaire sur la vérité de la Religion Chrétienne :

Hæc est victoria quæ vincit mundum, Fides nostra, C. 1. Jean, 54.

A Paris, chez la Veuve Crapart & Fils, *Libraires, place St. Michel, à l'entrée de la rue d'Enfer,* 1785, *avec approbation & privilége du Roi.*

Le Livre que je vous annonce, Monsieur, doit intéresser tous les Chrétiens, & sur-tout les simples Fidèles, qui ne sont pas toujours assez versés dans la Religion pour appercevoir tout-à-coup la foiblesse des systêmes de l'impiété ; ils doivent être bien-aises de trouver sur un point de vue rapproché, les preuves sur lesquelles est appuyée la Religion qu'ils se font gloire de suivre.

Avant d'entrer dans le détail des

preuves de la Religion Chrétienne, l'Auteur nous remet sous les yeux la Religion de *Moïse*, divine & révélée comme la Religion Chrétienne, mais qui n'en étoit que la figure, & pour ainsi dire la préparation.

Comme l'une & l'autre Religion (Mosaïque & Chrétienne) tirent toute leur certitude des Livres saints, il étoit nécessaire de nous démontrer invinciblement l'authenticité de ces saints Livres; de nous convaincre qu'ils ont été dictés par l'Esprit-Saint, enfin qu'ils ne peuvent avoir été l'ouvrage des hommes, ni même altérés en aucune façon dans leur substance, & que les faits qu'ils contiennent, ne peuvent être des faits controuvés & fabuleux.

» Si d'abord, nous faisons attention, » dit l'Auteur, aux Livres de l'Ancien » Testament, nous voyons que depuis » *Moïse* jusqu'à *Jésus-Christ*, ils ont » été successivement écrits, conservés » & transmis fidèlement de générations » en générations. *Moïse* reconnu pour » le législateur des Juifs, par les Au- » teurs profanes mêmes, écrit ou fait

» écrire la Loi que Dieu lui révèle ; » & qu'il lui commande de donner à » son peuple, pour être observée ponc-» tuellement : les Lévites étoient char-» gés de la garde de cette Loi : il » leur étoit recommandé de la lire » toute entière au peuple, de sept ans » en sept ans. Les pères la conservoient » soigneusement chez eux : il leur étoit » même ordonné de l'enseigner à leurs » enfans, & de leur en parler tous » les jours. Les Livres de la Loi con-» tiennent les prodiges que *Moïse* avoit » opérés dans l'Egypte & dans le désert » jusqu'à sa mort.

» Le Livre même de la Loi fut » déposé dans le Tabernacle, précau-» tion qui écarte tout soupçon de » supposition ou de corruption.

Au reste, ce n'est pas tant l'authenticité de la Loi, que l'incrédule rejette, que la vérité des miracles opérés par le Ministère de *Moïse* pour autoriser sa mission. Or la vérité & la certitude de ces miracles, est clairement démontrée dans les § IX, X, XI & XII de la première partie.

Je regrette, Monsieur, de ne pou-

voir renfermer dans cet extrait les preuves lumineuses de chacun de ces faits miraculeux qui revoltent nos Philosophes incrédules, tels que le séjour des Israélites dans le désert pendant 40 ans, sans que leurs habits aient été aucunement usés; la mâne céleste dont Dieu les nourrit sans qu'elle manquât un seul jour à leurs besoins; leur passage au travers de la mer rouge, &c.

Tous ces faits, dis-je, sont certains, & *Moïse* n'a pu les supposer: en effet, » comment faire accroire à plus de six » cens mille hommes, qu'ils ont été » l'occasion & les témoins des playes » & des malheurs de l'Egypte, qu'ils » ont passé la Mer rouge à pied sec, » qu'ils ont erré dans le désert pen- » dant 40 ans? Comment oser instituer » des Fêtes solemnelles en mémoire » d'événements fabuleux, & les leur » remettre sous les yeux à tous les » instants?

» Un Ecrivain qui est en même » temps chef & législateur de sa nation, » ne sauroit en imposer à ses Contem- » porains sur les grands événemens du » temps, moins encore à un peuple

» immense qu'il a rassemblé sous sa
» conduite, pour aller porter la guerre
» dans un Pays étranger, & par des
» marches longues, difficiles & péril-
» leuses? On peut tromper sur de petits
» détails, mais non sur des faits essen-
» tiels & éclatants qui intéressent tout
» un peuple que l'on prend à témoin
» de ces faits.

Enfin, pour remplir le but que l'Auteur se propose, qui est de prouver incontestablement la vérité & la divinité de la Religion Chrétienne, il falloit encore prouver l'authenticité des livres du Nouveau Testament, qui renferme la révélation de la Loi nouvelle, il falloit démontrer les faits, les prédictions, les miracles qui y sont consignés, & c'est ce qu'il fait victorieusement par des raisonnements solides & des preuves sans répliques.

Tous ces faits rapportés dans le Nouveau Testament, ne peuvent être accusés de fausseté que dans deux cas, c'est-à dire, qu'en supposant que les Apôtres ayent été trompés par les apparences, ou qu'ils ayent voulu tromper leurs contemporains & la pos-

térité : ces deux suppositions sont ridicules & répugnent au bon sens.

Ceux qui sont de bonne foi, & qui ne cherchent que la vérité, liront avec plaisir ce que dit l'Auteur, pour réfuter ces deux suppositions absurdes, & concluront aisément avec lui ; qu'on ne peut les admettre.

Les prédictions de *Jésus-Christ*, & les miracles qu'il a opérés pendant sa vie mortelle, sont également portés jusqu'à l'évidence, d'où il faut conclure qu'il est le *Messie* annoncé dans les écritures, qu'il est le fils de Dieu, & Dieu lui-même . . . . Ici l'Auteur saisit avec discernement le vrai & seul moyen de confirmer tout ce qu'il a dit sur les prédictions, les miracles & les guérisons subites opérées par *Jésus-Christ*. A l'exemple de S. Paul, des Saints Pères, des Docteurs de l'Eglise, & des plus habiles défenseurs de la Religion Chrétienne, il s'attache à prouver invinciblement la résurrection du Sauveur, auteur & législateur de la Loi nouvelle. En effet, *Jesus Christ* ne se bornoit pas à dire qu'il étoit fils de Dieu ; il ramenoit sans cesse

les Juifs incrédules au témoignage de ses œuvres, & sur-tout à sa résurrection. Si *vous ne croyez en moi*, leur disoit-il, *croyez à mes œuvres.* Ecoutons encore l'auteur lui-même. Rassemblons pour l'édification du lecteur, « tous les prodiges & les » oracles de *Jésus-Christ*, dans un seul » fait, qui est à la fois, l'objet & » la fin des prophéties, la preuve la » plus intéressante de la Religion, » le fondement de notre foi & de notre » espérance : c'est la résurrection de » *Jesus Christ*, il est important d'examiner » si ce grand prodige s'est » accompli.

Il emploie avec avantage ce passage de l'Apôtre, Si *Jesus-Christ n'est pas* ressuscité, notre foi est vaine, (1. cor. 15, 24.) dans toutes les preuves qu'il multiplie, il ne dit rien, il est vrai, que nous ne trouvions dans plusieurs Auteurs qui ont écrit avant lui, sur le même sujet, mais il ne prétend pas non plus, nous rien apprendre de nouveau; son dessein, comme il le dit au commencement, est de montrer aux simples Fidèles

tes principes solides sur lesquels leur foi est appuyée, & de fournir des motifs de crédibilité à ceux qui pouvoient encore avoir quelque doute.

Mais si la Religion Chrétienne est véritable ou plutôt la seule véritable, elle est évidemment divine, & a Dieu même pour premier principe; l'Auteur démontre. 1°. Par la manière dont elle s'est propagée; que la propagation seule de l'Evangile serviroit de démonstration complette pour les miracles, les prophéties, les promesses & les mystères des deux Loix. Si ces objets étoient dénués de preuve de particulières, cette preuve unique remplaceroit toutes les autres.

2°. Par les progrès rapides qu'elle a faits, malgré tous les obstacles qui s'y opposoient, & que n'auroient pu vaincre des moyens ordinaires & naturels.

3°. Par l'ensemble admirable de la doctrine évangélique, qui prouve que l'édifice de la Religion Chrétienne ne peut être l'effet de l'invention humaine.

A l'occasion des Livres saints qui

tous portent un caractère de vérité & de divinité, auquel il est impossible de se refuser, l'Auteur cite à propos le fameux passage de l'Auteur trop célèbre d'Emile, sur le Nouveau Testament, & qui est trop connu de tout le monde, pour le remettre ici sous les yeux du lecteur. Mais ce que je ne puis passer, c'est une réflexion bien judicieuse qu'il fait sur cet endroit de *J. J.*, lorsqu'on répand, dit il, sur les principes, une lumière aussi belle & aussi vive, comment peut-on se refuser aux conséquences? les jugements de Dieu sont impénétrables.

Enfin, l'Auteur termine la premiere partie de cet excellent ouvrage, par le détail des maux sans nombre dont la Religion a délivré le monde Chrétien, & des biens qu'elle lui a procurés & lui procure sans cesse.

» Vous qui doutez encore si la
» Religion Chrétienne est l'œuvre de
» Dieu, considerez les heureux chan-
» gements qu'elle a opérés dans le
» monde, les avantages qu'il en retire,
» & vous conclurez que ces revolu-

tions

» tions ne sont pas l'effet des causes
» humaines, mais que le doigt de
» Dieu y paroît merveilleusement.

Avoir prouvé la vérité de la révélation, & des saintes Ecritures, la certitude des faits miraculeux & prophétiques, l'établissement & le progrès de l'Evangile; c'est avoir refuté par avance, toutes les sectes & les faux systêmes des Philosophes anciens & modernes, qui l'ont attaquée dès son origine, & qu'on s'efforce encore aujourd'hui de détruire. Néanmoins l'Auteur consacre toute sa seconde partie à cet important objet, ce qui répand un nouveau jour sur cette matière, & ne laisse rien à désirer.

Il rencontre trois sortes d'incrédules sur sa route: l'Athée qui nie la Divinité, le Déiste qui rejette la révélation, & le Sceptique qui ne prononce point, & doute également de la vérité & du mensonge.

Il fait peu de cas de l'Athéisme & du Septicisme qui se refutent par la seule exposition du systême de l'un & de l'autre, il s'attache

uniquement à combattre le Déisme.

Cette seconde partie est moins susceptible d'analyse que la premiere ; & beaucoup moins encore à la portée des simples Fidèles qui ne connoissent ni les Athées, ni les Déistes, ni les Septiques.

Mais les incrédules de bonne foi, s'il y en a, pourront se convaincre, & ouvrir les yeux à la lumière ; les Savans & les personnes instruites applaudiront à la justesse des raisonnemens & à l'évidence des preuves dans le détail desquelles je ne puis entrer. Tout bon Chrétien s'affermira dans sa croyance, en lisant attentivement cet ouvrage, & dont cette seconde partie renverse & pulvérise tous les faux systêmes de Religions étrangères.

L'incrédulité prétend que les preuves que nous donnons en faveur de la Religion, sont communes à toutes les autres Religions, qu'elles ont comme la nôtre, leurs progrès, leurs disciples, leurs oracles, leurs prodiges & leurs martyrs.

L'idolatrie & le mahométisme sont les deux principales qu'on osé mettre en parallele avec l'Evangile de *Jésus-Christ*. « Car la Loi de *Moïse*, » dit l'Auteur, ne doit entrer pour » rien dans la question présente, » puisque nous reconnoissons qu'elle » est divine; qu'elle a eu ses Pro- » phtées, sa révélation, ses prodiges » & ses Martyrs. De même les sectes » hérétiques, si l'on en excepte peut- » être quelques unes, ne doivent y » entrer non plus pour quoi que ce » soit, parce que nous reconnoissons » tous, unanimement, les écritures, & » les autres preuves de la Religion. » Nous ne sommes divisés que sur » le sens de certains Dogmes, & » sur les caractères de la véritable » Eglise, hors laquelle il n'y a point » de salut. Or l'idolatrie étoit si favo- » rable aux passions, qu'il n'est pas » étonnant qu'elle fut répandue sur » presque toute la terre. L'orgueil » & l'ambition donnèrent lieu au » Mahometisme, & son Prophête » sans prophéties, ne l'établit que » par la violence & la force.

Encore une fois, il faut lire, Monsieur, dans l'ouvrage même la suite de tous ces raisonnemens, qui se prêtent un mutuel secours, & portent dans les esprits, non prevenus, la lumière & l'évidence. Tout cela soutenu d'un style noble & correct, & proportionné à l'importance du sujet.

Je termine cet extrait par une derniere observation de l'Auteur. » Les incrédules qui ne veulent ad» mettre que la Loi naturelle, se » contentent & se glorifient d'adorer » Dieu dans le silence de leur cœur, » & c'est le premier caractère de » cette Loi intime, qu'ils disent » reconnoître; mais dans leur systême, » qu'importe aux hommes, qu'il y » ait un Dieu, si ce Dieu est indiffé» rent à leur égard ? s'il n'est ni » puissant ni redoutable, s'il ne fait » rien espérer ou craindre après la » mort? voilà autant de blasphêmes » qui conduisent encore à l'Athéisme » par le chemin de la Philosophie. » Les Déistes font l'Etre-Suprême » indifférent, pour faillir sans remords,

» comme les Payens faisoient leurs
» Dieux vicieux pour faillir avec
» exemple.

» Le second caractère de leur Re-
» ligion, qu'ils préconisent sans
» cesse, & qu'ils n'observent pas,
» c'est *l'humanité* : mais *l'humanité*
» a-t-elle donc assez d'empire pour
» changer un cœur que la *charité*
» n'aura pu réformer ? ou bien est-
» elle faite pour perfectionner une
» ame que la *charité* aura sanctifiée ?

» Enfin, le troisiéme caractère de
» la Religion naturelle des Philoso-
» phes, consiste à s'abstenir des
» crimes qui sont sous autorité de
» la vindicte publique ; mais si
» l'on ne s'abstient de ces crimes,
» qu'à cause des Loix civiles, il
» n'y a plus de vertus morales . . . .
« Le tems & les Rois n'ont jamais
» pu former l'essence des vertus ;
» elle part du sein de Dieu même
» elle est éternelle. »

Je suis, &c.

LETTRE XIX.

Abbrégé de l'Histoire Générale des Voyages, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi de Cartes Géographiques & de Figures. Tomes XXII & XXIII, contenant le troisieme Voyage de Cook. A Paris, chez Laporte, *rue des Noyers, 1786, avec approbation & privilége du Roi. 2 vol.* in-8°., *le premier de 614 pages, dont 56 d'*Introduction, *& le second de 616.*

L'EDITEUR commence par avertir que « les Naturalistes, les Littéra- » teurs & les Sçavans qui voudront

» *tirer* du troisième Voyage de *Cook*, » des *remarques* & des *inductions*, » doivent consulter la grande Relation » plutôt que cet *Abrégé* ». On promet cependant que la route de cet intrépide Navigateur y sera tracée avec exactitude; qu'on indiquera ce qui a rapport à *chacune des Terres* où ses vaisseaux ont abordé, & aux mœurs de *toutes les peuplades*. »

» L'abrégé de ce troisième voyage, » est-il dit dans l'*avertissement*, con- » tiendra ainsi plus de détails que » n'en contient l'abrégé des deux » premiers.... Il ne s'agit d'ailleurs, » *que* d'instruire & d'amuser le lecteur, » & nous tâcherons de ne dire *que* » des choses instructives & amusan- » tes. » *Utile dulci*.

De pareilles intentions, Monsieur, sont très-propres à concilier à un ouvrage, la bienveillance de cette partie du public qui n'aime pas les lectures longues & trop sérieuses. Peut-être ces mêmes intentions auroient-elles dû rendre l'*Abrégé* du troisième Voyage de *Cook*, un peu moins volumineux. On auroit pu se dispenser

de faire précéder chaque *relâche* d'une espéce de sommaire ou de préambule qui annonce ce qu'on va lire, & d'un titre particulier qui répète cette annonce ; & le Littérateur & le sçavant étant prévenus dès les premières lignes, qu'ils doivent chercher ailleurs ce qu'ils désirent, on pouvoit conduire en moins de mots, de telle *relâche* à telle autre, l'homme du monde pour qui l'on supprime tant d'autres détails, afin de ne pas laisser languir son attention.

Il auroit encore été à souhaiter qu'on eût évité certaines négligences, quelques exposés inexacts qui déparent cet *Abrégé*, & que le style en eût été plus soigné. La pureté du style est un mérite accessoire qu'on recherche avec raison aujourd'hui dans les ouvrages même dont l'intérêt porte le plus sur des faits. Comme je vous dois la vérité & sa preuve ; voici quelques citations.

On lit, tome XXII, page 397, où il est question des habitans des *Iles des Amis* : « Ils *tirent* leurs cordages » des fibres de la gousse de coco ; ces

» fibres n'ont *que* neuf ou dix pieds » de long ; mais ils les joignent l'une » à l'autre en les tordant ; ils en font » ainsi des ficelles de l'*épaisseur d'une* » plume ». Des fibres de *neuf ou dix pieds* donnent-elles lieu d'observer qu'elles n'ont *que* cette longueur ? Ces Insulaires *font* leurs cordages de ces fibres, ou avec ces fibres ; mais ils ne *tirent* pas leurs cordages de ces fibres. L'*épaisseur* & la *grosseur* ne sont pas synonymes.

Page 439 : « Il parloit à voix basse, » & d'un ton si criard, qu'il étoit » difficile de l'entendre ». Si *ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement*, ce que l'on exprime clairement & bien, se conçoit avec facilité ; j'avoue que je ne comprends point cette phrase. On lit ailleurs : » des Sommets » *épointés* en aiguille.—Les Naturels » de ces *Iles*, non plus que les Russes, » ignorent-ils. . . — Il accrocha l'un » à l'autre ses deux *avant-doigts*......... » —Dès qu'il y eut du jour (pour » dès qu'il fit jour) &c.

Croirez-vous, Monsieur, qu'il soit rigoureusement vrai que la peuplade

du *Port de Noutka* » n'a pas *même*
» *une seule* interjection pour exprimer
» l'admiration & la surprise (tome
» XXIII pag. 185) ». Un peuple
à qui l'on suppose l'usage de la parole & les mêmes sens qu'au reste des hommes, un peuple sensible, susceptible d'admiration & de surprise, n'avoir pas *même une seule* interjection dans sa langue ! Et des Voyageurs qui n'entendent pas cette langue, qui ne séjournent chez ce peuple, que quelques heures, faire une semblable découverte ! Les premiers essais d'une langue naissante, sont-ils autre chose que ces cris, ces sons ou simples ou articulés, qu'on nomme ensuite *interjections*, lorsque la raison & l'usage ont modifié les mots, en ont formé un systême correspondant au systême des idées ? Plus le langage est imparfait, plus il reste de ces mots qui n'y sont pas encore liés. Pour le peuple éclairé, telle période entière est une *interjection* avec toutes ses nuances bien rendues ; pour le sauvage, un mot, un cri est l'expression informe d'une foule de pensées ou de senti-

mens qu'il ne ſçait pas mieux rendre. Une langue neuve & pauvre, abonde en *interjections*, où le peuple qui la parle uſe fréquemment des mêmes. Auſſi lirez-vous, deux pages plus bas, où il s'agit encore des Habitans *du Port de Noutka* : « Lorſqu'ils ſembloient » ſatisfaits ou *charmés* d'une choſe » qu'ils voyoient, ou d'un incident » quelconque, ils s'écrioient d'une » voix commune (pour d'*une commune* » *voix*) : *Wakash! Wakash!* » Si en multipliant nos connoiſſances, les voyages multiplient néceſſairement nos erreurs, il ſeroit du moins fort utile que leurs abbréviations en ſupprimaſſent les conjectures invraiſemblables.

L'Auteur de cet *Abbrégé* donne plus d'une fois au mot *lobe*, une tout autre ſignification que celle qui le reſtreint à exprimer, lorſqu'on parle de l'oreille, le bout qui eſt plus charnu que le reſte ; & le Graveur, en repréſentant (Planche I.) un homme qui a un couteau paſſé dans une longue ouverture faite à la partie large de l'oreille, a prouvé qu'on ne devoit pas écrire

lobe, ou qu'il n'entendoit pas ce mot. Où est la vérité ? Est ce dans le texte qui dit *le bout de l'oreille*, ou dans la Planche, où ce n'est point le *lobe* qui est percé ?

Cet *Abrégé* est enrichi d'une Carte de la partie Septentrionale de la Mer du Sud comprise entre la Californie, les Iles Sandwich, le Japon & le détroit de Behring. La manière dont cette Carte est gravée nuit beaucoup à sa netteté, & peut-être ne seroit-ce pas rendre un médiocre service à l'art précieux des Graveurs en Géographie, que de les avertir des inconvéniens de cette façon de distinguer l'eau & la terre, adoptée par quelques-uns d'entr'eux depuis quelques années. Je les reconnois d'avance, juges de cette question ; & je me bornerai à vous exposer l'effet que j'éprouve. Les anciennes & les meilleures Cartes représentent les mers en creux & les terres en relief ; celle-ci représente au contraire les mers en relief & les terres en creux. Dans les premières, c'est sur le bord de l'eau qu'est placée l'ombre de

la terre; ici c'eſt ſur le rivage; c'eſt en deçà du trait qui termine la terre, que les ombres ſont projettées: auſſi les Iles y paroiſſent-elles des lacs, & les Mers des Continens ou des Iſthmes, ce qui déſoriente ſouvent l'œil inattentif, & empêche de diſtinguer l'embouchure de petites rivières, ou des bourgs ſitués près du rivage. Auſſi le livre a beau nous parler de l'entrée de l'*Awatska;* nous ne voyons ſur la Carte qu'une Baie de ce nom, une ombre continue ſur la rive du fond de cette Baie, & dans l'intérieur des terres, un trait qui ſemble n'être que le commencement du *Kamſchatka*, fleuve dont l'embouchure eſt fort loin de cette Baie; nous n'appercevons aucune trace du Volcan que l'ombre nous cache & qu'on auroit ſi bien remarqué ſur un rivage blanc.

Je ne vous entretiendrai, Monſieur, ni des expéditions de *Cook*, ni des ſervices qu'il a rendus à la navigation, ni des mœurs des peuples qu'il a viſités; vous avez les originaux, & je ne vous annonce qu'un *Abbrégé* très-intéreſſant pour ceux qui ne vou-

dront ou ne pourront pas consulter la grande relation. Ces voyages, déjà si connus, forment une réunion d'objets si neufs, si piquans, si attachans, que quelques détails arides & quelques négligences sont bien vîte oubliées, dès qu'on aborde une terre habitée. *Cook* & ses compagnons déployent tant de rares qualités, courent tant de dangers pour l'avantage du monde entier qu'ils aggrandissent, que les idées s'élevent, s'étendent, que le cœur trouve une douce volupté dans ces nouveaux rapports d'une bienfaisance universelle. Les derniers momens de cet homme justement célèbre, font une si douloureuse impression, qu'après cette scène, la *relâche* de ses successeurs au *Kamschattka*, la conduite généreuse du Major de Russe, & cette sensibilité qui l'apprécie si bien, font un plaisir dont l'ame avoit besoin.

Je suis, &c.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.

Versailles, ce 15 Mars 1787.

VOUS me demandez, Monsieur, des détails sur le Spectacle de Versailles, vous désirez savoir s'il est digne d'attirer les regards des connoisseurs de la Capitale, & si la vogue momentanée qu'il vient d'avoir, est due ou au talent particulier des Acteurs qui le composent, ou au mérite des pièces qu'ils ont données au public. J'ai parcouru la Province, j'ai vu les Spectacles d'un grand nombre de villes, beaucoup moins considérables & beaucoup moins peuplées que Versailles, & je vous avouerai franchement que je n'en ai pas trouvé qui fussent aussi peu soignés que celui-ci. Malgré sa médiocrité excessive, la Cour, la Ville & les Fauxbourgs y courent en foule dans ce moment-ci, & pour y entendre une Musique dé-

licieuse que des sons discordans & faux n'ont pu dénaturer. Vous vous doutez bien, Monsieur, que c'est de la pièce de *Théodore à Venise*, dont je veux parler & dont je vais vous entretenir.

L'Auteur de la Pièce semble avoir puisé son sujet dans le *Candide de M. de Voltaire*. *Théodore* Roi de Corse, chassé de cette île par les *Génois*, se réfugie à Venise, sous le nom du *Comte Albert*; il y devient amoureux de la fille de son hôte, que la vanité rend quelques temps infidèle à ses premieres amours. Sur le point de l'épouser, il en est détourné par la rencontre de sa sœur, devenue Maîtresse du Sultan *Achmet*, chassé aussi du trone de l'Empire Ottoman par *Mahomet* son neveu. Voilà, Monsieur, tout le sujet de cet Opéra-Comique, à quelques folies près de l'Aubergiste, vrai pantalon italien; qui, fier d'avoir pour gendre un Roi, donne bêtement dans tous les pièges qu'on lui tend pour lui excroquer de l'argent. La Pièce se termine par la générosité du Sultan détrôné, qui paye les dettes

de son confrère & beau-frère, qui de son côté rend la fille de l'hôte à son premier amant.

C'est sur un cannevas aussi léger & aussi peu intéressant, que *Pasiello* a fait la Musique la plus délicieuse qui ait peut-être encore paru dans ce genre là. Tout y est parfait, richesse d'harmonie, stile pur & naturel, airs soignés & finis; duos, trios, quatuors sublimes, rien n'y manque que des voix pour l'exécuter, & un orchestre pour l'accompagner, quoique l'habitude ait enfin rendu celui de Versailles un peu supportable. Je ne suis pas Musicien, Monsieur, & quoique ma sensibilité m'ait rarement égaré sur cet article, il me seroit cependant bien difficile de vous parler savamment & des talents & de la Musique de *Pasiello*, dont la réputation n'a pas besoin de mes foibles éloges; mais il est de fait que ni *Gluck*, ni *Piccini*, ni tous nos grands maîtres n'ont produit sur moi le même effet que *Pasiello*. Vous dire quel est cet effet que j'ai si bien senti, quel est ce plaisir inconnu jusqu'à présent, &

quelle en est même la cause ? c'est ce que je serois bien embarrassé de faire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est des choses que l'on sent fort bien, & qu'il seroit impossible d'exprimer. Ce que les connoisseurs ont sur-tout applaudi, comme un chef-d'œuvre au-dessus de tout éloge, c'est un septuor qui sert de finale au second acte. Ce morceau est unique pour la perfection avec laquelle il est traité. Aussi est-il vivement senti, & l'enthousiasme est-il universel, quand on a été conduit de beautés en beautés, jusqu'à cet endroit sublime. Un éloge bien flatteur pour *Pasiello*, c'est que notre auguste Souveraine, qui sçait si bien apprécier le mérite & encourager les talens, n'a pas laissé échapper une seule occasion d'aller applaudir l'Opéra de *Théodore* ; & que peu satisfaite de la manière dont il étoit joué, elle l'a fait exécuter chez elle dans un Concert particulier, par la Musique de la Chapelle du Roi.

Avant de finir cette lettre, permettez, Monsieur, que je vous témoigne tous mes regrets de ce que la Capitale, par des

entraves inconcevables, soit privée de pareils chef-d'œuvres. Le succès étonnant de *Théodore* nous auroit peut-être fait connoître une infinité d'autres Opéra qui font les délices de l'Italie. Enhardi par un tel exemple, un Amateur de cette Ville s'est associé un jeune Poëte, connu dans la littérature françoise, par des poësies fort agréables, & ils ont essayé conjointement de faire jouer, par les mêmes Acteurs, un autre Opéra traduit de l'Italien, intitulé *les Rivales*, musique de *Cimarose*. Cet ouvrage, d'abord destiné à l'Opéra, avoit été augmenté d'un récitatif, & embelli d'une belle ouverture par l'Amateur de Musique: ennuyés des longueurs qu'ils ont eu à essuyer de la part de l'Académie, ils se sont adressés aux Comédiens de Versailles. Leur tentative n'a pas été heureuse: que ce soit la faute des Acteurs ou celle des Traducteurs, la pièce n'a été jouée qu'une fois, & aussi-tôt retirée. Le Poëte désespéré, s'est enfui, & a quitté la partie. L'Amateur plein de son original, n'a pas voulu que ses peines fussent per-

dues ; il ne s'est pas tenu pour battu ; il a formé une nouvelle Compagnie Poëtique, & a remis sa pièce sur le chantier. Puisse-t-il avoir plus de succès ! C'est le souhait que je formerai toujours en sa faveur & en faveur de tous ceux qui, comme lui, consacreront leurs veilles à augmenter nos plaisirs & nos jouissances ; c'est par ce vœu là que je finis ma lettre, Monsieur, en vous renouvellant les sentimens bien sincères, &c.

Je suis, &c.



TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE SECOND VOLUME.

Fin de la Table.



